



**UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE LA DÉFENSE
ÉCOLE DOCTORALE LETTRES - LANGUES ET SPECTACLES**

**Doctorat : Lettres et Sciences Humaines
Champ disciplinaire : Langues Littératures et Civilisations Romanes : Espagnol**

AUTEUR

Elie Stelle MOUSSODJI

**LE DISCOURS POLITIQUE DU DICTATEUR DANS LES
LITTÉRATURES AFRICAINE-FRANCOPHONE ET HISPANO-
AMERICAINE : CONSTRUCTION ET PRODUCTION DU SENS**

Sous la direction de Monsieur **Bernard DARBORD**

Soutenu le 09 Janvier 2015

JURY :

Monsieur **Bernard DARBORD**, Professeur émérite à l'Université Paris Ouest Nanterre La Défense (ETUDES ROMANES, EA 369).

Madame **Marie-Madeleine GLADIEU**, Professeure des Universités à l'Université de Reims Champagne-Ardenne.

Madame **Alexandra ODDO**, Professeure à l'Université Paris Ouest Nanterre la Défense.

Madame **Carmen PINEIRA-TRESMONTANT**, Professeure à l'Université d'Artois (Arras).

Résumés

Résumé en français :

Le discours politique du dictateur dans les champs littéraires africain et hispano-américain offre des perspectives d'étude immenses. En effet, la politique étant un milieu d'échange social, étudier les mécanismes de production du discours politique du dictateur et la construction de son sens par son auditoire est un domaine que nous avons souhaité explorer. Notre thèse a pour but de montrer justement, les mécanismes de production du discours du dictateur et comment l'auditoire élabore le travail d'encodage et de décodage de ce discours. Le but étant de mettre en évidence les différentes données qui contribuent à l'élaboration de ce sens, et de voir la participation de chacun des personnages actants à ce travail de collaboration. Nous avons abordé ce travail sous deux angles qui sont aussi ceux par lesquels se construit le sens du discours politique du dictateur dans nos œuvres corpus. Cette thèse met en lumière la construction, d'abord extra linguistique, du mécanisme de production et de construction du sens du discours du dictateur dans les champs littéraires choisis comme base pour notre étude. Et ensuite, nous avons mis les éléments langagiers qui concourent à la construction du sens. Notre méthode de recherche nous a contraint à faire appel à trois champs linguistiques sans lesquels nous n'aurions pu mener à bien cette recherche.

La pragmatique nous a donc permis de faire une étude des éléments liés au contexte d'émission du discours qui rentrent en compte dans le processus d'encodage et de décodage du discours. Nous avons ensuite eu recours à la rhétorique qui nous a permis de voir comment le dictateur construit sa stratégie de discours et comment il élabore son argumentation. Et pour finir, la sémiologie nous a aidée dans la mise en évidence des moyens langagiers de construction du sens.

Mots clés : Discours politique, Dictateur, Littérature africaine –francophone, Littérature hispano-américaine, Sens.

Résumé en anglais

Abstract :

Title: The political speech's dictator in the african french-speaking literature and Spanish-american literature: construction and production of sense.

The political speech of the dictator in the African and Spanish-American literary fields offers huge perspectives of study. Indeed, the politics being an environment of social exchange, to study the mechanisms of production of the political speech of the dictator and

the constructions of its sense by his public is a domain which we had wished to explore. Our thesis aims at showing exactly, the mechanisms of production of the speech of the dictator and how the public develops the work of encoding and decoding of this speech. The purpose being to highlight the various data which contribute to the elaboration of this sense, and to see the participation of each of the characters agents in this work of collaboration. We approached this work under two angles which are also the ones by whom builds itself the sense of the political speech of the dictator in our works corpus. This thesis brings to light the construction, at first extra linguistic, of the mechanism of production and construction of the sense of the speech of the dictator in the literary fields chosen as basis as our study. And then, we put the linguistic elements which contribute to the construction of the sense. Our method of research forced to us to call on to three linguistic fields without which we would not have been able to bring to a successful conclusion this research.

The pragmatics thus allowed us to make a study of elements bound to the context of broadcast of the speech which go in account into the process of encoding and decoding of the speech. We then resorted to the rhetoric which allowed us to see how the dictator built his strategy of speech and how he develops his argumentation. And to finish, the semiology helped us in the highlighting of the linguistic ways of construction of the sense.

Key words: Political speech, Dictator, African french-speaking literature, Spanish-American literature, Sense.

INTITULÉ ET ADRESSE DU LABORATOIRE DE RECHERCHE

Études Romanes, (EA 369) Université Paris Ouest Nanterre La Défense,
200, avenue de la République 92001 Nanterre

Dédicaces

A ceux qui ne sont plus là et à ceux dont j'attends vivement la venue.

Remerciements

Après plusieurs années de recherches et de déconvenues, me voici arrivée à la fin de mon travail. J'aimerais remercier certaines personnes dont la participation a permis sa réalisation.

*Mes remerciements vont en premier lieu à mon directeur de thèse Monsieur **Bernard DARBORD** sans les encouragements de qui, je n'aurais pu y mettre un point final. Ses conseils, son aide incomensurable et sa disponibilité m'ont insufflé le courage et la force qui m'ont parfois fait défaut lors de mes moments de doute.*

*Je voudrais aussi remercier Monsieur et Madame **MOUSSODJI** qui nous ont appris, à mes frères et à moi, que la persévérance et le travail sont les seules valeurs sûres conduisant à la réussite. Mes remerciements vont ensuite aux enfants **MOUSSODJI** : **Elystel, Lessile, Mitche, Nahize** et **Aimoi** qui, grâce à leur amour et à leur soutien m'ont encouragée à toujours aller de l'avant.*

*Un grand merci à **Lise-Carmen, Tatiana, Olivia, Hyvette, Annick, François, Jean-Michel, Kinny, Yenny, Yitu**; aux couples **AWANET** et **ALEKA** pour leur appui, merci de ne m'avoir pas laissée au fond du trou.*

*Merci à **Emmanuel FOUAH, Didier MAKAYA, Lambert PANDZOU** et **Mexcin EBANE** pour les nombreuses discussions qui m'ont apporté à chaque fois un regard neuf sur mon sujet de thèse. Merci pour vos critiques et remarques. Merci à **Hugues OMBOSSA** et **Benjamin CARTEREAU** pour les conseils informatiques.*

Merci à toi que j'ai rencontré au détour d'une ballade virtuelle, merci pour tes remarques même si je les ai jugées, parfois très difficiles à accepter.

*Merci à **Jean-Baptiste DEFONTAINES** - d'être apparu dans ma vie au moment où j'en avais le plus besoin. Un grand merci à ceux que j'ai oubliés. Et je ne saurais terminer sans un merci particulier à **DEBABA**, merci de partager mes doutes, mes peurs, mes chagrins, mes rires, mes pleurs... Merci de me permettre d'être ton amie.*

0. Introduction

Pour parler du discours politique du dictateur dans les littératures africaine-francophone et hispano-américaine, il nous faut jeter un regard sur la politique de ces deux continents au sortir de la longue période de colonisation qu'ils ont connue. Ce qui revient à jeter un regard sur la politique de ces deux continents au sortir de la colonisation. Pour cela, il faut ressortir tous les problèmes qu'ont connus ces toutes jeunes nations : problèmes d'affirmation politique, problèmes d'identité culturelle, indépendance économique et tous les différents problèmes que connaissent toutes les jeunes nations nouvellement indépendantes. La plupart des pays hispano-américains étaient déjà indépendants au début des années 1900. Après la Guerre de l'Indépendance qui opposa l'Espagne et la France, suite à l'invasion de l'Espagne par cette dernière en 1808, les pays d'Amérique ont, eux aussi, voulu s'affranchir du joug espagnol. Cette quête de l'indépendance prendra fin un siècle plus tard avec la Révolution mexicaine.

A quelques différences près, et avec un siècle de retard sur les pays hispano-américains, la situation en Afrique francophone est presque la même. En effet, c'est aussi en voulant se défaire de la domination coloniale française que les pays connus actuellement sous la dénomination de pays d'Afrique francophone se mettent en quête d'indépendance. Même si, à bien des égards, cette quête est moins virulente que celle entreprise en Amérique espagnole.

La première préoccupation de ces nations nouvellement indépendantes reste la construction d'une souveraineté et surtout la réussite de la transition. C'est-à-dire le passage d'un territoire colonisé à celui d'un Etat libre, indépendant et capable de s'assumer politiquement, socialement, culturellement, et surtout, économiquement. La question qui se pose est celle de savoir s'il faut laisser les descendants des anciens dirigeants, des anciens colons, gérer le pays ou mettre définitivement un terme au passé en mettant à la tête de ces toutes nouvelles nations des autochtones qui n'ont aucunement collaboré avec l'ancien régime colonial. Cette période donne lieu en Amérique hispanique, tout comme en Afrique francophone à une succession de régimes dictatoriaux. Ce fut le cas au Venezuela d'Antonio GUZMÁN BLANCO et de Juan Vicente GÓMEZ qui ont dirigé le pays respectivement de 1870 à 1888 et de 1908 à 1928. Au Mexique, avec les gouvernements de Porfirio DÍAZ

(1877-1910) et de Plutarco ELÍAS CALLES (1924-1928). En Argentine, avec Juan Manuel de ROSAS (1829-1852), de Gustavo ROJAS PINILLAS qui, en Colombie (1953-1957) a réussi la prouesse de se maintenir au pouvoir en changeant à chaque fois la législation selon ses besoins. Et pour terminer avec cette liste des dictateurs hispano-américains, liste qui, soulignons-le, est loin d'être exhaustive, le Chilien Augusto PINOCHET.

L'Afrique francophone connaît, elle aussi, son lot de dictateurs qui, au lieu de sortir le pays d'un état lamentable, vont l'y enfoncer davantage. Parmi ces dictateurs, nous pouvons citer : Ahmed SEKOU TOURE de la République de Guinée (1958-1984), Félix HOUPHOUET BOIGNY de la Côte d'Ivoire (1960-1993), Jean-Bedel BOKASSA de la République Centrafricaine (1966-1979), qui s'est auto-proclamé Empereur sous le non de BOKASSA Ier, Mobutu SESE SEKO du Congo ex-Zaïre (1965-1997), ..., et là encore, la liste est loin d'être exhaustive. Tous ces régimes dictatoriaux ont eu pour particularité de soumettre la Nation dont ils ont été dirigeants à une politique de musellement en installant un système d'autocratie, régie par un monopartisme, qui a installé très vite ces jeunes nations dans un système totalitaire. Cette situation a donc étouffé pendant longtemps, et même encore aujourd'hui, la naissance d'un multipartisme qui aurait conduit à une démocratisation de ces jeunes nations. En instaurant ainsi une politique monopartiste, ces dirigeants s'assuraient de facto la majorité présidentielle et législative.

C'est dans cette situation d'impuissance, face à un régime de plus en plus totalitaire que certains écrivains vont décider de dénoncer les méfaits perpétrés par les gouvernements en place. Cette prise de conscience va donner naissance en Amérique hispanique à ce qui sera appelé *La narrativa de la dictadura*. Et en Afrique, l'indignation des écrivains et auteurs, face à une situation qui, chaque jour, devient davantage scandaleuse, va provoquer la naissance d'une littérature de dénonciation, une littérature engagée dont le personnage central ne sera autre que le dictateur et le fil conducteur la dictature en vigueur dans ces pays.

0.1 Le dictateur comme personnage littéraire

En Amérique espagnole, face à cette menace, les écrivains n'ont d'autre moyen de combat que leur plume. C'est dans cette atmosphère de dictature que naîtra ce qu'on appellera plus tard *La narrativa del dictador* qui sera suivie de *La literatura de la dictadura*. Cette nouvelle ère littéraire qui traite du dictateur et de ses agissements, commence par la

publication en 1938 de *El matadero* de Esteban ECHEVERRÍA, suivi de *Facundo* de Domingo SARMIENTO, puis de *Amalia* de José MÁRMOL. Ces trois œuvres dénoncent toutes la dictature de Juan Manuel de ROSAS en Argentine. Face à la vague des régimes dictatoriaux qui sévit en Amérique, l'écrivain utilise l'écriture qui est la seule arme dont il dispose :

Su contribución no reside en la solución misma, sino más bien en la exposición, y esta exposición se lleva a cabo, necesariamente desde su punto de vista, y en el campo literario. A menudo, el novelista ofrece nuevas perspectivas sobre un problema particular, subrayando aspectos previamente descuidados o incluso ofreciendo nuevas facetas¹.

L'écrivain ne prétend pas, ainsi, résoudre les problèmes liés à la dictature. Son but premier est de dénoncer afin de conduire à une prise de conscience de la population, qui du reste, semblait insensible à la situation qui prévalait à l'époque dans la plupart des pays hispano américains et africains francophones. Et pour aboutir à cette prise de conscience, nombreux sont les auteurs qui n'ont pas hésité à courir le risque d'un emprisonnement ou de l'exil en dénonçant le régime dictatorial en vigueur dans leur pays. Ce fut le cas de l'Argentin José MÁRMOL (*Amalia*), du Mexicain Martín luís GUZMÁN (*La sombra*), du Guatémaltèque Miguel Ángel ASTURIAS (*El Señor Presidente*), du Colombien Gabriel García MÁRQUEZ (*El otoño del patriarca*), du Paraguayen augusto ROA BASTOS (*Yo El Supremo*), du Vénézuélien Uslar PIETRI (*Oficio de difunto*), du Chilien José DONOSO (*Casa de campo*)...pour ne citer que ceux-là. Avec tous ces écrivains et beaucoup d'autres encore, le dictateur devient le personnage central de la littérature de la seconde moitié du XIXème siècle et de tout le XXème siècle. Même si dans certaines œuvres, comme *Primavera en una esquina rota* de Mario BENEDETTI, on ne fait pas apparaître le dictateur lui-même, elles n'en dénoncent pas moins les conséquences des régimes dictatoriaux pour le pays et leurs concitoyens, et les agissements de ces dictateurs pour être le plus longtemps possible à la tête du pays. Nous l'avons noté dans *El Señor Presidente* et *Yo el Supremo* où le dictateur supprime tous les opposants pour s'assurer une longévité politique.

Dans le continent africain et plus précisément en Afrique francophone, si cette prise de conscience de la situation politique du pays commence vers la fin des années 1970 et au début des années 1980 avec Sonny LABOU TANSI et Henry LOPES, elle atteint son apogée au

¹ SANDOVAL 1989 : 10

début des années 1990, quand les écrivains ne vont plus se contenter d'être de simples acteurs passifs de la vie politique et sociale du pays et vont s'engager dans la vie politique de celui-ci. Cet engagement politique va prendre la forme d'une dénonciation virulente des gouvernements dictatoriaux qui font des promesses d'une amélioration prochaine des conditions de vie dans le seul but d'endormir la méfiance des populations. C'est le constat qui est fait par MUNYANGEYO 2000 :

Après les indépendances, toutes les expériences démocratiques annoncées par les gouvernements successifs ne tardaient pas à se métamorphoser en de multiples stratégies manipulatrices de conservation du pouvoir sans partage, organisé autour du chef de l'Etat et ses proches collaborateurs².

Face à cette politique de musellement et à cet emprisonnement du pouvoir par la classe politique, les écrivains africains montent au créneau et commencent à dénoncer ces régimes dictatoriaux. Bien que ce soit de la fiction, et que les pays des œuvres romanesques soient imaginaires, la fiction dépeint la réalité avec un réalisme qui ne peut laisser de doute sur l'identité des dictateurs et des pays dont il est fait mention dans ces œuvres littéraires. Parmi les auteurs de cette dénonciation, en plus de LABOU TANSI et de LOPES dont nous avons déjà fait mention, nous pouvons aussi citer : Francis BEBEY : *Le ministre et le griot* (1992), Mongo BETI : *L'histoire du fou* (1994), Dominique M'FOUILLOU : *La salve des innocents* (1997), *Le Quidam* (1995), Alain Patrice NGANANG : *La promesse des fleurs*, Pius NKASHAMA NGANDU : *Le doyen Marri* (1994) Tchitchelle TCHIVELLA : *Les fleurs des lantanas* (1997)...

0.2 La satire et le grotesque dans ce genre romanesque

Une des caractéristiques principales de cette littérature en Amérique hispanique et de cette vague littéraire en Afrique francophone est la forte présence d'éléments contraires dans ces romans sur la dictature et le dictateur. En effet, plus d'un auteur a fait côtoyer le beau et le laid (ASTURIAS : *El Señor Presidente*), le rire et les larmes (LOPES ; *Le pleurer-rire*), le surnaturel et le naturel, ou encore le divin et ce qui est humain (LABOU TANSI ; *L'Etat honteux*, ROA BASTOS : *Yo El Supremo*, la violence et la jouissance : ASTURIAS : *El Señor presidente*, TCHIVELLA : *Les fleurs de lantanas*) l'amour et la haine (ASTURIAS,

² MUNYANGEYO 2000 : 1

GARCIA MARQUEZ : *El otoño del patriarca*)... Dans cette opposition des contraires, il y a une caricature de tout ce qui peut être décrit et avec un emprunt des caractéristiques humaines pour les choses et les animaux alors que les humains sont dotés de caractéristiques animales ou des choses. Il y a une grande utilisation des figures de styles telles que l'alégeries, la personnification, la métaphore, l'hyperbole.... C'est un fait très présent dans *El Señor Presidente* d'ASTURIAS.

0.3. Définition, délimitation du sujet, problématique et hypothèses de recherche

L'objet de notre étude est le discours du dictateur en tant qu'énoncé, mais avant de l'aborder, il nous paraît important d'en définir les contours.

Le dictionnaire *Le Petit Robert* définit le discours comme un développement oratoire fait devant une réunion de personnes, d'une part, et d'autre part, il le définit comme l'expression verbale de la pensée. Cette définition un peu sommaire du *Petit Robert* laisse entendre que, pour qu'il y ait discours, il faut au moins la présence de deux acteurs : celui qui le dit et celui qui l'écoute.

DUBOIS J et *al*, dans leur dictionnaire de linguistique, définissent le discours comme étant la mise en action du langage, il précise cependant que la langue est assumée par le sujet parlant³. Dans cette définition, le sujet parlant prend ses responsabilités face à son discours, il se réclame comme auteur de celui-ci. Le discours est alors un acte pensé, réfléchi avant d'être émis. La définition du discours se trouve ainsi élargie, il n'est plus seulement la mise en action du langage, mais un processus de réflexion qui, si on se réfère à la définition qu'en fait la rhétorique, a pour but de persuader. Persuader dans le but de faire agir. Cette définition implique que l'émission d'un discours exige des règles qu'il faut respecter. Et d'ailleurs, le dictionnaire de rhétorique dit précisément du discours qu'il est « une suite de développements oratoires destinés à persuader ou à émouvoir et structurés selon des règles précises».

³ DUBOIS J. et *al* (2002)

CERVONI (1987) définit le discours comme : « toute énonciation supposant un locuteur et un auditeur, et chez le premier l'intention d'influencer l'autre en quelque manière »⁴. Le but du discours est donc d'agir sur l'auditoire.

Notre travail porte sur le discours politique du dictateur qui, comme tous les autres discours, est régi par des règles. Tout au long de la lecture des œuvres qui composent notre corpus, nous avons noté que le dictateur détourne très souvent les règles imposées par le discours. Notre travail consistera donc à étudier comment les détourne-t-ils et dans quel but ?

Le problème que pose notre sujet est celui de la construction du sens et de la perception du discours par l'auditoire. Nous posons comme hypothèse principale que le discours du dictateur n'a de sens que pour lui-même, et que la présence des autres participants à ce discours ne sert qu'à confirmer l'idée ou le sens qu'il a prédéfini pour son discours. Il est le locuteur et l'interlocuteur de son discours. On peut dire que le discours est une suite de voyage en allers-retours entre deux ou plusieurs personnes et que c'est au cours de ces allées et venues que ce discours se construit et acquiert un sens. A chaque voyage, il s'enrichit un peu plus et se précise dans son sens. Notre travail portera sur les moyens mis en œuvre par les différents interlocuteurs pour donner du sens à leurs échanges verbaux. Nous étudierons plus précisément les moyens utilisés par nos personnages dictateurs pour faire agir leurs interlocuteurs à leur convenance ; comment manipulent-ils les mots de la langue enfin de faire adhérer l'auditoire à leur thèse ? Quels sont les procédés linguistiques et non linguistiques qu'ils utilisent pour implanter leur discours ? Comment, grâce à ces derniers, leur discours se construit-il un sens ? Nous verrons comment l'auditoire réagit face au discours du dictateur, et nous étudierons les éléments qui gravitent autour de ce discours, éléments qui participent de la construction du sens du discours et qui permettent à l'auditoire de l'accepter comme tel. Ce qui nous conduit à une autre hypothèse selon laquelle bien qu'étant le seul protagoniste de son discours, la présence du peuple est très importante pour le dictateur car, comme on le verra c'est le peuple qui lui fait prendre conscience de son existence en tant que dictateur. Cette prise de conscience de l'importance de l'auditoire par le personnage dictateur, conduit nos personnages dictateurs à déployer encore plus d'efforts pour faire accepter leur discours. Ce qui nous a conduit à soulever les hypothèses selon lesquelles : la crédibilité du discours du dictateur est indépendante de son caractère autoritaire et son énonciation, au lieu de le servir,

⁴ CERVONI 1987 :58

le dessert. Nous avons aussi constaté, après lecture de nos textes corpus que les tours de paroles dans les dialogues étaient repartis de façon inégale, ce qui nous permet de soulever comme dernière hypothèse que le dictateur est le seul artisan du sens de son discours.

La dictature est définie comme la monopolisation de tous les pouvoirs dans les mains d'un seul individu. Le dictateur est donc un personnage qui cumule tous les pouvoirs sans partage et qui exerce avec tyrannie et despotisme, ce qui nous conduit à repreciser le problème que pose réellement notre sujet. En définitive, le problème que pose ce sujet est celui du discours d'autorité dans un Etat totalitaire, de sa construction et de sa perception par l'auditoire. Suffit-il que le discours ait l'apparence d'un discours d'autorité pour être reconnu comme tel ? Ou faut-il qu'il s'entoure d'autres éléments pour qu'il acquière sa valeur de discours d'autorité. Quelle est la limite entre autorité et autoritarisme ? Quelle peut être la participation des différents sujets actants dans la construction du discours du dictateur et surtout de son sens ? Et si c'était le peuple qui donnait au discours du dictateur sa valeur de discours d'autorité ? Dans ce cas, peut-on encore dire du discours du dictateur qu'il est un discours d'autorité ? En définitive qu'est ce qui fait d'un discours un discours d'autorité ?

Voici les questions auxquelles nous essaierons de répondre tout au long de notre analyse.

Pour répondre à ces questions que pose notre thématique, nous nous servirons de l'analyse de discours. Le choix de cette méthode est guidé par l'orientation que nous voulons donner à notre analyse, car pour répondre aux différentes questions soulevées par notre sujet de thèse, nous n'allons pas seulement concentrer notre analyse sur les éléments du discours, sur les éléments linguistiques, nous nous servirons aussi des éléments non linguistiques qui, eux aussi, sont nécessaires à l'élaboration du sens du discours. La pragmatique nous sera donc utile dans cette orientation de notre travail, car elle nous permettra d'analyser les relations existant entre le dictateur, son discours et le monde qui l'entoure. En d'autres termes, nous étudierons le discours en contexte, car pour la pragmatique, le sens ne peut se construire qu'en contexte.

La pragmatique insiste plus sur le locuteur en tant que personne et beaucoup moins sur le discours. Nous ne voulons pas dire ainsi que l'étude pragmatique ne tient pas compte de l'énonciation. Pour la pragmatique, le sens ne peut se construire qu'en contexte. Le contexte

ici est un tout formé par le discours, les temps et lieux d'émission de ce discours, la personnalité des interlocuteurs, leur place dans la société... En pragmatique, le sens est le résultat de l'interprétation d'un énoncé. En d'autres termes, nous dirons que la pragmatique s'intéresse aux conditions de mise en action du discours : état psychologique des différents interlocuteurs, réputation, temps et lieux... En fait, elle s'intéresse à tout ce qui gravite autour du discours et qui permet son interprétation. Pour aboutir au sens, la pragmatique tient compte des éléments qui sont extérieurs aux discours. Dans notre travail, nous tiendrons donc compte de tous les éléments qui sont extérieurs au discours même du personnage politique mais qui, pourtant, participent à la construction du discours par l'orateur et de sa perception par l'auditoire, rejoignant en cela Pierre BOURDIEU qui a dit qu' « essayer de comprendre linguistiquement le pouvoir des manifestations linguistiques, chercher dans le langage le principe de la logique et de l'efficacité du langage d'institution, c'est oublier que l'autorité advient au langage du dehors »⁵. Mais, nous apporterons une petite nuance, car pour BOURDIEU l'autorité n'advient qu'au langage du dehors. Nous pensons plutôt qu'il partage cette autorité avec le discours même. En effet, à notre avis, le discours est une construction, une toile qu'on tisse, qui ne trouve son épanouissement qu'avec tous les autres bouts de fils qui la composent. Chaque élément du discours est donc important pour faire émerger le sens de celui-ci. Nous comprenons par éléments du discours, l'énoncé et tout ce qui le compose : discours, temps d'émission, lieux d'émission, l'apport culturel, réaction des interlocuteurs, la tournure des phrases et leur construction... Notre point de vue rejoint ainsi celui de CHARAUDEAU qui pense que l'enjeu de l'acte de langage est à rechercher dans « sa configuration et son sens implicite ». Pour lui, la construction du sens se ferait d'abord de façon implicite et cet implicite, une fois construit, apporterait au discours son sens "explicite". Ce qui, selon nous, implique une relation sociale entre les différents interlocuteurs, car pour passer de l'implicite à l'explicite, il faut une relation de "complicité" qui fera que les différents acteurs de l'énonciation puissent décoder leur message. Il faut pour cela partager le même savoir encyclopédique⁶. Pour nous, ce savoir encyclopédique fait partie du contexte d'émission du discours autant que le lieu et le moment d'énonciation. Ce qui nous conduira à étudier en profondeur les relations qu'entretiennent les différents interlocuteurs. Comment est-ce que les rapports qu'ils entretiennent entre eux peuvent conduire à la perception de l'énoncé par les différents énonciateurs ?

⁵ BOURDIEU 1982 :154

⁶ CHARAUDEAU. P. 1983 : 38

La sémiotique nous sera, elle aussi, d'une grande utilité dans notre travail de décodage du discours du dictateur. Nous tenons à préciser que la sémiotique concerne l'interprétation des signes de communications de toute nature. Dans notre travail, nous nous intéresserons aussi aux silences des différents interlocuteurs qui sont pour nous autant de signes linguistiques à analyser.

La sémiotique est une science qui s'intéresse aux systèmes signifiants. Elle est une cousine de la sémiologie élaborée par Ferdinand de SAUSSURE qui avait pour but l'étude de la vie des signes en milieu social. En fait, Sémiotique et Sémiologie désignent exactement la même science, le premier terme étant utilisé par les Européens et le second par les Anglo-saxons. Elle a plus tard adopté comme problématique de son étude le sens rejoignant ainsi la pragmatique. A la différence de la pragmatique qui s'intéresse aux différents éléments qui entourent le discours, la sémiotique considère le sens comme étant un objet construit, elle s'intéresse aux différents mécanismes structuraux qui finissent par produire le sens. On peut ainsi dire que la grande question de la sémiologie est celle de l'émergence du sens. Comment fait-il pour se construire ? La sémiotique base son étude sur l'agencement des différentes composantes d'un énoncé, car c'est cet agencement même qui lui donne son sens. Elle s'appuie davantage sur le texte que sur ce qui l'entoure, sur le discours plutôt qu'à son émetteur. On se souvient que SAUSSURE définit la sémiologie comme l'étude de la vie des signes en milieu social. Dans notre travail, il s'agira de voir comment ces signes s'agencent pour donner un tout structuré comme nous l'avons dit plus haut, structure qui sera en définitive l'idée que les différents actants se font du discours l'un de l'autre.

La rhétorique est la dernière piste qui nous conduira à la solution du problème posé par notre thème. Elle nous permet d'étudier le processus de manipulation des personnages dictateurs.

Selon PLATON, la rhétorique est une manipulation de l'auditoire⁷. La manipulation est un jeu qui consiste à faire naître des sentiments chez l'auditoire pour lui faire accepter ce qui est affirmé comme vrai. Dans cet aspect de la rhétorique, l'auditoire peut ne pas être convaincu de la véracité de ce qui est dit, mais à partir du moment où se réveillent ses sentiments, à partir du moment où l'émotion prend place, l'orateur peut ainsi être assuré

⁷ Platon in MEYER.M 2004 : 5

d'avoir gagné l'auditoire. QUINTILIEN quant à lui, définit la rhétorique comme l'art de bien parler⁸. Dans cette définition que donne QUINTILIEN de la rhétorique, il est question de l'*ethos* qui est l'image que donne l'orateur de lui-même. Image qui peut être construite en dehors et pendant le discours. C'est une image qui est en général construite sur la réputation de l'orateur et qui l'accompagne durant son énonciation. Pour ARISTOTE, la rhétorique est l'exposé d'arguments ou de discours qui doivent ou qui visent à persuader⁹. ARISTOTE définit la Rhétorique comme l'art de l'éloquence, donc l'art de persuader par le discours¹⁰. Cette définition fait référence au *logos* qui est l'art de bien exposer son propos. Nous appuyant sur ces trois définitions, nous dirons que la rhétorique est l'art de bien assembler ces trois aspects du discours. Manipuler en exposant clairement ses arguments et de façon irréfutable, tout en se construisant une image dans le but d'émouvoir et de faire adhérer son auditoire à ce qu'on dit.

Dans notre développement, nous analyserons les moyens mis en œuvre par nos personnages-dictateurs pour manipuler le peuple, pour lui faire accepter ce discours totalitaire comme étant bénéfique pour eux. Nous verrons avec quelle habileté ils construisent leurs propos afin d'émouvoir l'auditoire et de finalement lui faire accepter la thèse qu'il défend. Notre analyse portera donc sur le discours politique et, nous étudierons au cours de celle-ci les moyens discursifs des personnages-dictateurs. Nous verrons le travail d'encodage et de décodage fait par les différents énonciateurs et nous tenterons une comparaison entre les deux champs littéraires.

Le choix de travailler sur la littérature africaine francophone et hispano-américaine nous a d'abord été insufflé par leur ressemblance historique, car, à un siècle près de différence, nous constatons que l'Afrique et l'Amérique hispanique ont le même parcours historique. Et il faut ajouter à cela qu'ils ont en partage la colonisation et l'esclavage. Et ensuite part par nos origines. En effet, étant issue d'un pays africain où le mot démocratie n'a aucune valeur sémantique et encore moins morale pour ses dirigeants, nous avons pensé que mener cette recherche nous permettrait de comprendre ce qui se passe dans notre pays et un peu partout en Afrique. Le decryptage de la manière dont le discours du dictateur se construit un sens dans la littérature des deux continents est l'objectif que nous poursuivons.

⁸ QUINTILIEN in MEYER. M 2004 :5

⁹ ARISTOTE in MEYER. M 2004 : 5

¹⁰ POUJEOISE. M. Dictionnaire de rhétorique.

0.4 Présentation du corpus

Notre étude a pour support quatre œuvres qui traitent toutes de la question du dictateur et de la dictature. Il s'agit de *Le pleurer Rire* de Henry LOPES et de *L'Etat honteux* de Sony LABOU TANSI pour le champ littéraire africain, et de *Yo El Supremo* de Augusto ROA BASTOS et *El Señor Presidente* de Miguel Ángel ASTURIAS en ce qui concerne le champ littéraire hispano-américain. A ces quatre oeuvres nous en avons ajouté d'autres qui viendront compléter ce corpus et qui nous permettront d'avoir un regard plus large sur la manière dont le dictateur et la dictature elle-même sont présentés dans la littérature de ces deux continents

Le pleurer Rire est une œuvre qui nous présente un personnage dictateur arrivé au pouvoir suite à un coup d'Etat qui lui permet d'éliminer son prédécesseur lui aussi issu de l'armée. Il montre d'entrée de jeu, grâce à l'organisation d'une cérémonie d'investiture, qu'il est un personnage important. Tout au long de la lecture, nous nous rendons compte que le narrateur, en même temps qu'il présente un système politique dictatorial et despotique, introduit, sûrement pour dédramatiser le problème, quelques notes d'humour. Dans cette œuvre, nous sommes face à un personnage dictateur qui n'écoute personne et qui attache beaucoup d'importance à tout ce qui touche à la sorcellerie. Le dictateur exerce le pouvoir d'une manière tyrannique et exige du peuple respect, dévotion et loyauté. Se faisant appeler Tonton, ce qui est un signe de respect et surtout de soumission en Afrique, il ne tolère pas d'être contredit. L'histoire se déroule dans un pays imaginaire d'Afrique noire qui, par sa description rappelle certains régimes dictatoriaux d'Afrique. Le dictateur, le Général Bwakamabé Na Sakkadé qui se fait aussi appeler Tonton, est un homme tyrannique et sans aucune once d'humanité. Il confond très souvent ses affaires privées avec celles de la République.

L'Etat honteux du congolais Sony LABOU TANSI raconte l'histoire d'un dictateur dont la politique se résume à une comparaison entre lui et les anciens dirigeants. L'histoire se déroule dans un climat de peur qui côtoie parfois le comique. Le dictateur de LABOU TANSI, Martilimi Lopez est un dictateur qui, comme les autres, prend le pouvoir à la suite d'un coup d'Etat et au lieu de construire le pays et contribuer à son développement, comme promis, installe celui-ci très vite dans un totalitarisme qui prive la population du droit de parole. Nous sommes face à une véritable politique de musellement. On note cependant dans l'œuvre des mouvements de rébellion généralisée. Par exemple, lorsque la totalité du

gouvernement décide de démissionner car le pays va à la dérive. La solution du Président est de refaire tout de suite un autre gouvernement, une manière de montrer qu'il est le chef absolu.

Yo El Supremo, quant à lui, commence par la découverte d'un pasquin dont l'auteur, selon les informations qu'apporte ledit pasquin, serait le dictateur lui-même. Mais ce dernier ne reconnaît pas l'avoir écrit. L'œuvre est en fait un long monologue du dictateur car, ses interlocuteurs n'interviennent que très rarement. Cette pièce maîtresse de *La novela del dictador* raconte la gestion du pays par le dictateur José Gaspar RODRÍGUEZ de FRANCIA qui dirigea le Paraguay de 1811 à 1840.

La situation dans *El Señor Presidente* est très différente de celle des autres textes qui servent de support à notre analyse. En effet, le dictateur d'ASTURIAS n'est pas très présent dans l'œuvre, mais sa présence est très marquée. C'est un dictateur qui délègue énormément. Ce qui paraît lui donner un don d'ubiquité. Dans cette œuvre, tout est prétexte à un règlement de compte. La fin de l'œuvre, avec l'emprisonnement et la mort de Cara de Ángel, qui est pourtant le favori du Président, montre que Monsieur Le Président ne fait confiance à personne.

*** Quelques mots sur les auteurs.**

Henri LOPES est un écrivain et homme politique congolais né à Leopoldville le 12 septembre 1937. Il fut premier ministre de la République du Congo entre 1973 et 1975. Il est considéré comme l'un des représentants les plus connus de la littérature africaine et fut lauréat du Grand Prix Littéraire d'Afrique Noire en 1972 pour son livre *Triballiques*. En 1993 l'Académie française lui décerne le prix de la francophonie. Il publie *Le Pleurer Rire* en 1982. Parmi ses œuvres, nous pouvons citer : *Triballiques* (nouvelle) publiée en 1972, *La nouvelle Romance* en 1976, *Sans Tam-tam* en 1977, *Le chercheur d'Afrique* en 1990, *Sur l'autre rive* en 1992, *Le lys et le flamboyant* en 1997.

Sony LABOU TANSI, né dans un petit village du Congo en 1947 et mort à Brazzaville le 14 juin 1995. Il est un auteur congolais qui s'est essayé à tous les genres, de la poésie au théâtre en passant par la nouvelle et le roman. Son œuvre se caractérise par sa

présentation presque crue de la réalité. Enseignant de formation, il a participé, de par ses créations artistiques à la reconnaissance de la littérature africaine francophone, ce qui le conduit à fonder et diriger le Rocado Zulu Théâtre, troupe pour laquelle il écrira et mettre en œuvre toutes ses pièces théâtrales. Sa production littéraire se verra d'ailleurs couronnée par de nombreux prix tels que le Grand Prix de l'Afrique Noire pour *L'anté-peuple*, le Prix Francophonie pour la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatique pour l'ensemble de son œuvre. Parmi ses œuvres, nous pouvons noter *La vie et demi* (1979), *L'Etat honteux* (1981), *L'anté-peuple* (1983), *Les sept solitudes de Lorsa Lopez* (1983), *les yeux du volcan* (1988), *Le commencement de la douleur* (1995)....

Augusto ROA BASTOS est né en 1917 à Asunción au Paraguay et meurt en 2005 d'un traumatisme crânien suite à une chute dans sa maison. Il passe son enfance à la campagne. Très jeune, alors qu'il est encore au lycée, il participe à la Guerre du Chaco¹¹ ; il abandonne d'ailleurs ses études après cette guerre et s'oriente vers le journalisme engagé. La guerre civile et la dictature l'obligent à s'exiler en Argentine où il publie des contes et son premier roman *Hijo de hombre* en 1960. Une autre dictature l'oblige à quitter l'Argentine pour cette fois s'exiler en Europe où il publie plusieurs romans et reçoit en 1989 le prestigieux prix Cervantes. Il est l'auteur de plusieurs autres œuvres parmi lesquelles nous pouvons citer *El ruiseñor de la aurora* en 1960, *El fiscal* en 1993, *Vigilia del Almirante* en 1992, *Contravida* en 1994 et bien d'autres encore.

Miguel Ángel ASTURIAS ROSALES est né au Guatemala en 1899 et est mort en Espagne en 1974. Il repose cependant au cimetière du Père Lachaise à Paris. La vie d'Ángel ASTURIAS, s'il est vrai qu'elle a été une vie émaillée de problèmes, il n'en demeure pas moins vrai qu'elle a aussi été une vie couronnée de succès, surtout en ce qui concerne sa carrière qui est une carrière à multiple voies : écrivain, dramaturge, journaliste, diplomate. Avec un tel parcours, il a eu le temps d'obtenir un diplôme d'avocat de l'université de San Carlos au Guatemala. Il est l'un des pionniers de la littérature hispano-américaine du XXème siècle. Il a grandement participé à la lutte contre le régime dictatorial de Manuel ESTRADA CABRERA. Il crée et dirige en 1922 l'Université populaire. De la vie d'ASTURIAS, la création artistique est sans aucun doute l'aspect qui se démarque le plus. De celle-ci, nous

¹¹ Guerre qui opposa la Bolivie au Paraguay entre 1932 et 1935. Les deux pays se disputent la zone désertique du Gran Chaco. Le Conflit prendra fin avec la conférence de Buenos Aires de 1936, conférence au cours de laquelle sera attribué au Paraguay la plus grande partie de cette zone.

pouvons relever entre autre des oeuvres romanesques, théâtrales, des contes.... Parmi ces œuvres, nous pouvons citer *Leyenda de Guatemala* (1930), *Hombre de maiz* (1949), *El papa de verde* (1954), *Las audiencias de los confines* (1957), *Chantaje y disque seco* (1964)... et bien évidemment *El Señor Presidente* (1949) qui fait partie de notre corpus.

0.5. Etat de la question

L'analyse du discours est une science qui reste à construire, c'est une science encore en devenir. Notre but n'est pas d'innover dans cette branche de la linguistique : nous voulons juste nous servir de cette méthode pour répondre aux questions que nous nous sommes posées aux cours de nos lectures. En effet, de nombreux travaux ont été menés en rapport à l'œuvre de ROA BASTOS et les autres auteurs de notre corpus, et on pourrait se demander ce qu'une autre thèse sur *Yo El Supremo*, *El Señor Presidente*, *Le Pleurer-rire* et *L'Etat honteux* pourrait apporter de nouveau à toutes les analyses qui ont déjà été faites. Pour donner un aperçu de ce que nous pourrions apporter de nouveau, voyons d'abord quelques points qui ont déjà été abordés par différents chercheurs.

Nous voulons, dans cette partie qui nous permet de faire un bref résumé de ce qui a été dit sur la question du dictateur et surtout de son discours dans la littérature, nous intéresser aux deux seuls champs littéraires qui constituent le cadre de notre travail.

Le dictateur comme personnage arrive dans la littérature africaine francophone à la fin des années soixante-dix. Cette nouvelle ère littéraire remplace "la littérature coloniale" qui consistait à critiquer et à dénoncer les méfaits de la colonisation sur le continent noir. Nous avons en tête de file de cette nouvelle ère littéraire des auteurs comme Sony LABOU TANSI avec *La vie et demie* et *L'Etat honteux*, Henry LOPES avec *Le pleurer Rire*, Hamadou KOUROUMA avec *En attendant le vote des bêtes sauvages*... Le but de cette nouvelle trajectoire littéraire est de mettre en évidence la mauvaise gestion du pays par les dirigeants arrivés au pouvoir au début des indépendances. En effet, les auteurs qui s'intéressent à la dictature et aux dictateurs dénoncent les méfaits de la dictature sur la société. Ils pointent du doigt les manipulations politiques qui se font et l'abus de pouvoir de ces dirigeants. Les auteurs sont engagés et n'hésitent pas au péril de leur sécurité à mettre le doigt sur ce qui, selon eux, mine réellement la politique africaine à la sortie des indépendances. Cette

dénonciation peut être parfois empreinte d'une note d'humour comme c'est le cas dans *L'Etat honteux* et *Le pleurer rire* respectivement de Sony LABOU TANSI et Henry LOPES.

Les écrivains commencent à utiliser la plume en Amérique hispanique pour dénoncer la situation politique après la vague des régimes dictatoriaux que connaissent les pays hispano-américains après les indépendances. Cette ère littéraire verra naître *la narrativa del dictador* et *la literatura de la dictadura* qui auront pour figure de proue l'œuvre *El Matador* de Esteban ECHEVERRÍA qui sera publiée en 1938 et sera suivie par d'autres comme celle de Domingo SARMIENTO (*Facundo*) de José MARMOL (*Amalia*).

Yo El Supremo qui compose le corpus de notre travail a été publiée en 1974 et dénonce la dictature de José Gaspar RODRÍGUEZ de FRANCIA

La naissance de *la novela de la dictadura* a inspiré de nombreux travaux sur le personnage du dictateur, sur l'image qu'il transmet de lui, sur son caractère divin et mythique, sur son évolution esthétique... Parmi les auteurs qui se sont intéressés à l'analyse de ces œuvres sur le dictateur en Amérique nous pouvons citer Aline JANQUART qui a consacré bon nombre de travaux à *El Señor Presidente* de Miguel Angel ASTURIAS, Giuseppe BELLINI, Jean ANDREU et *al.* qui ont consacré un séminaire à *Yo El Supremo*, Marco Aurelio LARIOS qui a traité de l'écriture et de l'oralité dans *Yo El Supremo*, Carla FERNANDES qui a travaillé sur la polyphonie dans l'œuvre de ROA BASTOS, Bob MOUNANGA NGOUERANGA qui a soutenu en 1994 une thèse sur le même thème de la dictature, précédé quelques années plus tôt en 1984 par Carlos A. VASQUEZ DELGADO... Nous allons nous intéresser aux travaux de quelques-uns de ces auteurs et particulièrement à ceux qui concernent *Yo El Supremo* qui fait partie du corpus sur lequel sera basée notre analyse.

Cette œuvre, depuis sa publication en 1974 a attiré de nombreux critiques et étudiants chercheurs. Cet intérêt est dû non seulement au thème qui est traité en l'occurrence la dictature, mais aussi au style dans lequel elle est écrite. La multiplicité des voix narratives, la polyphonie textuelle et ses nombreux narrateurs en font une œuvre essentielle de ce qu'on appelle la *novela del dictador*.

Carla FERNANDES (2001) parle d'une polyphonie textuelle, car l'œuvre a plusieurs textes et la narration se scinde en deux axes à partir de l'un d'eux : le pasquin. Cette scission est provoquée par la recherche du pasquin et pose un problème de distinction entre l'auteur, le narrateur et le personnage principal, Ce qui finit par donner une pluralité de voix narratives au texte. Elle note un effacement de l'auteur au profit du compilateur, ce qui fait qu'à sa lecture nous avons l'impression de lire une œuvre dans une autre, cette lecture simultanée fait se superposer les différents textes de cette œuvre. Elle déclare d'ailleurs au sujet de cet effacement de l'auteur :

L'auteur réel Augusto ROA BASTOS, s'est apparemment effacé du récit au profit du compilateur à qui il a transmis sa fonction extralinguistique. Il est à la fois « auteur fictif », personnage -puisque'il a un rôle dans la fiction- et narrateur à ses heures. Parfois, lorsqu'il s'agit de rapporter des faits appartenant à la fiction, par exemple lors des notes finale, sa fonction est purement linguistique¹².

Cette polyphonie est à l'origine de la multiplicité des narrateurs -comme nous l'avons noté à la lecture de *Yo El Supremo*- qui ont chacun une fonction différente, et parmi lesquels on trouve un compilateur, *la voz tutorial*, le correcteur anonyme et le Suprême.

Il est dit du compilateur anonyme, comme nous l'avons soulevé précédemment, qu'il reçoit la fonction extralinguistique de ROA BASTOS devenant ainsi « auteur-fictif », puis personnage puisque'il a un rôle dans la fiction et devient narrateur. Carlos PACHECO d'ailleurs a soulevé au sujet de ce compilateur trois interrogations qui méritent qu'on s'y intéresse et dont on comprend toute l'importance : quel est son statut narratif, quelle est sa fonction et quelle est sa signification ultime ? D'après lui, la compilation qui peut être considérée comme un travail académique, qui apparaît dans le roman comme une « parodie » est une « transgression ». Le compilateur se veut comme un organisateur de la matière narrative, rôle qui lui confère le pouvoir de donner la parole aux différents actants. Sa suprématie est donc indiscutable¹³.

La voz tutorial, quant à elle, est celle qui permet de combler le manque d'une figure paternelle chez le Suprême. Le Suprême est élevé dans l'ignorance totale de ses origines.

¹² FERNANDES 2000 : 23

¹³ PACHECO, Carlos, « La intertextualidad y el compilador : nuevas claves para una nueva lectura de la polifonía en *Yo El Supremo* », in *revista de crítica latino americana*

Mais la réaction du dictateur face à cette voix est quelque peu étonnante : il refuse de la reconnaître comme figure paternelle car elle ne correspond pas à l'idée qu'il se fait d'un père. Cette voix lui raconte l'histoire de sa vie, et c'est peut-être cette confrontation avec ses origines que le dictateur refuse¹⁴.

L'autre voix narrative est celle du Suprême lui-même. En effet, *Yo El Supremo* est le discours du suprême non pas en tant que personnage principal, mais en tant que narrateur important. Le discours oral se manifeste par les notes que dicte le dictateur à son secrétaire Patiño. Cependant, autour de ces voix deux dominent : celle du Suprême et celle du compilateur.

Si FERNANDES distingue plusieurs voix narratives dans le texte de ROA BASTOS, il est donc logique qu'il existe plusieurs narrations dans ce texte. C'est ce que nous dit ANDREU (1976). Il distingue plusieurs types de discours et différents destinataires. Il souligne, cependant, que toutes ces narrations tournent autour d'une seule qui régit le reste : il s'agit du roman. En réalité, notre œuvre est une narration qui se divise en plusieurs sous-narrations. Cette narration qui fédère toutes les autres est celle qui conduit la trame.

Le premier axe narratif commence par la découverte et la lecture du pasquin, tout ce qui arrivera ensuite dans l'histoire dépendra de ce pasquin. Car, en le découvrant le dictateur voudra découvrir son ou ses auteurs. Il commence donc à la page 93 de *Yo El Supremo*¹⁵. Les différents axes narratifs se rapportent tous à un moment que le dictateur considère comme faisant partie de sa vie. Le premier, centré sur ce que lui-même le dictateur appelle la *circular perpetua*, et qui correspondrait au passé, est une dictée du dictateur à Patiño qui commence à la page 125 du roman. Cette *circular perpetua* raconte la vie publique du dictateur. L'autre axe narratif est constitué par *El Cuaderno Privado*, sorte de journal intime qui raconte sa vie privée. Il y a ici une opposition entre vie publique et vie privée. Le dernier axe narratif est celui constitué des différents commentaires du compilateur et des différentes séquences dialogales du roman. A ces différents axes narratifs correspondent des types de discours, de pouvoirs et des destinataires bien précis. ANDREU note trois types de récits différents qu'il nomme *el diktat*, *el dictado* et *le dicho* et qui correspondent à trois types de manifestations du pouvoir : le pouvoir politique, le pouvoir étatique et le pouvoir métaphysique qui

¹⁴ ROA BASTOS, 2005 : 434-444

¹⁵ Nous nous sommes servi pour notre analyse de l'édition Catedra.

correspondent à trois destinataires différents : le petit personnel du dictateur ou les employés de maison ou encore ses plus proches collaborateurs, le peuple et enfin le dictateur lui-même.

L'axe narratif, qui est nommé le *dicktat* et qui correspond à la manifestation du pouvoir politique, se compose des textes polyphoniques et des différentes séquences dialogales. Le *dicktat* est le pouvoir immédiat pratiqué par le dictateur YO sur les autres personnages du récit. Il se définit, selon ANDREU, comme la modalité individuelle du pouvoir suprême¹⁶. Il se manifeste par les faits d'ordre et de commandement. C'est dans ce discours qu'apparaît toute l'autorité du dictateur. Ce discours peut parfois prendre une forme violente, comme dans les rapports entre le dictateur et ses employés de maison, en l'occurrence Patiño, qui est presque toujours insulté et rabroué comme un animal. Le ton est impératif et articulé. Le *dicktat* est donc la voix de commandement et le socle sur lequel est bâti le pouvoir politique du dictateur. C'est un discours qui s'adresse aux employés de maison. Il est un discours d'exigence qui a besoin d'une réponse dans l'immédiat, une obéissance instantanée.

El dictado, quant à lui, est l'axe narratif de *la circular perpetua*. Nous avons dit en amont que c'était le récit de la vie publique du dictateur. C'est un message qui est destiné au peuple et c'est la manifestation du pouvoir étatique. C'est un monologue car le dictateur ne peut pas exiger une réponse de son auditoire, il ne peut que la suggérer. Par ailleurs, la réponse devra être commune. Le *dictado*, qui est le pouvoir qu'exerce le dictateur sur le pays en vue de le transformer en un Etat, se définit toujours selon ANDREU comme la modalité spatiale du pouvoir. C'est le récit de la vie publique du dictateur, il vante les mérites du mode de gouvernement qu'il a choisi et suggère les bienfaits que celui-ci pourrait apporter. Cette voix narrative correspond au présent et amorce même une partie du futur en ce sens que selon le dictateur, les effets de la "démocratie" seront visibles dans le futur.

Lo Dicho est le récit qui correspond au pouvoir métaphysique, il est manifeste dans *El Cuaderno privado*. Il est question du pouvoir que peut exercer le dictateur sur lui-même. Loin d'être un monologue, c'est plutôt un soliloque du dictateur, une réflexion sur et autour de sa personne et sur son destin. C'est le discours du pouvoir absolu sur lui-même. ANDREU l'appelle le métadiscours. C'est une analyse non pas de l'histoire du pays, mais de celle de

¹⁶ ANDREU 1976 :12

son destin. Si ce discours exige une réponse, c'est celle du dictateur lui-même, car au cours de celui-ci, le dictateur fait une introspection de sa personne. Il y a au cours de celui-ci un dédoublement de la personnalité du dictateur, il y a une opposition entre le *YO* et le *EL*, le *YO* s'adresse au *EL* qui est la conscience du dictateur. Il converse avec un inconnu qui n'est autre que la voix de sa conscience¹⁷. Le dictateur se met à nu et montre ainsi ses faiblesses.

Pour résumer, nous dirons donc que le *Dicktat* est le discours du dictateur qui exige une réponse immédiate de la part de son interlocuteur. C'est un discours adressé aux employés de maison et à ses proches collaborateurs. Le *Dictado*, lui, s'adresse à la communauté, au peuple tout entier et requiert donc une réponse en communauté. La réponse vient d'ailleurs du dictateur lui-même, dans la mesure où il la suggère. Si le *Dictado* est le discours du dictateur pour le peuple, discours au cours duquel il se retrouve face au peuple, dans el *Dicho*, il se retrouve face à lui-même avec tout ce qui fait sa force et sa faiblesse, c'est le discours de la conscience.

Des analyses ont été aussi menées pour étudier les normes d'écriture dans *Yo El Supremo* et la conclusion à laquelle sont arrivés les chercheurs est que les normes d'écriture n'étaient pas respectées dans l'œuvre. Nous notons par exemple l'absence des guillemets et des tirets qui indiquent les changements et les prises de paroles dans les différents dialogues. En lisant cette œuvre, nous pouvons penser qu'il s'agit d'un texte narratif du début à la fin. Cependant, la présence des pronoms personnels tels que *yo*, *vos...*, nous renseigne sur le fait que nous sommes face à un dialogue. En dehors de l'absence de guillemets, nous avons aussi constaté que les notes de bas de page sont parfois entre deux textes alors que dans une écriture conventionnelle, on les retrouve en bas de page. La ponctuation y est rare, et les phrases sont très longues.

Revenons à la ponctuation. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'elle est inexistante dans *Yo El Supremo*, bien que les phrases soient très longues et que les virgules soient rares. Mais la question qu'on pourrait se poser est celle de savoir pourquoi BASTOS a choisi ce style d'écriture qui n'était pas courant à l'époque de la publication de ce roman. A notre avis, ce style correspond bien à toute l'œuvre de ROA BASTOS. En effet, comme nous l'avons vu plus haut, il y a une multiplicité de récits et de voix narratives dans *Yo El Supremo* à tel point

¹⁷ LARIOS 1990 : 17

qu'on se perd parfois en le lisant. Le manque de ponctuation et de guillemets ajoute encore à la perte du lecteur. Prenons la conversation qui a lieu entre Patiño et Mateo Fleitas aux pages 120 à 122. Au cours de celle-ci, il n'y a pas de tirets qui pourraient indiquer que nous sommes en présence d'un dialogue, le texte est linéaire. En fait, la conversation a lieu à deux moments différents, le premier en temps réel et le second est une conversation rapportée au Suprême par son secrétaire. Mais il n'y a aucune différence entre le discours direct et le discours rapporté, le lecteur a l'impression de se retrouver face à un seul récit. Cette confusion du style direct avec le style indirect est d'autant plus grande que Patiño y ajoute ses propres commentaires. Selon FERNANDES, le manque de tirets et de guillemets et la longueur des phrases sont la marque de l'imitation du flux de voix.

Les notes de page dans *Yo El Supremo* sont à titre complémentaire et explicatif. Leur apparition en plein milieu de narration constitue un problème majeur, ce qui fait qu'elles s'imbriquent dans le récit pour ne plus faire qu'un avec lui. Là encore, on pourrait dire que cette manière de faire répond au besoin de l'auteur de montrer que nous sommes face à des textes qui sont écrits et dits. La pluralité de voix narratives fait en sorte qu'on ne sache pas exactement de qui vient l'explication.

C'est dans cette situation de la littérature hispano-américaine et africaine francophone que nous aborderons notre étude du discours du dictateur et que nous essaierons de mettre en lumière les mécanismes de construction, de production et d'élaboration du sens de ce discours. Cette mise en lumière se fera à travers l'étude du parcours interprétatif des différents actants et, plus particulièrement, celui de l'auditoire, qui est le premier concerné par le sens du discours du dictateur dans la mesure où ce dernier veut agir sur l'auditoire par son discours. Nous entendons par parcours interprétatif tous les mécanismes mis en place par les différents interlocuteurs pour construire et donner un sens et une interprétation au discours du sujet actant en face d'eux.

Avant de commencer notre thèse, nous voulons apporter une précision à l'analyse qui va suivre. Nous avons comme base d'étude pour cette thèse des œuvres fictionnelles, le regard que nous porterons donc sur le personnage dictateur et les autres personnages, sera guidé par celui du narrateur. Ce même narrateur qui est soumis aux fantaisies de l'auteur. Ainsi, quand nous étudierons certains aspects du discours du dictateur et de ses interlocuteurs, par exemple, les différents échanges dialogaux, la distribution de la parole, la gestuelle,... nous tiendrons

compte du fait que cette distribution dépend de ce que veut l'auteur. Dans une situation de dictature, comme c'est le cas dans nos textes corpus, l'auteur fait une caricature du personnage-dictateur lui donnant le rôle de personnage tout-puissant qui peut se permettre de transgresser toutes les règles de la communication. Cette caricature n'est, cependant, pas très éloignée de la réalité. Notre analyse se fera, donc, comme s'il s'agissait d'interactions verbales en contexte.

Première partie

**La personnalité au service de la persuasion : présentation
du personnage du dictateur et analyse des relations avec
ses proches.**

Cette partie pose le problème de l'importance de la représentation que se font les différents interlocuteurs avant et pendant l'énonciation. Dans cette optique, nous voulons mettre en évidence l'état mental des différents énonciateurs. A notre avis, cet état mental pourrait déterminer la perception que l'auditoire a du discours du Chef de l'Etat. Le sens d'un énoncé ne se construit pas seulement pendant celui-ci mais aussi avant et même après l'énonciation.

Il s'agit d'étudier les conditions d'émission du discours politique du dictateur. La linguistique a pendant longtemps réduit l'étude du langage au seul signe linguistique et à la phrase, faisant abstraction des données extérieures au discours. Ainsi, les analyses sémantique et syntaxique ont-elles été privilégiées au détriment de toute donnée extralinguistique du discours. Or, il nous paraît impossible de faire une analyse de discours en excluant tous les éléments non linguistiques comme le fait remarquer Roman JAKOBSON dans ses *Essais de linguistique générale* : « La question des relations entre le discours et le monde ne concerne pas seulement l'art du langage, mais bien toutes les formes de discours »¹⁸. Cette affirmation de JAKOBSON soulève un autre problème que nous voulons résoudre avant de continuer notre analyse. Avant de poursuivre, il convient donc de résoudre ce problème. Car, l'affirmation de JAKOBSON suggère qu'il y a plusieurs formes de discours. Il est donc nécessaire de délimiter les contours et apporter une précision sur les différentes formes de discours qui nous intéressent. Pour donner cette précision, il nous faut revenir sur la définition de la notion de discours. Une définition générale avait déjà été donnée dans l'introduction de ce travail, mais celle que nous apportons maintenant, nous permet de définir les limites de notre travail. Le discours est « l'utilisation, entre les hommes, de signe sonores articulés, pour communiquer leurs désirs et leurs opinions sur les choses »¹⁹. Si nous nous arrêtons à cette définition, nous pouvons penser que tout ce qui n'est pas sonore y est exclu. Ce qui reviendrait donc à mettre de côté tout moyen de communication qui n'aurait pas recours au langage, étant donné que ce dernier implique une émission de sons.

¹⁸ Jakobson 1963 :12

¹⁹ A.H.GARDINER in MAINGUENEAU et al 2002 :186

Il y a une différence entre genre de discours et forme de discours. Le genre de discours fait référence à une typologie même de discours. Par exemple le discours populiste, marxiste, communiste... qui renvoie à un type de discours avec ses caractéristiques. Dans ce cas, il s'agira plus d'une transmission d'idées et d'idéologies. Quand nous disons genre de discours, il est question d'un ensemble d'idées qui régit la manière de penser d'un groupe social qui aurait épousé ou adopté le point de vue de ce discours. Alors que dans la forme de discours, l'accent est mis sur les différentes manières de discourir, sur les différentes formes utilisées pour communiquer ses opinions ou ses désirs²⁰. C'est le cas pour tous les moyens qui nous permettent de nous faire comprendre et qui ne font pas forcément appel à l'utilisation de la parole. Pour GUILLAUME, le discours est la parole matérialisée²¹. Cette définition de GUILLAUME implique un processus de réflexion et de construction qui aura pour finalité la matérialisation de la parole par le discours. Pour revenir à la forme de discours, nous dirons qu'elle fait appel à tous les moyens qui permettent à un individu de s'exprimer et de transmettre ses idées et ses opinions sans recourir nécessairement à la parole. Prenons l'exemple de deux sourds muets en pleine conversation. Bien que ces deux individus ne puissent pas faire usage de parole, ils arrivent néanmoins à se transmettre idées et opinions.

L'intérêt de cette illustration réside dans le fait que la perception d'un discours ne se fait pas seulement sur la base de l'énoncé. D'autres facteurs peuvent être pris en compte. Nous pouvons parler des éléments qui gravitent autour du discours, mais ne sont pas le discours. En fait, nous considérons que c'est une autre forme de discours qui ne nécessite pas la parole. ARISTOTE en a parlé comme d'un élément essentiel à la persuasion. Il s'agit de l'image préconstruite de l'énonciateur. Cette image se construit en dehors du discours et contribue à définir comment le discours est perçu par l'auditoire. Il s'agit de l'*ethos*, qui peut être discursif ou se construire en dehors du discours. L'*ethos* fait appel aux différents sentiments transmis avant, pendant et après le discours. Dans cette partie, nous intéresserons au sentiment que véhicule continuellement le personnage-dictateur : que ce soit avant, pendant ou après l'énonciation, nos personnages-dictateurs inspirent des sentiments qui œuvrent et contribuent à faire accepter leur discours.

²⁰ Nous faisons ici allusion à la précédente affirmation de A.H.GARDINER in MAINGUENEAU et *al* dont nous avons parlé plus haut dans notre analyse.

²¹ MAINGUENEAU et *al* 2002 : 186.

Ce qui implique que l'analyse du discours n'a plus pour base le discours seul, mais aussi tout ce qui tourne autour de celui-ci. Il s'agit notamment de la situation communicationnelle dans laquelle il est émis. Les sciences du langage s'intéressent désormais à toute « relation entre le discours et son univers »²². La personnalité du personnage revêt donc un caractère important dans le processus d'interprétation de son discours par les différents interlocuteurs. En effet, sa réputation préétablie peut influencer dans un sens ou l'autre l'interprétation de son discours. De la même manière, elle peut le rendre crédible ou le décrédibiliser. C'est pourquoi, nous avons consacré cette première partie à l'analyse de la personnalité du personnage-dictateur, abordé sous trois angles. Dans un premier temps, nous ferons un portrait physique et moral de nos différents présidents-dictateurs. Ensuite, nous analyserons ses relations avec ses proches. Enfin nous parlerons des moyens non linguistiques qu'ils utilisent pour faire accepter son discours.

Pendant que nous ferons cette présentation de nos personnages-dictateurs, nous tenterons de répondre aux questions suivantes : quelle peut être l'influence de la personnalité du dictateur sur son discours ? Qu'est ce qui, dans son caractère, fait que le peuple accepte ou non son message ? Quel est l'impact de la nature des relations qu'il entretient avec ses proches sur la réception de son discours ? De quelle manière s'est-il bâti une réputation et dans quelle mesure celle-ci contribue-t-elle à faire passer son message ? Cette dernière question nous conduira à étudier les moyens de persuasion non linguistiques du discours qu'utilisent nos personnages-dictateurs. Nous verrons aussi de quelle manière ils exploitent leurs proches et collaborateurs pour asseoir leur autorité.

Il y a deux problèmes posés dans cette partie : celui de l'adhésion de l'auditoire au discours de nos personnages-dictateurs et de son acceptation, et celui de la persuasion de l'auditoire par ce discours. Car, on peut être persuadé par un discours sans y adhérer, tout comme il est possible d'adhérer à un discours sans en être persuadé. Cette différence sera mise en évidence tout au long de notre analyse. Pour l'instant, retenons que persuader ou convaincre, c'est faire accepter à quelqu'un son point de vue grâce à une argumentation élaborée et raisonnée à la fin de laquelle notre interlocuteur finit par accepter notre opinion comme vraie. Il a donc fini par rejoindre notre point de vue parce qu'il est convaincu de son caractère véridique. Alors que si dans tous les cas, pour être persuadé d'un point de vue, on a

²² MAINGUENEAU et al 2002 : 13

besoin d'être convaincu, ce n'est pas toujours le cas pour ce qui est d'adhérer à une idéologie, à un discours... En effet, on peut y adhérer par contrainte ou par conviction. Les moyens de contrainte sont multiples, ce qui conduit à poser les questions suivantes : l'auditoire adhère-t-il réellement à ce discours ? Que traduisent la personnalité et l'état mental de nos personnages dictateurs ? L'*ethos* extra-discursif de nos personnages dictateurs favorise-t-il l'adhésion de l'auditoire à leur discours ou cette adhésion est-elle seulement feinte ? Nos personnages dictateurs arrivent-ils à convaincre grâce à leur personnalité ?

Cette partie a pour objectif de permettre à nos lecteurs de se faire une idée générale des différentes œuvres qui composent le texte de base de notre travail en même temps qu'ils feront connaissance avec nos Présidents-dictateurs. Il s'agit de donner à nos lecteurs un aperçu de la trame. Cet aperçu servira, dans une certaine mesure, de fil conducteur à notre analyse. Cette présentation se fera pendant que nous mettrons en lumière la manière dont le personnage-dictateur se construit un *ethos* prédiscursif. Les quatre œuvres mettent en présence des personnages-présidentiels qui sont des êtres différents du commun des mortels. Ils sont présentés comme étant supérieurs aux autres. Ils se présentent comme des dieux. Mais comme nous serons amenée à le démontrer tout au long de notre travail, un constat s'impose : si les personnages-dictateurs sont acteurs de leur déification et de leur légende, le peuple prend une grande part à ce processus de déification et de construction du mythe du dictateur. Il y a tout un rituel autour du personnage-dictateur, rituel que nous notons surtout dans les œuvres de littérature africaine francophone qui sont teintées de superstition. C'est justement cette superstition qui fait que le mythe du personnage présidentiel soit intensément "vécu" par le peuple, comme le dit LEENHART : « Le mythe est vécu, avant d'être formulé dans une mythologie et revivifié par un rituel »²³. C'est donc le peuple qui donne vie au mythe du président de la République. Dans les œuvres de la littérature hispano-américaine, ce mythe se manifeste par le rapprochement que fait le dictateur entre lui et les dieux de la mythologie précolombienne (les dieux mayas et incas). Même si le dictateur, de par sa présence et sa biographie, se présente lui-même comme quelqu'un de mythique. Nous l'avons noté dans toutes les œuvres, que ce soit en se référant à la sorcellerie, en se fabricant un *curriculum vitae* (*Le pleurer rire* et *L'Etat honteux*), ou en se comparant aux divinités (dans tous les textes du corpus). C'est d'abord le peuple qui fait que le mythe du dictateur existe, et ce, par la manière dont le peuple se comporte face à lui. C'est le peuple qui rend le personnage-

²³ LEENHART, in BATTISTINI 1992

présidentiel mythique, ce qui rejoint ce que dit BELLINI parlant du dictateur d'ASTURIAS et de son caractère mythique : « *La fascinación de la masas populares desempeña un papel muy importante en el forjamiento del mito de la omnipotencia del dictador* »²⁴. Finalement, toute cette analyse nous conduira à répondre à la question de la construction du sens par le personnage-dictateur et de sa perception par l'auditoire. Cette question sera le fil conducteur de tout notre travail. Le but est de voir comment tous les éléments relevés contribuent à la construction du sens.

Pour rendre compte du sens du discours du dictateur, il faudra faire une étude de sa stratégie discursive qui se construit en deux parties : la première avant le discours et une autre qui se construit au moment de l'énoncé. La stratégie discursive, que nous confondons dans le cadre de notre travail à la stratégie de communication, est le plan d'action de l'orateur. Ce plan lui permettra de construire un discours élaboré pour qu'il soit crédible et qu'il arrive finalement à convaincre. Dans nos textes corpus, cette stratégie se construit en deux parties : la première utilise des moyens de persuasion non discursifs et la seconde se construit au moment même du discours. La première partie de notre thèse est donc consacrée à l'étude de ces moyens de persuasion extra-discursifs. Dans la deuxième, il sera question de l'*ethos* discursif. L'importance de l'étude des éléments extra-discursifs permet de mieux aborder le travail de décodage et d'interprétation auquel sera soumis l'auditoire du Président de la République. Ces éléments ne peuvent être écartés, car ils participent de la construction du sens de tout discours en général et en particulier celui du dictateur. RECANATI (1997) dit justement à ce sujet : « L'interprétation consiste à donner un sens à un énoncé en intégrant les valeurs sémantiques des parties au sens d'un tout cohérent (...) Mais pour arriver à intégrer ainsi les éléments en un tout cohérent, l'interaction sémantique peut difficilement exclure les informations contextuelles (extralinguistiques) »²⁵. Etudier comment ces éléments contextuels participent de la construction du sens et de la perception du discours par l'auditoire est donc le but que nous nous sommes fixé dans cette première partie de notre travail.

²⁴ BELLINI 2006: 51

²⁵ RECANATI 1997 : 118

Chapitre I: Présentation et analyse du personnage dictateur

Le problème que pose ce chapitre est celui de l'importance de la réputation dans le processus de décodage et d'interprétation du discours du dictateur par son auditoire. Avec ce chapitre, nous amorçons l'étude de l'*ethos*. En effet, nous allons être amenée à aborder cette question de l'*ethos* dans plusieurs chapitres de ce travail. Cette étude nous semble capitale car, elle participe de beaucoup au travail d'interprétation du discours de nos personnages présidentiels par leur auditoire. CHARAUDEAU (2005) dit du sens qu'il se construit dans un premier temps par notre personnalité, par ce que nous sommes, et par ce que nous disons et comment nous le disons : « Le sens que véhicule nos paroles dépend à la fois de ce que nous sommes et de ce que nous disons. L'*ethos* est le résultat de cette double identité, mais qui finit par se fondre en une seule »²⁶. Nous retenons du propos de CHARAUDEAU qu'en plus de la double collaboration personnalité/ discours, on ne peut dissocier l'*ethos* discursif de l'*ethos* extra-discursif, le second dépendant du premier. La réputation que se construit ou se bâtit un individu joue donc un grand rôle dans l'acceptation de son discours par son auditoire. La réputation et la connaissance de l'orateur aide, bien que dans une moindre mesure que ce qui est énoncé, à déterminer le non dit et l'implicite. Elle joue un rôle important dans la complicité liée à la connaissance encyclopédique qui est en réalité, l'une des bases sur lesquelles se construit le travail d'interprétation. En d'autres termes, la réputation a un rôle non moins important dans le travail d'interprétation du discours du dictateur. Elle détermine les circonstances d'émission du discours : état psychologique des différents actants, conditions de réceptio liées à ces conditions d'émission.

Les circonstances de discours (...) expliquent le partage du savoir des protagonistes du langage à propos de leurs pratiques sociales comme sujet collectif. [...] Le contexte extra linguistique serait alors constitué par l'environnement matériel pertinent pour l'encodage ou le décodage du message. [...] Le sens dépend beaucoup du contexte d'emploi du savoir encyclopédique des différents actants et de l'usage habituel qu'on en fait²⁷.

La réputation ou encore l'*ethos* préétabli du dictateur est une valeur importante qui ne peut être mise de côté. Il faut dire qu'une grande partie de la connaissance encyclopédique qui sert au décodage de son discours se construit sur la base de cette dernière.

²⁶ CHARAUDEAU 2005 : 89

²⁷ Idem : 1983 : 23, 25 & 28

Notre travail, ici, consiste donc à montrer comment cet *ethos* pré-discursif se construit. Pour cela, nous allons analyser, ou plutôt mettre en évidence certains aspects de la vie politique et sociale des personnages présidentiels.

Nous allons présenter nos personnages-dictateurs en faisant une analyse de leur position dans la société et en mettant en évidence les conditions qui ont permis d'acquérir cette place au sein de la société. Pour cela, l'étude de leur parcours existentiel sera nécessaire. Nous allons relever quelques-uns des traits de leurs caractéristiques morales et, dans une conclusion, démontrer de quelle façon tous ces aspects de la personnalité du personnage-dictateur contribuent ou non, l'aident ou non dans l'appropriation de son discours par l'auditoire. Le terme "appropriation" est utilisé dans le sens de se reconnaître réellement dans les propos du dictateur et de se les approprier comme s'ils étaient les leurs. En d'autres termes, il est question de la réelle persuasion de l'auditoire par l'orateur ou d'une persuasion faussée et truquée par ce qui est su de la personnalité du Président-dictateur. Dans quelle mesure cette représentation influence le travail de décodage de l'information contenue dans l'énoncé du dictateur ? La présentation des personnages-dictateurs nous permet de faire connaissance avec eux, car cette connaissance nous permettra de comprendre les différentes attitudes adoptées par ces derniers tout au long leur énonciation.

Pour nous guider dans cette démarche, nous tenterons de répondre aux questions suivantes : dans quelle mesure la réputation influence-t-elle la perception du discours ? Cette réputation légitime-t-elle son discours ? Si oui, comment cette légitimation du discours du dictateur par un *ethos* préalable se construit-elle ? Et enfin, quel est le réel impact de la personnalité sur cette légitimation ?

I. Le dictateur dans *Yo El Supremo* et *El Señor Presidente*

La présentation du dictateur se fait en deux parties : dans la première, il sera question de son parcours, de son enfance -quand ce sera possible- à sa venue au pouvoir et dans la seconde, nous allons relever quelques-unes de ses caractéristiques morales. Les caractéristiques morales du personnage-dictateur nous informent sur l'ordre et le cadre dans lequel il plante son discours. Nous serons ainsi renseignés sur les conditions psychologiques d'énonciation.

I.A. Comment se construit-il ?

L'orientation donnée à notre étude implique que nous mettions en lumière les caractéristiques morales et physiques de nos personnages présidentiels. Cependant, force est de constater que dans nos œuvres corpus, il y a très peu d'éléments qui permettent de broser un portrait physique du personnage-dictateur. Toutefois, lorsqu'on évoque le dictateur d'ASTURIAS, il est fait mention (une seule fois) de quelques-unes de ses caractéristiques physiques. Cette petite description nous est donnée au chapitre VI, lors de l'une des rares apparitions de *El Señor Presidente* :

El Presidente vestía como siempre, de luto riguroso : negros los zapatos, negro el traje, negra la corbata, negro el sombrero que nunca se quitaba ; en los bigotes canos, peinados sobre las comisuras de los labios, disimulaba las encías sin dientes, tenía los carillos pellejados y los párpados como pellizcados²⁸.

Ce passage nous montre un dictateur qui veut, par son apparence physique, inspirer la peur ; il est toujours vêtu de noir et a une stature rigide et austère, ce qui aurait pour but de faire croire qu'il est rigoureux. Cette rigueur n'est pas l'apanage du seul personnage-dictateur d'ASTURIAS, elle se manifeste de différentes façons tout au long des œuvres. C'est une rigueur qui, progressivement, conduit à la paranoïa qui, elle-même conduit les personnages présidentiels à se méfier de tout.

Nos dictateurs de fiction, en prenant les fonctions présidentielles qui sont les leurs, ont avec eux un passif, un vécu qui détermine leur personnalité et, par ricochet, leur mode de

²⁸ ASTURIAS 1997 :145

gestion du pays. Nous allons donc présenter le parcours existentiel du Président de la République qui, nous allons le voir, a un lien très étroit avec son parcours discursif, car il le détermine. Il en est de même des caractéristiques morales que nous allons essayer de relever au cours de cette analyse, avant de montrer comment ces caractéristiques peuvent ou non modeler le discours du dictateur et surtout, sa perception par l'auditoire.

I.A.1 Son parcours existentiel

Le dictateur de ROA BASTOS, tout comme celui d'ASTURIAS, est issu d'une classe modeste au bas de l'échelle de la société. Ils se sont construits par eux-mêmes à force de travail et de persévérance. Il n'est pas fait mention dans les œuvres de leur parcours scolaire ou de leurs qualifications. Les auteurs vont à l'essentiel en mettant en évidence leurs grandes capacités intellectuelles. C'est pourquoi ils peuvent se permettre de jouer les rôles d'enseignant, d'éducateur et d'instructeur :

Mas como Gobernante Supremo también soy vuestro padre natural. Vuestro amigo. Vuestro compañero. Como quien sabe todo lo que se ha de saber y más, les iré instruyendo sobre lo que deben hacer para seguir adelante. Con órdenes sí, mas también con los conocimientos que les faltan sobre el origen, sobre el destino de Nuestra Nación²⁹.

Dans ce bout d'énoncé, le dictateur endosse le rôle et les fonctions qui échoient à un père ou à un enseignant. S'il prend ce genre de responsabilité, c'est parce qu'elles lui sont autorisées par son parcours. Du parcours existentiel du personnage-dictateur, il n'en sort que ce que lui-même veut faire connaître au peuple ; et d'ailleurs il n'y a aucun témoin pouvant confirmer ce parcours. Il n'est basé que sur son seul propos, et de par ses fonctions présidentielles, l'auditoire y apporte du crédit. Il est noté que c'est un parcours exceptionnel jalonné de mérite et de succès.

²⁹ ROA BASTOS 2005 : 127

I.A.2 Son arrivée au pouvoir

Selon nos dictateurs, ils sont arrivés au pouvoir par le choix du peuple qui les a élus à la majorité : « No me he elegido yo. Me ha elegido la mayoría de nuestros concudadanos. Yo mismo no podría elegirme »³⁰. « S. Md. Es el único que puede dirigirnos en esta emergencia de aquí en adelante »³¹. « Las veces que abandoné a los fatuos de la Junta, ellos mismos me rogaron que volviese »³². Dans ces énoncés du dictateur de ROA BASTOS, l'accent est mis sur son refus de prendre ses fonctions de Chef d'Etat. Il s'est senti obligé par la pression du peuple qui voyait en lui la seule personne capable de sortir la Nation de la situation de maladie politique et économique dans laquelle elle se trouvait. Les propos mêmes du Président le présentent comme celui qui vient sauver une Nation en déchéance. Cela montre qu'il doit au seul choix du peuple sa position en tant que Chef d'Etat, donc de son auditoire. La présence du dictateur de ROA BASTOS est donc un choix du peuple et, plus précisément, celui de *La Junta Gubernativa* qui a décidé de l'installer comme guide de la Nation.

Dans *El Señor Presidente*, il n'est pas dit s'il arrive au pouvoir suite à une élection présidentielle, mais il y a tout de même des éléments qui nous montrent qu'il a l'approbation du peuple et que celui-ci se réjouit de l'avoir comme Chef de la Nation :

Señor, Señor, llenos están los cielos y la tierra de vuestra gloria !
Las señoras sentían el divino poder del Dios Amado. Sacerdote de mucha envidia le incesaban. Los juristas en un torneo de Alfonso el Sabio. Los diplomáticos, excelencia de Tiflis, se daban grandes tonos consintiéndose en Versalles, en la corte del Rey Sol³³.

Dans cet extrait, le peuple adresse des louanges au Président de la République, louanges qui peuvent être prises comme une façon d'avaliser son discours. Le fait que le dictateur se présente comme ayant été choisi par le peuple, lui permet de s'octroyer une crédibilité qui pourrait lui être refusée. En effet, si le peuple l'a choisi, c'est parce qu'il possède les qualités et les compétences d'un bon gouvernant. Et remettre en cause le choix du peuple, c'est remettre en cause le bon sens de celui-ci. Il y a là, une mise en face de l'auditoire devant ses responsabilités. Cet auditoire qui ne peut se décrédibiliser lui-même, ne peut

³⁰ Idem :238

³¹ Idem : 277

³² Ibidem : 280

³³ ASTURIAS 1997 :206

également pas décrédibiliser le personnage-dictateur. Remettre en cause la légitimité du dictateur en tant que Président reviendrait à remettre en cause l'intégrité du peuple qui l'a choisi. Cette présentation des faits par le dictateur met en évidence un emprisonnement du peuple par ses propres choix. L'auditoire ayant choisi son Président semble avoir l'obligation de le « tolérer ». Car, le désaveu du dictateur par le peuple ressemblerait à une remise en question de la capacité à reconnaître et décider de ce qui est bon pour lui.

I.B. Les caractéristiques morales

Il est important de mettre en évidence, dans notre travail, les caractéristiques morales du Président de la République. Comme nous l'avons signalé précédemment, elles déterminent la manière dont le pays est dirigé, et ont aussi, une part importante dans le travail de décodage de son discours par l'auditoire.

Nous allons commencer cet énoncé des caractéristiques morales de nos Présidents-dictateurs par le dictateur d'ASTURIAS. Celui-ci a la particularité d'être présent tout au long de la trame tout en étant absent physiquement. Cette présence dans l'absence traduit la manipulation dont il fait preuve pour diriger le pays. Elle est l'illustration de quelqu'un qui délègue beaucoup. Cette présence dans l'absence peut aussi traduire la fuite de responsabilité du Président dictateur qui, dans le fond, ne veut pas assumer ses actes et préfère en laisser la responsabilité, surtout, en cas d'échec- à ses collaborateurs. Nous avons aussi noté, au cours de notre lecture de cette œuvre, l'ambiguïté et le paradoxe de ce personnage présidentiel : d'un côté, il a horreur de la misère qui l'entoure car, elle lui rappelle de façon très nette sa condition et ses origines ; et de l'autre, il ne fait rien pour en sortir, laissant la mendicité et la pauvreté courir les rues et envahir une bonne partie de la ville. En réalité, il ne met presque jamais les pieds dans cette partie de la ville. Il est paranoïaque, et notre analyse nous montrera que c'est un trait caractéristique de tous nos chefs d'Etat dictateurs fictionnels. C'est d'ailleurs cette paranoïa qui va conduire à l'éviction politique du *General Canales* grâce à l'assassinat "heureux" du *coronel* José Parrales Sonriente par El *Pelele*³⁴. Cette même paranoïa conduira notre Président dictateur à se défaire de son bras droit et homme de main Cara de Ángel qui sera accusé d'avoir participé à l'organisation de la fuite du *General Canales*. Cette opération est une vaste manipulation du Président de la République pour se

³⁴ ASTURIAS 1997 :chap I.

défaire en réalité de ceux qu'il considère être ses ennemis politiques³⁵. Cette paranoïa se traduit par une cruauté et une tyrannie sans nom qui ont pour but d'anéantir toute tentative de rébellion et ainsi asseoir définitivement son autorité.

Le dictateur de ROA BASTOS est différent de celui d'ASTURIAS en ce sens que lui ne délègue pas, il aime avoir le contrôle sur tout. C'est une des manifestations de sa paranoïa, qui se manifeste sous plusieurs aspects. Nous allons revenir sur cette paranoïa plus tard dans cette partie. Nous avons dit du dictateur de ROA BASTOS qu'il est doté d'un *ego* surdimensionné, ce qui le pousse à se croire supérieur aux autres et à se comparer à Dieu ou au Christ. Il a une attitude réductrice à l'égard de ses collaborateurs et même à l'égard des membres de sa famille. Il n'accepte aucune contradiction et Patiño, son secrétaire, en fait souvent les frais. C'est un être solitaire qui se complaît dans cette solitude, solitude qui traduit, en réalité, sa méfiance. En effet, il préfère être seul plutôt que de s'entourer d'amis qui, selon lui, sont d'éventuels traîtres³⁶. Cette méfiance est aussi un aspect de sa paranoïa qui l'incite à se prémunir des traîtres encore inexistantes. Cette même paranoïa fait de lui un dirigeant cruel, tortionnaire et injuste. Pour notre dictateur, souvent la fin justifie les moyens. En plus de sa grande paranoïa, le dictateur de ROA BASTOS se caractérise par son insolence, ce qui ne veut pas dire que les autres ne le sont pas. Mais dans son cas, elle est encore plus manifeste car, souvent très présente tout comme dans le cas du dictateur de LOPES comme nous allons le voir plus loin dans ce chapitre. Patiño, le secrétaire *del Supremo* est souvent désigné sous les appellations de *idiota, perro...* La politique du *Supremo* se résume au fait de supprimer la rébellion avant qu'elle ne commence. Tous les moyens sont donc mis en œuvre pour qu'il n'y en ait pas. Les prisonniers sont enfermés dans des cellules sombres qui ne peuvent communiquer entre elles, justement pour empêcher toute communication entre eux :

Escúlcales el alma a Peña y Molas. Señor ne se pueden. Estan encerrados en la más total oscuridad desde hace años (...) Despues del último clamor que se interceptó a Molas, Excelencia mandé tapiar a cal y canto las claraboyas, las rendijas de las puertas, las fallas de tapias y techos. Sabes que continuamente los presos amaestran ratones para sus comunicaciones clandestinas³⁷.

³⁵ Idem : 317, 386

³⁶ ROA BASTOS 2005 : 183- 185. Le dictateur fait ici allusion à José Gervasio qui a été trahit par son meilleur ami et Lieutenant, Ramirez qui après l'avoir trahi s'est enfuit avec ses troupes et son argent. Il utilise cet exemple pour montrer pourquoi il vaut mieux être seul que accompagné d'éventuels traîtres.

³⁷ Idem:95

L'emprisonnement n'est pas seulement physique mais aussi moral. En effet, en les empêchant de discuter entre eux et avec l'extérieur, il entrave leurs pensées et leur réflexion. Ils ne peuvent échanger leur ressenti et leur position ou point de vue avec aucun autre détenu ou une personne extérieure. C'est un point que nous aborderons dans le troisième chapitre qui traitera du mode de gouvernement de nos Présidents-dictateurs.

L'extrême prudence est une caractéristique commune à tous nos dictateurs. Cette prudence est telle, qu'elle conduit à vouloir contrôler même le hasard. Pour ce fait et pour éviter toute naissance de rébellion, il se défait de tous les intellectuels que compte le pays. Nous remarquons cet état de chose non seulement chez le dictateur de BASTOS mais aussi chez les autres. Cette crainte montre un dictateur qui, au contraire de ce qu'il voudrait laisser croire, manque de confiance en lui, il a peur d'être confronté à une éventuelle élection. Cette méfiance et cette peur sont en totale opposition avec ce qu'il prétend : avoir été choisi par le peuple. Il a peur des hommes instruits car, ils sont les seuls à pouvoir lever une réelle opposition : « Los hombres cultos son los más ocultos »³⁸. Il préfère s'entourer des hommes qui lui vouent une obéissance aveugle et ne réfléchissent pas :

Los he preferido leales funcionarios, que hombres no cultos.
Capaces de obrar lo que mando (...) antes de la Dictadura Perpetua
estábamos llenos de escribientes, de doctores, de hombres cultos,
no de cultivadores, agricultores, hombres trabajadores, como
debiera ser y ahora lo es³⁹.

Il a une conception du développement selon laquelle les intellectuels ne contribuent pas au développement de la Nation. A la différence de ses prédécesseurs qui pensaient que plusieurs talents sont nécessaires pour construire un pays et le développer, pour lui, seuls les ouvriers sont nécessaires au développement d'un pays. Il n'y a pas de place pour le hasard en politique, tout doit être calculé et réfléchi. Il gouverne sans partage, ne délègue presque jamais ses pouvoirs. S'il devrait y avoir hasard, celui-ci doit être contrôlé, ce qui ne serait plus un hasard :

La fuerza del poder consiste entonces, pensó en cazar el azar ; *re-
tenerlo* atrapado. Descubrir sus leyes ; es decir las leyes del olvido.
Existe el azar solo porque existe el olvido. Someterlo a la ley del
contra olvido. Trazar el contra-azar⁴⁰.

³⁸ ASTURIAS 1997: 263

³⁹ Idem: 126

⁴⁰ Ibidem : 206

La construction du personnage présidentiel en tant que Président de la République n'est pas progressive. Elle s'est faite assez brusquement dès son arrivée à la tête du pays. Nous sommes face à un personnage-dictateur qui lui-même n'arrive pas à se situer dans la société et vis-à-vis de ses administrés. Cette tyrannie dont il fait preuve va marquer son gouvernement.

II. Le dictateur dans *Le Pleurer-Rire* et *L'Etat honteux*

Les dictateurs de LABOU TANSI et de LOPES nous font penser à ces chefs de village africains qui conduisent ou dirigent le village le bâton à la main, s'octroyant des privilèges que seuls eux peuvent se permettre pensant qu'ils leur sont échus de par leur fonction.

II.A. Comment se construisent-ils ?

Dans le champ littéraire africain, le dictateur est présenté comme un personnage aux nombreux faits d'armes. Son parcours est exceptionnel et fait de luttes. Comme les dictateurs de ROA BASTOS et d'ASTURIAS, ceux de LABOU TANSI et LOPES se sont construits tous seuls à force de travail et de persévérance. Si dans les textes corpus hispano américains, le parcours scolaire des personnages présidentiels se laisse deviner plus qu'il ne se laisse lire, dans le corpus africain francophone, et plus particulièrement dans *Le pleurer-Rire*, il est clairement précisé. Ainsi, allons-nous mettre en évidence le parcours existentiel de nos chefs d'état fictionnels, parcours qui est présenté dans le seul but de justifier leur présence à la tête de la Nation et qui sert aussi de justification à toutes les prérogatives que se donnent nos chefs d'Etat.

La construction du Personnage-dictateur commence très souvent dès sa plus tendre enfance, pour ne pas dire dès sa naissance, pour continuer dans l'hyperbole que dresse LABOU TANSI de son dictateur.

II.A.1 Le parcours existentiel

Nos dictateurs africains, à l'exemple de leurs homologues hispano-américains, sont des personnes aux capacités intellectuelles qui sortent de l'ordinaire. Cette particularité, cette distinction d'avec le commun des mortels se fait très tôt dans le parcours existentiel du Président-dictateur. Dans le cas de Martillimi Lopez, elle commence dès sa naissance qui s'inscrit dans le cadre du miracle : « Voici l'histoire de Martillimi Lopez fils de Maman Nationale, venu au monde en se tenant la hernie, parti de ce monde toujours en se la tenant »⁴¹. Ici, la naissance et la mort du Président-dictateur ont un caractère mythique. Il y a dès sa naissance une idée de contrôle des événements, contrôle qu'il va garder jusqu'à sa mort. Il y a dans ce fait une idée de maîtrise sur tous les événements qui vont jalonner sa vie. Il a grandi dans la misère et le dénuement le plus total. Il s'est construit tout seul.

Si Bwakamabé Na Sakkadé n'a pas, lui, le privilège d'une naissance miraculeuse, il bénéficie cependant, d'un parcours scolaire hors du commun qui le place au dessus de tous les autres élèves. A cela s'ajoute la symbolique acquise par sa date de naissance qui rappelle un événement qui a marqué l'histoire de par son ampleur mondiale :

Il est né en 1914, le jour et l'année même où la France est entrée en guerre contre l'Allemagne. (...) A l'école primaire, il aurait appris vite que les autres et se serait distingué à l'attention de ses moniteurs par des qualités exceptionnelles. (...) Il n'aurait jamais fait une faute d'orthographe à ses dictées. Il aurait toujours été le plus rapide en calcul mental et le meilleur en problème. Car sinon il n'aurait jamais été admis à l'Ecole des enfants de troupe Général Mangin et ne serait pas aujourd'hui Président de la République. (...) Le colonel, pardon le Général, Bwakamabé Na Sakkadé n'est pas de ses officiers nègres, qui le sont devenus après le départ de la sévérité blanche. Non, il a gagné, lui, le passage de ses galons de la poitrine aux épaules, dans le feu du baroud⁴².

Comme nous le notons, le parcours du Président-dictateur de LOPES est un parcours scolaire sans faute, un parcours exemplaire. La mention de ce parcours le place, dans la hiérarchie sociale, plus que ne le fait sa position de Chef d'Etat, au dessus de tout le monde. Cette hiérarchisation sociale, plantée dès le début par son parcours scolaire, contribuera à mettre en place la hiérarchisation discursive dont nous parlerons dans la troisième partie.

⁴¹ LABOU TANSI 1983 : 7

⁴² LOPES 2003:29 & 30

Les exploits du dictateur de LOPES ne se limitent pas au seul parcours scolaire de ce dernier ; sont également mises en évidence ses nombreuses participations aux différentes guerres qu'a connu le monde durant le siècle dernier :

De toutes ces batailles, d'ailleurs, Bwakamabé Na Sakkadé garde une cicatrice à la cuisse. Un éclat d'obus. Lors du débarquement du deuxième bataillon de marche. (...) Lui, il a fait la guerre d'Indochine, contre les Viets. Il a combattu au Maroc, puis en Algérie contre les fellouzes. Au bout de tout ce compte, il est bien normal qu'il soit devenu officier, dès la coloniale, non ? Le seul. Personne avant lui, personne après lui⁴³.

Le Président-dictateur se présente comme une personne qui a accompli des actions qui n'ont encore jamais été renouvelées par personne, et que personne avant lui n'avait encore accomplies. Ces faits démontrent sa supériorité sur ses autres concitoyens, en même temps qu'ils justifient sa position en tant que Président-dictateur et vont, par la suite, légitimer son discours.

II.A.2 Son arrivée au pouvoir

Comme pour les dictateurs fictionnels hispano-américains, ceux de la littérature de l'Afrique francophone, attribuent leur arrivée au pouvoir au peuple. Leur présence à la tête de la Nation est une expression du désir du peuple qui l'a élu. Dans le cas de Bwakamabé Na Sakkadé, ce choix est corroboré par la cérémonie d'investiture, à laquelle siègent tous les hauts dignitaires de la Nation et au cours de laquelle il est fait Chef et guide de la Nation. En effet, au cours de cette cérémonie, lui sont remis par les autorités compétentes, tous les symboles de la chefferie en Afrique :

Tonton reçut le bonnet de raphia qu'il lui arriva de porter au cours de certaines cérémonies traditionnelles (...) Les jeunes nobles déplièrent les voiles blancs et remirent les insignes royaux : la queue de lion dont il ne se sépara plus ; la touka, une chaîne de fer avec de nombreux pendentifs, qu'il ne porte pas sur la poitrine comme son scapulaire chrétien, mais sur son dos, comme la femme son enfant. (...) A la remise enfin de l'arc royal et du carquois de flèches aux pointes en or, l'orchestre reprit la musique, tandis que les hommes poussaient des clameurs de joies et les femmes des youyouyou stridents⁴⁴.

⁴³ LOPES 2003 : 31 & 32

⁴⁴ Idem : 55

Avec la remise de toute la symbolique de la chefferie et de la royauté, lui est remise aussi la supériorité qui confèrera de l'autorité et de la crédibilité à son discours. L'arrivée de Martilimi Lopez nous rappelle certains aspects de la descente de Jésus sur Jérusalem. Ce parallèle avec le plus grand prophète chrétien, le fils de Dieu selon la religion chrétienne, participera de la déification du personnage présidentiel, comme nous allons le voir au chapitre II.

Nous chantions ses louanges. Nous étendions nos pagnes sur son passage. Il eut pour son entrée dans la capitale treize kilomètres de haies d'honneur, huit cent onze mètres de bérets rouges, trente de bérets verts ; au vu de nos soldats, il se pencha à l'oreille de notre frère Carvanso et demanda : « qu'est ce que c'est ? – Des tirailleurs mon colonel. Ah d'accord !⁴⁵ »

Au contraire de Hannibal Ideloy Bwakamabé Na Sakkadé, le dictateur de LABOU TANSI est arrivé à la tête du pays suite à un coup d'Etat, bien qu'il s'en défende :

Non, non et non : ce n'est pas un coup d'Etat. Je me suis rebellé contre le pouvoir central parce qu'on ne pouvait pas quand même laisser qui vous savez uriner sur les affaires de la patrie, on ne pouvait le laisser confondre la Nation avec les jambes mal trouées de sa mère, un zéro, un inculte, un lascar comme lui (...) Mais il faut que je vous montre pour vous faire comprendre que ce n'était pas une ambition personnelle qui a poussé ma hernie au pouvoir⁴⁶.

La prise de pouvoir de la part du dictateur de LABOU TANSI a, selon lui, une fin altruiste. Il a renversé son prédécesseur par souci pour la Nation qu'il voyait aller à la dérive. En renversant le gouvernement précédent, il n'avait aucun but autre que celui de redonner au pays une santé politique : « J'ai quand même rendu mon peuple à mon peuple »⁴⁷.

Il faut retenir du parcours existentiel du personnage-dictateur, de sa naissance à son arrivée au pouvoir, en passant par son parcours scolaire et ses nombreux faits de guerre, qu'il a été extraordinaire et qu'il se distingue par son parcours du reste de ses concitoyens. Ce parcours lui accorde sa crédibilité d'abord en tant que Président, ensuite, en tant que dictateur. C'est son parcours qui va, au cours de son existence, façonner sa personnalité et ses caractéristiques morales. Caractéristiques morales qui, comme nous allons le voir, vont

⁴⁵ LABOU TANSI 1983 : 8

⁴⁶ Idem : 16

⁴⁷ Ibidem :25

déterminer la manière dont le pays va être dirigé et qui aura une influence considérable sur le processus d'interprétation et de décodage de son discours par son auditoire.

II.B. Les caractéristiques morales du dictateur

Dans le corpus africain, souvenons-nous, nous avons signalé au début de cette sous-partie, nos dictateurs sont présentés comme des Chefs de village africains, à la seule différence qu'à la place, ils ont un Etat à gérer. Nous allons commencer donc par énumérer les caractéristiques morales propres à Bwakamabé Na Sakkadé, le dictateur de LOPES.

C'est un homme soucieux de son apparence et ne veut pas être vu plusieurs fois avec le même costume :

Un Président qu'on voit deux fois avec le même costume n'est pas pris au sérieux. Faut pas plaisanter avec le pouvoir⁴⁸.

Cet intérêt pour son apparence participe de sa mise en scène discursive, point qui sera traité dans les parties III de notre travail.

Tout comme les dictateurs de la littérature hispano-américaine, nos dictateurs fictionnels africains partagent avec eux la même inclination pour l'autoritarisme. En effet, les décisions qu'ils prennent sont imposées à leur entourage. Ils estiment que le fait de s'arroger tous les pouvoirs fait partie de leur fonction de Chef d'Etat. Dans leur projet de gestion du pays, il n'y a pas de place pour le partage de pouvoir. Ils ne peuvent prendre d'avis auprès d'un conseiller, et d'ailleurs ce poste est inexistant :

Pas besoin de conseil, petit. Décide moi-même (...) Sinon, plus la peine d'être chef. A partir de demain tu es le maître d'hôtel de son Excellence Le Président Bwakamabé Na Sakkadé⁴⁹.

Nos dictateurs ne font pas que se passer de l'avis de leurs collaborateurs, ils leurs imposent aussi leurs choix ; les obligeant à collaborer avec eux, bien que ces derniers n'en aient manifestement pas le désir. Ils sont prétentieux et pensent être au dessus de tout le reste

⁴⁸ LOPES 2003:78

⁴⁹ Idem :39

de la population. Cette prétention les conduit vers une susceptibilité incontrôlable, tout les irrite. Ils éprouvent le besoin de faire comprendre à tout leur entourage qu'ils se trouvent au sommet de l'échelle hiérarchique sociale. Passer après un de leurs ministres lors des informations télévisées est motif de colère⁵⁰. Pour illustrer ce propos, prenons pour exemple la conversation qu'a le dictateur de LOPEZ avec son ophtalmologue. Il voit un médecin pour des lunettes et quand ce dernier établit un diagnostic qui lui est défavorable, il se sent insulté et rentre dans une colère qui n'a d'autres effets que de perturber le médecin qui ne s'explique pas cette soudaine colère :

Non, où voulez-vous en venir ? (...) Sais lire moi. J'ai mon CEP.
Suis pas un illettré. Qu'est ce que vous croyez ? (...) Dix dixième
des deux yeux, moi. Peux voir l'ennemi, même la nuit⁵¹.

Cet épisode nous montre deux facettes de la personnalité de Bwakamabé Na Sakkadé : premièrement, qu'en plus d'être prétentieux, il est ignorant ; et deuxièmement, il ne veut pas reconnaître ses faiblesses. Admettre qu'il est malade reviendrait pour lui à être considéré comme un humain, au même titre que les autres.

Nous venons de faire une brève présentation de nos personnages-dictateurs. Cette présentation nous permettra, en fin de partie, de montrer comment la personnalité et le parcours de nos personnages-dictateurs, associés aux relations qu'ils entretiennent avec leur entourage, et la manière de diriger le pays peut ou non avoir une influence sur la manière dont est perçu et interprété leur discours. Il s'agira, en réalité, de montrer la crédibilité et la légitimité de ce discours. La question qui nous guide est celle de savoir comment se construisent la crédibilité et la légitimité et comment ces dernières contribuent à la construction du sens.

En initiant ce chapitre, nous avons soulevé plusieurs interrogations liées à celui-ci et auxquelles nous allons maintenant essayer d'apporter des réponses. Dans un premier temps, il s'agissait de voir le réel apport de la réputation dans le processus de décodage et d'interprétation du discours ; et dans un deuxième temps, il était question de voir comment cette réputation légitimait-elle ou non ledit discours.

⁵⁰ Ibidem :113

⁵¹ Ibidem : 47

La réputation de nos personnages-dictateurs apporte énormément dans le travail de perception, d'encodage, de décodage du message et de la construction du sens. En effet, cette réputation pose les bases et les circonstances psychologiques d'émission du discours par l'énonciateur et de réception de ce discours par son auditoire. Elle a un apport en ce sens qu'elle contribue à développer la connaissance encyclopédique qui, nous allons le voir, n'est pas une donnée figée, car elle se renouvelle pendant l'échange discursif. Mais, elle se construit à travers et grâce à la réputation, à l'idée que nous nous faisons de l'interlocuteur. La réputation est donc une amorce à la construction de la connaissance encyclopédique. La connaissance encyclopédique est le savoir culturel que nous avons accumulé sur une personne ou un objet. Ce savoir détermine notre relation à cet objet ou à cette personne et nous permet, à un moment donné, de savoir de quoi ou de qui il est question ; et même, d'influencer notre point de vue. Il subjectivise notre opinion. La connaissance encyclopédique étant elle-même une donnée non figée et subjective, le travail de décodage et d'interprétation liée à cette connaissance encyclopédique est donc lui aussi subjectif. En d'autres termes, l'apport de la réputation dans le processus de construction du sens est surtout lié à la subjectivité de ce travail de décodage. Il est donc différent selon l'énonciateur ; et plus encore, selon l'idée que se fait l'auditoire de l'orateur. Cette interprétation et ce décodage portent les traces, conscientes ou non, de la réputation et de l'image mentale, morale et physique que nous avons de notre interlocuteur. Dans le cas de nos textes corpus où il est largement question de la construction d'un *ethos* de la mystification et de la domination, le travail de décodage et d'interprétation s'en trouvera marqué.

La deuxième interrogation est liée à la légitimation du discours du dictateur par la réputation même de nos personnages-dictateurs. Nous disons que l'*ethos* préalable lié à la réputation légitime le discours en ce sens qu'il lui apporte ou non une crédibilité. La réputation de nos personnages-dictateurs, rappelons-le, présente de nombreux faits d'arme et des prouesses intellectuelles extraordinaires. N'oublions pas non plus de mentionner le fait que certains sont à la tête de la Nation par "approbation divine"⁵². Ces faits réunis, légitiment en même temps qu'ils justifient la présence du dictateur à la place présidentielle. Ils apportent un caractère solennel aux discours qui vont être prononcés par le personnage présidentiel, que ce soit dans le cadre privé ou devant un auditoire plus important.

⁵² Bwakanabé Na Sakkadé dans *Le pleurer-rire* avec la cérémonie d'investiture

En somme, l'*ethos* préalable, est une amorce à la connaissance encyclopédique qui est susceptible d'être enrichie pendant l'échange discursif, car comme nous le verrons, ce n'est pas toujours le cas. Cet *ethos* a aussi un apport important dans la légitimation du discours et de la crédibilité de l'orateur.

La réputation crée une "complicité" entre le personnage dictateur et son auditoire. Quand nous disons complicité, il ne faut pas comprendre celle qui peut exister entre deux amis. Nous faisons référence ici, à la connaissance que les différents acteurs d'un échange verbal peuvent avoir l'un de l'autre et qui est prise en compte au moment de décoder et de donner un sens au message contenu dans la conversation. En effet, on peut ne pas être amis et pourtant développer une complicité conversationnelle ; c'est le cas d'un enseignant et ses étudiants. C'est cette complicité qui établit un contrat tacite de confiance, que nous allons qualifier de conversationnelle. Dans le cas d'un orateur ou d'un auditoire quelconque, cette complicité peut être positive ou négative, elle dépend du type de relation existant entre les différents interlocuteurs. La personnalité de nos Présidents-dictateurs a un impact considérable sur la réception et le décodage du discours du Président de la République en ce sens que, cette réputation conditionne la réception du discours. Elle plante le climat politique et social dans lequel est prononcé le discours du dictateur. Nous développerons cet aspect au chapitre trois dans cette même partie de notre travail.

Nous pouvons déjà retenir que le climat social et politique d'émission du discours, et même, le milieu culturel influencent de beaucoup la réception et le décodage du discours. La réputation s'inscrit dans le contexte d'actualisation du discours et subjectivise son interprétation, ce qui donne en définitive, un sens qui est fluctuant selon les différents interlocuteurs. Dans les faits il devrait en être ainsi. Mais que se passe-t-il réellement dans le cas du discours du président dictateur ?

Considérant la subjectivation de la réception du discours du dictateur par son auditoire, subjectivation due à la réputation préconstruite de la personne même du dictateur, il nous est impossible d'affirmer en l'état actuel de notre travail que le sens est fluctuant. Dans la mesure où cette réputation joue un rôle considérable dans le processus de décodage, elle oriente la perception et le décodage. La fluctuation du sens dépend d'une multiciplité d'interlocuteurs. Chaque interlocuteur interprète et décode le discours selon sa sensibilité et la complicité qu'il a avec l'autre interlocuteur, ce qui donnerait une multiplicité de parcours

interprétatif et finalement un sens fluctuant. Dans le cadre de notre travail, le peuple étant considéré comme un auditoire unique, il ne peut pas a priori y avoir fluctuation du sens.

Ce chapitre nous incite à nous interroger sur la différence entre autorité et autoritarisme. Nos personnages dictateurs font-ils finalement preuve d'autorité ou d'autoritarisme, si contrairement à l'autorité qui se donne, l'autoritarisme se prend par la force? Nous allons, tout au long de notre travail, apporter une réponse à cette question en montrant comment se construit le parcours discursif du dictateur et comment il implante son discours et la réception qui est réservée à ce discours.

Chapitre II. Etude des relations entre le dictateur et son entourage.

L'analyse et l'étude des relations qu'entretiennent nos Chefs d'Etat dictateurs avec les personnes qui les entourent nous donne la possibilité de dresser une hiérarchie de la société dans laquelle ils évoluent. Il s'agit de hiérarchie politique, sociale et discursive. Cette dernière fera l'objet d'une étude spécifique dans la troisième partie au chapitre VIII. Ces relations nous montrent comment ces chefs d'Etat implantent leur mode de gouvernement pour installer la Nation dont ils ont la charge dans un système totalitaire qui va peu à peu museler le reste de la population. Il est encore ici question, comme ce fut le cas au chapitre Ier, de voir les conditions d'émission et de réception du discours du Chef d'Etat dictateur. Nous allons mettre en évidence le type de relation sociale que nos chefs d'Etat construisent avec leur auditoire. Comme nous allons le voir dans la dernière partie de notre thèse, ces relations sociales conditionnent en grande partie les relations discursives et ont un impact important dans la réception du discours, et par conséquent, dans la construction du sens par les différents interlocuteurs.

Ce chapitre pose le problème du rôle de la hiérarchisation sociale dans la hiérarchisation discursive et donc, de son rôle dans la construction du sens. Il est question de mettre en lumière la manière dont est établie cette hiérarchisation sociale et qui en sont les principaux artisans. Il s'agit de déterminer le rôle de chacun dans la construction de cette hiérarchisation.

Pour résoudre les problèmes posés, nous allons d'abord détailler les relations qui se construisent entre le dictateur et son entourage, en passant par celles qu'il entretient avec son personnel administratif. Nous mettrons également en lumière sa relation au divin. Ensuite, une étude sera faite des relations qu'il entretient avec certains membres de sa famille. Et enfin, eu égard à la place fondamentale qu'occupe le peuple, nous allons nous intéresser aux relations entre le dictateur et le peuple.

I. Le dictateur et son personnel administratif

L'étude des relations qui lient le dictateur à son personnel administratif nous permettra de comprendre, non seulement sa manière de gérer le pays, mais aussi de voir comment son discours est accepté et pourquoi il est accepté de cette façon. Est-ce une adhésion sincère ou est-elle guidée par la peur ? En fait, nous comprendrons à travers cette étude comment le dictateur se construit un *ethos* en dehors du moment d'énonciation. Et cela, comme nous le démontrerons, n'est pas seulement valable pour le personnel administratif, mais pour toutes les autres relations. Cette étude nous permettra aussi d'analyser le regard que se portent les uns et les autres et celui qu'ils portent au discours de leur interlocuteur. A travers cette étude, nous allons commencer à percevoir comment l'échange verbal est hiérarchisé d'abord socialement avant d'être hiérarchisé discursivement.

I.A Ses proches collaborateurs

Les rapports entre le dictateur et ses collaborateurs sont des relations d'irrespect. Ils ne s'adressent jamais à leurs collaborateurs dignement, mais comme un propriétaire s'adresse à ses esclaves. Le discours du dictateur face à ses collaborateurs est un discours injurieux, exempt de toute formule de politesse. Pour lui, les collaborateurs sont des bêtes illettrées qui ne peuvent donc comprendre ce qu'il leur dit. Il y a une relation de rabaissement entre le dictateur et ses collaborateurs. Et cette relation est à sens unique. Si ses interlocuteurs font montre d'un profond respect et veulent établir des rapports cordiaux, la réciproque est inexistante du côté du dictateur.

I.A.1 Ses rapports avec ses ministres et son administration

Dans un gouvernement, en général, les ministres travaillent en étroite collaboration avec le Chef de l'Etat, cela implique d'avoir des relations courtoises et de se respecter mutuellement. Dans notre corpus hispano-américain, ces relations entre le chef d'Etat et ses ministres sont peu représentées, mais il en ressort quand même quelques éléments au regard de la manière dont ces derniers gèrent la sphère administrative. En effet, pour voir dans le corpus hispano-américain, le type de relation qui prévaut entre le Chef d'Etat et ses ministres, il nous faut comprendre le fonctionnement de tout le système administratif.

Les relations dictateurs et personnel administratif sont des relations de force de la part du Président-dictateur, elles lui servent à affirmer sa position sociale. Dans l'attitude du Président-dictateur, il ne s'agit pas des collaborateurs avec qui il faut travailler en équipe, mais plutôt des personnes qui sont soumises à son service et à qui, au lieu de demander la collaboration, on exige une participation. Nos chefs d'Etat ordonnent plus qu'ils ne sollicitent la collaboration. Soit l'occurrence suivante du dictateur de ROA BASTOS dirigée à son Secrétaire Patiño : « En menos de tres días has de llevar al culpable bajo el naranjo. Darle su ración de cartucho a bala.⁵³ » Dans ce bout d'énoncé, c'est le caractère obligatoire de celle-ci qui attire notre attention. L'injonction ne laisse pas lieu à la discussion. Il ne souhaite pas la participation de son interlocuteur dans l'entreprise qui consiste à trouver le coupable, il l'exige, lui laissant d'ailleurs à lui seul la responsabilité de le retrouver et de le punir. C'est aussi la même idée d'exigence et d'obligation qui apparaît dans cet autre énoncé du dictateur de LOPES : « Allo, qu'on me fasse venir le chef de la sécurité immédiatement⁵⁴. » Dans ce cas, l'exigence est immédiate, ce qui l'amplifie.

L'autoritarisme du personnage présidentiel n'est pas la seule caractéristique de ses rapports avec ses collaborateurs. Ils sont aussi empreints d'insolence et d'irrespect. En effet, bien souvent nos personnages-dictateurs désignent leurs collaborateurs par des termes injurieux qui traduisent le rabaissement ou qui visent à déshumaniser leur interlocuteur. Nous notons donc des termes comme : *animal, perro, idiota*, con de ta maman, imbécile... C'est ainsi que nous avons pu noter des énoncés injurieux tels que :

Je ne comprends pas : même Carvanso veut le pouvoir (...)
 Imbécile : même quand je suis en tenue de mon peuple (...) ils peuvent me descendre.⁵⁵

Con de ta mère Outranso national qui croit qu'on se marre :
 j'éduque mon peuple et toi tu te marres derrière le béret de Foni Senso⁵⁶.

Une bande d'apprentis moscovites. Il s'écria que si ces freluquets ne se sentaient pas bien au pays, ils n'avaient qu'à aller se faire sentir par d'autres dans les neiges des Goulags russes⁵⁷.

¡ANIMAL !-¡Se...ñor !-¡ANIMAL⁵⁸ !

⁵³ ROA BASTOS 2005: 108

⁵⁴ LOPES 2003 : 37

⁵⁵ LABOU TANSI 1983 : 56

⁵⁶ Idem : 16

⁵⁷ LOPES 2003 :128

⁵⁸ ASTURIAS 1997 :142

« El idiota de Patiño acierta siempre las cosas por la mitad⁵⁹. »

Les injures dans le discours du dictateur ont un double but : le premier est de montrer sa supériorité en rabaissant et en humiliant ses interlocuteurs. Cela confirme sa position sociale de chef. Il peut donc se permettre de manquer de respect à ses administrés. Le deuxième but, implicite, est de se rassurer. En effet, par l'injure et l'humiliation de ses collaborateurs, le dictateur se rassure qu'il est bien le chef et qu'il n'y a personne au dessus de lui. Ce fait confirme notre hypothèse selon laquelle, pour convaincre son auditoire, le Chef d'Etat dictateur a d'abord besoin de se convaincre lui-même. Dans son discours les injures et les humiliations subies par son auditoire sont un excellent moyen de se convaincre. Il faut que son discours soit d'abord légitimé par lui-même avant que son auditoire lui accorde la légitimation dont il a besoin.

I.A.2 Ses autres collaborateurs

Par souci de temps et d'objectivité, nous nous sommes limitée à analyser celles qu'il entretient avec son medecin

La relation que le dictateur de ROA BASTOS entretient avec son médecin nous paraît ambiguë, car, d'un côté, quand le dictateur a besoin d'un conseil, il lui demande, mais de l'autre, si ce conseil ne correspond pas aux désirs du dictateur, ce dernier se met en colère. Les avis médicaux du médecin n'ont aucune influence sur le dictateur qui refuse de respecter les prescriptions du médecin. Le dictateur voudrait que le médecin tronque son avis juste pour lui faire plaisir :

El Gobierno está muy enfermo. Creo de mi deber rogarle que se prepare o disponga lo que considere más conveniente puesto que su estado empeora día tras día. Tal vez ha llegado el momento de elegir un sucesor, de nombrar un designatario⁶⁰.

Le dictateur éprouve du mépris pour son médecin et ne lui fait pas confiance, il pense que ce dernier pourrait renseigner ses ennemis sur son état de santé. En plus d'être incompetent, son médecin est indiscret et ne respecte pas le secret médical. Pour être un bon

⁵⁹ ROA BASTOS 2005:144

⁶⁰ Idem :223

médecin, pense le dictateur, il faut avoir déjà souffert de toutes les maladies qu'il prétend soigner.

La crainte des collaborateurs du dictateur apparaît dans l'attitude même du médecin, attitude qu'il garde tout en maintenant la tête baissée. Le médecin ne peut pas dire au dictateur ce dont il souffre exactement par peur. Aussi préfère-t-il prendre des gants, alors qu'il devrait faire preuve d'honnêteté avec lui par éthique et déontologie professionnelles

Nous avons noté exactement le même état de choses avec le médecin de Bwakamabé Na Sakkadé. Dans cet épisode, nous remarquons que tout comme le dictateur de ROA BASTOS, celui de LOPES n'accepte pas non plus les avis médicaux⁶¹.

La situation n'est pas non plus différente avec le dictateur d'ASTURIAS vis-à-vis de son médecin. Pour lui, le médecin est quelqu'un d'incapable qui, de surcroît, ne mérite pas qu'on le traite avec respect et considération. Il devrait exister, en toute logique, une relation de confiance entre le Président dictateur et son médecin, mais cette relation de confiance est inexistante.

I.B. L'importance du religieux et de tout ce qui est ancestral

Nos personnages-dictateurs ont chacun une relation particulière et différente avec tout ce qui est religieux et divin. Cette relation dépend beaucoup de leurs intérêts. Quand le divin ou le religieux est en phase avec leurs intérêts, ils ont une attitude respectueuse. Dans le cas contraire, leur attitude n'est pas seulement irrévérencieuse, mais aussi méprisante. Nous avons noté dans nos textes corpus deux catégories de divinités : celles issues des croyances judéo-chrétiennes monothéistes et celles issues des croyances ancestrales polythéistes. Cette bipartition nous a donc incitée à traiter différemment les relations que nos personnages-dictateurs peuvent entretenir avec le religieux et le divin. Il sera ici question de mettre en relief le rôle que jouent ces croyances, qu'elles soient judéo-chrétiennes ou ancestrales et traditionnelles, dans l'image que renvoie le Président-dictateur et quelle est leur contribution dans la légitimation et la crédibilité de son message.

⁶¹ LOPES 2003: 47

I.B.1 La religion

Nos dictateurs ont chacun une attitude différente face à l'Eglise. Elle peut être teintée de respect ou de mépris.

Dans le cas du dictateur de ROA BASTOS, c'est plutôt une relation de mépris. Il n'a aucun respect pour les représentants de Dieu sur terre, ce qui est en totale cohérence avec la construction de son mythe. Il ne peut y avoir un autre représentant de Dieu en dehors de lui. Sa naissance lui donne cette position. Il n'a pas à se soumettre ou à écouter un autre représentant. Etant en relation directe avec Dieu, il ne voit pas la nécessité de s'adresser à un représentant ou à un intermédiaire. Il démontre ce mépris pour tout ce qui est représentant de Dieu sur la terre en faisant enfermer le curé et en privant l'Eglise de tout ce qui est nécessaire à sa survie. A titre d'illustration, il a fait réquisitionner la seule vache à lait de l'église, privant cette dernière de lait et des autres denrées qui peuvent en découler⁶². Cela, dans le seul but de manifester son mécontentement et son mépris face à l'église. Loin d'être athée, il croit en l'existence de Dieu puisqu'il s'en sert au moment de servir sa déification. Nous analyserons plus en profondeur cet aspect dans la troisième partie de ce chapitre.

Nos trois autres dictateurs n'ont pas de relations avouées avec la religion judéo-chrétienne. Ils entretiennent cependant un rapport très étroit avec les cultes des rites traditionnels africains et ceux des religions précolombiennes. Rites dont ils se prévalent d'ailleurs pour légitimer leurs discours et se donner une crédibilité discursive.

I.B.2 La place du mystique et de l'ancestral

Le mystique et l'ancestral ont une place prépondérante dans la construction discursive de nos présidents dictateurs. En effet, ils leur servent de socle sur lequel sont assises leur légitimité discursive et leur crédibilité morale aussi bien qu'oratoire.

La cérémonie d'investiture de Bwakamabé Na Sakkadé est en elle-même une légitimation de sa position de Chef suprême et guide de la Nation. Au cours de cette dernière, lui sont remis symboliquement le pouvoir et la possibilité de diriger son pays. On peut dire

⁶² ROA BASTOS 2005: 99

que cette cérémonie ne lui donne pas seulement le pouvoir de diriger et de commander, mais elle légitime aussi son discours et lui apporte la crédibilité nécessaire à la construction et à l'élaboration de son discours. La légitimité qui lui est attribuée sur le plan social lui confère une légitimité discursive, ce qui explique sûrement les différents appels à la sorcellerie et aux mânes lorsqu'il est confronté à une difficulté :

Le rêve était un avertissement des forces protectrices. L'ancêtre du chef de la sécurité n'avait finalement jamais avalé la manière dont le litige avait été réglé. Un crapaud coincé là, au fond de la gorge. Fallait se méfier du descendant. L'esprit des ancêtres devait certainement revenir certaines nuits autour de l'oreiller du chef de la sécurité et, ma foi, lui dicter même en dehors de sa volonté, des idées de sorcier contre le Père de la Résurrection Nationale. Mais pas d'inquiétude à avoir. On allait (le clairvoyant le plus célèbre du pays avait ouvert son enveloppe et comptait les liasses de papier imprimé à l'effigie du Chef), on allait (le clairvoyant hochait la tête), on allait s'occuper de l'esprit subversif de l'ancêtre⁶³.

A la différence des relations que nous notons entre les chefs d'Etat et les personnalités religieuses, les relations du dictateur de LOPES avec les forces surnaturelles traditionnelles sont des relations empreintes d'un profond respect et même d'une extrême vénération. Ses relations avec elles lui ont permis de se faire connaître et accepter comme le Chef Suprême. Cette légitimité qui est d'abord sociale et qui se convertira en légitimité discursive lui est accordée par les plus grandes instances de la société. La cérémonie d'investiture aura toute son importance au moment où le Président-dictateur prononcera son discours, que ce soit un énoncé devant un auditoire important ou privé.

Dans le domaine politique, la légitimité de l'instance politique dépend de la façon dont elle lui est attribuée (...) La politique étant un domaine de pratique sociale où se jouent des rapports de force symboliques pour la conquête et la gestion d'un pouvoir fondé sur une légitimité acquise et attribuée⁶⁴.

La légitimité est remise au Président-dictateur devant un public et de façon solennelle. Même si, après cette attribution, il lui faudra toujours tout mettre en œuvre pour la conserver. Cette lutte aura pour but de renforcer cette légitimité qui, de toute façon, lui est acquise. Elle aura aussi pour but de le convaincre lui-même qu'il est le chef et que sa position de chef lui donne la légitimité sociale et la discursive.

⁶³ LOPES 2003: 89

⁶⁴ CHARAUDEAU 2005:53 &60

Dans notre corpus hispano-américain, la relation avec les divinités traditionnelles n'est pas aussi prononcée, mais nos dictateurs s'en réfèrent néanmoins quelquefois. Et tout comme pour les chefs d'Etat dictateurs africains, le but de ce recours n'est autre que de se faire octroyer une légitimité qui serait amoindrie sans le concours des forces surnaturelles et divines. Le dictateur de ROA BASTOS, par exemple, se compare souvent au Christ, et énonce des aspects de sa vie qui rappellent celle du Christ. Quand il parle de sa naissance, il aurait voulu qu'elle soit miraculeuse comme celle du Christ. A la différence que, lui, aurait aimé naître sans le concours d'une femme mais seulement d'un homme⁶⁵.

Nous pouvons donc en déduire que les rapports de nos personnages-dictateurs avec ce qui est divin et ancestral, ou encore, avec tout ce qui est à caractère religieux, sont conditionnés par l'intérêt qu'ils peuvent en tirer. En fait, ces rapports sont comme tous les autres rapports qu'ils pourraient entretenir avec n'importe quelle instance humaine ou surnaturelle. Ce sont des rapports d'intérêt.

II. Les rapports entre le dictateur et les membres de sa famille

Nous avons noté que, sauf pour le dictateur d'ASTURIAS dont il n'est pas fait mention des membres de la famille, tous les autres dictateurs ont une relation particulière avec les membres de leur famille. Elle peut être très irrespectueuse, ou dédaigneuse et méprisante, ou encore respectueuse et pleine de vénération et de dévotion. Comme pour le dictateur d'ASTURIAS, dans LOPES, il n'est pas fait mention des proches parents, même si le Président-dictateur de LOPES ne s'entoure que des personnes appartenant à sa tribu, il n'y a pas la présence de parent avec qui il partagerait la consanguinité. Mais, concernant les rites et les traditions africaines, et toujours en référence à la division familiale africaine, nous sommes tous un peu parents. Dans cette sous partie nous allons donc nous concentrer sur les rapports qu'entretiennent les dictateurs de ROA BASTOS et ceux de LABOU TANSI avec certains membres proches de leur famille.

⁶⁵ ROA BASTOS 2005: 274

II.A. La famille proche

Il nous paraît important, pour nous faire une idée de la personnalité du dictateur, d'étudier les relations qu'il entretient avec les membres proches de leur famille. Tous nos personnages-dictateurs n'entretiennent pas le même type de relation avec leurs proches. Ces relations sont ambiguës.

II.A.1 La mère

Tous les dictateurs n'entretiennent pas de relations avec leur mère. Pour certains, c'est le cas du dictateur de LOPES et de LABOU TANSI, la relation est très forte et empreinte de respect, et pour d'autres (le dictateur d'ASTURIAS), la relation n'existe pas. Pour d'autres encore, (le dictateur de ROA BASTOS), il y a un reniement de la mère. Il réfute toute idée d'avoir une mère. En effet, reconnaître l'existence d'une mère, c'est remettre en cause tout le mythe qui s'est construit autour de sa personne. Si ce mythe est remis en cause, c'est toute la stratégie de communication du dictateur qui se retrouve remise en cause. Il dit lui-même qu'il est né de façon miraculeuse, or l'existence d'une mère remet en cause le miracle qui entoure sa naissance : « Yo no tuve madre.⁶⁶ » Il est donc né de façon miraculeuse sans le recours d'une mère, et encore moins celui d'un père. Comme il le dit lui-même :

No quiero ser engendrado en vientre de mujer. Quiero nacer en pensamiento de hombre⁶⁷.

Si le dictateur de ROA BASTOS n'a pas de relation avec sa mère, il en a avec sa sœur, ce qui est tout le paradoxe du dictateur de ROA BASTOS, qui pose des actes qui se contredisent. D'un côté, il nie l'existence d'une mère, et de l'autre, il veut bien reconnaître qu'il a une sœur avec qui il entretient des relations. Par cette reconnaissance de l'existence de sa sœur, le dictateur de ROA BASTOS détruit lui-même le mythe et le sacré de sa naissance. En fait, la présence d'une sœur suppose l'existence d'une mère et d'un père. Nous allons revenir sur cette relation du dictateur de ROA BASTOS et de sa sœur dans la sous-partie qui va suivre.

⁶⁶ ROA BASTOS 2005:266

⁶⁷ Idem: 274

Pour en revenir à celle du Président dictateur avec sa mère, il convient de signaler que celui de LOPES a une relation de vénération pour sa mère. En effet, il l'appelle « Maman Nationale », c'est la mère de toute la Nation, ce qui donne lieu presque à une relation œdipienne. En effet, s'il se présente lui comme étant le père de la Nation et que sa mère, est aussi celle de la Nation, il y a une substitution de la mère à l'épouse. Ce fait amplifie le respect qu'il a pour elle. Pour montrer tout l'amour et le respect qu'il a pour sa mère, il lui fera occuper des postes comme cuisinière Nationale, et elle se sera toujours mentionnée en tant que *Nationale*, tous les titres qui lui seront attribués seront suivis de *Nationale*. Il élève sa mère au rang de mère de la Nation.

La mère de Martillimi Lopez devient ainsi la deuxième personnalité du pays après son fils. Cette mise en valeur de sa mère par le Président-dictateur nous apprend deux choses sur le dictateur : premièrement, il a un immense respect et une profonde admiration pour celle-ci ; et deuxièmement, qu'il ne peut pas permettre qu'elle soit hiérarchiquement au dessus de lui.

II.A.2 La sœur et l'épouse

La relation qui existe entre le dictateur de ROA BASTOS et sa sœur est une relation teintée de mépris réciproque. En effet, elle lui reproche la mort de son époux. Le premier pense que la seconde est folle, et celle-ci pense que l'autre est un être sans cœur qui n'hésite pas, dans sa cruauté, à faire mourir des enfants de faim au lieu de leur venir en aide. Le fait que le dictateur ait fait emprisonner et assassiner son mari ne vient pas arranger la situation. On peut dire que le dictateur et sa sœur se vouent une haine qui peut être fratricide, quoiqu'ils restent courtois l'un envers l'autre, surtout en présence de témoins. La présence de la sœur fait ressortir le côté humain et démystifie le personnage et la légende qu'il s'est construite. En effet, lui qui veut faire croire à une naissance miraculeuse se retrouve confronté à la réalité d'une naissance comme celle de tous ses compatriotes.

Dans nos textes corpus, la seule épouse dont il est fait mention est celle de Martillimi Lopez. Nous allons donc nous intéresser au type de relation qui existe entre ce dernier et sa femme.

Avant de continuer, nous voulons apporter une précision sur la sexualité dans nos textes corpus de la littérature africaine francophone. La sexualité est très présente dans ces œuvres et est présentée de façon presque vulgaire. Nos chefs d'Etat de fiction se livrent au sexe parfois de façon burlesque. Nous pouvons assister à un conseil de ministre et entendre le Président réclamer qu'on lui apporte une femme car il a un besoin à assouvir.

Pour revenir à la relation du dictateur et son épouse, nous trouvons que c'est une relation qui n'existe que dans la mesure où elle satisfait le désir de mise en scène du Président de la République. En effet, les seules fois où ils apparaissent ensemble, c'est lors des cérémonies officielles au cours desquelles on lui demande de tenir son rôle d'épouse de Président de la République. Nous avons donc pu la voir à la cérémonie d'investiture⁶⁸. Le délaissement dont est victime l'épouse du Président-dictateur la conduit dans les bras du Maître d'hôtel.

II.B. Les intimes

Les dictateurs d'ASTURIAS et de ROA BASTOS ont chacun un homme de confiance ou bras droit. Le constat est différent chez les deux autres personnages-dictateurs. Nous baserons donc notre étude, en ce qui concerne le corpus hispano-américain, sur les bras droits qui traduisent à eux seuls le type de relation que ces deux personnages-dictateurs entretiennent avec leurs collaborateurs. Et dans le cas des deux autres, nous aurons une étude un peu plus variée car nous verrons leur comportement avec différents personnages.

II. B. 1 Le secrétaire et Cara de Ángel

Il s'agit des personnes qu'on pourrait qualifier de personnes de confiance du personnage-dictateur. Nous avons remarqué que le dictateur n'avait confiance en personne. Ce fait ne l'empêche pas d'avoir une personne à qui il délègue très souvent. C'est un fait que nous avons noté chez nos deux dictateurs de la littérature hispano-américaine. Il s'agit donc de Patiño chez le dictateur de ROA BASTOS et de Cara de Ángel pour le dictateur d'ASTURIAS.

⁶⁸ LOPEZ 2003: 56

Le dictateur d'ASTURIAS a avec Cara de Ángel, son bras droit, une relation de respect et d'estime même s'ils finissent par se trahir mutuellement. C'est une relation d'amour de la part du président et de respect et de crainte de la part de Cara de Ángel. En effet, Pour *El Señor Presidente*, Cara de Ángel est plus un fils qu'un collaborateur. Cara de Ángel est un intermédiaire entre *El Señor Presidente*, ses autres collaborateurs et le peuple. Bien que la confiance qu'il lui voue soit relative. Notre *Señor Presidente* a en lui une confiance qu'il n'accorde que très rarement au regard de la paranoïa qui caractérise nos Chefs d'Etat dictateurs. C'est lui qui transmet et fait exécuter les ordres du dictateur. Il peut aussi quelquefois prendre des décisions en lieu et place du Président. Il y a une confiance de la part *del Señor Presidente* à l'égard de Cara de Ángel.

Ce n'est pas le même type de relation qui est constaté pour le dictateur de ROA BASTOS et son secrétaire Patiño. C'est une relation empreinte de mépris et d'irrespect de la part du dictateur, de vénération, de soumission et d'adulation de la part de Patiño.

La relation qui est décrite est une relation de dominant à dominé. Patiño le secrétaire du dictateur est à son service et leur relation peut être définie comme une relation de courtoisie ; mais, seulement à sens unique. Si Patiño voue un culte sans faille à son maître, le dictateur, quant à lui, le traite comme un être inférieur, dépourvu d'intelligence et de raison. Une situation que ce dernier accepte avec résignation. Pour le dictateur, Patiño est fou. Le dictateur marque bien sa supériorité par rapport à lui en lui donnant des ordres :

No te he pedido que me vengas a recitar los millares de expedientes, autos, providencias del archivo. Te he ordenado simplemente que me traigas el legajo de Mariano Antonio Molas⁶⁹.

Dans ces rapports avec le dictateur, nous avons noté une grande utilisation des verbes de commandements, auxquels nous allons consacrer une étude. Ce sont des verbes tels que *ordenar, mandar, pedir...* L'utilisation de ces verbes donne encore plus de force à cette domination, mais aussi le fait que Patiño semble y prendre plaisir et s'empresse de satisfaire les moindres désirs de son Président à qui il attribue des titres *Excelencia, Vucencia...* La relation ici présentée, nous fait plutôt penser à une relation de maître à esclave qu'à une relation de collaborateur à collaborateur. Le dictateur n'hésite pas d'ailleurs à insulter son

⁶⁹ ROA BASTOS 2005:94.

secrétaire comme s'il était un être inférieur, ce que pense effectivement notre dictateur. Patiño lui-même participe à cette infériorisation de son personnage. Il s'humilie constamment face au dictateur, et ce, tout au long de l'œuvre. Toute leur conversation en est marquée :

Pido humildemente perdón a su merced por mi grosera aunque involuntaria irreverencia ; Nunca me he permitido ni me permitiré faltar en lo mínimo al respecto debido a nuestro Supremo Señor⁷⁰ !

Il ne s'agit pas ici d'humilité, car en lisant cette portion de texte, on pourrait croire que Patiño est modeste et fait preuve d'humilité, mais il n'en est rien car si on revient un peu plus haut dans le texte, il n'y a rien qui justifie ces excuses de la part de Patiño. Il le fait pour faire plaisir au dictateur qui se sent offensé par son intelligence.

Patiño montre une soumission absolue au dictateur à qui il attribue des titres honorifiques comme, *Excelencia, Usia Vuencencia*, et le plus grand *Nuestro Señor*, est un titre que les Chrétiens emploient pour s'adresser à Dieu. Nous avons aussi noté des expressions comme : *Lo más digna altor majestivo de su persona*. Il y a ici déification du dictateur par Patiño, il le met sur un piédestal, il occupe selon Patiño, une position élevée qui le met au-dessus de tous les hommes.

De façon générale, nous dirons que les relations entre les différents dictateurs et leurs collaborateurs sont des relations d'irrespect, de la part du dictateur. Les collaborateurs sont continuellement rabaissés par les dictateurs. Ils ne s'adressent à eux que comme un propriétaire d'esclaves à ces derniers. Son discours est injurieux et exempt de toute formule de politesse. Pour nos dictateurs, les collaborateurs sont des illettrés qui ne peuvent donc comprendre ce qu'ils disent. Seule une personne qui se sent supérieure peut avoir un tel comportement face à des "collaborateurs" qui sont supposés être ses égaux.

Le dictateur, tente dans ses relations avec ses collaborateurs, d'établir une hiérarchisation. Cette hiérarchisation va lui permettre, au moment de l'énonciation, d'avoir une légitimité déjà établie.

⁷⁰ ROA BASTOS 2005 :107

III. Le dictateur et le peuple

Le dictateur a avec le peuple une relation qu'on ne va pas qualifier de particulière, mais qui n'est pas non plus celle qui devrait exister entre ses collaborateurs et lui. Il y a une relation de déification, "d'adoration". Déification qui est le fait des deux parties comme nous allons le démontrer. Cette déification va de pair avec une adoration de la part du peuple.

La déification du dictateur par le peuple est le résultat d'une carence intellectuelle. En effet, il manque au peuple cette capacité à discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Ainsi, au lieu de dénoncer la politique tyrannique et l'autoritarisme du dictateur, se laisse-t-il éblouir par les démonstrations de force, de gloire et de générosité du Président de la République.

Il y a une soumission du peuple envers le dictateur, soumission qui n'est pas seulement physique ou morale, mais aussi intellectuelle. Le secrétaire Patiño, Cara de Angel, le Maître d'hôtel, respectivement dans *Yo El Supremo*, *El señor Presidente* et *Le pleurer-Rire*, sont trois exemples des personnages qui taisent leurs capacités intellectuelles par peur des représailles que pourraient occasionner une éventuelle opposition ou dénonciation. Cette soumission de la part des interlocuteurs est beaucoup plus visible, si à celle-ci s'ajoutent les constantes humiliations que fait subir le personnage Présidentiel à ces personnes qui pourtant devraient travailler en collaboration avec lui. Le discours des Présidents face à ces personnes est dénué de toute marque de respect alors qu'à l'inverse du dictateur, ces derniers font preuve d'une politesse qui n'est pas loin d'atteindre les limites de la vénération, quand celles-ci ne sont pas déjà atteintes et largement dépassées. Nous avons des exemples assez frappants de l'adulation du peuple face au Président de la République :

Al Presidente de la República, Benemérito de la Patria, Jefe del Gran Partido Liberal y Protector de la Juventud Estudiaosa⁷¹. (...) Excelentísimo Señor Presidente, Constitucional de la República, Excelentísimo Señor⁷². (...) Viva el Señor Presidente !Viva el Señor Presidente Constitucional de la República⁷³. (...) Y por eso señores, venimos à festejar hoy día al muy ilustre protector de las clases necesitadas, que vela por nosotros con amor de padre⁷⁴. ¡Señor, Señor llenos están los cielos y la tierra de vuestra gloria ! Las señoras sentían el divino poder del Dios Amado. Sacerdotes de mucha envidia le incesaban. Los juristas en un torneo de Alfonso el Sabio. Los diplomáticos, excelencia de Tiflis,

⁷¹ ASTURIAS 1997:133

⁷² Idem: 175

⁷³ Ibidem: 207

⁷⁴ Ibidem : 208

se daban grandes tonos consintiéndose en Versalles, en la corte del Rey Sol⁷⁵.

Le dictateur, dans ces extraits, bénéficie de la part du peuple de la considération dévolue à Dieu. Les qualités que le peuple semble prêter aux personnages-dictateurs, à travers les prières qui lui sont adressées, sont celles, encore une fois, du Christ des religions judéo-chrétiennes. Le peuple a un regard exagéré sur le dictateur, une exagération qui efface complètement toutes les exactions commises par le Président de la République. Ces faits sont complètement ignorés, il s'agit d'une adulation excessive.

Le peuple n'est pas le seul acteur de cette déification et de la construction du mythe du Président-dictateur. Les différents personnages présidentiels y contribuent et ils en sont d'ailleurs les instigateurs. Le dictateur se présente lui-même comme doté de qualités extraordinaires qui échappent à tous ses concitoyens. Cette mystification commence pour les uns par l'évocation d'une naissance miraculeuse⁷⁶, pour les autres par la venue au pouvoir qui trouve l'assentiment des plus hautes autorités sociales et divines. La contribution à la mystification et à la déification du dictateur est aussi marquée par les titres qu'il se donne. Dans ROA BASTOS (1983), il est question de un *Gobierno Supremo*, des *Decretos Supremos*... Cette déification contribue, au même titre que les autres relations du dictateur avec ses collaborateurs, à établir une hiérarchisation sociale.

Les relations entre les personnages-dictateurs et leur entourage, sur le plan social, sont des relations de distance. Nous apportons cette précision sur le fait que cette distance n'existe que sur le plan social. Car, nous verrons dans la troisième partie que la hiérarchisation sociale n'est pas souvent en accord avec la hiérarchisation discursive. Dans la relation discursive, cette hiérarchisation n'est pas très bien définie et à certains moments elle prête même à confusion.

Par le genre de relation que nos personnages-dictateurs veulent entretenir avec les proches et les collaborateurs, il y a un désir manifeste de hiérarchisation qui apparaît. La hiérarchisation ainsi établie est horizontale. En effet, nos Présidents dictateurs veulent se

⁷⁵ Ibidem :206

⁷⁶ Chez les dictateurs de ROA BASTOS et de LABOU TANSI qui pour le premier aurait voulu naître sans la participation d'un agent masculin, et pour l'autre en se tenant la hernie et en mourant de la même façon.

démarquer en se positionnant socialement au-dessus des autres concitoyens. Cette hiérarchisation sociale, bien qu'initée par le personnage présidentiel, est aussi suivie et acceptée par les collaborateurs (tout le gouvernement) et aussi par l'ensemble du peuple. Les collaborateurs du Président ne travaillent pas en réelle collaboration avec ce dernier. Leur manque d'affirmation intellectuelle les positionne *de facto* dans la situation de dominés. Tous les personnages actants participent de la construction de la hiérarchie sociale : les présidents-dictateurs, en l'élaborant et en la mettant en place ; et leur entourage, en l'acceptant et, parfois même, en y contribuant activement. La passivité de l'auditoire face à cette hiérarchisation, qui à première vue semble imposée, vient l'amplifier et lui accorde ainsi beaucoup plus d'importance. La hiérarchisation ainsi voulue par les personnages présidentiels et acceptée par le reste du peuple, conditionnera la hiérarchisation discursive, au moment des différents échanges verbaux du dictateur et ses différents interlocuteurs. C'est d'ailleurs dans ce sens que la hiérarchisation sociale joue un rôle important dans la construction du sens du discours du Président-dictateur. Elle place le dictateur au-dessus de tous les autres et c'est la même importance qui est accordée à son discours. L'interprétation qui en est faite est alors celle conditionnée par la position de Chef du Président de la République. Du fait de l'importance qui est accordée au discours du Président en tant que personnage supérieur aux autres, son discours portera les traces manifestes de sa position dans la hiérarchie sociale et, plus loin, dans la hiérarchie discursive. Le travail de décodage et d'interprétation portera forcément les marques de l'adulation du Président-dictateur par le peuple. C'est donc, comme nous allons le voir plus loin dans notre analyse, un parcours interprétatif et un sens qui est élaborée sous la contrainte de cette déification. Il manque donc d'objectivité et reste ainsi soumis à la subjectivation liée à cette crainte de faillir à l'objet de l'adulation.

Les relations entre le dictateur et son entourage et le portrait du dictateur fait au chapitre précédent posent les bases du travail d'interprétation du discours par l'auditoire. En effet, comme ce fut déjà le cas avec le parcours existentiel du Président, la qualité des relations qu'il entretient avec son entourage proche ou plus éloigné, conditionne et influence la réception de son message et son interprétation. Ses relations établissent les bases d'une hiérarchie sociale sur laquelle viendra se greffer la hiérarchie discursive, ce qui aura forcément une incidence sur la réception et l'interprétation du discours du dictateur.

Dans les deux premiers chapitres de notre thèse, il est question de la construction de l'*ethos* extra-discursif, qui aura à jouer un rôle très important dans la construction de l'*ethos*

discursif et donc dans le processus d'interprétation et de construction du sens. Dans le troisième chapitre, il est question de la mise en place d'une stratégie discursive en rapport avec cet *ethos* extra-discursif.

Chapitre III : Construction d'un *ethos* extra discursif, l'autre discours ou les moyens de persuasion non langagiers

Nous allons aborder, dans la deuxième partie de notre travail, la question de la construction de la stratégie discursive, qui est ce qui régit l'évolution de tout discours. Cette stratégie implique que tout discours a pour but d'être compris et accepté par l'auditoire comme étant vrai. La stratégie discursive met en œuvre des moyens aussi bien langagiers que non langagiers. Pour cela, l'orateur doit respecter certaines règles de style et de communication. Dans cette partie, en général et dans ce chapitre en particulier, nous nous intéressons aux moyens non langagiers de la stratégie discursive de l'orateur, ce qui nous permettra de voir l'influence de la perception du discours par l'agencement des éléments non langagiers, agencement qui va ensuite s'associer aux éléments langagiers pour faire sens. A travers l'étude de cette stratégie discursive, nous allons étudier le mode de gouvernement du Chef de l'Etat et voir la construction de sa politique gouvernementale.

Dans ce chapitre, il est question de la construction d'un *ethos* préalable au discours qui vient renforcer l'*ethos* discursif pour finalement construire une stratégie discursive qui n'aura pas de variation d'un bout à l'autre du discours. Avant de montrer de quelle façon l'orateur se construit un *ethos* qui va l'aider dans la mise en scène de son discours, nous allons essayer de donner une définition de l'*ethos*.

Ethos vient du terme grec $\eta\theta\omicron\varsigma$, qui signifie personnage, l'image de soi que projette l'orateur désireux d'agir par sa parole⁷⁷. Roland BARTHES dit de l'*ethos* qu' « il consiste dans les traits de caractères que l'orateur doit montrer à l'auditoire, peu importe sa sincérité. »⁷⁸ L'*ethos* est donc l'image que transmet l'orateur à son auditoire au moment même de son énonciation. Cette image est importante car elle détermine la crédibilité du locuteur. Défini comme l'un des trois types d'argumentation, les deux autres étant le *logos* et le *pathos*, l'*ethos*, « c'est le caractère que doit prendre l'orateur pour inspirer confiance à son auditoire, car, quels que soient ses arguments logiques, ils ne peuvent rien sans cette confiance⁷⁹. » Toutefois, l'appréhension du concept d'*ethos* reste assez ambiguë car, l'analyse du discours et les autres théories font état d'un *ethos* préalable, c'est celui « qui s'élabore sur

⁷⁷ AMOSSY 2000 :70

⁷⁸ Cité par AMOSSY 2000 : 70

⁷⁹ REBOUL 1991 :59

la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir)⁸⁰ » et une image préalable qui est « l'image que l'auditoire peut se faire du locuteur avant sa prise de parole⁸¹. » Nous voyons que l'*ethos* est d'abord donné par la position sociale qu'occupe l'énonciateur dans la société. En qualité de dictateurs, nos personnages présidentiels se trouvent dotés d'un *ethos* préalablement construit.

Il existe cependant un *ethos* oratoire qui est directement lié aux compétences oratoires et discursives de l'orateur, il ne s'agit plus là de l'image que se représentent les instances de discours qui nous renvoie à ce que GRIZE nommait la "représentation", mais plutôt « l'image que l'orateur construit délibérément ou non, dans son discours, qui constitue une composante de la force illocutoire⁸². » Cet *ethos* oratoire ne peut être séparé de l'acte d'énonciation car, c'est pendant celui-ci qu'il est construit. Il va de pair avec l'exercice de la parole. C'est cet *ethos* dont il sera question dans la deuxième partie de notre travail.

Nous avons remarqué que nos principaux orateurs se représentaient un idéal de leur fonction institutionnelle. Il s'agit là d'un *ethos* préalable, construit autour de leur position sociale. Dans cette partie, nous aborderons l'*ethos* extra-discursif, qui est l'image que se construisent les personnages présidentiels avant la prononciation de leur discours, qui est indépendant du discours mais qui joue un rôle dans le processus de décodage et d'interprétation de ce dernier. C'est pourquoi il nous est difficile de séparer les deux différents *ethos* car le premier est au service du second. C'est sur leur position sociale que les présidents dictateurs construisent leur *ethos* oratoire.

Cette partie s'intéresse donc aux moyens de persuasion non langagiers du discours et à la politique gouvernementale de nos principaux orateurs. Pour parler de ces moyens de persuasion non discursifs, nous allons étudier certains points de la personnalité du dictateur tels que sa position par rapport au divin, les moyens d'intimidation, et d'autres qui, comme les précédents, sont loin d'être politiquement corrects. La question que soulève cette partie est celle de la participation de l'*ethos* préalable dans la construction de l'*ethos* discursif. Quels sont les facteurs qui participent à la construction de l'*ethos* extra-discursif? Et dans quelle mesure ces facteurs peuvent-ils ou non orienter le processus d'interprétation du discours ?

⁸⁰ AMOSSY 2000/ 70

⁸¹ Idem : 70

⁸² Ibidem : 69

Trouver des réponses à ces interrogations constitue l'objectif de ce chapitre. Seulement, il est indispensable de souligner que nous n'y répondrons d'abord que partiellement dans la mesure où la totalité des réponses à ces interrogations dépend également de l'*ethos* discursif, point sur lequel nous ne nous appesantirons qu'en deuxième partie. De plus, certains points de ce chapitre, et notamment ceux de la première partie, sont revus à titre de rappel.

I Les moyens de persuasion autres que linguistiques du dictateur

Les moyens de persuasion non langagiers utilisés par le Président de la République sont de deux sortes : ceux qui se servent de sa personnalité et ceux qui font appel aux divinités, d'un côté, et de l'autre ceux qui font appel à la violence. Parmi les moyens non langagiers de persuasion, souvenons-nous que nous avons relevé dans le chapitre précédent les relations du dictateur avec son entourage. Il est important de nous intéresser à ces moyens de persuasion non langagiers car, ils conditionnent l'état mental de réception du discours et donc sa perception et son décodage. Le dictateur, dans la construction de sa personnalité, joue avec les différents sentiments qu'il peut créer au sein de son auditoire. Il s'agit des sentiments comme le respect, la crainte, la méfiance et la peur. Ces sentiments font partie de ce que nous appelons un « *ethos* » extra-discursif qui n'est pas basé sur le raisonnement. Pour convaincre leur auditoire, nos principaux orateurs utilisent d'autres arguments que ceux qui sont inhérents au discours. Ce sont ces moyens que nous voulons mettre en lumière, avec la suite de ce chapitre, la plupart ayant déjà été mis en évidence dans les deux précédents chapitres.

I.A. Le parcours du dictateur

Le parcours du dictateur occupe une place très importante dans la construction de l'*ethos* extra-discursif du Président de la République. C'est par ce parcours que le Chef de l'Etat explique et justifie sa position sociale. Ce parcours est présenté comme extraordinaire. Il est exceptionnel et confère au dictateur la crédibilité souhaitée pour sa fonction. Nous avons fait préalablement mention de ce parcours lorsque nous avons présenté nos différents dictateurs. Nous y revenons ici, cette fois pour mettre en évidence la manière dont ces

personnages l'utilisent pour construire un *ethos* qui sera celui de la peur, de la crainte, de la méfiance, et dans une moindre mesure un *ethos* du respect⁸³.

En somme, le parcours du personnage-dictateur est présenté comme étant un parcours exceptionnel. Il faut préciser que ces faits ne reposent que sur le propos du personnage dictateur lui-même et personne ne peut attester de leur véracité ou de leur authenticité.

Nos dictateurs dépeignent leur parcours comme étant extraordinaire, ils se sont construits tous seuls à force de travail. Ils sont partis de rien et sont arrivés à la tête de la Nation. Il est aussi fait mention de leurs nombreux exploits en tant que militaires appartenant à l'armée et ayant combattu dans la plupart des grandes guerres qui ont dévasté l'humanité. Et il faut signaler, en passant, le parcours scolaire sans faute de certains, parcours qui leur a permis de se démarquer des autres enfants.

Mais quelle est la participation de ce parcours à la construction d'un *ethos* extra-discursif ? Et de quelle façon cet *ethos* extra-discursif peut-il aider à façonner et à construire l'*ethos* discursif ?

Le parcours du personnage-dictateur participe de l'« *ethos* » extra-discursif en ce sens qu'en énonçant son parcours, le dictateur cherche à faire naître des sentiments chez ses interlocuteurs. Ici, l'*ethos* que veut transmettre le dictateur est celui du respect et de l'admiration. Et pour faire passer cet *ethos*, il fait appel au *pathos* qui est rappelons-le, le troisième gage de confiance, les deux autres étant l'*ethos* et le *logos*⁸⁴. L'argument du *pathos* joue sur les sentiments de l'auditoire, le but est d'éveiller des sentiments en eux dans l'objectif d'émouvoir. Les sentiments recherchés par nos chefs d'Etat dictateur sont entre autres, l'admiration et le respect... L'admiration et le respect sont des sentiments qui nous incitent à écouter notre interlocuteur.

⁸³ Pour mieux montrer l'impact de ce parcours existentiel sur la construction de l'*ethos* extra-discursif, il nous a semblé important d'en faire une étude dissociée de celle qui établit son rôle dans la société. Bien que finalement, ces deux aspects se rejoignent et contribuent de façon collaborative au travail d'interprétation et de construction du sens. Nous trouvons que l'impact ressort mieux en faisant une étude séparée.

⁸⁴ Cours de Linguistique sur la construction du sens, le discours argumentatif. Monsieur Renaud CAZALBAU. Master I, 2005-2006 Université Toulouse-Le-Mirail

Pour convaincre, nos personnages-dictateurs utilisent aussi leur position avec le divin. Souvent, le fait qu'ils se présentent comme ayant l'approbation divine et des personnalités qui ont un rapport direct avec tout ce qui est divin, telles que les hautes autorités coutumières (le cas de Bwakamabé Na Sakkadé) ; ou encore, en faisant ressortir le miracle de leur naissance (Martillimi Lopes). Ces faits sont un gage de crédibilité et l'auditoire peut ainsi lui faire confiance, vu que cette confiance lui est accordée par les autorités surnaturelles et divines.

I.B. Sa position par rapport au divin

Souvenons-nous que dans le premier chapitre nous avons souligné que la position du dictateur face à tout ce qui est représentation divine est ambiguë, car ces rapports sont très souvent guidés par l'intérêt du Président de la République. Quand il s'agit de défendre sa position, le Président-dictateur s'entoure de tout ce qui peut servir sa cause. Ainsi, le religieux et le divin, qui ont été auparavant méprisés, se retrouvent mis en avant et trouvent, finalement, un intérêt pour le dictateur qui va s'en servir pour asseoir sa position et défendre sa crédibilité. Le dictateur se sert donc des hautes autorités divines, religieuses et ancestrales pour se construire un *ethos* extra-discursif. Nous avons parlé de l'arrivée de Martillimi Lopes qui rappelle celle de Jésus-Christ dans la ville de Jérusalem. La cérémonie d'investiture de Bwakanabé Na Sakkadé, au cours de laquelle lui ont été remis symboliquement pouvoir et domination sur le reste de la population est également un gage de crédibilité.

Nous retenons donc que les rapports de nos présidents-dictateurs, restent des rapports de manipulation. Ils sont guidés par l'intérêt de leur mise en scène discursive. Ils sont variables et s'adaptent donc à l'objectif de représentation scénique poursuivi par les Présidents-dictateurs.

II. La politique du dictateur

Quand nous parlons de politique du dictateur, nous ne faisons pas ici allusion à sa façon de prendre les décisions dans l'intérêt du pays dont il a la charge. Nous nous référons à sa façon de prendre des décisions en vue de servir ses propres intérêts. Il ne s'agit donc pas de la politique gouvernementale, mais plutôt d'une politique comportementale qui a pour but de

se faire accepter. Et pour se faire accepter, nos dictateurs ne sont pas regardant sur la méthode, tous les moyens sont utilisés pour y arriver. La fin ne justifie-t-elle pas les moyens ? Ce principe de Machiavel est le leitmotiv de nos présidents-dictateurs. L'utilisation de la menace, de la corruption, de la torture, de la prison et de l'assassinat est donc monnaie courante dans la politique de nos chefs d'Etat.

Quelle est en réalité, le but de cette politique qui se traduit par la négation de l'autre comme partenaire et collaborateur, mais qui le considère plutôt comme un moyen de pression et d'assujettissement pour les autres témoins de ces scènes ?

II. A La menace et la corruption

Dans un système totalitaire, les membres du gouvernement, quand ce n'est pas le dictateur lui-même, ont souvent recours à la corruption et à la menace. Elles sont utilisées souvent pour s'assurer le silence face à une situation qui peut se révéler embarrassante.

II.A.1 La menace

Les menaces sont utilisées dans le but d'intimider l'adversaire. Il est rare que nos présidents-dictateurs mettent leur menace à exécution. Le but est d'instiller la peur auprès des autres concitoyens. La menace traduit le désir de gagner l'adhésion de l'auditoire. Elle vient, au même titre que la torture, l'emprisonnement et la mort, comme un dernier recours pour gagner ceux qui n'ont pas encore adhéré à son discours. C'est justement à ce niveau que se pose la question de la réelle adhésion de l'auditoire. L'utilisation de ces moyens de pression traduit en fait l'incapacité de l'orateur à gagner l'adhésion de l'auditoire par des moyens que nous qualifierons ici de conventionnels. En effet, le cas du dictateur d'ASTURIAS, en réalité très caractéristique de nos personnages-dictateurs, le prouvent à suffisance :

Yo le diré, don Luis, ¡y eso sí !, que no estoy dispuesto a que por chismes de mediquetes se menoscabe el credito de mi gobierno en lo más mínimo. ¡Deberían saberlo mis enemigos para no descuidarse, porque a la primera, les boto la cabeza !⁸⁵

⁸⁵ ASTURIAS 2000 :139

La menace a, dans ce passage, un double objectif, elle est dirigée en premier vers le médecin ; et en second vers les éventuels opposants qui voudraient s'opposer à son gouvernement. Elle sert à prévenir des sanctions qu'encourent ceux qui voudraient « mettre en péril » la politique gouvernementale du Président de la République. Elle provoque la peur non seulement chez la personne vers qui elle est dirigée, mais aussi vers ceux qui assistent à ces scènes de menace. Et c'est le but recherché par le Président de la République : créer un sentiment de peur au milieu de ses concitoyens pour mieux les dominer.

II.A.2 La corruption

La corruption est très peu utilisée. Dans nos textes corpus elle va de pair avec le despotisme existant dans le gouvernement dictatorial. En effet, nos présidents dictateurs, surtout dans le champ littéraire africain, en s'entourant des membres de leur famille et tribu, s'assurent un dévouement et un silence total face aux différentes exactions commises dans le gouvernement. Ce silence et ce dévouement peuvent aussi s'obtenir par le versement des pots de vin de la part du Président pour gagner l'adhésion de ses collaborateurs. Soit l'occurrence suivante qui reflète l'utilisation de la corruption chez le dictateur de LOPES :

L'officier d'ordonnance arriva en courant. Tonton lui chuchota quelque chose à l'oreille. L'autre disparut et revint avec autant d'enveloppes épaisses qu'il y avait des personnes assises autour de Tonton⁸⁶.

Cet énoncé illustre la corruption dont nous venons de souligner l'existence dans la politique gouvernementale du Chef de l'Etat dictateur.

La corruption est une méthode pour s'assurer le silence sur les exactions qui sont commises au sein du gouvernement. Ce silence permet d'assurer au Président-dictateur une longévité politique car, si aucun collaborateur n'en parle, cette corruption ne sera jamais connue du peuple. Ce fait nous met en face d'un dictateur qui n'est pas rassuré par la position qu'il occupe dans la société. Corrompre ses "collaborateurs" lui assure sa longévité à la tête de la Nation car, en corrompant, il muselle politiquement et socialement ces personnes corrompues.

⁸⁶ LOPES 1982:87

II.B La torture, l'emprisonnement et la mort

La torture et la prison peuvent se traduire de plusieurs manières dans nos œuvres. Elles peuvent être physiques ou mentales. De plus, la torture et l'emprisonnement mentaux sont souvent les plus difficiles à supporter car, ils sont invisibles et ne laissent aucune marque physique.

II.B.1 La torture

La torture dans nos textes corpus se décline sous deux aspects : nous avons d'un côté la torture physique et de l'autre la torture morale qui occasionne autant de souffrance, sinon plus que la torture physique. Et c'est justement la torture morale qui est privilégiée par nos Présidents-dictateurs.

Nous avons fait le constat de plusieurs cas de torture dans nos textes corpus. Nous allons relever, dans notre travail, les cas les plus marquants. Ces cas de tortures sont très humiliants, et, c'est d'ailleurs l'humiliation qui caractérise la torture utilisée par nos dictateurs de fiction.

Dans ASTURIAS, nous avons relevé deux cas de torture, celle de Niña Fedina et de Cara de Ángel qui associent torture physique et mentale.

Niña Fedina a été arrêtée et emprisonnée pour avoir voulu aider Camila Canales. Pour la torturer et l'obliger à dire une vérité dont elle n'avait manifestement pas connaissance, elle a été éloignée de son bébé qu'on a, ensuite, laissé mourir de faim dans le but de lui faire avouer sa participation dans la fuite du Général Canales⁸⁷. Nous avons aussi le cas de torture du Secrétaire du Président de la République et de sa femme. Pendant que « *ese animal* » meurt sous les coups du Général, ordre du Président, sa femme se voit obligée de continuer le service en apportant le repas du Président :

-¿Da su permiso, Señor Presidente ?
-Pase, general
Señor, vengo a darle parte de *ese animal* que no aguantó los
docientos palos.

⁸⁷ ASTURIAS 1983: Cap 16.

La sirvienta que sostenía el plato del que tomaba el Presidente en ese momento, una papa frita, se puso a temblar...
 -Y usted, ¿ por qué tiembla ? -La increpó el amo. Y volviéndose al general que, cuadrado, con el quepis en la mano, esperaba sin pestañear -¡Está bien, retírese !
 Sin dejar el plato, la sirvienta corrió a alcanzar al ayudante y le preguntó por qué no había aguantado los doscientos palos.
 -¿Cómo por qué ? ¡Porque se murió !
 Y siempre con el plato, volvió al comedor
 -¡Señor- Dijo casi llorando al Presidente, que comía tranquilo- , dice que no aguantó porque se murió !
 -¿Y qué ? ¡ Traiga lo que sigue⁸⁸.

La servante qui vient d'apprendre la mort de son mari doit continuer de servir son maître comme s'il s'agissait d'un événement sans importance et sans aucune conséquence sur sa vie et celle de ses enfants.

Nous avons aussi le cas de torture de Cara Ángel, cet ange déchu, en réalité, pour avoir épousé la fille du General Canales. Il va connaître l'emprisonnement et la torture. Pour lui, la torture sera surtout morale car, il va découvrir le supposé mariage de sa femme avec le Président qui est responsable de son emprisonnement. Le dictateur de LOPES est lui aussi un adepte de la torture et de l'humiliation :

-Pouvez pas répondre, non ? Spèce d'empoté, va. Y a plus de prisonniers ?
 -Si, Monsieur le Président.
 -Alors, qu'on me les sorte tous immédiatement. Compris ? Et une machette à chacun. Ce soir (il regardait dans les yeux, tandis qu'il secouait l'index en direction du ciel), ce soir, je ne veux plus voir une tige d'herbe sur cet aérodrome. Sacrédedieu ! Quant à celui-là... Il pointa sa queue de lion sur le préfet.
 -A la place des autres. Veux qu'on lui porte toute l'herbe coupée et qu'on la lui fasse bouffer, compris ? Qu'on le bourre bien, bien, bien. Monsieur le Président.
 - Et qu'on me rende compte
 -A vos ordres⁸⁹.

Nous avons relevé un autre épisode marquant de la torture chez le dictateur de LOPES :

-Vous là. Ouvrez-moi sa gueule. (Il baissa un peu la voix.) Sale gueule de comploteur. Vilaine gueule de bâtard d'jatékoué. Allez, ouvrez-moi ça ! (Hurlements de soldats.) Ah ! le salaud ! Vous mord ? Vous mord ? Une pluie de coups s'abattit sur le capitaine. Ils visaient la tête, tapaient, tapaient, tapaient,

⁸⁸ ASTURIAS 1982: 143

⁸⁹ LOPES 1983:233

jusqu'à ce qu'il consentit à s'immobiliser. Quand ils s'arrêtèrent, il devrait avoir perdu connaissance.

-Ouvrez-moi sa gueule, maintenant, je vous dis...Là, comme ça...attendez.

Et Bwakamabé d'uriner copieusement en visant la bouche de sa victime. Le jet de liquide jaune tombait bruyamment, telle une bière écœurante. Tous les militaires assistaient sans un commentaire à la scène. La vessie allégée, le maréchal dit en se reboutonnant :

-Allez, débarrassez-moi de cette saleté...c'est ainsi qu'après la guerre on traitait les vaincus chez nous⁹⁰.

Cet épisode d'une cruauté indescriptible nous met face à un dictateur qui se sert de toutes les méthodes, parfois même des plus humiliantes, pour emporter l'adhésion d'un auditoire qu'il a du mal à convaincre par son discours.

Le dictateur de ROA BASTOS se sert aussi de la torture pour se faire entendre ou tout simplement pour punir. Nous nous rappelons des deux cents coups de bâton promis à l'auteur du pasquin s'il était retrouvé⁹¹.

II.B.2 L'emprisonnement

Tout comme pour la torture, l'emprisonnement peut aussi bien être physique que moral. Les deux formes d'emprisonnement ont pour but d'éradiquer l'opposition qui pourrait naître et mettre en péril la gestion totalitaire du pays dans laquelle l'ont installé le dictateur et ses proches collaborateurs. Dans nos textes corpus, nos dictateurs ont très souvent recours à l'emprisonnement pour se débarrasser d'un ennemi politique. C'est l'un des moyens pour taire l'opposition. Les prisonniers sont très souvent mis à l'isolement et dans une obscurité totale. Le but de cette manœuvre est d'empêcher toute communication entre prisonniers. Dans ASTURIAS, aux chapitres II et XXVIII, il est fait mention des prisonniers qui sont tenus enfermés dans l'obscurité totale. Et plus particulièrement d'un prêtre et d'un étudiant. L'étudiant pour avoir écrit des tracts et le prêtre pour une raison qu'on ignore. Dans ce cas, la prison, en plus d'être un moyen d'isolement et de répression, est aussi un moyen de torture morale. En effet, les prisonniers n'ont aucune notion du temps qui passe et se perdent dans le décompte de la durée de leur arrestation⁹².

⁹⁰ LOPES 1983:353

⁹¹ ROA BASTOS 1982 : 97

⁹² ASTURIAS 1997 :311

Le dictateur de ROA BASTOS fait, lui aussi, usage de la prison pour éloigner ses ennemis politiques :

Están encerrados en la más total oscuridad desde años (...)
Después del último clamor que se le interceptó a Molas,
Excelencia, mandé tapiar a cal y canto las claraboyas, las
rendijas de las puertas, las fallas de tapias y techo⁹³.

Le but de cette enfermement est d'éviter la recomposition de la rébellion, les prisonniers ne doivent pas communiquer entre eux, il faut éviter que d'autres complots ne soient ourdis.

II.B.3 La mort

La mort est l'ultime recours pour le Président de la République pour éradiquer l'opposition. Elle est, de fait, très peu utilisée. Nous avons noté une seule utilisation de l'assassinat par nos Présidents dictateurs. La seule mention qui est faite de ce moyen est l'utilisation qu'en fait le dictateur de LABOU TANSI en exécutant *son frère et ami* Esperancio qui a refusé de se plier à la politique totalitaire du Chef de l'Etat. Dans ce cas, elle est utilisée pour servir d'exemple. Son usage a une fin dissuasive pour les témoins de la scène et punitive pour Esperancio.

Nos personnages-dictateurs se construisent un *ethos* autour de la domination, de la crainte, de la peur et même de la terreur. Cet *ethos*, nous allons le voir, accomplira un travail de collaboration avec l'*ethos* discursif pour donner sens au discours de nos Chefs d'Etat dictateurs. Nous pouvons d'ores et déjà dire que l'*ethos* préalable construit autour de la personnalité, du parcours du Président de la République et de sa position sociale contribue à établir un pré-requis de la connaissance encyclopédique qui joue un rôle important dans le travail de décodage et d'interprétation du discours du dictateur. Nous allons voir, dans la suite de ce travail, la manière dont cet *ethos* s'agence avec des éléments discursifs pour construire la stratégie discursive de nos Présidents-dictateurs.

Les moyens de convaincre ne sont pas seulement discursifs, ils sont d'ailleurs très souvent puisés en dehors du discours. Ils sont pris en compte dans la construction de la mise

⁹³ ROA BASTOS 2005 :95

en scène qui est loin d'être discursive. Nous pouvons dire de la politique du dictateur qu'elle est construite sur le fait de susciter des sentiments tels que le respect, la crainte et surtout la peur. Dans cette optique, les capacités persuasives de nos dictateurs ne sont pas discursives mais très souvent extra-discursives. La persuasion n'est donc pas une persuasion discursive car, elle n'est pas liée aux capacités oratoires du Chef de l'Etat mais il faut la chercher dans sa capacité à susciter des sentiments qui contraignent son auditoire à se soumettre sans que ce derniers ne soit, un tant soit peu, convaincu de la véracité du contenu discursif de l'énoncé du Président de la République.

Quelles sont, finalement, les facteurs qui participent de la construction de l'*ethos* préalable ? Ce sont ces facteurs dont nous avons parlé dans les trois chapitres que nous venons de relever. Il s'agit du parcours et de la personnalité du personnage présidentiel dont nous avons fait mention au chapitre premier, de la réputation préconstruite et enfin, aux deux modes de gouvernement. L'*ethos* extra-discursif est le socle sur lequel nos personnages-dictateurs construiront leur parcours discursif. Bien que quelquefois, le "discours" transmis par l'*ethos* extra-discursif soit en total désaccord avec le message discursif que voudront transmettre les Chefs d'Etat dictateurs, il est la prémice au travail discursif du dictateur et du parcours interprétatif de l'auditoire. Il va, d'une certaine manière, conditionner ces différentes tâches : énonciation et interprétation. Une fois les bases de réception du discours posées, le Président-dictateur n'aura plus qu'à faire glisser dessus son discours de telle sorte qu'il soit en accord avec son désir de domination et de ce que logiquement, l'auditoire attend de son discours. Les bases ainsi posées, le Président-dictateur aussi bien que son auditoire savent l'un comment élaborer son énoncé et l'autre comment le décoder et l'interpréter pour qu'il ait un sens "satisfaisant" pour les deux parties concernées par le discours.

Cette partie soulevait le problème de l'importance de la représentation mentale dans le processus de décodage et d'interprétation du discours. Il était question d'étudier les moyens de persuasion autre que discursifs, ce qui impliquait une étude de l'univers de ce qui entoure le moment d'émission du discours de nos personnages-dictateurs. Ici, il n'est pas seulement question de la représentation mentale que se fait l'auditoire du personnage-dictateur de ce dernier, il serait aussi intéressant de voir de quelle manière le personnage-dictateur considère son auditoire et donc ses gouvernés et administrés.

La personnalité du dictateur, son parcours, ses relations avec son auditoire ou son entourage, nous renseignent sur la manière dont est légitimée l'autorité du personnage-dictateur. Nous remarquons que cette légitimation se fait en deux temps. Premièrement, par le parcours exceptionnel qui, aux yeux de son auditoire, lui confère un savoir acquis au cours de son existence qui a été riche en apprentissage. Cette légitimation se fait aussi à travers l'intervention des forces divines qui reconnaissent en la personne du Président de la République, le seul guide digne de conduire le peuple à une prospérité qui avait été entravée par les puissances coloniales. Enfin, cette légitimité lui est conférée par l'auditoire lui-même qui, peut être malgré lui, travaille en collaboration avec le personnage présidentiel dans le but d'asseoir cette légitimité. Nous rejoignons en cela BOURDIEU qui, parlant du langage d'autorité, a dit :

Le langage d'autorité ne gouverne jamais qu'avec la collaboration de ceux qu'il gouverne, c'est-à-dire grâce à l'assistance des mécanismes sociaux capables de produire cette complicité, fondée sur la méconnaissance, qui est le principe de toute autorité⁹⁴.

Nous retenons que pour tout gouvernement, celui qui gouverne nécessite la collaboration volontaire ou non des gouvernés. Ce travail de collaboration consensuelle ou non atteste de la relation de dépendance existant entre le Président dictateur en tant qu'énonciateur et son auditoire. Ce fait confirme notre hypothèse selon laquelle, la construction du personnage présidentiel en tant que dictateur ne peut se faire sans l'auditoire. Le rôle de ce dernier ne peut être restreint juste à celui de simple spectateur, bien que ce soit effectivement le cas dans les faits. Le dictateur existe parce qu'il a conscience de son auditoire et toute la mise en scène de son énoncé est dirigée vers cet auditoire.

⁹⁴ BOURDIEU 1982 : 113

Cette partie plante le décor dans lequel va être proféré le discours de nos personnages-dictateurs. Nous voyons que nos personnages-dictateurs s'astreignent à une mise en scène dans le but de construire une écoute efficace à leur discours. Le but de cette mise en scène est de gagner l'adhésion de l'auditoire. Il est question ici de légitimer sa position, et finalement son discours.

Il y a beaucoup de points communs entre nos quatre dictateurs, cependant, celui qui a le plus retenu notre attention est la perception du monde dans lequel ils vivent. En effet, la réalité perçue par nos chefs d'Etat dictateurs n'est pas la même que perçoit l'auditoire. Il y a une double vision de la réalité et de façon générale, le personnage-dictateur conduit de façon subtile ou par la contrainte l'auditoire à voir le monde, à se construire une réalité telle qu'il la perçoit lui.

Le rôle de miroir que joue l'auditoire dans la mise en scène présidentielle est ici renforcé par l'utilisation abondante des injures et des termes qui servent à humilier en *dépersonnalisant* son interlocuteur. C'est surtout l'attitude passive de son auditoire face à ce flot d'injures qui renvoie au personnage-dictateur cette image de chef qui domine tout le monde. Les injures dans le discours du personnage-dictateur ont un rôle réfléchissant. Elles lui donnent l'occasion de rappeler à ceux qui voudraient l'oublier qu'il est le Chef et sont aussi un rappel pour lui. Il se convainc par ces injures qu'il est le Chef et au dessus de tous les autres. Elles lui réfléchissent une domination et un autoritarisme qui d'une certaine façon est le socle sur lequel il fonde sa manière de gouverner le pays.

Au terme de cette partie, une question demeure : celle de la position de l'auditoire face à l'orateur. De quelle façon se construit l'adhésion de l'auditoire au discours de nos Présidents ? Peut-on parler d'une réelle adhésion, en d'autres termes, qu'est ce qui convainc réellement l'auditoire ? Qu'elle est l'importance de la personnalité et de l'état mental de nos personnages-dictateurs ? Jusqu'à quel point sont-ils convaincus eux-mêmes par leur discours ? Comment la légitimité est-elle acquise ? Concernant cette dernière question, même s'il est évident que certains éléments de réponse ont été donnés dans cette partie, il sied de noter qu'elle en trouvera plusieurs autres tout au long de notre thèse car, nous y reviendrons constamment. Il convient également de dire dans quelle mesure l'*ethos* extra-discursif favorise l'adhésion ou non de l'auditoire.

La légitimité du dictateur en tant qu'orateur ne lui est pas acquise de gré. C'est une légitimité acquise par la force, presque arrachée, elle est contrainte. La méthode utilisée pour l'obtenir fait appel à la violence, que celle-ci soit physique, verbale ou encore morale. La manière dont la légitimité discursive lui est octroyée importe peu au dictateur, ce qui l'intéresse vraiment c'est de l'avoir. Nous ne pouvons pas dire de l'auditoire qu'il adhère vraiment au discours du dictateur. Cette adhésion est guidée par la peur, c'est une adhésion sans réelle conviction, ce qui nous amène à répondre à la question que nous nous sommes posée à la fin du premier chapitre de notre thèse, à savoir la différence qu'il fallait faire entre autoritarisme et autorité. Avec nos personnages-dictateur, nous sommes face à des sujets qui veulent obtenir une autorité mais qui utilisent les moyens qui conduisent à un autoritarisme qui, à son tour, conduit à une dictature. En effet, l'autorité du dictateur ne lui est pas acquise, il la prend par la force. Au lieu d'avoir de l'autorité, il construit son gouvernement sur un autoritarisme qui va peu à peu museler ses collaborateurs, qui, comme nous allons le voir vont s'approprier de façon mécanique le discours du dictateur. Mais comment cette légitimité contrainte ou cet autoritarisme, participe-t-il de la construction du sens de son discours ? Quel est son impact sur le travail de décodage et d'interprétation ? Et que peut-on dire du sens ainsi obtenu ?

Ces dernières questions trouveront leurs réponses non seulement dans cette partie mais aussi dans les suivantes. Elles seront données tout au long de notre analyse.

Les présidents-dictateurs de fiction se représentent leur auditoire comme un élément nécessaire à la mise en place de leur actuation scénique. Celle-ci nécessite d'être faite face à des témoins qui leur renverraient l'image qu'ils veulent avoir : celle de chefs tyranniques et tout-puissants alors que l'auditoire se fait la représentation d'un homme extraordinaire, aidé en cela par le dictateur lui-même. Ces deux représentations que se font l'un et l'autre se rejoignent et posent les bases qui vont conduire, pour l'un, à un travail d'énonciation et pour l'autre, à un travail de décodage et d'interprétation. Pour les deux parties actantes, la finalité sera la production du sens. Il faut donc voir dans l'attitude du chef de l'Etat dictateur comme dans celle de son auditoire ce qui fait sens et qui participe de la dynamique discursive et qui aidera dans le parcours interprétatif de l'un comme de l'autre, mais surtout de l'auditoire, car comme nous allons le voir il est pratiquement le seul personnage actant soumis à ce travail d'interprétation.

La représentation mentale de l'auditoire vis-à-vis du Président-dictateur est finalement un travail élaboré par le dictateur lui-même pour orienter la réception, la perception et finalement le parcours interprétatif de son auditoire. Si cette représentation mentale oriente le sens, il le subjectivise et dans ce cas le sens du discours du dictateur restera figé sur la base de cette représentation mentale, il ne sera pas fluctuant et ne connaîtra pas de variation. En l'état actuel de notre analyse, il nous est impossible d'affirmer avec certitude si le sens du discours du dictateur connaît une fluctuation comme c'est le cas de tout discours qui acquiert son sens au fur et à mesure qu'il rentre en contact avec d'autres interlocuteurs ou qu'il rencontre d'autres discours. Nous constatons simplement qu'en nous référant aux éléments extra-discursifs que nous avons analysés jusqu'à maintenant, il nous semblerait que ce discours fondé sur la base d'une représentation mentale qui oriente le parcours interprétatif de l'auditoire manquerait de s'enrichir. En effet, même s'il rentre en contact avec le discours de l'auditoire qui est, lui aussi, conditionné par la représentation mentale que se fait l'auditoire du dictateur, il ne s'enrichit pas à cause du conditionnement même du discours qu'il rencontre.

Que peut-on dire finalement du rôle de la personnalité du dictateur dans la réception de son discours ? Comment cette personnalité influence-t-elle cette réception ? Et jusqu'à quel point lui-même est-il convaincu de son énonciation ? Qu'est ce qui dans son caractère fait que le peuple accepte ou non son discours ?

La représentation mentale que se fait l'auditoire dépend de la personnalité même du dictateur, ce qui fait que cette personnalité joue exactement le même rôle que la représentation mentale. C'est cette personnalité qui permet à l'auditoire de se construire une représentation mentale qui va influencer la réception du discours et par ricochet, son interprétation. Le caractère ou la personnalité influence le travail de décodage du discours par l'auditoire grâce à la connaissance encyclopédique et à la "complicité" qui sont à leurs tours construites sur la personnalité du dictateur et sur la connaissance par l'auditoire de ce que le Président-dictateur attend de lui. Le peuple accepte donc le discours du dictateur par crainte. C'est une adhésion contrainte par les conditions sociales et psychologiques d'émission et de réception du discours. Le climat de terreur et d'intimidation qui prévaut même au moment de l'énonciation induit une relation horizontale entre le dictateur et le peuple. Le discours est donc reçu dans la peur et dans ce climat de crainte. Les conditions de réception du discours du dictateur

orientent le parcours interprétatif de l'auditoire. L'interprétation est donc conditionnée par le climat entourant l'énonciation.

Le personnage-dictateur a bâti sa réputation en distillant la peur et la terreur autour de lui. Nous sommes dans un mode de gouvernement qui prône et justifie la dictature. Les relations entre le Président-dictateur et son auditoire sont donc des relations de dominant à dominé, ce qui marque une certaine distance dans celles-ci. Le dictateur veut se montrer comme le maître tout-puissant qui règne sur un peuple qui lui obéit sans aucune objection. S'il y a mécontentement, les moyens de le réprimer ne sont pas discursifs. Pour mieux soumettre un peuple déjà muselé, le dictateur utilise la torture qui peut être soit physique mais aussi morale, quand ce n'est pas la prison ou l'assassinat des opposants à son régime. Dans un tel climat de terreur et de domination, le message ne peut être perçu que dans la peur des représailles si ce qui est demandé ou suggéré dans ledit message n'est pas exécuté. Comment le sens peut-il se construire dans de telles conditions de réception du message ?

Le sens ne se construit qu'en contexte. Le contexte d'émission du discours du dictateur est un contexte de peur et de tyrannie. Le sens porte nécessairement les marques de cette peur et de cette tyrannie, ce qui implique la mésinterprétation de certains actes de langage comme nous allons le voir dans la deuxième partie de notre thèse. Les conséquences de ce climat d'émission et de réception du discours ne sont pas seulement à chercher dans la mauvaise interprétation du discours ou d'une interprétation orientée. Il faut aussi regarder dans la prévision des faits et des gestes du personnage-dictateur. En effet, il arrive que l'auditoire, en connaissance de ce que souhaite son président-dictateur, le devance dans ses désirs.

La réputation du dictateur bâtie autour de son parcours et de la mystification favorise cette méfiance de l'auditoire qui l'oblige à prévoir les propos du dictateur. Le sens se construit sous la contrainte des conditions d'émission et de réception qui le subjectivisent. L'adhésion de l'auditoire feinte ou réelle n'a pas d'importance majeure dans la construction du sens du discours du dictateur qui semble de ce fait préconstruit et ne nécessite donc plus un parcours interprétatif élaboré de la part de l'auditoire qui se limite à comprendre ce que le Président voudrait qu'il comprenne. Il est donc subjectif à la personnalité du dictateur et non à celle de l'auditoire et à sa sensibilité.

La légitimité sociale du dictateur est acquise par la force sous un climat de terreur et de crainte. Nous verrons dans les parties suivantes ce qu'il en est de la légitimité discursive. Et cette légitimité acquise sous la contrainte influence de façon remarquable, comme nous l'avons signalé précédemment, le décodage et la compréhension du discours. En effet, tout le discours du dictateur étant empreint de cette terreur et de cette tyrannie, il est normal que le sens qui découle du parcours interprétatif entrepris et effectué dans le même climat soit marqué par cette tyrannie. A moins d'être un téméraire qui veut se défaire du joug de cette tyrannie et domination, les actes qui découlent, en réponse au discours du dictateur, ne peuvent qu'être marqués par la peur et l'intimidation. La légitimité sociale assure une écoute et un regard qui est généralement teinté de soumission. Mais est-elle suffisante pour garantir la légitimité discursive ? Quelles sont les autres facteurs qui entrent en compte dans la construction et la production du sens du discours du dictateur ? Comment cette légitimité sociale acquise sous la contrainte collabore-t-elle avec les autres éléments du discours pour produire le sens ? Ce sont ces points qui seront traités dans les parties suivantes de cette thèse.

Deuxième partie : Construction et mise en place du discours du dictateur : étude du cadre énonciatif et de l'énoncé

Pour définir le cadre énonciatif, nous emprunterons une partie de la définition qu'en donne KERBRAT-ORECCHIONI qui le définit comme étant l'ensemble formé par les protagonistes du discours (émetteur et récepteur), la situation de communication et l'énoncé lui-même⁹⁵. Cette partie a pour but de voir comment se construit ce cadre énonciatif qui est, selon nous, le lieu de la manifestation de l'autorité du dictateur. L'énonciation est définie comme l'acte qui permet la mise en fonction de la langue par un individu : l'énonciateur⁹⁶. L'énonciation est le lieu où le dictateur montre ses talents d'orateur et de manipulateur. Il est le lieu où s'exprime l'art de persuader et de convaincre. Mais, comme nous allons le noter au cours de cette analyse, cet art de persuader et de convaincre se fait au détriment du respect de toute règle de communication. Au cours de son énonciation, le dictateur s'approprie le langage, le conditionne grâce aux éléments dont nous avons parlé en première partie et aussi en les remplissant d'intentionnalité, que l'auditoire interprétera grâce à ce qu'il sait du personnage dictateur. KERBRAT-ORECCHIONI (2002) dit :

En tant que réalisation individuelle, l'énonciation peut se définir, par rapport à la langue, comme un procès *d'appropriation*. Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques⁹⁷.

L'acte d'énonciation est justement ce qui permet à nos personnages-dictateurs de s'imposer comme pères de la Nation. Il s'approprie la langue en remplissant ce que nous appellerons l'espace discursif et cette appropriation se fait grâce à la manifestation de ses compétences linguistiques et au moyens du détournement de la valeur illocutoire reconnue conventionnellement à certains actes de langages. Détournements de la valeur illocutoire qui vont faire appel à davantage de compétences, qu'elles soient encyclopédiques ou langagières, de la part de ses interlocuteurs pour encoder et décoder son énoncé et enfin définir un sens qui satisfasse les deux parties.

La tournure et la construction de leurs phrases, donc de leur énonciation et par extension, de tout le cadre énonciatif sont pour eux une mise en place d'un processus de manipulation et de fuite. Comme nous serons amenée à le démontrer, nos personnages-dictateurs trouvent les éléments de fuite dans la construction même de leur énonciation. Le

⁹⁵ KERBRAT-ORECCHIONI 2002 : 34

⁹⁶ MAINGUENEAU et al 2002 :228

⁹⁷ KERBRAT-ORECCHIONI 1999 : 63

problème posé par cette partie est celui de la valeur de l'énoncé du dictateur aussi bien pour lui-même que pour ses interlocuteurs. Cette valeur ne pourra s'établir qu'en tenant compte de la manière dont le discours est perçu par les autres acteurs de la communication. Nous avons posé comme hypothèse que le dictateur est desservi par son énonciation et son énoncé. Cette hypothèse nous a conduit à nous poser les questions suivantes : quel but vise le dictateur à travers son énoncé quand on sait que tout énoncé a pour visée de faire agir son auditoire ? Si le but du discours du dictateur est autre que d'agir sur son interlocuteur, pouvons-nous encore soutenir que le cadre énonciatif et donc l'énonciation est le lieu de la manifestation du pouvoir du dictateur ? Cette interrogation nous contraint à repréciser le problème posé dans cette partie qui est, en définitive, celui de la qualité argumentative du discours du Chef de l'Etat dictateur. Est-il oui ou non argumentatif ? Et dans le cas où cette argumentation serait avérée, comment se construit-elle ?

Dans cette partie de notre travail, nous verrons principalement comment, par le choix des formes langagières, nos personnages-dictateurs se livrent à un jeu de manipulation vis-à-vis de leur auditoire pour se faire accepter comme principaux énonciateurs. De la même manière, nous tenterons de mettre en lumière la manière dont, via une manipulation de la langue, ils acceptent ou non d'assumer leur responsabilité face à leur discours, ce qui nous conduira à étudier de façon sommaire la question de la subjectivité dans le discours de nos personnages-dictateurs. Nous disons de façon sommaire en ce sens qu'à première vue, il n'était pas prévu d'en parler ; c'est seulement ensuite que le constat s'est imposé : il est impossible de traiter du choix des verbes dans le discours du dictateur sans parler de la subjectivité du discours car les verbes, et surtout leur temps de conjugaison, sont les principaux marqueurs de cette subjectivité. Dès lors, quels sont les différents usages que fait le dictateur des formes langagières ? Comment détourne-t-ils les règles du discours ? Quel est le réel but de ce détournement ? Comment le dictateur construit-il son énonciation et dans quel but ? Ce sont là quelques-unes des questions auxquelles nous allons répondre progressivement dans notre analyse.

Avant d'y répondre, il importe de signaler que, dans cette même deuxième partie, nous consacrerons un chapitre au choix que fait le personnage-dictateur des verbes et des temps de la conjugaison. Nous consacrerons ensuite un chapitre à l'étude et à l'analyse des actes de langage tels que l'interrogation, l'ordre, le souhait et la promesse car, comme nous l'avons noté dans nos textes corpus, nos personnages-dictateurs n'hésitent pas à s'en servir. Les actes

de langage tels que l'ordre, l'interrogation et aussi la promesse sont le moteur de la construction de l'énoncé du Chef de la République. Nous allons jusqu'à penser qu'ils forment le nœud de la construction énonciative du personnage-dictateur. Nous aborderons ensuite la question du discours implicite et explicite de nos Présidents-dictateurs. Dans ce chapitre, nous allons nous atteler à démontrer le dit et le non dit. Il s'agira de montrer la prise de responsabilité de nos Chefs d'Etat par rapport à leur discours. Et enfin, dans un dernier chapitre, nous parlerons du schéma et de la stratégie discursifs du président-dictateur, chapitre qui nous conduira à parler des procédés argumentatifs des personnages-dictateurs.

Avant de commencer cette partie, il faut revenir sur la définition du cadre énonciatif. Nous faisons, en effet, une différence entre la scène énonciative et le cadre énonciatif. Le cadre énonciatif, pour nous, se rapproche plus du contexte que de la scène énonciative. La scène énonciative se réfère au moment précis de l'énonciation, au moment où un orateur X prend la parole à un moment T. Par cadre énonciatif, nous faisons référence en plus du moment de l'énonciation, aux conditions antérieures et postérieures à cette énonciation et qui vont prendre une part active au parcours interprétatif des différents actants et qui, finalement, vont avoir une part active à la construction du sens. Le cadre énonciatif englobe donc tout l'univers du discours, avant sa mise en parole, le moment où il est émis et après son émission. Le cadre énonciatif est ce qui permet au discours de prendre forme, en le contextualisant. Mais il comporte un sens beaucoup plus élargi que le contexte d'émission du discours. Il est évolutif et peut s'adapter aux besoins discursifs de l'orateur, c'est l'espace qui permet la validation du discours par l'auditoire, ce qui légitimera, par la suite, ce même discours. Il est question de voir comment le personnage-dictateur construit et élabore son discours pour lui donner sens. Le cadre énonciatif est donc cet espace dans lequel le discours du dictateur se construit et produit un sens en se mouvant.

Chapitre IV : Choix et utilisation des formes langagières par le dictateur

Par choix et utilisation des formes langagières, nous entendons l'utilisation que fait le Président de la République de certaines formes verbales et même de certains verbes qui ont un fonctionnement particulier dans le discours du Chef d'Etat dictateur. Dans ce chapitre, nous allons étudier le choix des verbes et aussi celui des temps de la conjugaison. Notre but dans ce chapitre est de montrer comment par le choix des verbes et des temps de la conjugaison, nos Présidents-dictateurs arrivent à s'imposer comme personnes d'autorité et comment ce choix confère à leur discours une valeur de discours d'autorité. Il pose le problème de l'affirmation du Président-dictateur comme tel par l'utilisation et le choix des formes langagières. Comment cette affirmation se fait-elle et quels sont les éléments qui tournent autour de sa construction ? Nous posons comme hypothèse que la crédibilité du discours du dictateur est indépendante de son autorité. En d'autres termes, un discours d'autorité est-il toujours crédible ? Comment le personnage dictateur construit le caractère d'autorité de son discours en même temps qu'il essaie de le rendre crédible ? Comment l'autorité du dictateur en tant que sujet de pouvoir est-elle implantée ?

Pour répondre aux questions soulevées dans ce chapitre, il nous faut étudier le choix des verbes et voir comment ce choix assure l'autorité du président-dictateur et assigne ainsi une place sociale et discursive à chacun des différents protagonistes de l'échange. Nous tenons à préciser que, dans cette partie, et plus particulièrement dans ce chapitre, cette étude se fera de façon brève car elle sera abordée plus longuement dans la troisième partie. Nous ferons ensuite une analyse des temps de la conjugaison utilisé par le dictateur et nous montrerons comment l'utilisation de ces temps de la conjugaison qui, au demeurant, paraît fortuite, lui permet de prendre et de montrer sa position par rapport au passé et comment elle lui permet de se projeter dans le futur.

I. Le choix des verbes

Le verbe, en grammaire française, est défini comme le marqueur de temps et de personne. Il exprime une action ou un état. Dans son étude consacrée aux verbes subjectifs, KERBRAT-ORECCHIONI (1999) fait une distinction entre les verbes de jugement, ceux de louange et ceux dits performatifs. Nous avons remarqué que les choix des verbes utilisés par nos dictateurs est très important car, il leur permet non seulement de se positionner par rapport au passé ; (c'est-à-dire d'émettre un jugement, une critique ou de blâmer surtout quand il s'agit du passé ou des collaborateurs) ; mais aussi de se positionner par rapport à leur auditoire. Le choix des verbes est le nœud même du discours de nos personnages-dictateurs. Par les verbes qu'ils choisissent d'utiliser, nos dictateurs attirent d'une manière ou d'une autre l'attention de l'auditoire. Nous disons d'une manière ou d'une autre car, les verbes qu'ils choisissent d'utiliser orientent le regard de l'auditoire vers la personne même de l'énonciateur. Ainsi, dans notre corpus, nous avons noté des verbes d'opinions, de sentiments, d'autorité... Par le choix des verbes, le dictateur peut signifier quels sont les sentiments qu'il éprouve par rapport à tel personnage ou tel autre. Nous allons étudier encore plus en profondeur le choix de ses constructions grammaticales, étude qui nous permettra de comprendre et de découvrir quelles sont les véritables relations que le personnage-dictateur entretient avec son auditoire

Nous les avons classés en plusieurs listes : nous avons des verbes marquant le savoir du personnage-dictateur que nous appellerons verbes d'*épistémisation*. Le personnage-dictateur utilise ces verbes quand il veut montrer à son auditoire l'étendue de son savoir et de son pouvoir, ou simplement pour faire une comparaison en termes de connaissance entre son interlocuteur et lui-même. Ensuite, nous avons d'autres verbes qui ont pour vocation de montrer que tel ou tel autre personnage trouve grâce ou faveur aux yeux du dictateur, ce sont des verbes d'appréciation et de louange. Enfin, nous avons une troisième catégorie des verbes qui ont pour but de marquer la dépréciation du dictateur vis-à-vis de certains de ses collaborateurs, il s'agit des verbes de blâmes. Pour cette dernière liste la classification est quelque peu ambiguë, car ces mêmes verbes auraient pu faire partie de la liste des verbes d'appréciation.

I.A. Affirmation du personnage dictateur par le choix des verbes

Le choix des verbes est ce qui permet à l'énonciateur d'asseoir son autorité. Il lui permet de se positionner par rapport à son auditoire, l'aide à établir sa crédibilité et son autorité. Ainsi, dans notre corpus, nous avons relevé des verbes qui donnent des indices sur le personnage même du dictateur. Ce chapitre a pour but de montrer comment, par le choix des verbes, le dictateur rend son discours digne d'être écouté et accepté par l'auditoire. Pour cela, le dictateur se choisit une catégorie de verbes qui montrent qu'il est le chef et qui, en général, le placent au-dessus du reste de ses concitoyens. Les verbes de blâme, comme nous allons le voir, ne sont pas utilisés dans le seul but de rabaisser les interlocuteurs du dictateur, ils lui permettent aussi de montrer qu'il leur est supérieur. En effet, en règle générale, celui qui blâme s'octroie le rôle de celui qui est habilité à le faire. Il le fait parce que la hiérarchie qui régit la vie du groupe dans lequel il évolue le lui permet. De ce point de vue, le blâme aide à rendre le discours du personnage-dictateur plus crédible tout en lui conférant une autorité.

De plus, le verbe dans l'énoncé du dictateur est l'élément qui lui permet en quelque sorte de se définir. Il ne les utilise pas comme dans une construction ordinaire d'un énoncé. Le choix que fait le dictateur de l'utilisation d'un verbe révèle ce qu'il ressent, transmet son état d'esprit au moment où il parle. Et surtout, le choix du verbe est dans le discours de nos personnages-dictateurs, comme nous allons essayer de le démontrer, révélateur de sa position par rapport à la politique de ses prédécesseurs, de ses sentiments par rapport à ses collaborateurs et à sa famille, et enfin, ces verbes choisis avec soin, surtout par le dictateur de ROA BASTOS, leur permettent de se positionner comme seul chef et guide de la Nation. Le verbe est donc par essence le marqueur de l'implication du sujet du dictateur dans son énoncé. Il traduit de manière significative la part de responsabilité qu'il est prêt à assumer face à son énonciation. Il en est de même, comme nous allons le voir, pour le discours en général, par l'utilisation de certaines formes telles que les actes de langages ou en remplissant d'intentionnalité son discours lui conférant ainsi une visée argumentative.

I.A.1 Les verbes d'ordre et de commandement

Les verbes d'ordre et de commandement sont courants dans nos textes corpus, le dictateur en use en abondance. Cette utilisation des verbes de commandement le conforte et lui permet de s'affirmer dans sa position de chef de la Nation. MAINGUENEAU(1987) parle

de l'ordre comme d'un moyen qui permet à l'énonciateur de marquer sa supériorité et son autorité :

Si quelqu'un donne un ordre, il se place dans la position de dominant, d'habileté à le donner et place automatiquement son interlocuteur dans la position de dominé c'est-à-dire habileté à exécuter cet ordre et donc à obéir⁹⁸.

En faisant un large usage de ces verbes d'ordre et de commandement, nos personnages-dictateurs s'imposent comme les seuls à avoir le droit d'en user. Ils se positionnent comme dominants, imposant ainsi à l'auditoire la position de dominé. Dans le corpus hispano-américain, l'ordre est l'élément clé du discours du Président de la République, qui en use en abondance. Nous avons dressé une liste, qui est loin d'être exhaustive, de ces verbes dits d'obligation. Il s'agit des verbes du type ordonner et *ordenar*, demander et *pedir*, exiger et *exigir*, commander et *mandar*, décider et *tomar decisiones*... Non seulement ces verbes mettent en évidence la supériorité du dictateur en le plaçant *de facto* dans une position plus élevée que celle de ses co-énonciateurs, ils assignent par la même ces derniers une position d'infériorité en les désignant comme des personnes au service du personnage-dictateur. Cet assujettissement de son interlocuteur au moyen de l'utilisation de ce type de verbe ne relève pas d'une manipulation. Car, comme nous le remarquons, le but de cette utilisation est très clair et ne laisse donc aucun doute sur les intentions du personnage-dictateur qui montre par là que non seulement il est le seul chef, mais aussi, que l'auditoire ne peut prétendre à une autre position que celle qui lui a été assignée par le Président lui-même. Soit la phrase suivante prononcée par le dictateur de LOPES :

Hé bien il faut lui demander de venir immédiatement⁹⁹.

Dans cette phrase, nous avons noté un double usage de l'ordre et de l'obligation. En premier lieu, il y a un ordre qui est ici traduit par le verbe demander ; tout de suite après, il y a une obligation, ce qui ne laisse pas beaucoup de choix à son interlocuteur. Il y a un ordre et il est obligé d'obéir. Si en donnant un ordre, le dictateur met son interlocuteur dans une position d'obligation, cette obligation est ici accentuée par l'emploi du verbe falloir qui est un verbe

⁹⁸ MAINGUENEAU 1987 :19

⁹⁹ LOPES 2003 :80

d'obligation¹⁰⁰. Compte tenu de l'intérêt particulier qu'il revêt, ce type de verbes fera l'objet d'une étude spécifique ultérieurement dans notre analyse.

Pour en revenir à ce que nous disions concernant l'analyse des verbes de commandement, nous dirons que les verbes comme ceux que nous avons cités précédemment, c'est à dire ordonner, commander, exiger... et leurs équivalents espagnols ne peuvent être utilisés dans une énonciation que si l'énonciateur se reconnaît un droit de les utiliser. Par ailleurs, ce droit doit lui être reconnu par ses interlocuteurs, qui dans le cas échéant, verrait cette utilisation comme une offense ou un manque de politesse. Si un supérieur hiérarchique veut obtenir de son collaborateur la réalisation d'un acte, (comme par exemple la mise à jour d'un certain nombre de dossiers concernant une entreprise qu'il dirige), il lui dira : « j'exige de vous », ou « je vous ordonne de me faire cette mise à jour dans les plus brefs délais ». Ledit collaborateur ne se sentira nullement offensé par cette injonction. Par contre, la situation inverse mettrait le supérieur hiérarchique dans une situation d'incompréhension, car la relation qui existe entre lui et son collaborateur ne permet pas une telle liberté de ton de la part de ce collaborateur. De la même façon, cette relation établit qu'il lui est possible de faire, en sa qualité de supérieur hiérarchique, ce genre d'énonciation à son collaborateur. On pourrait prendre le cas d'un père qui se verrait ordonner par son fils ou sa fille de ranger sa chambre ou d'accomplir une autre tâche, dans ce cas de figure bien précis, le père de famille en viendrait à penser sans doute que sa progéniture aurait un problème ou qu'elle aurait oublié qui était le père dans la maison.

C'est cette relation qui prévaut ici entre le personnage-dictateur et ses co-énonciateurs, la situation fait en sorte que, face à un ordre ou à une injonction du personnage-dictateur, l'interlocuteur en face se trouve dans l'obligation d'exécuter. Les relations existantes font que l'autorité lui est déjà acquise et qu'en donnant un ordre, il est reconnu d'emblée comme habilité à le donner. La reconnaissance de la position du dictateur par l'auditoire vient peut-être même renforcer ce désir d'affirmation chez nos personnages-dictateurs. Un désir d'affirmation qui sonne dans ce cas comme un incessant rappel à l'auditoire de sa position hiérarchique par rapport au Président-dictateur. Ce constant rappel est sûrement la manifestation de l'incertitude du personnage-dictateur quant à sa position de chef incontesté. En effet, ce rappel n'est pas seulement dirigé vers l'auditoire, mais aussi et surtout, vers le

¹⁰⁰ Nous faisons ici référence aux travaux de MAINGUENEAU 1987.

dictateur lui-même qui, par là, se rassure sur sa position. Nous avons établi comme une de nos hypothèses que convaincre l'auditoire passait par la conviction préalable du dictateur par son propre discours. Par le fait ici présenté, cette hypothèse semble se confirmer car pour se reconnaître comme chef par l'auditoire, le dictateur a besoin de voir refléter cette image de chef par son auditoire, ce qui explique sans doute, l'usage abondant de ces verbes d'ordre et de commandement.

Les verbes d'ordre et de commandement ont pour but de confirmer le dictateur dans sa position. Le dictateur de ROA BASTOS commence à les utiliser dès le début de son énonciation. En fait, il en use et en abuse tout au long de celle-ci. Il l'utilise la première fois lors de la découverte du pasquin avec l'énoncé suivant :

No te he pedido que me vengas a recitar los millares de expedientes, autos, providencias del archivos. Te he ordenado simplemente que me traigas el legajo de Mariano Antonio Molas¹⁰¹.

Et il va en être ainsi pratiquement durant tout son énoncé. Le dictateur de LOPES, à la différence de celui de ROA BASTOS, en utilise très peu. Le fait qu'il donne beaucoup d'ordre, le confirme dans sa position de chef suprême de la nation. Nous avons cependant pu trouver un énoncé, nous tenons à préciser que c'est l'un des rares, qui dit sans aucune ambigüité qu'il est le chef : « Pas besoin de conseil, petit. Décide moi-même. (...) Si non plus la peine d'être chef¹⁰². »

Ils font tous les deux un usage différent de ces verbes, l'un les utilise en abondance et l'autre presque pas du tout. Leur utilisation traduit cependant chez l'un comme chez l'autre un désir de confirmer la position de chef. Ils en ont besoin, surtout le dictateur de ROA BASTOS, pour s'affirmer comme chef. Ils ne souhaitent pas que leur position de chef suprême de la patrie soit contestée et pour cela, ils ont besoin de le prouver, de le rappeler chaque jour si c'est nécessaire. L'acceptation de leur autorité par le peuple passe justement par ce rappel constant de leur position de chef, ce qui traduit pour nous un véritable manque de confiance en cette position de chef. En réalité, elle n'est pas si établie que le dictateur voudrait le faire croire au peuple, sinon il n'aurait pas ce besoin constant de la confirmer, de le rappeler à chaque fois par des ordres des commandements ou des injonctions. Cette

¹⁰¹ ROA BASTOS 2005:94

¹⁰² LOPES 2003: 39

utilisation abondante de ces verbes d'ordre et de commandement montre que le personnage-dictateur ne se sent pas aussi fort qu'il voudrait le montrer. Les verbes d'ordre et de commandement au lieu de traduire la force du dictateur montrent au contraire ses faiblesses, ils montrent les faiblesses d'un système qui pourrait lui échapper. Le personnage-dictateur n'est pas un personnage de pouvoir, comme nous l'avons supposé dans l'une de nos hypothèses. C'est au contraire un personnage qui use de ruse pour tromper le peuple et lui faire croire qu'il est fort pour rendre crédible son discours et le faire accepter comme un discours d'autorité.

L'abondante utilisation des verbes d'ordre et de commandement, paradoxalement, confirme le personnage-dictateur dans sa position de chef de la patrie, mais rend nulle la crédibilité de son discours. Un chef qui donne des ordres tout le temps, perd, à un moment, de sa crédibilité et n'inspire plus que la peur. Ainsi, ses collaborateurs n'obéissent plus par bon sens mais, plutôt par peur ou crainte de représailles. C'est exactement ce qui se passe avec le discours de nos personnages-dictateurs qui n'a de valeur et n'est crédible que par la présence même du dictateur. Lorsqu'il est absent, le peuple l'oublie complètement ou se comporte comme s'il n'existait pas. Il y a par exemple un épisode dans *El Señor Presidente* où en l'absence du dictateur, le peuple se livre à un chant dont les paroles sont une insulte à la personne du dictateur, ce même peuple qui, en présence du dictateur, se plie et fait preuve de soumission. Nous avons aussi un épisode similaire chez LOPES. Ce fait montre, clairement, que le discours du personnage-dictateur ne trouve sa crédibilité qu'en présence du dictateur même, ce qui nous donne des informations sur la réelle crédibilité de son discours. En fait, il ne s'agit pas de crédibilité, mais de crainte. Un discours crédible, pour nous, est un discours auquel on croit à l'aide d'une bonne argumentation et qui ne nécessite aucune manipulation et aucune tromperie pour se présenter comme tel. La crédibilité d'un discours se construit par le discours lui-même, bien que la réputation de l'énonciateur ait un apport considérable dans l'acquisition de cette crédibilité.

La question qui nous vient à l'esprit est celle de savoir si malgré ce manque de crédibilité du discours du personnage-dictateur, il continue quand même de garder sa qualité de discours d'autorité. Le caractère d'autorité d'un discours dépend t-il de sa crédibilité ou au contraire, ce caractère d'autorité se construit-il indépendamment de la crédibilité de celui-ci ? En d'autres termes, est-ce la crédibilité d'un discours qui fait de lui un discours d'autorité ?

Nous revenons encore à l'une des grandes questions que soulèvent notre sujet de thèse, à savoir celle de la différence entre autorité et autoritarisme.

Nous allons essayer de donner une réponse satisfaisante à ces questions dans le point que nous aborderons dans la sous-partie suivante, elle-même consacrée en grande partie aux verbes marquant le savoir du personnage-dictateur.

I.A.2 Les verbes marquant le savoir du dictateur

Nous avons noté, dans nos textes corpus une large utilisation de ces verbes que nous avons appelés verbes d'*épistémisation* du personnage-dictateur. Ce sont des verbes tels que "savoir", "*saber*", "enseigner", "*enseñar*", "instruire", "*instruir*", "connaître", "*conocer*", "lire", "*leer*"..., qui montrent que le dictateur est un homme instruit et cultivé. Nous allons prendre les cas des verbes instruire, enseigner et leurs équivalents espagnols *enseñar* et *instruir*, et essayer de les analyser.

Dans le cas de "savoir" et "enseigner" ainsi que leurs équivalents espagnols, nous disons qu'on ne peut prétendre enseigner ou instruire quelqu'un que si nous sommes nous-mêmes dotés d'un savoir certain qui nous permet de le transmettre aux autres. Nos personnages-dictateurs se présentent comme étant les seuls détenteurs du savoir. Nous prenons pour preuve leur parcours et expérience de la vie dont nous avons déjà parlé dans notre première partie. Soit l'occurrence suivante :

Mas como Gobernante Supremo también soy vuestro padre natural. Vuestro amigo. Vuestro compañero. Como quien sabe lo que ha de saber y más, les iré instruyendo sobre lo que deben hacer para seguir adelante. Con órdenes sí, mas también con los conocimientos que les faltan sobre el origen, sobre el destino de nuestra Nación¹⁰³.

Cette occurrence faite par le dictateur de ROA BASTOS est la parfaite illustration du choix de l'utilisation des verbes par le personnage-dictateur. Dans cette phrase, il prend bien le soin de mettre dans le même énoncé *saber* et *instruir* pour bien montrer que sa position d'homme qui sait tout le place en même temps dans celle d'enseignant. Ce rôle il le justifie par le fait qu'il se présente comme *Gobernante Supremo* et comme *padre natural*, obligeant

¹⁰³ ROA BASTOS 2005: 127

l'auditoire à se mettre dans les positions de gouvernés et d'enfants qui sont des positions d'infériorité, surtout celle d'un enfant car celui-ci, même lorsqu'il devient adulte, semble toujours apprendre de son père. L'utilisation ici des verbes *saber* et *instruir* confirme le dictateur dans sa position de guide, ce qui le place d'emblée dans le rôle d'un personnage plus averti que les autres et qui détient la connaissance. D'ailleurs, la fin de sa phrase le montre très bien : il va les "*instruir con órdenes*" mais surtout "*con los conocimientos que les faltan*". Il veut par sa connaissance combler celle qui manque chez ses collaborateurs. Le manque de connaissance observé chez le peuple est souligné par le dictateur pour mettre en évidence sa connaissance à lui. Il veut que sa sagesse soit reconnue de tous et en premier lieu par le peuple. Lui-même le dictateur se présente comme un personnage savant et pour que cela soit manifeste, il a besoin de mettre en évidence le manque d'instruction des autres. Il ne s'adresse pas ici à quelqu'un qu'il considère comme son collaborateur et donc son égal, pour cela il aurait fallu qu'il utilise des verbes et des expressions plus nuancés comme : "*construir juntos*", "*necesitar su ayuda*", "*sería mejor un inetercambio*"..., expressions qui auraient montré sa considération pour ses interlocuteurs. Encore une fois, le dictateur éprouve le besoin de rabaisser ses concitoyens. L'occurrence suivante montre bien ce désir de rabaisser dont fait preuve le dictateur. Elle est destinée à Patiño, le secrétaire du dictateur de ROA BASTOS :

Te enseñaré el difícil arte de la ciencia escriptural que no es como crees, el arte de la floración de los rasgos sino de la defloración de los signos¹⁰⁴.

Cette phrase traduit à elle seule la relation qui existe entre le dictateur de ROA BASTOS et son secrétaire Patiño. Il s'agit d'une relation où le second est souvent rabaisé par le premier. Ce désir incessant de rabaisser ses interlocuteurs nous révèle le besoin profond qu'a le dictateur, de croire et de se convaincre de sa supériorité. Pour que le peuple croie en sa supériorité, il a besoin d'y croire lui-même. Il a besoin de se convaincre. Ce fait vient encore confirmer notre hypothèse selon laquelle, le personnage-dictateur doit se convaincre lui-même s'il veut convaincre les autres. Et ceci nous conduit à la confirmation de notre première hypothèse qui voudrait que le dictateur discourt pour lui-même d'abord, et ensuite, pour les autres. Cela minimise ici la présence de l'auditoire. En effet, le dictateur aurait pu tout aussi bien discourir tout seul, mais il semble avoir besoin des spectateurs pour pouvoir se convaincre ; car, sa conviction à lui dépend de celle de son auditoire. La conviction du

¹⁰⁴104 ROA BASTOS 2005:160

dictateur par son discours s'inscrit dans l'acquisition de la conviction de son auditoire. Une fois son auditoire convaincu, il peut alors se convaincre lui-même. Voilà encore mis en évidence la dépendance du dictateur par rapport à son auditoire. Le personnage du dictateur, pour exister en tant que tel, a besoin de son auditoire. C'est, en d'autres termes, l'auditoire qui fait le dictateur. La construction du sens du discours du dictateur par le dictateur passe d'abord par la construction du sens par ce dernier et ce n'est qu'après que l'auditoire aligne son interprétation sur le sens préconstruit par le personnage-dictateur. Une fois le sens perçu par le dictateur, le peuple se construit alors un sens au discours du dictateur, sens qui est calqué sur celui "préconstruit" par le personnage-dictateur lui-même. Autrement dit, sans l'auditoire, le discours du dictateur n'aurait pas de raison d'être, cette construction de sens ne pourrait se faire. Car, même si cette construction de sens se fait par le personnage-dictateur, elle se fait pour l'auditoire qui permet de donner vie à ce sens préconstruit. L'auditoire sert de moyen par lequel s'actualise le sens préconstruit par le dictateur à son discours. En définitive, c'est l'auditoire en tant que personnage qui donne vie au personnage-dictateur et à son discours en validant de façon consensuelle ou non le sens que veut donner le dictateur à son discours.

Nous notons cependant un usage modéré des verbes d'*épistémisation* chez le dictateur de LOPES, de LABOU TANSI et d'ASTURIAS, ce qui ne veut pas pour autant dire qu'ils ne se présentent pas comme des personnages savants. Ils le soulignent d'ailleurs tout au long de leur énonciation et ce, de plusieurs façons parmi lesquelles nous pouvons citer leur *curriculum vitae* que nous pouvons lire tout au long du texte, et le fait que, comme le dictateur de ROA BASTOS, ils fondent aussi leur énonciation sur le mépris et le rabaissement de leurs supposés collaborateurs, ce qui, de fait, les positionne comme supérieurs à eux. Nous ouvrons une parenthèse en nous interrogeant sur la supériorité du personnage-dictateur sur son auditoire. Le dictateur est-il réellement supérieur à ses interlocuteurs comme il voudrait le faire croire ou est-ce là une façon de cacher ses propres faiblesses ?

A priori, il semblerait que non. La dépendance dont nous venons de parler dans le paragraphe précédent le montre clairement. Le fait que le dictateur ait besoin d'un auditoire pour exister et pour se construire à travers le sens que se fait l'auditoire de son discours montre ici la faiblesse du dictateur qui cesse d'être du coup un personnage d'autorité.

Revenons à notre analyse et intéressons-nous un peu au dictateur chez LOPES en prenant l'occurrence suivante :

Sais lire moi. J'ai mon CEP. Suis pas un illettré. Qu'est ce que vous croyez ? ¹⁰⁵

Cette phrase est une réponse à son médecin, plus précisément à son ophtalmologue qui l'examine croyant qu'il avait des problèmes de vue. Au lieu de lui dire qu'il avait juste besoin de lunettes de soleil, il s'est senti offensé parce que son ophtalmologue lui a demandé de lire, ce qui est courant lors d'une consultation ophtalmologique. Cette phrase, en plus de traduire son indignation, montre clairement que le dictateur chez LOPES se présente comme quelqu'un d'instruit, qui du moins a reçu les bases d'une bonne instruction : savoir lire. Bien que la situation présente fasse plutôt état de son ignorance.

Ces verbes d'*épistémisation* du personnage-dictateur montrent, ou du moins pourraient le faire croire, que le discours du personnage-dictateur est solide car, il est élaboré et construit par un homme instruit. Cette instruction donne de la valeur au discours du dictateur. Le fait qu'il se présente comme un homme instruit confère normalement de la crédibilité à lui et à son discours. Mais en est-il réellement ainsi ? Suffit-il au personnage-dictateur de se dire instruit pour que son discours soit un discours d'autorité et crédible pour autant ?

Le personnage-dictateur se donne lui-même le statut d'homme instruit et rend ainsi crédible son discours. Il se présente comme un père qui va éduquer et instruire ses enfants, représentés ici par le peuple :

Moi je suis le papa. Vous, vous êtes mes enfants. Tous les citoyens sont mes enfants. Vous devez me conseiller avec franchise où, si par crainte de mes réactions, vous voulez m'épargner, vous devez alors vous taire respectueusement¹⁰⁶.

Le fait de se présenter comme le père de tout citoyen aide le dictateur à faire de son discours un discours d'autorité. Comme un père peut éduquer et instruire ses enfants, rôle dévolu à tout parent, le dictateur, lui, va instruire et éduquer ses fils.

¹⁰⁵ LOPES 2003: 47

¹⁰⁶ LOPES 2003:117

Le dictateur de ROA BASTOS se présente lui aussi comme un père qui est une personne d'autorité, conférant ainsi, à son discours la valeur de discours d'autorité : « Mas como Gobernante Supremo también soy vuestro padre natural »¹⁰⁷. Dans cet énoncé, le personnage-dictateur accentue le caractère d'autorité de son discours en se présentant d'abord comme père et en précisant qu'il est le père naturel. Il y a une sorte de déification de la part du personnage-dictateur, déification qui le place comme supérieur à tout autre qui viendrait revendiquer cette qualité de père, ce qui le met au dessus des géniteurs. En se présentant comme tel, le caractère d'autorité de son discours ne peut être contesté et cette présentation vient ajouter de la crédibilité à son discours, crédibilité qui, rappelons le, avait été remise en cause par l'abondante utilisation des verbes d'ordre et de commandement.

Nous en concluons donc que les verbes d'*épistémisation*, à la différence des verbes d'ordre et de commandement qui, décrédibilisent le discours du personnage-dictateur, viennent lui rendre sa crédibilité en même temps qu'ils lui confèrent le statut de discours d'autorité.

I.B. Les verbes d'appréciation

Nous avons appelé des verbes d'appréciation ces verbes qui marquent les sentiments que peuvent éprouver les personnages-dictateurs vis-à-vis de l'auditoire. Ils sont très utilisés et ne sont pas souvent porteurs d'un sentiment positif. Ils traduisent d'ailleurs, le plus souvent, une pensée négative. Ainsi, parmi ces verbes que nous avons appelés verbes d'appréciation, il y a des verbes qui louent les capacités de l'auditoire, d'autres qui le dévalorisent -et ce sont d'ailleurs les plus utilisés- et les verbes de blâme. Le dictateur, surtout celui de ROA BASTOS, prend la précaution de bien les choisir, choix qui ne laisse aucun doute sur ce qu'il veut dire.

I.B.1 Le choix des verbes comme expression de louange

Le dictateur se sert difficilement des verbes comme expression de louange. Nous appellerons verbes de louange ces verbes qui montrent les sentiments positifs que les personnages-dictateurs peuvent exprimer ou manifester à l'égard de certains membres de leur

¹⁰⁷ ROA BASTOS 2005: 127

auditoire. Ils sont très rares, mais ils existent et nous ne pouvons dans notre travail faire abstraction de leur existence. Nous parlons ici des verbes comme féliciter, aimer, apprécier et ceux qui pourraient être leur équivalent espagnol. Bien plus que la louange, ces verbes traduisent le plus souvent des sentiments contradictoires. Car, dans la plupart des cas, au lieu de la louange, ils traduisent un sentiment opposé à la louange : le blâme. Nos personnages-dictateurs les utilisent souvent pour blâmer leurs interlocuteurs. L'utilisation de ces verbes nous montre comment nos personnages-dictateur sont passés maîtres dans l'art de manipuler l'ironie. L'ironie qui est cette figure qui consiste à dire le contraire de ce que l'on pense réellement.

Il arrive que nos personnages-dictateurs éprouvent réellement le désir de féliciter leur interlocuteur. Dans ce cas, ils le font sans aucune ironie. Ils expriment de façon sincère leur sentiment et félicitent la personne concernée. Quand cela arrive, même si c'est rare, ils le font en présence de témoins, ce qui est une façon pour eux de les rendre plus humains face à un auditoire qui les a défiés. Bien qu'ils aient œuvré dans ce sens, ils ont parfois besoin, pour rendre crédible leur message, de faire savoir et de montrer à leurs interlocuteurs qu'ils ne sont pas si différents d'eux.

II.B.2 Les verbes de blâme

Le discours du dictateur poursuit un unique but : convaincre pour faire adhérer à sa cause le peuple, ou tout du moins le maximum d'interlocuteurs possible. Pour cela, il a parfois besoin de dresser un parallèle entre lui et les autres. Par autres, nous voulons parler de ceux qui l'ont précédé en qualité de dirigeants, ceux de l'opposition si opposition il y a. Les verbes de blâme lui permettent donc de dresser ce parallèle en fustigeant les actions menées par les autres, mais également en dénonçant la mauvaise gestion des affaires du pays par les prédécesseurs ou ladite opposition. Soit les occurrences suivantes du dictateur de ROA BASTOS :

Estos han sido, continúan siendo los judiscariotes que pretenden erigirse en judiscataruios del Gobierno. Desde hace un siglo han traicionado la causa de nuestra Nación. Los que traicionan una vez taicionan siempre. Han tratado, seguirán

tratando de venderla a los porteños, a los brasileros, al mejor postor europeo o americano¹⁰⁸.

Dans cet énoncé, le reproche est chaque fois plus accentué par le verbe qui suit. Il y a une accentuation du reproche à chaque préposition. Les formulations *Haber sido*, *continuar siendo*, *haber tratado* et enfin *seguir tratando*, se complètent dans leur rôle de verbe de reproche, reproche qui est accentué en milieu d'occurrence par l'adage populaire : « los que traicionan una vez siempre traicionan ». Si le dictateur peut s'autoriser à faire des reproches, c'est parce que la relation entre lui et son interlocuteur le lui permet. D'ailleurs, il ne se contente pas seulement de faire des reproches, il s'autorise en outre de blâmer son interlocuteur : « Lo que te reprocho principalmente es que seas incapaz de expresarte con la originalidad de un papagayo¹⁰⁹. »

L'énoncé ne laisse pas place au doute, c'est un reproche qui est adressé à son interlocuteur. Le verbe *te reprocho* nous renseigne sur la valeur illocutoire de cet énoncé ; le locuteur fait un reproche en le prononçant. Il en est de même pour l'énoncé suivant :

Usted y su compañero Longchamp me han convertido en una criba. Ustedes son los que han asesinado con sus mortales pócimas a la mitad de los soldados de mi ejército. ¿No lo han confesado ustedes mismos en el libelo que fabularon y publicaron dos años después que yo los expulsé de aquí¹¹⁰ ?

Dans cet énoncé, le reproche réside dans les groupes verbaux : *me han convertido*, *que han asesinado* qui, en plus de traduire le reproche, nous donnent des informations sur la nature de ce qui est exactement reproché. Ce reproche a pour vocation de mettre celui qui le reçoit dans une position de faiblesse, faiblesse qui se manifeste non pas à travers l'attitude du destinataire du reproche, mais d'abord, et surtout par l'attitude que prend le dictateur face à cette situation. Le ton du discours n'est pas seulement celui d'un chef qui prend des mesures face à une situation, mais surtout, il traduit la condamnation qui pourrait suivre suite à cet état de chose. Il y a comme une mise au défi de son interlocuteur de nier après avoir confessé ce qui lui est reproché.

Les verbes que nous venons d'analyser revêtent ces caractéristiques seulement en circonstance ou en situation de discours. Il n'y a aucune catégorisation grammaticale ou

¹⁰⁸ ROA BASTOS 2005: 133

¹⁰⁹ Idem: 157

¹¹⁰ ROA BASTOS 2005:228

linguistique de ces verbes en verbe d'*épistémisation*, de louange, de blâme... Aussi, dans une autre énonciation, à part quelques exceptions, ces verbes peuvent revêtir d'autres caractéristiques que celles que nous leurs avons trouvées dans notre analyse. La classification des verbes en verbes de louange, d'appréciation, de blâme... ne requiert cette valeur que contextualisé et par rapport à nos textes corpus.

Les verbes sont empreints de subjectivité, ils marquent et traduisent souvent les sentiments des différents interlocuteurs. Dans le cas de nos textes corpus, ils sont choisis de façon à marquer les réels sentiments des Chefs d'Etat dictateurs par rapport à leur énoncé, par rapport à ceux vers qui sont dirigés ces énoncés, et aussi ils traduisent ce qu'ils pensent d'eux-mêmes. Le choix des verbes permet également aux personnages-dictateurs de s'investir de différents rôles dont ils veulent se vêtir en fonction du but qu'ils veulent atteindre.

II. Le choix du temps de la conjugaison

Le choix du temps de la conjugaison est ce qui permet à nos personnages-dictateurs de s'éloigner des événements, ou au contraire, de se les approprier. En fonction du temps qu'ils choisissent d'utiliser, ils assument leur responsabilité face aux propos ou aux événements, ou dans le cas contraire, ils dégagent leur responsabilité de tout événement. Le choix du temps de la conjugaison définit le dictateur comme responsable ou non des actes dont il parle, s'il les assume complètement ou non.

Avant de commencer notre analyse, nous allons essayer de donner une définition du concept de temps de la conjugaison en disant que le temps est ce qui permet de situer l'action et l'énonciateur dans le temps. Le dictionnaire de Linguistique Larousse le définit comme : « une catégorie grammaticale généralement associé au verbe et qui traduit diverses catégorisations du temps réel ou temps naturel »¹¹¹. Dans cette définition il est clairement établi une différence entre temps grammatical et temps chronologique. Pour revenir à notre définition, nous dirons que le temps est le repère chronologique des différents actants du discours, c'est-à-dire l'émetteur, le récepteur et l'action dont il est fait mention au cours d'un énoncé. Ainsi donc, et ce qui serait d'ailleurs logique, les personnages-dictateurs grâce à leurs énoncés, et surtout grâce aux temps de la conjugaison, se positionnent par rapport aux faits

¹¹¹ DUBOIS, J. et al 1994 :478

mentionnés au cours de l'énoncé. Dans l'introduction à cette partie, nous avons signalé l'importance pour nous d'aborder le thème de la subjectivité du discours politique du dictateur si nous voulons résoudre le problème posé par l'utilisation des temps de la conjugaison. En effet, les différents temps de la conjugaison sont les principaux marqueurs de cette subjectivité. L'énonciateur énonce toujours en fonction d'un moment T où il se situe et d'un fait qu'on situe aussi par rapport à l'énonciateur et à ce moment T. Pour cela, le dictateur indique sa situation temporelle en utilisant des adverbes de temps comme hier, avant, maintenant, demain, prochainement... ou pour faire plus simple, il utilisera les temps de la conjugaison. Nos personnages-dictateurs énoncent toujours en fonction d'un moment qui leur sert de repaire temporel. Au passé, quand il s'agit de critiquer leurs prédécesseurs, au futur pour un événement à venir (une promesse faite au peuple), et au présent quand il y a une simultanéité ou quand le moment auquel ils veulent se référer correspond à leur règne (bilan).

II.A. Les temps de l'indicatif

Le mode indicatif est souvent défini comme le mode du réel. En opposition au mode subjonctif qui est celui de l'hypothétique. Il permet d'opposer l'actuel à l'inactuel comme l'ont souligné DARBORD et POTTIER (2004) : « L'indicatif, par des temps spécifiques, permet d'opposer l'inactuel à l'actuel, afin de définir par rapport à la visée principale, une forme d'arrière plan »¹¹². En d'autres termes, le mode indicatif nous permet de faire une différence entre ce qui est passé, ce qui a lieu au moment où on parle et ce qui est à venir, en même temps qu'il marque une distanciation avec ce qui relève du domaine de l'hypothèse. A la différence du subjonctif qui est le mode de la supposition, l'indicatif est le mode de ce qui a eu lieu, qui est en train d'advenir ou de ce qui adviendra. Le mode est ce qui lie justement le verbe et l'énonciateur. Il nous indique si l'énonciateur pense son énoncé comme faisant partie de la certitude ou de l'incertitude, comme faisant partie du domaine du possible ou non. Dans tous les cas, on est sûr de l'existence de ce qui est énoncé au mode indicatif. Ce mode nous permet de sortir du domaine de l'hypothèse et de l'incertitude. On ne suppose plus, on affirme et on est certain de son affirmation. C'est « celui des cinq modes du verbe qui présente l'état, l'action comme une réalité¹¹³. » Nous allons donc nous servir des différents aspects du mode indicatif : le présent qui est le temps le plus utilisé par les personnages-dictateurs autour

¹¹² DARBORD et POTTIER 1994 : 146

¹¹³ Larousse de poche, 1996

duquel tournent les temps du passé et du futur. Le personnage du dictateur en faisant usage du mode indicatif, s'inscrit comme celui qui est sûr de ce qu'il énonce, il éloigne ainsi toute tentative d'émettre des hypothèses et d'apporter des objections à son discours. L'utilisation du mode indicatif donne à penser que le dictateur est sur de son discours et il en est convaincu. Cette utilisation le conforte dans sa position de chef suprême qui maîtrise ce qu'il dit. Nous allons le montrer tout au long de l'analyse menée dans cette sous-partie. Il sera aussi question de voir si la certitude manifestée par l'utilisation du mode indicatif, est réelle ou si elle est simplement une certitude qui permet d'asseoir une autorité discursive qui a certaines difficultés à prendre forme avant, pendant et après l'énoncé du dictateur.

II.A.1 Les temps du passé

Dans ce même chapitre, nous avons indiqué, précédemment, que le choix du temps de la conjugaison permettait à nos personnages-dictateurs de se positionner par rapport aux événements. Pour ce qui est de l'utilisation des temps du passé, tels que le passé simple et l'imparfait de l'indicatif, ils permettent aux dictateurs de se dégager de toute responsabilité par rapport aux événements survenus lors du mandat de leurs prédécesseurs. Nous avons cependant noté deux principaux usages du passé : un passé très lointain, quand il s'agit de ses prédécesseurs ; et un autre plus récent, lorsqu'il s'agit de son arrivée au pouvoir. Pour nos personnages-dictateurs, l'utilisation des temps du passé est une manière de s'excuser de ces événements pour lesquels ils n'ont aucune responsabilité directe. Ils refusent d'en porter la responsabilité en s'excluant desdits événements. Ces temps sont donc des temps d'exclusions. Soit l'occurrence suivante :

Les politicards ont conduit le pays au bord de la ruine¹¹⁴.

Dans celle-ci, le dictateur marque une distinction entre lui et ses prédécesseurs, en s'éloignant des faits, d'où l'utilisation du passé composé. L'utilisation du terme très péjoratif de *politicards*, vient renforcer cette distinction et marquer, encore plus, la distance entre ses prédécesseurs et lui. En effet, d'une part, ce terme de *politicards* vient appuyer cette prise de distance du dictateur entre ces événements et lui ; et d'autre part, il sonne comme la promesse d'un avenir meilleur dont le début est marqué par son arrivée à la tête du pays. Nous notons pourtant à la lecture des différents textes corpus, que nos personnages-dictateurs, sur le plan

¹¹⁴ LOPES 2003 :40

politique, n'ont pas fait mieux que leurs prédécesseurs ; au contraire, il se trouve qu'avec eux, la situation du pays s'est davantage aggravée. Cette prise de distance lui paraît nécessaire bien qu'il n'y ait pas beaucoup de différences entre sa manière de gouverner et celle des précédents dirigeants. Cette distanciation du personnage-dictateur par rapport aux "méfaits" des prédécesseurs est encore plus marquée chez le dictateur de ROA BASTOS qui utilise un passé presque toujours lointain pour faire allusion à ceux qui ont dirigé le pays avant lui, ce qui, du reste, est normal si ses prédécesseurs sont issus de la colonisation. Il ne réfute pas l'existence de ce passé qui, selon lui, est douloureux pour le peuple. Il en parle pour le fustiger, ce qui justifie l'utilisation du passé composé de l'indicatif, qui sont ici les temps et mode de la certitude. Il est logique que le passé de l'indicatif soit utilisé pour parler des faits passés qui ont existé, mais pour nos personnages-dictateurs, cette utilisation est loin d'être anodine, comme nous l'expliquerons prochainement dans notre analyse.

II.A.2 Le présent de l'indicatif

L'emploi du présent de l'indicatif montre le sérieux qu'il met dans son travail, traduisant son engagement vis-à-vis de ses collaborateurs et de toute la population. Le dictionnaire de linguistique définit le mode indicatif comme étant « le mode du réel, de l'évènement actualisé, de l'évènement que l'on pose. L'actualisation du contenu d'un énoncé induit l'inscription de celui-ci dans la temporalité, dans la notion d'époques précises.¹¹⁵ » L'utilisation du mode indicatif, et surtout du présent, permet à nos personnages dictateurs, comme nous l'avons déjà souligné, de se démarquer des dirigeants précédents, de montrer la différence entre leurs façons de diriger et celle des précédents dirigeants. Le présent fonctionne comme un support de repère chronologique. Les évènements passés ou à venir se greffent sur les évènements présents. Même quand le personnage-dictateur se réfère aux évènements passés, par exemple à la manière de gouverner de ses prédécesseurs, il le fait toujours en fonction du présent. Le présent de l'indicatif sert de support à l'énoncé du personnage-dictateur, il sert de support à sa stratégie discursive. Nous allons aborder cet aspect plus longuement dans notre partie réservée à la construction de l'argumentation de nos personnages dictateurs. Pour nos personnages dictateurs, il est le temps de la comparaison et de la mise en évidence, mise en évidence des failles gouvernementales de ces prédécesseurs qui sont toujours mises en opposition avec ses réussites. Soit l'occurrence suivante :

¹¹⁵ FRETTEL et al 2007 :121

Flagrant délit, flagrant délit. Hé ! pas blaguer avec ces choses-là.
Nous ne sommes pas dans un jardin d'enfants. On ne joue ni avec
la sécurité, ni avec le pouvoir. Les autres au gnouf¹¹⁶.

Dans cette occurrence, l'énonciateur donne un avertissement à ses collaborateurs, il n'est pas à la tête de l'Etat pour plaisanter et, la politique est une chose qu'il faut considérer avec beaucoup d'égard. Nous constatons qu'en même temps qu'il donne cet avertissement, il incite son auditoire à jeter un regard dans le passé et de constater que ses prédécesseurs n'ont pas dirigé avec rigueur le pays dont ils avaient la charge, ils ont ignoré toute la responsabilité qu'implique le fait d'être à la tête d'un pays. Il se pose en dirigeant différent qui fait du bien être de la nation une priorité et qui ne tolérera pas que ses collaborateurs en fassent un objet de plaisanterie ou qu'ils ne s'y impliquent pas sérieusement. En énonçant au présent de l'indicatif, le personnage-dictateur ne fait pas qu'établir sa situation au moment où il énonce, il oblige aussi son auditoire à se souvenir du travail effectué par les dirigeants passés pour faire une comparaison entre lui et ses prédécesseurs, entre leur façon de gérer et la sienne. Le présent de l'indicatif est ce temps qui nous rappelle presque de façon inconsciente l'existence d'un passé qui, glorieux ou pas, nous sert. En effet, le bilan qui peut être fait, la comparaison qui peut être faite ne peut se faire que par rapport au passé. De ce point de vue, le personnage-dictateur inscrit son discours dans un actuel qui se veut différent du passé, en s'éloignant des exactions commises par ceux qui ont eu la charge du pays avant lui. Dans le discours de nos Présidents-dictateurs, le présent est le seul temps qui permet ce rapprochement dans la comparaison et cet éloignement dans la présence. Il donne l'occasion à l'auditoire de faire un effort de mémoire et de se souvenir de son passé sous la domination coloniale ou sous la domination des précédents dirigeants.

Pour le personnage du dictateur, le présent sert de temps témoin. De temps témoin en ce sens qu'il permet de comparer sa façon de diriger à celle des précédents dirigeants. Cette référence du présent de l'indicatif comme temps témoin ne peut se faire qu'au regard du passé, car nous constatons qu'avec le futur il se comporte autrement. Nous dirons plutôt que si le personnage-dictateur le met en parallèle au futur, il s'agit dans le cas du passé d'une mise en opposition. C'est pour, dans le premier cas, fustiger ou blâmer ses prédécesseurs et dans le deuxième cas, mettre en évidence ce qui a déjà été fait sous son "règne" et ce qui se fera s'il est maintenu au pouvoir.

¹¹⁶ LOPES 2003 :86

Le présent est une invitation à laisser le passé en arrière et à se tourner vers l'avenir. Le dictateur ne s'attarde pas sur le passé car, selon lui, au regard de son énonciation, il ne sert juste que de point de repère pour ne pas reproduire ce qu'ont fait ses prédécesseurs. Si les autres dirigeants ont conduit le pays à la ruine, lui va le relever et, cela ne peut se faire qu'au présent et au futur. Le présent de l'indicatif est non seulement une indication temporelle, mais il est aussi le marqueur de pouvoir pour le dictateur. L'auditoire se voit obligé par l'utilisation du présent de l'indicatif de regarder avec attention la politique gouvernementale du président-dictateur. Il marque aussi une prise de distance par rapport au passé et sert aussi de prolongement dans l'avenir avec par exemple l'utilisation du futur proche.

II.A.3 Le futur

Le futur, pour le dictateur, est une projection dans l'avenir qui permet à ses interlocuteurs de visualiser ce que sera le pays sous sa direction. L'utilisation de ce temps est la promesse d'un avenir meilleur. C'est le temps de la nouveauté et d'une nouvelle gestion avec un mode de gouvernement différent de celui des précédents dirigeants. Il dresse une comparaison entre ce qu'a été le pays sous la direction de ses prédécesseurs et ce qu'il sera avec lui à sa tête. L'occurrence qui suit illustre parfaitement cette projection dans l'avenir :

Avec moi ce ne sera pas comme avant. Avec moi plus de blablabla. De l'action, de l'action, de l'action et toujours de l'action...C'est l'action qui comptera...Y aura la stabilité politique¹¹⁷.

De ce fait, le futur pour nos personnages-dictateurs est le temps de la certitude. C'est cette certitude que nous nottons dans l'énoncé qui suit, qui traduit non seulement la certitude, mais aussi la sérénité du dictateur par rapport au futur:

Solo que esto no sucederá mientras dure la dictadura perpetua¹¹⁸.

Le futur de l'indicatif appelle à la continuité de ce qui a été réalisé dans un passé qui, à un moment de sa gestion du pays, était encore un présent. C'est ce présent /passé qu'il ne

¹¹⁷ LOPES 2003 :40

¹¹⁸ ROA BASTOS 2005 :140

faut pas oublier car le futur se construit sur cette base. Il est question de reproduire ce passé et même, dans une certaine mesure de l'améliorer.

II.B. Les différents usages de l'impératif

En abordant la question de l'impératif, nous pensons de façon presque immédiate à une mise en obligation d'un interlocuteur sur un autre. Nous pensons à cette exigence qui s'applique d'un locuteur vers un interlocuteur dans le but d'imposer de la part du premier, l'accomplissement ou la réalisation d'un acte, que se soit de façon subtile ou non, et qui fait appel à la force et donc à une certaine forme d'agressivité :

L'impératif suppose la mise en présence directe de l'énonciateur et l'allocutaire au travers d'un acte d'énonciation par lequel le premier cherche à agir immédiatement sur le second ; il n'y a pas de place ici d'un découpage chronologique¹¹⁹.

C'est la définition que nous adoptons nous aussi pour définir l'impératif, nous joignant ainsi à MAINGUENEAU. C'est le temps par lequel l'énonciateur impose ou exige de son interlocuteur qu'il réponde à une injonction ou qu'il lui donne satisfaction sans condition. A moins de vouloir faire preuve de rébellion, celui-ci n'a pas d'autre choix que de s'exécuter. Ce temps et mode a pour objectif de conduire son interlocuteur à agir comme il le souhaite. C'est d'ailleurs ce que disent FRETTEL et *al.* lorsqu'ils déclarent :

L'énonciateur qui a recours à ce mode vise à imposer sa volonté depuis son instant d'énonciation pour provoquer un changement dans le monde¹²⁰.

Le mode impératif est celui par lequel s'actualise l'autorité et la domination du peuple par le dictateur, il est aussi le mode par lequel se met en place les identités modales du vouloir et du pouvoir de nos personnages-dictateurs car, n'utilisent ce mode que ceux dont les fonctions et rôles sociaux le permettent. Cet aspect sera traité plus longuement dans la partie qui va suivre.

Nous avons noté dans nos lectures deux usages différents du mode impératif. Un usage qui exprime la supériorité du personnage-dictateur par rapport à ses collaborateurs et un autre

¹¹⁹ MAINGUENEAU 1994 : 57

¹²⁰ FRETTEL et al 2007 :122

que nous avons appelé l'impératif de circonstance, qui est, lui, utilisé dans les circonstances normales d'utilisation de l'impératif. Pour ces cas, le personnage-dictateur ne peut faire autrement que de l'utiliser. Son utilisation ne lui laisse pas de choix. L'un des usages de l'impératif par le dictateur a pour but d'imposer son autorité à son interlocuteur.

Il y a des situations où l'utilisation de l'impératif ne traduit pas une position de supériorité pour celui qui en fait usage ni une position d'infériorité pour celui qui la subit. Nous avons appelé ces usages de l'impératif des impératifs de circonstance. En effet, si le personnage-dictateur utilise l'impératif à ces moments bien précis, c'est parce que son souhait ou son désir ne peut s'exprimer qu'en utilisant cette forme de conjugaison.

L'impératif dans ce cas, cesse d'être une manifestation de l'autorité du Chef de l'Etat pour être un acte de langage à valeurs performatif et illocutoire qui peut être celui d'un ordre, ou d'une interrogation... Il sera question dans un prochain chapitre des ordres et commandements. De fait, nous n'allons pas faire une analyse vraiment approfondie de l'utilisation de l'impératif car cette analyse sera faite plus tard.

Le choix et l'utilisation des formes langagières est ce qui permet à nos personnages-dictateurs de se positionner par rapports aux actions commises par les prédécesseurs, de s'inscrire dans l'actuel et en même temps, de transmettre leur sentiment par rapport à l'auditoire. Par ce choix, le Président s'affirme et confirme sa position de chef. Ces verbes servent aussi à marquer son savoir et les relations qu'il souhaite établir entre l'auditoire et lui. Ces relations feront l'objet d'une étude plus approfondie dans un chapitre qui leur sera consacré. Nous rappelons que ladite étude a déjà été amorcée dans la première partie.

Le choix que font nos personnages-dictateurs des formes langagières : l'utilisation des verbes et l'usage de certains temps de la conjugaison beaucoup plus souvent que d'autres, leur permet de s'affirmer comme sujet de pouvoir autorisé à exercer sa domination sur son auditoire. Cette affirmation se construit par l'inscription de son auditoire dans une position premièrement d'apprenant au moyen des verbes dits *d'épistémisation*. Ces verbes marquent le savoir du dictateur en même temps qu'ils mettent en évidence le manque d'instruction du peuple et du personnel administratif. Ensuite, par l'inscription de l'auditoire dans la position de subordonné, cette subordination se faisant au moyen de l'utilisation des marqueurs de domination tel que l'usage de l'impératif. Nous aborderons la question de la mise en

subordination de l'auditoire par le personnage-dictateur lors de l'étude des relations discursives entre le dictateur et son auditoire dans la dernière partie de cette thèse qui sera consacrée à l'analyse proprement parlé des échanges discursifs. Et enfin, cette affirmation passe par une comparaison de la situation politique passée représentée par la gestion du pays par ses prédécesseurs et celle qu'il symbolise lui en tant que Président-dictateur, qui s'inscrit dans l'actuel et la continuité, un actuel et une continuité qui visent l'amélioration de la santé politique du pays. La mise en opposition de ces deux périodes oblige le peuple à se souvenir et à établir lui-même la comparaison et à finalement, lui-même tirer des conclusions.

En initiant ce chapitre, nous avons posé la question de la relation entre la crédibilité d'un discours et son caractère d'autorité. Il s'agit de savoir si la crédibilité d'un discours faisait forcément de lui un discours d'autorité. Nous remarquons que par l'usage de certaines formes langagières, et notamment, par l'utilisation abondante des verbes de commandement, par l'utilisation des verbes d'*épistémisation* et, de façon, générale par l'utilisation de l'impératif, le dictateur assure son autorité et celui de son discours. Mais, le constat a été aussi fait que paradoxalement, en même temps que cette autorité lui est assurée, la crédibilité semble s'amenuiser. Ce constat nous incite à conclure que la crédibilité d'un discours ne dépend pas toujours de l'autorité de son énonciateur. L'autorité se construit avant, pendant et après le discours, elle se construit presque toujours de façon continue, d'où la collaboration entre l'*ethos* prédiscursif et l'*ethos* discursif. Il ne faut pas confondre ici la crédibilité discursive liée au gage de confiance qu'offre la position sociale. Pour comprendre le manque de crédibilité du discours du dictateur, il faut se référer à son mode de gouvernement qui est placé sous le signe de la torture, de la menace, de la peur et, de façon générale, de la tyrannie. Dans ce cas, il n'est plus question de crédibilité discursive. La contrainte sous laquelle est inscrit l'auditoire ne dénote pas d'une crédibilité, mais plutôt d'un assujettissement qui vient rendre nulle la crédibilité.

En tant que sujet de pouvoir, le dictateur implante son autorité dans la contrainte en positionnant son auditoire dans une situation de soumission et d'obligation. Soumission et obligation qui passent par la mise en évidence des carences intellectuelles de cet auditoire et du désir de les instruire qu'a le dictateur, ce qui ramène à la question de l'autoritarisme soulevée en première partie. Mais nous allons voir, dans le chapitre qui suit et dans le prochain, que cette affirmation ne se fait pas seulement à travers le choix des formes langagières mais aussi à travers le choix de la construction de certaines phrases dotées d'une

certaine force illocutoire et perlocutoire qui vont soumettre davantage l'auditoire et confirme encore plus l'autoritarisme du personnage-dictateur.

Chapitre V : Les actes de langage et leurs valeurs dans le discours du dictateur¹²¹

L'expression "actes de langage" a été employée pour la première fois John Langshaw AUSTIN au cours de la série de douze conférences qu'il a données en 1955. Au cours de celles-ci, il a développé une théorie de langage selon laquelle tous les énoncés ne sont pas descriptifs, certains énoncés accomplissant l'acte énoncé. Ainsi donc, dans les formulations comme "je vous promets", "je vous marie", "je vous exhorte"... , l'acte de promettre est accompli justement parce que l'énonciateur dit "je vous promets", il en va de même pour l'acte de marier qui n'a de valeur que parce que le Maire dit "je vous marie", ou de l'acte d'exhorter qui s'accomplit même par la prononciation de la formule "je vous exhorte"... L'acte de langage est donc le moyen par lequel un locuteur agit sur son interlocuteur grâce aux mots utilisés par celui-ci : en informant, incitant, demandant, convaincant, promettant... AUSTIN a noté deux types d'énoncés : les constatifs, qui se contentent de décrire, d'affirmer... et les énoncés performatifs qui, comme nous l'avons signalé précédemment, exécutent l'action énoncée. Un énoncé, pour qu'il soit performatif, doit être au présent de l'indicatif, à la première personne et à la voix active ; en d'autres termes, c'est l'énonciateur et le temps de l'énonciation qui font d'un énoncé, un énoncé performatif. C'est ce type d'énoncés qui nous intéressent dans le cadre de notre travail, nous insisterons donc plus longuement sur ces énoncés performatifs.

AUSTIN a poussé son analyse plus en profondeur faisant remarquer qu'à la différence des énoncés constatifs qui peuvent être vrais ou faux, les énoncés performatifs ne sont ni vrais ni faux ils sont juste malheureux ou heureux. Si un homme dit "je te jure que je le ferai" et que tout au fond de lui, il pense ne pas accomplir sa promesse, l'énoncé n'en demeure pas moins vrai. En effet, il dépend de la bonne foi de l'énonciateur ou non d'accomplir sa promesse, mais le fait qu'il l'ait faite demeure tout de même. En d'autres termes, la mauvaise foi de l'énonciateur ou son intention de ne pas accomplir sa promesse n'annule en rien celle-ci car, elle a été faite et reste ainsi tenue ou non. Dans son livre *Quand dire, c'est faire*¹²²,

¹²¹ Pour l'introduction à ce chapitre, nous nous sommes servis des recherches et conférences de J.L. AUSTIN, sur lesquelles nous avons basé cette analyse qui n'est en fait de compte que le résumé des recherches de J.L. AUSTIN.

¹²² Première édition publiée en 1962 qui réunit les douze conférences de J.L. AUSTIN, pour notre travail nous nous sommes servis de l'édition de 1970 par Seuil.

AUSTIN prend l'exemple d'un homme déjà marié selon la religion chrétienne qui n'autorise pas le divorce, et se présente devant un Maire pour être marié à nouveau. Quand le maire prononce la formule "je vous marie", il le marie réellement. Le fait qu'il soit déjà marié n'invalide en rien l'acte du maire. Car, il a tout de même prononcé la formule consacrée au mariage. Il ne le rend ni faux ni vrai et, le fait que cet homme soit déjà marié rend juste malheureux l'acte du mariage car les conditions pour que cet acte soit heureux ne sont pas réunies.

En allant plus loin dans son analyse, AUSTIN a fait remarquer que les performatifs pouvaient être explicites ou non. Les performatifs explicites sont ceux qui contiennent un mot bien précis qui montre que l'acte accompli est bien celui qui est dit. Par exemple, dans "je t'ordonne", la présence du verbe ordonner montre bien qu'il s'agit d'un ordre. Mais il est possible de donner un ordre sans utiliser des mots qui traduisent un ordre. L'utilisation de l'impératif par exemple permet de donner un ordre sans utiliser des verbes d'ordre, ou même une seule expression. Prenons le cas de « sortir » : pour demander à quelqu'un de sortir, on peut le dire de plusieurs façons, nous en avons trouvé au moins trois : "je vous ordonne de sortir", "sortez", et "dehors". Ce sont là trois façons de demander à quelqu'un de sortir. Deux d'entre elles ne nécessitent pas de verbe d'ordre mais traduisent bien un ordre. AUSTIN a appelé ces dernières des « performatifs implicites » et les autres, ceux qui nécessitent un verbe qui dit l'action et l'accompli en même temps des « performatifs primaires », mais nous les qualifierons d' « explicites ».

Cette théorie des actes de langage a été ensuite développée par JOHN R. SEARLE dans son livre *Les actes de langage : Essai de philosophie du langage*¹²³ en 1969.

Il y a cependant des situations où, sans poser une question ou donner un ordre et seulement en énonçant une information, un interlocuteur peut amener son auditoire à agir d'une façon souhaitée : une mère qui annonce à son fils qu'il fera froid aujourd'hui, le verra aller se vêtir plus chaudement.

On définit donc l'acte de langage comme un énoncé par lequel un locuteur agit sur son interlocuteur. Il peut être constatif, descriptif ou performatif. Les énoncés performatifs qui

¹²³ Nous utiliserons pour notre travail l'édition française de 1972, de chez Hermann, collection Savoir.

sont ceux qui nous intéressent ne sont ni vrais ni faux, mais peuvent être heureux ou malheureux selon que les conditions de succès soient réunies ou pas. Comme nous l'avons signalé dans notre introduction lorsque nous avons dégagé la problématique de notre travail, tout discours prononcé devant un auditoire important ou non vise un but : celui d'agir sur cet auditoire. Les actes de langage de nos personnages-dictateurs visent un but : celui de gagner l'auditoire à leur cause.

L'analyse que nous ferons des différents actes de langage du dictateur nous permettra de mettre en évidence les différentes positions de ce dernier par rapport à son discours. En effet, nos personnages-dictateurs arrivent à faire comprendre ce qu'ils veulent à leur auditoire tout en se dégageant de toute responsabilité. Nous avons d'ailleurs constaté que nos personnages-dictateurs font deux usages différents des énoncés performatifs : un premier usage dans lequel ils assument pleinement leurs propos et dans ce cas, ils utilisent les performatifs directs, et un autre usage cette fois-ci des performatifs dits implicites car, ils leur offrent la possibilité de nier et de réfuter leur dit face à leur auditoire. Dans ce chapitre, il s'agira donc de rendre compte de la valeur des énoncés performatifs pour nos personnages-dictateurs. Quelle est leur valeur discursive ? Quelle importance leur accordent-ils ? Et comment ces énoncés conditionnent la construction du sens ?

Tout comme dans le chapitre précédent, le problème que pose ce chapitre est toujours celui de l'affirmation du Président-dictateur mais cette fois, par l'utilisation des actes de langage. Quelle valeur le personnage-dictateur accorde-t-il à ces actes de langage et quelle est leur force illocutoire ? Ces valeurs et force illocutoires sont-elles les mêmes pour le dictateur tout comme pour l'auditoire, ou sont-elles variables ? Et dans le cas d'une réponse affirmative à cette question, qu'est ce qui favorise et permet ce changement de valeur et de force illocutoire ? En d'autres termes, le discours du dictateur est-il perçu selon le sens qu'il voudrait produire ? Ou y a-t-il une distorsion du sens ? Si oui, à quoi est-elle due ?

Pour répondre à ces interrogations, nous allons dans un premier temps faire une étude des énoncés performatifs directs, voir comment ils fonctionnent dans le discours du dictateur et ce qu'ils traduisent. Ensuite, nous allons dans la même optique nous intéresser aux énoncés performatifs indirects. Et enfin, nous dresserons un bilan pour en dégager les particularités, expliquer la raison de ces particularités, et voir comment elles influencent la production du sens du discours du dictateur et sa perception par l'auditoire. Voir l'apport de ces

particularités dans le parcours interprétatif de l'auditoire est le but que nous nous fixons dans ce chapitre.

I. Les énoncés performatifs directs

Nous avons appelé énoncés performatifs directs les énoncés qui accomplissent l'action énoncée et qui nécessitent une expression particulière qui dit ce qui est accompli comme acte. Parmi ces énoncés performatifs directs, nous allons nous intéresser à l'ordre, la promesse et l'interrogation. Notre objectif, en abordant ce sous-chapitre, est de montrer la réelle valeur des énoncés dans le discours de nos personnages-dictateurs et comment ces énoncés acquièrent cette valeur.

I.A. L'interrogation et l'ordre : caractère variable de leur force illocutoire dans le discours du dictateur

Le but premier d'une interrogation est la satisfaction d'un désir d'information. Ainsi, « tout énoncé qui se présente comme ayant pour finalité principale d'obtenir de son destinataire un apport d'information ¹²⁴ » est une interrogation. A certains moments de la conversation, elle peut servir à relancer cette dernière, à la rendre plus dynamique, à solliciter du destinataire du discours une meilleure participation à celui-ci, ou juste à attirer son attention sur un fait. A partir du moment où ce dernier est obligé de répondre lorsqu'une interrogation lui est soumise, il est *de facto* placé dans une position d'obligation. Dans les textes qui servent de base à notre étude, les personnages-dictateurs utilisent beaucoup les interrogations. Mais ce n'est pas tant le fait qu'ils les utilisent qui nous intéresse, mais plutôt le but poursuivi par cette utilisation. Respectent-ils les règles d'utilisation des formules interrogatives ? Ou en font-ils un usage détourné dans le but de servir leur énoncé ?

Un ordre est une phrase par laquelle un énonciateur exige de son interlocuteur qu'il accomplisse un acte donné. L'ordre est surtout un marqueur de domination. En donnant un

¹²⁴ KERBRAT-ORECCHIONI 2008: 86

ordre, l'énonciateur fait clairement comprendre à son interlocuteur qu'il est habilité à le faire. De sa part, l'interlocuteur doit obéir car, l'ordre le place justement dans cette position¹²⁵.

Dans ce chapitre, nous analyserons la valeur illocutoire de quelques interrogations et ordres des personnages-dictateurs. Nous en recenserons quelques uns. Ensuite, nous tenterons de donner leur valeur en tant qu'acte de langage et nous dirons comment ces utilisations servent le discours du dictateur.

Ce sous-chapitre nous amène à nous poser de nombreuses questions, entre autres, celles de savoir quelle est la valeur illocutoire exacte de la formule interrogative et de l'ordre chez nos personnages-dictateurs. Si l'utilisation de la formule interrogative et l'ordre est détournée de son but premier, quel usage en font nos dictateurs et quelle valeur leur accordent-ils ? Quelles actions entendent faire accomplir nos personnages-dictateurs à leurs interlocuteurs lorsque ces derniers sont interrogés ou qu'ils reçoivent un ordre ? Voilà quelques-unes des questions auxquelles nous allons essayer de répondre dans cette partie.

I.A.1 L'interrogation et l'ordre directs

Ce sont des actes de langages qui engagent la liberté d'action de celui à qui elles s'adressent et qui octroient par la même occasion de l'autorité à celui qui les énonce. Cette autorité dépend de la réaction de l'interlocuteur. Dans ce travail, il s'agit de voir d'une part comment ils sont utilisés par le personnage-dictateur ; et d'autre part, de montrer comment ils contribuent à le positionner et à le maintenir dans sa position de personnage d'autorité. Les ordres et les interrogations indirects font partie de ce que nous avons appelé le "discours explicite" du président-dictateur.

I.A.1.a L'interrogation directe

Nous désignons par interrogation directe une interrogation qui se distingue des autres par le fait qu'elle comporte en elle toutes les caractéristiques d'une interrogation : la disposition des mots en son sein, le point d'interrogation... Tout au long de cette partie, nous étudierons des interrogations directes du genre de celles qui suivent :

¹²⁵ MAINGUENEAU 1987:19

(d) Alors qu'est ce que ça veut dire, Maître ?¹²⁶ (e) Mais où voulez vous en venir ?¹²⁷

Nous allons commencer par faire une analyse de ces interrogations dans nos textes corpus africains francophones. Ensuite, nous en ferons autant dans les textes hispano-américains. Enfin, nous ferons une comparaison et un bilan entre ces différents textes corpus afin de voir comment elles y sont utilisées.

Ainsi, dans le corpus africain, le personnage-dictateur utilise la formule interrogative de plusieurs façons et dans différents buts. Le premier étant le véritable désir d'une information, qui est la fonction même de l'interrogation. Nous avons également noté que dans certains cas, les interrogations pouvaient remplacer des ordres. Elles servent aussi à menacer, à affirmer son autorité et enfin, un des derniers buts que nous avons noté chez notre dictateur fictionnel africain est la prise à témoin.

Lorsque le dictateur utilise l'interrogation dans le but d'obtenir une information de son interlocuteur, il attend vraiment de ce dernier qu'il lui donne l'information souhaitée, il n'y a aucune manipulation, c'est une recherche d'informations sincère. Les interrogations qui suivent le prouvent à suffisance : (f) Monsieur Girard est là ?¹²⁸ (f') ¿Dónde encontraron eso ?¹²⁹ (g) A propos où se trouve Yabaka en ce moment ?¹³⁰ (g') ¿Qué has sabido del robo de las flautas hurtadas del órgano que se hallaba en el coro del templo de la merced ?¹³¹

Dans (f), notre personnage-dictateur attend de son interlocuteur qu'il réponde par une phrase affirmative ou par son contraire ; et c'est sûrement ce qu'il aurait fait si seulement le dictateur lui avait donné la possibilité de répondre. Or, ici, il pose en fait une question dont il connaît la réponse. En réalité, cette interrogation cache une autre sous-entendue : "si Monsieur Girard est là, qu'est ce que tu attends pour le faire entrer ?". C'est pourquoi il passe sur l'interrogation sans avoir eu de réponse. Et la suite de la conversation confirme que (f) est un prétexte à une interrogation que nous appellerons ici (h). C'est ce qui se produit dans (g) où le personnage-dictateur interroge son interlocuteur et ce dernier lui fournit l'information qu'il souhaite. En effet, bien que le narrateur ne nous donne pas la réponse exacte de

¹²⁶ LOPES 2003:46

¹²⁷ LOPES 2003: 47

¹²⁸ Idem: 47

¹²⁹ ROA BASTOS 2005: 93

¹³⁰ LOPES 2003:80

¹³¹ ROA BASTOS 2005:302

l'interlocuteur du dictateur, nous avons tout de même dans le texte un élément qui nous permet de penser que le dictateur obtient de son interlocuteur l'information souhaitée, c'est-à-dire la position de Yabaka au moment où il pose sa question.

Notre attention a été également attirée par des cas où les interrogations remplacent un ordre. Le dictateur utilise alors la tournure interrogative pour donner un ordre tout en faisant croire qu'il attend de son interlocuteur une réponse ; alors que sa réelle attente n'est nulle autre que de voir ledit interlocuteur obéir à l'ordre sous-jacent. Nous avons considéré l'occurrence suivante :

(h) Alors qu'est ce que vous attendez pour le faire entrer ?¹³²

Dans (h), nous sommes tentée de penser que le dictateur souhaiterait de son interlocuteur une information : que son interlocuteur lui dise ce qu'il attend pour faire entrer Yabaka, et si c'était le cas, son interlocuteur lui donnerait les raisons pour lesquelles il ne fait pas entrer le visiteur. Cette interrogation cache en fait un ordre. Le personnage-dictateur, Bwakamabé Na Sakkadé, attend de son interlocuteur non pas une réponse à la question posée, mais plutôt que celui-ci effectue l'acte contenu dans son interrogation : celle de faire entrer Monsieur Girard. Son interlocuteur au lieu d'attendre *Qu'est ce que vous attendez pour le faire entrer ?* doit entendre *Faites le entrer*. Pour preuve, c'est ce que la suite de la narration nous démontre. Car, on peut lire plus tard que Monsieur Girard entre les bras chargés. Dans (g), l'interrogation est rhétorique car, le personnage dictateur a déjà la réponse à son interrogation.

Le dictateur se sert également de l'interrogation pour menacer ses interlocuteurs. Effectivement, c'est ce que nous démontre la suite d'interrogations que nous appellerons (i) :

(i) C'est vous qui ne voulez pas que je voyage ? Croyez que ça va continuer comme ça ? Hein ? Voulez pas que je voie l'empereur d'Ethiopie ? Alors, savez pas répondre ? Vous a coupé la langue¹³³.

Dans cette suite d'interrogations, on pourrait être amené à penser que le dictateur attend des réponses de son interlocuteur, chose qui serait d'ailleurs logique. Mais nous

¹³² LOPES 2003: 47

¹³³ LOPES 2003: 74

constatons qu'il ne lui laisse même pas le temps de répondre. En réalité, voir son interlocuteur répondre à ses interrogations n'est aucunement ce qu'il attend de lui car, cela serait pris comme une offense. Par cette suite d'interrogations, le personnage-dictateur est en train de formuler une menace à l'égard de son interlocuteur. Une façon de dire que personne ne se met en travers de son chemin tout en mettant quiconque au défi de le faire. L'utilisation de l'interrogation comme moyen de pression et de menace est une astuce énonciative qui pourrait permettre plus tard au dictateur de nier cette menace car, elle n'est pas clairement exprimée. Nous étudierons cette manière de détourner l'interrogation de la part du dictateur dans le prochain chapitre.

L'interrogation est aussi, pour le dictateur, le moyen d'affirmer son autorité, comme nous le montre la suite d'interrogations référencée ici sous le nom de (j) :

(j) Qu'est ce que c'est que cette histoire, nom de dieu ? Hein ?...
Depuis quand les ministres passent avant le chef ?... Hein ?... Et la
hiérarchie alors...¹³⁴

Dans l'esprit du président, il n'y a pas d'égalité entre ses ministres et lui. Il est le chef absolu, ses ministres, les journalistes, et même tous les organes de presse devraient l'avoir compris depuis bien longtemps. Il manifeste donc son étonnement et son mécontentement face à l'affront de la journaliste qui passe un reportage sur le ministre de la santé avant celui où il a reçu l'envoyé spécial de son homologue. Par ce mécontentement, il réaffirme et manifeste son autorité. Autorité qui ne doit être en aucune condition contestée ou remise en cause. La mise en évidence de cette supériorité est d'ailleurs accentuée par l'utilisation dans la dernière interrogation de cette suite du mot *hiérarchie* qui fait comprendre clairement à ses interlocuteurs, au cas où ces derniers douteraient du fait qu'il soit au-dessus d'eux.

La valeur illocutoire de la forme interrogative chez nos personnages-dictateur est variable et dépend davantage de son humeur que d'un désir d'information. Il y a ici détournement de l'interrogation qui ne répond plus aux normes assignées à une interrogation. Dans la plupart des cas, chez nos personnages-dictateurs, elle ne satisfait pas un désir d'informations, mais elle sert à faire passer un message : menace, ordre... Nous notons que pour *El Supremo Dictador* de ROA BASTOS, l'interrogation ne respecte pas un enchaînement argumentatif. En effet, comme nous le démontrerons dans le chapitre consacré

¹³⁴ Idem: 111

à l'argumentation du dictateur, l'interrogation peut servir de mode argumentatif. Un orateur qui veut argumenter son discours peut, dans certains cas, recourir à l'interrogation pour faire réfléchir son auditoire et l'amener ainsi à accepter et à adopter son point de vue. Chez le dictateur de ROA BASTOS, l'interrogation est plutôt utilisée comme une arme qui permet d'assujettir son interlocuteur. Elle rend manifeste la domination du personnage-dictateur sur cet interlocuteur. Ce détournement de la valeur illocutoire de la formule interrogative permet à nos personnages-dictateurs de prendre une certaine distance par rapport à leur énoncé. Il leur donne l'occasion, dans l'éventualité où cela serait nécessaire, de nier les faits. Par exemple, dans le cas de la menace, ils peuvent nier, sans aucune hésitation, une menace proférée sous forme d'interrogation en accusant l'interlocuteur d'avoir vu dans son interrogation une menace alors que ce n'en était pas une. Ils peuvent prétendre que leur interlocuteur a mal interprété ses propos et qu'il était en quête d'information.

En détournant la formule interrogative de sa valeur illocutoire conventionnelle, et cela est aussi valable, comme nous allons le voir plus loin pour les ordres, le dictateur se donne une possibilité de retranchement. Ce fait illustre ce que nous avons dans notre introduction : à savoir, que le dictateur, quand il le souhaite, peut prendre des distances face à son discours et ne pas pleinement l'assumer. Le dictateur de ROA BASTOS utilise très souvent l'interrogation comme moyen d'asseoir sa supériorité intellectuelle face à ses interlocuteurs, et surtout, face à son secrétaire. En fait, l'interrogation chez *El Supremo* traduit très rarement la quête d'une information, elle sert plutôt à mettre son interlocuteur face à son ignorance, ce qui lui permet de le rabaisser. Les occurrences suivantes que nous appelons k et l illustrent très explicitement cette façon d'utiliser l'interrogation :

(k) ¿Sabes tú qué es la memoria?¹³⁵

(l) ¿Has oído tu algo de Atenas, de Solón?¹³⁶

A travers ces deux interrogations, le dictateur veut mettre en évidence l'ignorance de son interlocuteur. Bien plus que cette mise en évidence de l'ignorance de son interlocuteur, qu'il souhaiterait manifester aux yeux de tous, son désir est de l'opposer à sa "sagesse" et à son "instruction". Son interlocuteur, ici le secrétaire, doit prendre conscience de ce fait, ce qui permet de mieux le rabaisser, de le diminuer et de l'assujettir encore davantage. La

¹³⁵ ROA BASTOS 2005 :95

¹³⁶ Idem : 113

stratégie du Président-dictateur, dans ce cas, consiste donc en une mise à nue des carences intellectuelles de son interlocuteur dans le but de rendre manifeste ses capacités intellectuelles à lui.

I.A.1.b L'ordre

Avant d'analyser le statut de l'ordre dans nos textes corpus, nous voulons attirer l'attention sur la particularité de l'utilisation de l'ordre par le dictateur de ROA BASTOS qui, à l'opposé du dictateur chez LOPES et des deux autres d'ailleurs, en use en abondance. Nous avons remarqué qu'un ordre est donné en moyenne toutes les cinq lignes, ce qui fait que son discours devient une succession d'ordres.

A notre avis, l'ordre est ce qui définit réellement la position des personnages-dictateurs face à leurs collaborateurs qui, nous le mettrons en lumière, ne sont en réalité que des sujets plus que de véritables collaborateurs. Il supprime à l'interlocuteur toute possibilité d'être considéré comme un égal. Car l'ordre entraîne avec lui une obligation pour celui qui le reçoit : celui de faire le choix d'obéir ou de ne pas obéir. Le refus d'obéir à un ordre peut être interprété comme un acte de rébellion. Par ce refus d'obéir nous faisons remarquer à notre vis-à-vis que nous ne sommes pas d'accord avec cette hiérarchisation qu'il veut nous imposer. Ou dans le cas contraire, on fait le choix d'obéir et dans ce dernier cas, on accepte la position d'inférieur qui nous est assignée par l'autre, et que par conséquent, nous lui concédons la position de dominant qu'il nous réclame¹³⁷.

L'ordre et l'interrogation dans les énoncés de nos personnages-dictateurs jouent un rôle polyvalent. Leur valeur est variable selon l'humeur du dictateur. La polyvalence de la valeur des ordres et des interrogations traduit, à notre avis, un besoin de reconnaissance de la part de nos personnages-dictateurs. En effet, en détournant une interrogation pour en faire un ordre ou un ordre pour en faire une interrogation, il voudrait s'assurer que son auditoire le suit, qu'il le comprend, qu'il a bien assimilé sa position de chef et qu'il lui accorde la déférence qui est due à sa position de personnage d'autorité. Cette intention est encore plus marquée dans la mesure où l'ordre et l'interrogation sont deux actes de langages qui mettent le récepteur dans une situation d'obligation par rapport à l'émetteur. Ils obligent ce dernier à prendre une décision, celle d'obéir ou non, de répondre à l'interrogation qui lui est adressée

¹³⁷ MAINGUENEAU 1987 :19

ou non. Dans le cas des interlocuteurs de nos personnages-dictateurs, la décision qui est très souvent prise est celle d'obéir aux ordres et de répondre aux interrogations qui leur sont adressées. La position de personnage d'autorité du dictateur dans nos œuvres corpus dépend de l'image que lui renvoie le peuple. Cette relation de dépendance de l'autorité du dictateur face à l'obéissance de l'auditoire vient confirmer notre hypothèse selon laquelle l'autorité du dictateur est conditionnée par le peuple. C'est donc ce même peuple qui fait du dictateur un personnage autoritaire et d'autorité. Sans la soumission du peuple, le personnage du dictateur cesse d'en être un. La tyrannie des personnages-dictateurs est dépendante de l'auditoire. Nous notons une fois encore que le personnage du tyran se construit en fonction de l'auditoire, c'est ce dernier qui, progressivement, l'établit même inconsciemment comme tel et lui permet de s'installer dans cette position de tyran et de dictateur.

Cette relation de dépendance "existentielle" du dictateur vers l'auditoire semble nous faire croire à une relation horizontale dans le sens du peuple vers le dictateur. Mais cette dépendance ne modifie pas la nature des relations existantes. Le Président-dictateur, paradoxalement dans cette position de dépendance, semble affirmer, encore de façon plus marquante, sa position de chef tout-puissant à qui tout le monde se doit d'obéir. La polyvalence de la valeur illocutoire des ordres et des interrogations réfléchit au dictateur sa tyrannie et son autorité.

Mais, comment cette polyvalence de la valeur illocutoire des actes illocutoires que sont l'ordre et l'interrogation joue-t-elle un rôle lors du parcours interprétatif de l'auditoire ? Comment sont-ils interprétés par l'auditoire ?

Nous répondrons à ces questions plus loin dans une autre partie de ce chapitre. Pour l'heure, nous nous intéresserons à un autre type d'actes de langage qui, comme l'interrogation et l'ordre, ont un comportement particulier.

I.A.2 Le souhait et la promesse

La promesse est un engagement par lequel l'énonciateur se propose d'accomplir l'acte énoncé. A la différence de l'ordre qui a un effet direct sur l'interlocuteur, la promesse n'engage que l'énonciateur, comme nous le dit SEARLE 1982 : « Le but ou le propos d'une promesse est que l'obligation de faire quelque chose soit contractée par le locuteur »¹³⁸. Elle est un acte réfléchi en ce sens que bien que son but puisse être en partie de provoquer une réaction chez son interlocuteur, elle engage d'abord l'énonciateur de cette dernière. Il prend ses responsabilités face à son énoncé. Mais quel est le but visent nos personnages-dictateurs à travers l'utilisation de la promesse ? Quel comportement adoptent-ils face aux promesses faites ?

La promesse est l'acte illocutoire de la manipulation, nous ne voulons pas dire par là que nos personnages-dictateurs ne font pas de la manipulation quand ils font usage des autres actes illocutoires. Nous voulons juste signaler que c'est l'acte illocutoire qui montre ou qui exprime le mieux la manipulation faite par les orateurs. Si par le détournement de la valeur illocutoire de l'interrogation, le dictateur montre qu'il peut manipuler son auditoire, la promesse est l'acte par lequel il l'asseoit. L'acte de la promesse engage l'intégrité morale du personnage-dictateur. Car, étant un personnage public et d'autorité, son auditoire n'a aucune raison de douter de lui. Dans nos textes corpus, le dictateur ne se sent nullement engagé par ses promesses. Il les fait sans aucune intention de les tenir et cherche par là juste à rallier le peuple à sa cause. La promesse dans l'intervention du dictateur a pour seul but de servir son image. C'est, à notre avis, dans le cas du personnage-dictateur, l'acte illocutoire autoréflexif par excellence, construit par le dictateur, pour servir le dictateur et son image. Il sait au moment même où il fait cette promesse qu'il ne la tiendra pas, et l'auditoire aussi le sait, ce qui annihile la valeur de cet acte illocutoire car, en réalité, il n'est dirigé vers aucun interlocuteur, sinon vers le personnage même du dictateur.

Le fait que l'acte illocutoire de la promesse ne soit en réalité dirigé vers aucun interlocuteur, ou mieux, n'intéresse aucun autre interlocuteur que le dictateur lui-même, confirme notre hypothèse de base, hypothèse selon laquelle le dictateur discourt pour lui-

¹³⁸ SEARLE. 1982

même, étant son propre interlocuteur. Il ne tient pas compte de l'auditoire comme sujet ayant des qualités et des compétences discursives. Bien qu'au cours de l'échange, les différents actants occupent à tour de rôle la place d'interlocuteur, puis de locuteur, le dictateur ne permet pas, toujours, cette interchangeabilité, occupant à lui seul les places d'interlocuteur-locuteur. Ce manque d'interchangeabilité est une entrave à la mobilité du sens. C'est un fait que nous démontrerons dans un prochain chapitre.

Nous voulons mettre en évidence la mauvaise foi de nos personnages-dictateurs face à leur discours, et les promesses non tenues de ces derniers sont la manifestation par excellence de cette mauvaise foi. Celle-ci ne vient pas du fait que les promesses ne soient pas tenues. Car, il peut arriver à tout le monde de faire des promesses et de ne pas les tenir parce qu'un événement imprévu nous en aurait empêché. Ici, nos dictateurs font preuve de mauvaise foi parce qu'ils ont déjà décidé au moment même où ils font ces promesses de ne pas les tenir. La promesse du personnage-dictateur n'a qu'une valeur argumentative, même s'il décide de ne pas la tenir, elle est là pour servir son argumentation. Elle est donc dirigée vers lui-même. Ce qui est paradoxale car, tout discours argumentatif, comme nous allons le voir a une visée persuasive. Ce fait vient juste mettre en exergue l'ambiguïté du personnage dictateur. Ambiguïté dont il sera question plus tard dans notre analyse.

Que peut-on dire de la valeur que nos personnages-dictateurs accordent aux souhaits ? Pour qui sont-ils émis et comment servent-ils la construction du sens de nos chefs d'Etat dictateurs ?

Nos personnages-dictateurs émettent rarement des souhaits et quand ils le font, ceux-ci sont émis pour eux-mêmes et ne concernent en aucun cas l'amélioration des conditions de vie du peuple. Ils peuvent souhaiter à haute voix que les choses s'améliorent et même le promettre, mais le font-ils sincèrement ? Dans ce cas, des actes qui témoignent de la sincérité de leurs souhaits suivraient, ce qui est loin d'être le cas. Le souhait du dictateur, celui émis à voix haute fait, lui aussi, partie du processus de manipulation du peuple par nos personnages-dictateurs. Il a la même valeur discursive que la promesse : une valeur argumentative. C'est un acte qui se propose d'enrichir une argumentation qui, nous le verrons semble s'enrichir en s'entourant de toutes les qualités qui font d'un discours un discours argumentatif. Et nous avons noté, de façon générale, que les actes de langage dans le discours du Président-dictateur n'ont que cette valeur. Il peut y avoir une autre valeur, mais les principales restent surtout

Scénique et argumentative. La valeur morale est loin de faire l'unanimité des principaux actes de langage dans le procédé discursif et argumentatif du Président-dictateur.

I.B. Valeurs discursives des énoncés performatifs

Les énoncés performatifs dans le discours des personnages-dictateurs ont une valeur tronquée, leur détournement fait partie de la construction d'une stratégie discursive établie par le dictateur. Ces énoncés et le détournement qu'en font les dictateurs ne servent que l'intérêt de leurs discours. Ils servent une argumentation creuse car, vu leur position et la manière dont ils gèrent le pays dont ils ont la charge, c'est une argumentation vaine. Leur attitude face à leur auditoire et à leur énoncé démontre l'"inutilité" de leur argumentation. Argumenter exige de tenir compte de l'auditoire, en tenant compte de ses réactions. S'il y a argumentation dans le discours politique de nos chefs d'Etat dictateurs, c'est une argumentation qui leur est destinée. Car cette argumentation ne tient pas compte de la présence de l'auditoire qui, une fois de plus, est relégué au statut de simple spectateur. Nous avons fait le constat selon lequel, nos chefs d'Etat dictateurs n'attendent aucune réaction, physique ou discursive, de la part de l'auditoire. Ce fait tend à confirmer le fait que le discours du dictateur est un discours qui lui est destiné et qui ne vise pas l'auditoire.

I.B.1 La valeur des ordres et des interrogations

Les ordres et les interrogations servent de miroir à nos personnages-dictateurs, ils leurs renvoient leur propre image, la manière dont ils sont perçus par leurs collaborateurs, par le peuple et même par les membres de leur famille. Nous pouvons dire que la gestion du peuple par nos personnages-dictateurs, ou leurs réactions, sont guidées par la manière dont ils sont perçus par le peuple; ce qui crée une relation de dépendance de la part du dictateur. Les ordres, les interrogations, et surtout, les réponses qui sont donnés à ces derniers renvoient aux personnages-dictateurs l'image d'un dominant, ils lui renvoient l'image d'un dirigeant qui a su asseoir son autorité. Les personnages-dictateurs ont besoin de cette confirmation. Pour l'avoir, ils rusent et manipulent. Leur pouvoir est d'ailleurs fondé sur cette manipulation. Nos personnages-dictateurs ont besoin de cette confirmation renvoyée par leur interlocuteur pour exister. Ce besoin d'exister à travers son interlocuteur est plus marqué chez le dictateur de ROA BATOS au contraire du dictateur d'ASTURIAS, de LOPES ou même de LABOU

TANSI qui utilisent l'ordre de façon plus mesurée et modérée. Les ordres et les interrogations, dans le discours du dictateur, ne jouent aucun rôle argumentatif, leur rôle est purement discursif et scénique. Ils ne répondent pas à la demande d'une information, ne servent pas à relancer le débat, qui est notons-le, presque inexistant. La valeur réelle de l'ordre et de l'interrogation est à chercher dans la stratégie politique du chef d'Etat dictateur. En effet, ces actes de langage ne servent pas l'argumentation d'une stratégie discursive qui aurait pour but la conviction de son auditoire, elles permettent au personnage dictateur d'asseoir une politique de gestion du pays basée sur la culture de la peur, dans le but de servir sa tyrannie.

I.B.2 La valeur des souhaits et des promesses

Si les ordres et les interrogations ont pour vocation d'établir et de fortifier le caractère de personnage dominant du Président-dictateur, les promesses et les souhaits, eux, ont l'effet contraire. En effet, ils ont pour but d'adoucir la tyrannie dont fait preuve le Président de la République. Les souhaits dans nos textes corpus n'ont de réelle valeur que pour le dictateur lui-même et non pour le peuple. Si ces souhaits sont émis à haute voix, ils ne trouveront jamais de réalisation. Tous ces actes illocutoires ont cependant un point commun : ils servent tous de miroir et réfléchissent au personnage-dictateur sa volonté de diriger et d'être reconnu comme le chef suprême. Effectivement, d'une part, ils se complètent et font partie de la stratégie de communication de nos chefs d'Etat dictateurs ; d'autre part, ils traduisent les capacités de manipulations dont ils font preuve.

Les énoncés performatifs directs, comme nous les appelons, ont une valeur réfléchissante. Ils agissent comme un miroir dans lequel le Président-dictateur peut contempler l'étendue de sa tyrannie, de sa domination, de son autorité... Ces actes mettent en évidence les capacités manipulatoires d'un dictateur qui a inscrit son discours dans une dynamique qui vise à faire naître la peur chez ses différents interlocuteurs. En réalité, le personnage-dictateur n'est pas certain de la manière dont il devrait traiter son auditoire. Car, si par l'utilisation des interrogations et des ordres directs, il semble asseoir son autorité, il éprouve néanmoins le désir de manipuler en utilisant l'acte de langage de la promesse qui engage moralement. Mais là encore, il s'agit d'un engagement qu'il ne compte pas respecter.

Le parcours interprétatif des actes de langage est fonction de l'intention, de la direction que donne le personnage-dictateur à ces actes de langage. En effet, le peuple s'inscrit dans un parcours interprétatif dont la direction est orientée et dirigée par le dictateur. Le parcours est entravé par la tyrannie exercée par le dictateur. La connaissance encyclopédique, qui n'est presque jamais renouvelée, qui est donc préconstruite, permet un parcours interprétatif qui est en accord avec les souhaits "interprétatifs" du personnage-dictateur.

Quant aux interrogations et aux ordres, leur polyvalence perlocutoire permet au Président-dictateur de se dégager des engagements qu'impose son énoncé. Il peut remettre en cause, à la fin du parcours interprétatif, la mauvaise interprétation de l'auditoire. Nous pensons d'ailleurs que c'est la principale raison d'être de ces actes de langage à valeurs perlocutoire et illocutoire polyvalentes.

II. Les actes performatifs indirects

Tout discours a une visée performative, il a pour but d'influencer l'auditoire d'une façon ou d'une autre. Il existe des actes de langage qui sont par essence performatifs et d'autres dont le caractère performatif n'est pas nécessairement apparent. Pour ce genre d'énoncé, la force illocutoire et le caractère performatif se construisent sur la base du contrat tacite conversationnel et social, qui a pour point de départ la connaissance encyclopédique. Nous avons relevé, au cours de la lecture de nos textes corpus, des énoncés qui n'ont en rien l'apparence des énoncés performatifs mais, qui se comportent dans le texte comme s'ils l'étaient. C'est ce type d'énoncés que nous avons appelés des « performatifs indirects » ou « implicites ». Il s'agit des ordres et des interrogations qui n'ont en rien l'apparence des tournures interrogatives ou encore des ordres qui ne sont pas formulés à travers des phrases injonctives mais, qui nécessitent des interlocuteurs qu'ils apportent une information souhaitée par nos chefs d'Etat dictateurs ou qu'ils agissent comme cela est suggéré par l'énoncé. Ces énoncés ont un but bien précis dans le discours du chef de l'Etat.

Dans ce genre d'énoncé, la connaissance encyclopédique crée une complicité interprétative qui ne laisse aucun doute à l'interlocuteur face aux désirs et aux souhaits du Président de la République. Ces énoncés peuvent avoir l'aspect d'un conseil, d'un

avertissement, d'un souhait émis par le Président-dictateur. Ils exigent de l'interlocuteur qu'il fasse un effort interprétatif supplémentaire et font appel au contrat tacite établi par la connaissance encyclopédique. C'est lors de ces énoncés que les *ethos* prédiscursif et oratoire jouent un rôle important et influencent les capacités interprétatives de l'auditoire. La valeur illocutoire de ce genre d'énoncé n'est pas à chercher dans la manière dont ils sont formulés, elle est à chercher dans le contrat tacite de communication. Contrat qui régit même la crédibilité et la légitimité discursive de nos chefs d'Etat dictateurs en même temps qu'il conditionne et subjectivise les qualités et les compétences interprétatives de l'auditoire. Nous allons donc nous intéresser à ce type d'énoncé dans le but de comprendre comment est organisé le parcours interprétatif de l'auditoire. Cette étude nous permettra aussi de mettre en évidence certains aspects des compétences discursives de nos Présidents-dictateurs dans le but de comprendre comment eux-mêmes, ainsi que l'auditoire collaborent à la construction et à l'élaboration du sens de leur discours. Cette analyse commencera donc par une identification de quelques performatifs indirects dans nos textes corpus. Ensuite, nous mettrons en évidence leur but dans le discours. Enfin nous allons essayer de montrer comment ils servent nos Présidents dictateurs dans l'acquisition de leur crédibilité discursive et la construction de leur autorité en tant que personnage à la fois public et d'autorité. Le but est d'établir le caractère manipulateur de ce genre d'énoncé, et finalement, celui du Chef de l'Etat. Nous initierons cette étude par celle des interrogations qui n'ont pas l'apparence de celles-ci, mais qui, dans le discours ont la valeur illocutoire des interrogations. Ensuite, il sera question des promesses de nos présidents-dictateurs. Nous avons déjà abordé dans ce chapitre la question des promesses, c'est pourquoi nous voulons préciser que cette partie a pour but l'étude des promesses qui n'en ont pas l'apparence, celles pour lesquelles il n'y a aucun engagement moral de la part des chefs d'Etat dictateurs. Et enfin, nous allons nous intéresser aux ordres indirects et à leur valeur illocutoire et perlocutoire.

II.A. Des interrogations détournées

Il y a deux types d'interrogations dans le discours présidentiel : le premier type est celui que nous avons appelé interrogation directe. Il s'agit d'une interrogation dans sa forme et son apparence. La position des mots dans la phrase, la construction de la phrase et le ton nous renseignent sur la nature de l'énoncé que nous avons en face de nous. Il y a un second type, et c'est celui qui nous intéresse dans ce sous-chapitre, c'est celui qui ne correspond pas à

la description canonique d'une interrogation, mais qui pourtant, joue le rôle de celle-ci. Dans ce cas, c'est la complicité existant entre le Président-dictateur et son auditoire qui permet à ce dernier de l'interpréter comme telle. En général, ces interrogations sont exprimées à l'aide des souhaits et utilisent des formules telles que « j'aimerais », « je souhaiterais », « *me gustaría* », « *quisiera que* », ... Ces tournures bien que ne correspondant pas à la description reconnue à la tournure interrogative, correspondent à une demande et exigent donc de l'interlocuteur qu'il fournisse des éléments de réponse. C'est cette mise en obligation de son auditoire par le personnage-dictateur qui constitue l'objet de notre interrogation et qui, de fait, nous renseigne sur le type d'assertion, ou du moins, sur la manière dont elle est perçue par l'interlocuteur.

Il s'agit de voir comment la complicité due à la connaissance encyclopédique permet à l'auditoire d'interpréter un énoncé qui ne ressemble pas à une interrogation canonique, comme telle. L'énoncé qui suit illustre bien nos propos :

-Ah d'accord ! Tu as perdu la peau. Tu aurais pu savoir que le pouvoir blesse.
-Monsieur le Président à vous de savoir qu'ici-bas tout finit par blesser¹³⁹.

Pour faire suite à l'avertissement du personnage-dictateur qui arrive un peu tard, Campalousca lui répond comme s'il avait été soumis à une interrogation. Dans cette conversation entre Campalousca et le Président-dictateur, c'est la complicité née de la connaissance encyclopédique qui lui permet d'interpréter l'assertion du Président comme une interrogation et de lui fournir l'information souhaitée. Bien que cette information soit donnée de façon ironique. Le dictateur de ROA BASTOS aussi utilise, bien que très rarement, cette forme d'interrogation :

¡Cuánto más le habría valido al país que estos parásitos de la pluma hubieran sido buenos aradores, carpidores, peones, en las chacras, en las estancias patrias, no esta plaga de letricidas peores que las langostas ! Excelencia son más cde ocho mil escribientes, y hay un solo pasquín¹⁴⁰.

Dans ce bout de conversation que nous venons de citer, Patiño fait suite au souhait du Président de la République comme s'il s'agissait d'une interrogation. Il s'agit dans cet énoncé

¹³⁹ LABOU TANSI 1981 : 55

¹⁴⁰ ROA BASTOS 2005 :118

d'une exclamation et d'un souhait émis par le dictateur qui voudrait que le temps et l'intelligence mis pour la rédaction des pasquins soient utilisés pour le bien et le progrès de la Nation. En réponse à cette exclamation exprimée à voix haute, Patiño apporte une information au personnage-dictateur. Information qui résulte elle aussi d'un constat, comme ce fut le cas de l'"interrogation" du dictateur. Dans les bouts de conversation signalés précédemment, c'est l'*ethos* extra-discursif qui permet à nos différents orateurs de soumettre leur auditoire en les mettant dans une situation d'obligation. L'assertion du personnage-dictateur est interprétée comme une interrogation à laquelle ils se sentent contraints de donner une réponse. Dans ces cas ici analysés, ce n'est pas le caractère interrogatif de la phrase qui met l'auditoire dans une position d'obligation, étant donné que ce caractère interrogatif n'est pas apparent, on pourrait même dire qu'il est inexistant. L'auditoire, dans ce cas, doit chercher la valeur illocutoire et perlocutoire de cet énoncé dans l'image et la construction mentale qu'il se fait du personnage-dictateur. Nous sommes donc face à une assertion qui ne ressemble pas à l'idée que nous nous faisons d'une interrogation canonique, mais devant laquelle l'auditoire se comporte comme s'il lui avait été demandé un apport d'informations.

Cette interprétation faite aux assertions de nos personnages-dictateurs par l'auditoire, n'engage que l'auditoire lui-même. En effet, même si l'*ethos* extra-discursif étudié en première partie peut permettre ce genre de comportement de la part de l'auditoire, c'est un comportement qui résulte du seul fait de l'auditoire. Nous avons, dans ce fait, une illustration parfaite de l'importance de la complicité encyclopédique et de la manière dont elle subjectivise le parcours interprétatif. Le sens résulte, dans ce cas, non de la valeur illocutoire apparente due à la position des mots dans la phrase, et encore moins de la forme de l'assertion, mais de la subjectivité de l'interprétant qui fait intervenir, en plus de ses compétences interprétatives, la connaissance et la complicité qu'il a avec son interlocuteur. Le détournement de l'interrogation n'est pas à attribuer au personnage-dictateur, qui de fait, dans ce cas, n'adresse aucune interrogation. S'il y a détournement, c'est de la part de l'auditoire qui interprète l'assertion du dictateur comme une interrogation à laquelle il se sent obligé de répondre.

Le constat qui peut être fait suite à cette "erreur" d'interprétation de l'auditoire est celui du conditionnement de l'auditoire par l'*éthos* extra-discursif du personnage-dictateur. Les conditions psychologiques de réception du discours influencent son interprétation en indiquant à l'interprétant une direction à son parcours interprétatif. Bien qu'il n'y ait pas

manipulation de la part du dictateur dans ce cas, nous pouvons encore dire qu'il est, malgré lui, l'artisan du sens dans la mesure où il influence par ses *ethos* extra-discursif et discursif la direction interprétative de l'auditoire. Il a pré-conditionné le travail d'interprétation, de son discours en installant les conditions d'émission et de réception du discours qui guident son auditoire vers la direction interprétative qu'il choisit d'adopter. Ce fait confirme l'hypothèse selon laquelle le personnage-dictateur travaille tout seul à la construction du sens de son discours.

Dans le cas que nous venons d'analyser, nous avons noté la manière dont l'auditoire est influencé par ce qu'il sait du dictateur. Le sens du discours du personnage-dictateur semble ainsi prédéfini, et l'auditoire n'a plus qu'à se glisser dans cette prédéfini-tion du sens et ajuster son interprétation à la manière dont le personnage-dictateur voudrait que le discours soit interprété, ce qui tend à confirmer l'hypothèse selon laquelle le sens du discours du dictateur serait déjà prédéfini par le dictateur lui-même. L'auditoire n'apporte pas sa part collaborative à la construction du sens de ce discours.

Il y a un paradoxe dans le cheminement interprétatif du discours du dictateur par l'auditoire. En effet, on pourrait penser que l'interprétation du discours du dictateur par l'auditoire est subjectivée d'abord par la connaissance qu'a l'auditoire du personnage-dictateur ; ensuite, par la représentation mentale qu'il se fait du dictateur ; et enfin, par les conditions sociales et psychologiques d'émission et de réception du discours. En réalité, ce qui subjectivise cette interprétation est l'attitude même du personnage-dictateur, qui oriente le parcours interprétatif. En définitive, c'est le dictateur qui indique, consciemment ou non, la direction interprétative à suivre. Nous constatons que, que ce soit de façon inconsciente ou non, le dictateur ne travaille que très rarement en collaboration avec son auditoire pour parvenir à élaborer un sens à son discours. Ce que nous disons ne signifie pas que les éléments cités en amont, c'est-à-dire la représentation mentale, les conditions psychologiques d'émission du discours... donc l'*ethos* de façon générale ne participe pas au travail de décodage, d'interprétation et de construction du sens. Il faut préciser que ces éléments jouent un rôle dans ce travail de production du sens. Leur collaboration à la production du sens est amoindrie par le fait que le sens semble déjà prédéfini et surtout préconstruit.

Ce constat qui vient d'être établi fait naître une interrogation : quel est le véritable rôle de l'auditoire dans le travail de construction du sens ?

Nous avons établi préalablement que le rôle de l'auditoire se limitait à celui de miroir qui renvoie au Chef de l'Etat l'image de sa domination et de son autoritarisme sur le peuple. Il est vrai que la présence de l'auditoire peut avoir une importance scénique et valoriser la mise en scène discursive du Président-dictateur. Nous constatons, cependant, que par la "liberté" interprétative dont il fait parfois preuve, l'auditoire participe à la construction du sens, devenant lui aussi, dans une moindre importance que le Président-dictateur, artisan du sens du discours du dictateur. Il faut cependant noter que cette collaboration infime ne lui ôte pas le rôle et l'importance scénique qui lui sont de fait attribués par le dictateur. La participation majeure de l'auditoire en tant que personnage est surtout scénique et non discursive comme nous allons le démontrer tout au long de notre travail. Et une moindre participation discursive amoindrit également le travail de construction du sens. Ce fait semble contredire l'hypothèse selon laquelle le dictateur serait seul artisan du sens de son discours. Dans une mesure moins importante, l'auditoire apporte sa collaboration à ce travail de construction de sens.

Pour l'heure, nous allons nous intéresser aux promesses du dictateur, du moins aux promesses indirectes, celles qui n'utilisent pas la formule "je promets", celle que nous avons appelées les "non promesses". Comment fonctionnent-elles dans le discours de notre chef d'Etat et quelle est leur véritable rôle dans celui-ci ?

II.B. Les non promesses du dictateur.

Nos chefs d'Etat dictateurs ne s'engagent pas par leurs promesses. Ils évitent dans leur discours d'utiliser les verbes et les termes qui les engageraient par leurs promesses. Aussi, évitent-ils les verbes et expressions tels que "promettre", "faire la promesse de"... Pour faire des promesses, ils utilisent le futur de l'indicatif qui est une forme verbale moins engageante. Il n'y a pas une implication réelle du Président de la République au moment de l'émission de l'acte de promesse et ni même après celui-ci. Soit les énoncés suivants :

Ya daré la orden¹⁴¹.

Avec moi sera pas comme avant. C'est l'action qui comptera. Y aura la stabilité politique¹⁴².

¹⁴¹ ASTURIAS 2011 : 146

¹⁴² LOPES 2003 : 40

Ces énoncés sus-mentionnés sont des promesses des chefs-dictateurs. Elles sont exemptes de tout engagement. Nous les avons appelées des non promesses parce que leur valeur n'est que discursive et pas morale. Elles servent le discours du dictateur dans sa visée persuasive, mais ne l'engagent pas moralement. Ce manque d'engagement du dictateur par rapport à un type de promesse illustre le degré de manipulation du dictateur par son discours. Le dictateur, par ses promesses, engage le parcours interprétatif de l'auditoire qui se retrouve seul responsable de son travail de décodage et d'interprétation, assumant ainsi la responsabilité du sens qui pourrait en découler. Ce fait vient contredire ce qui a été dit plus haut quant à la participation de l'auditoire dans le travail de construction du sens. Et donc, par ricochet, l'hypothèse que nous avons formulé dans notre introduction à ce travail.

Il y a cependant des exceptions à cet usage des promesses. Nous avons noté par exemple un manque d'engagement par la promesse chez le dictateur de ROA BASTOS et de LABOU TANSI. Le discours des dictateurs de BASTOS et de LABOU TANSI est essentiellement au passé, ces personnages ne font donc aucune promesse comme c'est le cas de nos autres dictateurs qui adaptent leurs discours à leur désir. Nous avons également noté une grande utilisation des temps du passé dans leur discours lorsque celui-ci a une visée argumentative et une forte utilisation du futur lorsqu'il est question d'un discours que nous qualifierons de « discours auto réflexif ». C'est-à-dire, un discours sur lui-même. En effet, dans ce genre de discours, le personnage-dictateur énonce des promesses qu'il se propose de tenir tout au long de son mandat présidentiel. Mais sont-elles seulement tenues ? Quoi qu'il en soit, elles ne sont pas proférées dans ce but.

Les promesses dites implicites n'ont donc aucune valeur morale chez nos personnages-dictateurs. Leur valeur est surtout discursive. Elles permettent au personnage-dictateur de se défaire des engagements qu'il contracte pendant l'émission de ces promesses, dans le sens où leur interprétation comme telles dépend encore une fois du seul parcours interprétatif de l'auditoire. A partir du moment où la responsabilité du Président-dictateur n'est pas engagée dans ce parcours interprétatif, il s'offre encore une fois un bouclier derrière lequel se retrancher si des comptes lui étaient demandés face au non accomplissement de ses promesses.

L'auditoire se retrouve, encore une fois, seul responsable de la construction du sens du discours du Président-dictateur. Cela est paradoxal car, la ligne conductrice fixée par le

dictateur lui-même vise à refuser à l'auditoire toute collaboration au travail d'élaboration du sens. C'est un point sur lequel nous nous pencherons plus longuement en troisième partie. Pour l'heure, nous limiterons à faire le constat de ce paradoxe entre le souhait du dictateur quant à la construction du sens et de ce qui se passe réellement dans les faits.

Ce fait vient corroborer l'hypothèse selon laquelle, le dictateur manque de conviction par rapport à son discours, et qu'il faudrait qu'il en soit lui-même convaincu pour convaincre l'auditoire. Ce manque d'engagement est un moyen de fuir un discours par lequel lui-même ne serait pas convaincu et de laisser à l'auditoire le soin de lui apporter un sens qu'il finira finalement par adopter si l'interprétation qui en est faite sert le but poursuivi par son discours : la reconnaissance de son discours comme un discours d'autorité et l'acceptation de sa crédibilité discursive. Le sens du discours du dictateur pâtit finalement de ce manque d'engagement et de conviction.

II.C. Le statut particulier des ordres

Dans le cas des ordres détournés, ils ont souvent l'apparence d'un conseil ou d'une suggestion. Le président-dictateur donne l'impression de suggérer quelque chose ou de donner un conseil. Dans ce cas encore, la connaissance et la complicité liée à l'*ethos* préalable joue un rôle très important dans le décodage et l'interprétation de ce genre d'énoncés. Et là, le sens dépend encore une fois de l'auditoire. Mais à la différence des interrogations et des promesses dites indirectes, il y a un réel engagement dans les ordres émis par le président-dictateur. Ce sont des énoncés qui sont assumés par nos chefs d'Etat dictateurs.

De façon générale, nous avons noté au cours de nos lectures que seuls les ordres étaient assumés pleinement qu'ils soient directs ou implicites, c'est pourquoi nous leur réservons une analyse en dehors des autres actes du langage. L'ordre tout comme l'interrogation met son récepteur dans une position d'obligation et de choix, mais à une échelle plus importante que cette dernière. En effet, dans le cas de l'ordre, le choix que nous faisons nous engage à nous soumettre ou au contraire à démontrer notre opposition face à un éventuel désir de nous soumettre de la part de notre interlocuteur. L'ordre est donc l'acte de langage de la soumission, c'est celui par lequel le président-dictateur montre son ascendance

sur son auditoire. Et pour que cette suprématie soit manifeste, le discours qui l'accompagne doit être énoncé clairement, de façon à ne pas permettre de doute sur les désirs du personnage-dictateur. Nous avons ainsi noté au cours de la lecture des textes corpus des expressions telles que "je t'ordonne", "j'exige", "je vous demande", "te ordeno", "exijo", "te mando"... qui traduisent la volonté du dictateur de soumettre, et qui montrent en même temps qu'il attend que sa demande soit exécutée sans aucune objection de la part de l'auditoire. Mais ces ordres ne sont pas toujours précédés de ces expressions. Ils peuvent être énoncés de façon plus nuancée sans faire intervenir les différentes formules relevées plus haut. Il s'agit dans ces cas des ordres dits implicites. Ces ordres sont clairement interprétés comme tels par l'auditoire, car le ton du discours et la connaissance encyclopédique ne laissent pas de doute sur la nature de ce genre d'énoncé. Pour illustrer ce fait, nous avons relevé les énoncés qui suivent :

Alors, qu'on me les sorte tous immédiatement¹⁴³.

Te ordeno que me tiendas la tuya¹⁴⁴.

Cópiala íntegra, es bueno que se enteren de ella mis sátrapas de hoy. Los de ayer. Los de mañana¹⁴⁵.

¿Y qué ? ¡Traiga lo que sigue !¹⁴⁶

Vaya usted mismo, general ; presente a la viuda mis condolencias y hágale entrega de esos trescientos pesos que le manda el Presidente de la República para que se ayude en los gastos del entierro¹⁴⁷.

Les occurrences sus-mentionnées se présentent sous deux formes. Une première forme où il est mis en évidence le type d'assertion et une deuxième moins évidente et qui implique de la part de l'auditoire un travail supplémentaire de décodage et d'interprétation. Pour pouvoir interpréter ce genre d'énoncé, l'auditoire, en plus de la connaissance encyclopédique, doit faire également appel aux différentes compétences linguistiques acquises au cours de son parcours. Compétences linguistiques qu'il a en partage avec le président-dictateur.

Le fait que les ordres soient les actes de langage assumés par le Chef d'Etat dictateur, nous démontre clairement les intentions du personnage-dictateur, pour qui le discours est le moyen d'imposer son autorité. Cette autorité est imposée à travers deux discours comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

¹⁴³ LOPES 2003 : 233

¹⁴⁴ ROA BASTOS 2005 : 156

¹⁴⁵ ROA BASTOS 2005 : 222

¹⁴⁶ ASTURIAS 2011 : 144

¹⁴⁷ Idem: 146

Les actes illocutoires indirects ont une double valeur dans le discours de nos personnages-dictateurs. La première valeur est à chercher dans le désir du Président de la République de ne pas prendre ses responsabilités face à son discours. En effet, si l'auditoire peut décoder et interpréter le contenu du discours du chef de l'Etat, cette interprétation n'engage que l'auditoire seul. Le personnage-dictateur peut se défendre si un jour, ses promesses lui sont rappelées. La deuxième valeur est à chercher dans sa stratégie discursive et argumentative. En effet, ces énoncés indirects servent son argumentation et son discours dans la mesure où elles constituent la base de la manipulation du dictateur et contribuent de façon significative à élaborer ce programme de manipulation.

Au cours de ce chapitre nous nous sommes interrogée sur la valeur discursive des énoncés performatifs dans le discours politique du dictateur. Plusieurs constats ont été faits. Notamment, celui de l'interchangeabilité des ordres et des interrogations dans le discours du dictateur et de la polyvalence de leur valeur illocutoire et perlocutoire. Nous nous sommes ensuite interrogée sur le conditionnement de la construction du sens par ces énoncés performatifs. Et enfin, nous avons réfléchi aux actions attendues par le dictateur de la part de l'auditoire lorsque ces énoncés performatifs étaient proférés. Nous avons essayé d'apporter des réponses à ces interrogations en faisant une analyse de ces énoncés performatifs.

L'ordre et l'interrogation peuvent être interchangeables dans le discours du dictateur. Nous disons "interchangeables" car, nous avons relevé des situations où un ordre pouvait fonctionner comme une interrogation et une interrogation fonctionner comme un ordre. Nous avons donc conclu à un détournement de la force illocutoire des ordres et des interrogations dans le discours du dictateur. Ces deux actes illocutoires se dotent ainsi d'une polyvalence dans leur rôle discursif. Mais le rôle de ces deux actes illocutoires ne se limite pas à une simple interchangeabilité de leur valeur discursive dans le discours du Président-dictateur. Elles se vêtent parfois d'autres valeurs telles que la menace, elles aident aussi le personnage-dictateur à s'affirmer comme tel, et enfin, elles permettent aussi au personnage-dictateur de prendre à témoins.

Parlant de l'importance de ce détournement, nous avons pensé qu'il traduisait une prise de distance du dictateur par rapport à ce qu'il énonce. Prise de distance qui lui offre l'occasion de se retrancher s'il était un jour mis face à ses lacunes argumentatives. L'ordre et l'interrogation traduisent un désir de reconnaissance de la part du Président-dictateur. Il voudrait, par l'utilisation de ces actes de parole, et surtout par le détournement qu'il en fait, montrer à quel point l'auditoire lui est acquis et qu'il lui accorde la considération et la déférence qu'exige sa position de chef.

Un autre constat qui a été fait au cours de la rédaction de ce chapitre est celui de la relation de dépendance entre le dictateur et le peuple. Pour être plus précise, nous dirons de la dépendance du dictateur envers le peuple. C'est grâce à cette relation de dépendance que le personnage-dictateur se construit comme tel. Le peuple, par son attitude, pourrait conditionner ou non, la prise de position du dictateur en tant que chef tyrannique. C'est donc ce même peuple qui positionne le dictateur comme tel par l'attitude qu'il choisit d'adopter face au

discours du dictateur. La construction du personnage-dictateur comme dictateur et Chef tout-puissant est donc fonction de l'image que lui renvoie le peuple.

Enfin, que peut-on dire de la valeur illocutoire des énoncés performatifs dans le discours du dictateur ?

Cette valeur dépend du type d'énoncé, bien que le but des différents énoncés soit le même. Dans le cas des ordres et des interrogations, il s'agit d'un rôle réfléchissant. En effet, ces énoncés ont pour vocation de réfléchir au Président-dictateur la manière dont il est perçu par le peuple. Ils lui renvoient l'image d'un chef tout-puissant et tyrannique. Image qui est celle qu'il transmet lui-même au peuple et que ce dernier lui renvoie. Dans le cas des souhaits et des promesses, nous dirons que leur valeur est surtout communicationnelle. Leur but dans la stratégie discursive du dictateur est d'adoucir quelque peu la tyrannie engendrée par l'abondante utilisation des ordres et des interrogations. Les souhaits et les promesses restituent au personnage présidentiel ce caractère "humain". Cette astuce discursive a pour but de lui faire gagner l'adhésion de l'auditoire qui peut, grâce aux souhaits et promesses, s'identifier à lui.

Chapitre VI : L'implicite et l'explicite dans le discours du dictateur

Au cours de la lecture de notre corpus, nous avons fait un constat selon lequel le dictateur avait deux types de discours ; il y a un qu'il assume -celui-ci est explicite- et un autre, implicite, dont il se décharge de toute responsabilité. Le dictateur, dans les œuvres qui servent de base à notre étude, manipule l'auditoire de façon à lui faire accepter son discours comme étant le sien. Il utilise pour cela un discours que nous qualifions d'implicite, qui nécessitera de la part des auditeurs, un travail d'interprétation plus laborieux. Car, comme nous l'avons signalé plus en amont, il arrive aussi que nos personnages-dictateurs exposent clairement leur pensée, sans avoir pour cela besoin d'utiliser d'artifices. Pour ce genre d'énoncé, le discours sera explicite. Le discours explicite ne laisse place à aucune équivoque. Les choses sont énoncées clairement. C'est un discours qui ne s'entoure d'aucune tromperie. Pour nous résumer, il convient donc de retenir que le discours explicite est clairement énoncé, bien que parfois il ne soit pas réellement l'objet du message, alors que le discours implicite se cache derrière des tournures qui pourraient obliger l'auditoire à exercer une gymnastique cérébrale afin de parvenir à un décodage et une interprétation plus ou moins satisfaisante pour les deux parties actantes.

L'implicite, dans le discours de nos personnages-dictateurs, et comme dans tout discours, joue un rôle ambivalent. Premièrement, il permet au sujet énonciateur d'émettre un point de vue ou une idée sans pour cela courir le risque d'être tenu pour responsable de ce qui a été compris. Deuxièmement, le même énonciateur peut sans grande difficulté se soustraire aux différentes objections que pourrait entraîner son énonciation¹⁴⁸. L'objectif du dictateur est de conduire son auditoire à penser que ce discours naît de sa pensée, d'un processus de réflexion et de raisonnement élaboré par sa pensée, ce qui permet justement au dictateur de se décharger de toute responsabilité face à la mauvaise interprétation que peut en faire l'auditoire.

Cette navigation entre ces différents modes d'expression engage l'interprétant –ici, le peuple et les collaborateurs du personnage dictateur- et leurs capacités interprétatives..., ce qui va éloigner l'auditoire du discours explicite car, il constitue l'essentiel, pour ne se

¹⁴⁸ MAINGUENEAU 1976 :135

concentrer que sur l'interprétation de ce qui est implicite. Les contenus implicites comme le dit GRICE :

ont en commun la propriété de ne pas constituer en principe le véritable objet du dire, tandis que les contenus explicites correspondent, en principe toujours, à l'objet essentiel du message à transmettre, ou encore sont dotés de la plus grande pertinence communicative¹⁴⁹.

Ainsi, pendant que l'auditoire cherchera à décoder le discours implicite, il passera sur ce qui est essentiel. Par le discours implicite, le personnage-dictateur prend possession de la pensée de son auditoire et le conduit exactement là où il veut tout en s'éloignant de l'objet même de son discours et ne l'assumant qu'à moitié ou pas du tout. Le dictateur, en utilisant ce type de discours, espère jouer sur les capacités d'interprétation de ses interlocuteurs. Il les conduit à penser, à croire...¹⁵⁰ Le dictateur chez ROA BASTOS joue très peu avec le discours implicite. Chez lui presque tout est explicite ; il se donne juste la peine de nier ce qui vient d'être affirmé.

I.Le discours implicite du personnage dictateur

Dire une chose de façon implicite, c'est donc suggérer à son auditoire une interprétation de son discours. L'une des particularités du discours de nos dictateurs de fictions est de laisser sous-entendre des faits et des propos, ils conduisent exactement leur auditoire là où ils veulent, le conduisent à penser exactement ce qu'ils veulent. Ils poussent ainsi leur auditoire à interpréter leur discours, interprétation qui plus tard n'engagera que leur interlocuteur car, ils peuvent toujours arguer que ce n'est pas ce qu'ils avaient voulu dire, laissant leur interlocuteur seul responsable de leur interprétation. Nos personnages-dictateurs disent les choses sans vraiment les dire, ils les laissent entendre. Il y a plus de suggestion que de dit. C'est cet état de chose que nous constatons dans les énoncés suivants qui suggèrent plus qu'ils ne disent :

a)seulement, nous les militaires sommes des hommes d'action. Pas trop réfléchir. Faut que ça saute. Faut que les gens sentent qu'il y a du changement¹⁵¹.

¹⁴⁹GRICE,in KERBRAT-ORECCHIONI 1986 :21

¹⁵⁰ KERBRAT-ORECCHIONI 1996 :22

¹⁵¹ LOPES 2003:40

a') Aquí en el Paraguay, antes de la dictadura Perpetua, estábamos llenos de escribientes, de doctores, de hombres cultos, no de cultivadores, agricultores, hombres trabajadores, como debía ser ahora lo es¹⁵².

b) Avec moi ce ne sera pas comme avant. Avec moi plus de blablabla. De l'action, de l'action et toujours de l'action¹⁵³.

b') Como quien sabe todo lo que ha de saber y más, les iré instruyendo sobre lo que deben hacer para seguir adelante¹⁵⁴.

c) Y'aura la stabilité politique. Plus d'opposition¹⁵⁵.

c') Les quema la sangre que haya asentado, de una vez para siempre, la causa de nuestra regeneración política en el sistema de la voluntad general¹⁵⁶.

En a), Le personnage-dictateur pose dans un premier temps la proposition suivante : "Seulement, nous les militaires sommes des hommes d'action. Pas trop réfléchir". Cela sous-entend que les militaires se manifestent par des actions, ils ne perdent pas le temps dans la réflexion. Pendant que les autres se perdent en réflexion, eux ils posent des actes. C'est aussi une façon de demander au chef de prendre exemple sur les militaires et de ne pas trop réfléchir. Nous pouvons lire : "comporte toi comme un homme d'action, ne perds pas de temps en réflexion". Cette phrase est une assertion dans un premier temps, mais elle peut aussi être considérée comme un ordre : celui de prendre exemple sur les militaires. Ensuite, il pose dans un second temps la proposition suivante : "Faut que ça saute. Faut que les gens sentent qu'il y a du changement".¹⁵⁷ Dans cette deuxième proposition, il est sous-entendu que le changement passe par les actions et non par la réflexion. Mais on peut aussi en faire une autre lecture, la deuxième partie de a) est un ordre dans lequel nous pouvons lire : "on se dépêche, mais aussi que les choses traînent trop et vu qu'elles traînent, on ne constate pas le changement". Si nous décortiquons l'énoncé a), nous avons deux assertions qui ont valeur d'ordres, un ordre qui reste un ordre et enfin, une autre assertion qui a, elle aussi, valeur d'ordre.

En a'), notre personnage-dictateur minimise l'importance des intellectuels dans une nation. Selon lui, un Etat a besoin d'hommes travailleurs, d'hommes qui n'ont pas peur de se salir les mains, les intellectuels ne participant pas au développement d'un Etat. Et d'ailleurs, ce qui n'est que sous-entendu en a') devient explicite plus loin dans son énonciation : "*¿Qué*

¹⁵² ROA BASTOS 2005: 126

¹⁵³ LOPES 2003: 40

¹⁵⁴ ROA BASTOS 2005: 127

¹⁵⁵ LOPES 2003: 40

¹⁵⁶ ROA BASTOS 2005:126

¹⁵⁷ LOPES 2003:40

pueden significar aquí sus hazañas intelectuales ? Aquí es más útil plantar mandioca o maíz, que entintar papeluchos sediciosos"¹⁵⁸. Le dictateur sous-entend qu'un Etat d'hommes travailleurs fonctionnerait mieux qu'un Etat où il y aurait beaucoup d'intellectuels.

En b), le personnage-dictateur, sous-entend qu'avec les autres, tout était différent. Ses prédécesseurs s'illustraient par leurs promesses qui n'étaient jamais tenues. Lui, il fait des promesses qu'il tiendra. Ses promesses seront suivies par des actes concrets. "Avec moi, ce ne sera pas comme avant"¹⁵⁹, comprenons ma façon de gérer le pays sera différente de celle de mes prédécesseurs. "Avec moi plus de blablabla"¹⁶⁰ : nous comprenons je ne parlerais pas en vain, je ferai ce que je dis. Et la fin de l'énoncé vient confirmer ce qui est dit : je concrétiserai ce que je dis par des actions.

En b'), dans la première partie de son énoncé, le dictateur est celui qui sait tout et plus, en d'autres termes ses interlocuteurs ne savent pas car, ils sont ignorants et incultes, ignorance qui est confirmée dans la seconde partie de l'énoncé par l'utilisation du verbe *instruir*.

En c), Le dictateur donne à entendre qu'il ne permettra pas d'opposition politique comme ce fut le cas avec ses prédécesseurs. Le pays sera stable et pour lui, cette stabilité politique va de pair avec l'absence d'opposition. En d'autres termes, c'est l'opposition qui provoque l'instabilité en politique.

En c'), le dictateur met en évidence l'incapacité de ses détracteurs, incapacité qui est ici sous-entendue par les propos du dictateur, mais paradoxalement mise en relief par ses actes. En effet, selon le dictateur, s'il est critiqué, c'est parce qu'il a accompli ce qu'ont été incapables d'accomplir ses prédécesseurs. Ces derniers sont mis face à leurs échecs et n'ont plus d'autre moyen de défense. Le dictateur a apporté ce que ceux qui l'ont précédé n'ont pas su apporter au peuple, c'est la raison pour laquelle ils sont gênés, gêne et réussite que nous trouvons dans les propositions "*Haya asentado de una vez para siempre*" et "*Les quema la sangre.*"¹⁶¹

¹⁵⁸ ROA BASTOS 2005:127

¹⁵⁹ LOPES 2003 :40

¹⁶⁰ Idem : 40

¹⁶¹ ROA BASTOS 2005 :126

Dans tous ces énoncés, le dictateur ne dit les choses qu'à moitié quand il ne les laisse pas entendre. Si en a), un interlocuteur lui reproche de dire que les militaires sont stupides étant donné qu'ils ne réfléchissent pas et se contentent d'agir, il pourra toujours dire qu'il ne l'a jamais dit et que ses propos ont été mal interprétés. A qui l'accuserait en a') de ne pas vouloir d'hommes instruit pour collaborateurs, il pourra lui répondre en disant que ce n'est pas ce qu'il a dit, mais qu'il aimerait plutôt un Etat où les ouvriers et les intellectuels travailleraient en collaboration. Il pourra même ajouter que les deux peuvent cohabiter. En b) et en c), lorsqu'on lui demandera des comptes à propos des promesses qu'il a faites, il pourra prétendre n'avoir jamais fait ces promesses. Si en b' on l'accuse d'avoir dit que le peuple est ignorant, il pourra le nier.

Le discours implicite dans ces cas montre l'étendue du pouvoir manipulateur du dictateur. Il peut les conduire, les inciter à penser ce qu'il veut leurs faire croire tout en prétendant que c'est une construction qui naît de leur réflexion. L'interprétation par l'interlocuteur des contenus dits implicites de nos personnages-dictateurs passe par la falsification du contenu propositionnel. Nous les supposons implicites, car ils ne sont en réalité implicites que pour les interprétants, c'est-à-dire l'auditoire. Pour le dictateur, en revanche, le discours est clair et n'a pas d'autre valeur illocutoire que celle qu'il présente. Il faut lire entre les lignes des contenus propositionnels pour ressortir, et là encore c'est toujours selon l'auditoire, la valeur illocutoire des énoncés du dictateur. En réalité, la construction même de l'énoncé est faite de sorte que l'interlocuteur ne puisse l'interpréter autrement. Elle permet au dictateur de soutenir son contenu propositionnel et à son interlocuteur d'y voir une force illocutoire autre que celle que prétend transmettre le dictateur. Cela met en défaut l'interlocuteur car, c'est une interprétation qui l'engage lui et lui seul. On ne peut tenir les personnages-dictateurs pour responsables de l'interprétation que font leurs interlocuteurs de leurs discours. Bien qu'on pourrait soutenir que la connaissance encyclopédique, le contrat qui les lie les uns aux autres et la complicité qui pourraient exister entre eux favorisent une telle interprétation, elle n'est pas le gage absolu d'une interprétation exacte ou proche de celle voulue par le dictateur. Le discours implicite est donc une autre arme qu'utilisent les dictateurs pour manipuler l'auditoire.

I.A. Son but dans le discours du dictateur

Le discours implicite dans l'énoncé du dictateur sert de moyen de fuite, il est un rempart derrière lequel il peut se réfugier s'il lui vient à être mis face à ses propos. Le discours implicite est la preuve de la mauvaise foi de ce dernier. Car, il peut à tout moment démentir ce qui est dit en remettant en cause l'interprétation faite par ses interlocuteurs. Par cette négation, c'est tout le travail d'interprétation de son auditoire qui est remis en cause, le dictateur ne l'a jamais dit, les autres ont mal interprété ou n'ont pas du tout compris son message. L'utilisation du discours implicite, met ici, en évidence la capacité de manipulation du dictateur qui conduit son énoncé de façon à faire penser ou faire entendre certaines choses à son auditoire. Et, quand il est mis face à ses responsabilités, il rejette la faute sur son auditoire qui n'a pas su l'écouter, qui surtout, a fait une mauvaise interprétation de son discours, ou a commis l'acte de l'interpréter car son discours est fait pour être compris comme tel et non pour être interprété.

Le dictateur n'assume pas totalement son discours. Il éprouve le besoin de fuir et d'accuser son auditoire de mauvaise interprétation. Si le dictateur était lui-même convaincu de son discours, il n'éprouverait pas le besoin de s'en détacher. Son propos serait limpide et clair aux yeux de tous et surtout pour lui même. L'auditoire n'aurait pas besoin d'en faire une mauvaise interprétation au regard de sa clarté. En général, on ne peut fuir un discours sûr, un discours dont on est convaincu. Pour assumer son discours, le dictateur a, lui-même, besoin d'être convaincu de la véracité de son discours, il a besoin d'avoir confiance en ce qu'il dit pour pouvoir, ensuite, le dire clairement. C'est plutôt le phénomène inverse que nous constatons. Même s'il semble le dire avec beaucoup de conviction, même si son énonciation semble claire, le dictateur n'est pas certain de son discours, il n'est pas convaincu par ce qu'il dit. Si le contraire était vrai, il n'aurait pas besoin de fuir son discours, il énoncerait de façon explicite et n'aurait pas besoin de se cacher derrière des formulations visant à fuir ses responsabilités face à son discours. Le manque de conviction dont fait preuve le dictateur nous montre que la première personne à convaincre est d'abord lui-même. Il est le premier à convaincre de la crédibilité et de la légitimité de son énoncé. Ce fait vient confirmer notre hypothèse numéro cinq selon laquelle, souvenons-nous, le dictateur est la première personne à convaincre. Cette hypothèse se vérifie par le besoin qu'a le dictateur de parler de façon implicite et de fuir ainsi son discours. On peut dire qu'à l'exemple des autres participants au discours, le personnage du dictateur est lui aussi spectateur de son discours et attend être

convaincu par ce dernier. Son désir de convaincre avant d'être dirigé vers son auditoire est d'abord dirigé vers lui-même. Comme nous l'avons dit précédemment, lorsque nous avons établi nos hypothèses de recherche, le dictateur discourt pour lui-même. Bien qu'il se place dans les faits comme énonciateur, il a aussi une position de spectateur et surtout d'auditeur. Ce point de vue sera développé plus tard dans notre analyse lorsque nous confronterons le discours du dictateur à celui de ses co-énonciateurs.

I.B. Son interprétation

Le parcours interprétatif du discours du dictateur par son auditoire dépend de plusieurs facteurs parmi lesquels nous pouvons citer la connaissance que l'auditoire et l'orateur peuvent avoir l'un de l'autre ici, les personnages-dictateurs, les collaborateurs et le peuple. Le savoir culturel ou encyclopédique joue un rôle important dans le parcours interprétatif du discours aussi bien par l'orateur que l'auditoire. Si deux co-énonciateurs ont une culture commune, leur complicité sera plus grande. Cela rendra l'interprétation et le processus de décodage du discours beaucoup plus facile et diminuera du même coup les risques de mauvaise interprétation. Et enfin, ils doivent avoir en partage la langue qui est le vecteur de la pensée avant d'être transcrite en parole et ensuite en discours.

Dans cette optique, comment se construit alors le parcours interprétatif du discours politique du personnage-dictateur par son auditoire ? Comment le sens est-il produit ?

Ce que nous pouvons dire ici, c'est qu'il n'y a pas de réelle interprétation du discours politique du dictateur. Pour qu'il y ait interprétation, il faudrait qu'il y ait échange. Or, l'échange est justement ce qui fait défaut dans l'énonciation du personnage-dictateur. La première règle de discours n'est pas respectée, ce qui pourrait compliquer de la part de l'auditoire le processus de construction du parcours interprétatif. En effet, nous avons souligné dans notre introduction que les différents échanges au cours du discours -tour de parole entre un orateur et son auditoire- participait de la construction du sens du discours. Ce sont les différents va-et-vient entre les différents interlocuteurs qui construisent le sens d'un discours. Dans nos textes corpus, il n'y a que très peu de tours de parole, si bien que le contrat tacite qui régit tout discours en société est bafoué par l'un des actants, ici le personnage-dictateur, ce qui pourrait rendre difficile le parcours interprétatif de son auditoire. Nous ne

nions pas par nos propos l'existence d'un processus de décodage du discours du chef de l'Etat, il y a bien tentative de décodage du discours de nos présidents-dictateurs. Nous faisons le constat selon lequel cette tentative est affaiblie par le manque d'échange de tours de parole au cours de l'« échange ». Le manque de dynamisme conversationnel est une véritable entrave à l'élaboration du parcours interprétatif.

L'interprétation, dans ce cas, ne se fait que sur la base de la connaissance encyclopédique et non sur l'ensemble que constituent compétence linguistique et connaissance encyclopédique. Il n'y a pas suffisamment d'éléments permettant un travail d'interprétation élaborée de la part de l'auditoire.

Le manque d'une interprétation faite sur la base de l'ensemble des éléments nécessaires à une bonne interprétation du discours politique du dictateur par son auditoire, vient encore une fois confirmer notre hypothèse principale, hypothèse selon laquelle le discours de nos chefs d'Etat dictateurs est un discours pour eux. Le fait qu'il ne laisse pas l'auditoire se construire un parcours interprétatif, nous montre qu'il n'a pas besoin que son discours soit interprété et donc compris. L'auditoire sert, comme nous l'avons déjà mentionné, de miroir au dictateur. Il est là pour réfléchir le dictateur au moment même où il énonce et surtout l'auditoire est le réflecteur de l'autoritarisme du dictateur.

I.C. Valeur du discours implicite du dictateur.

Le discours implicite du dictateur sert de rempart au dictateur, c'est un discours qui n'en est pas un car, il lui donne une possibilité de retranchement au cas où il serait amené à se justifier sur son discours, à le prouver, à l'expliquer... Par contre, il a de la valeur pour son interlocuteur qui en fait une interprétation. En fait, c'est son interlocuteur qui lui donne une valeur de par son interprétation. La validité du discours implicite et jusqu'à son existence dépendent essentiellement du parcours interprétatif qu'en fait l'interlocuteur. En effet, dans la mesure où le personnage-dictateur peut se défendre d'avoir prononcé un tel discours, il n'existe plus que dans l'imaginaire de l'interlocuteur car il naît de son interprétation. Si pour le personnage-dictateur, ce discours n'existe pas, s'il n'a pas été prononcé alors il ne peut avoir de valeur. Le dictateur ne s'engage pas comme énonciateur dans ce discours implicite,

le fait qu'il l'utilise montre juste sa faiblesse et vient affaiblir le personnage fort qu'il veut bien présenter à ses interlocuteurs.

A notre avis, le discours implicite du dictateur a une valeur différente pour le dictateur lui-même et une autre pour son interlocuteur. Pour le dictateur, il a une valeur stratégique ; et pour son interlocuteur, il a une valeur discursive car, il l'aide dans son travail d'interprétation. Pour le personnage-dictateur, ce discours participe de la construction de sa stratégie de communication. Mais cette valeur discursive est annulée par la négation de ce même discours par le Président-dictateur lui-même.

Nous disons valeur stratégique parce qu'il l'aide à manipuler son auditoire car, même s'il prétend ne l'avoir pas prononcé, même si ce discours lui offre une porte de sortie, de par l'interprétation qu'en fait son interlocuteur, il existe bel et bien. Le discours implicite du dictateur fait partie de la construction de sa stratégie de communication et de la stratégie discursive. C'est donc une manipulation de plus qui l'aide à construire sa stratégie discursive, stratégie dont nous parlerons plus tard au chapitre VII. Nous avons dit, un peu plus en amont de notre travail, que le discours des chefs de l'Etat avait juste une valeur stratégique pour eux, cette valeur stratégique se construit par le refus de l'octroi de tours de parole à l'auditoire. Nous avons constaté qu'il refuse à son auditoire -et donc à son énoncé- la possibilité d'avoir une valeur autre que stratégique. Il n'a de valeur discursive que pour lui-même vu qu'il fait partie de sa stratégie de communication. Selon CHARAUDEAU (2005), « Le sens discursif d'un énoncé, on le voit dépend de la prise en compte de la situation dans laquelle il est produit (l'identité des locuteurs et interlocuteurs et la finalité de l'échange) et d'une inter discursivité (ensemble de discours que les sujets ont besoin de mobiliser) »¹⁶².

Si dans son discours le personnage tient compte de lui, ce qui est légitime étant donné qu'il est l'énonciateur, il ne tient pas compte de son auditoire et ce manquement à la première règle de toute communication se traduit par la négation de tours de parole. Il refuse, de cette façon, toute valeur discursive que l'auditoire pourrait percevoir ou donner à son discours, bien que finalement, l'auditoire finisse par lui accorder une valeur discursive et même sémantique.

¹⁶² CHARAUDEAU (2005) consulté sur internet sur le site de Patrick CHARAUDEAU

Par la négation de ce discours implicite, le dictateur met son interlocuteur dans une situation complexe et l'oblige finalement à accepter que ce discours naît de son interprétation, et qu'il ne saurait donc être vrai. Nous avons donc retenu que le discours implicite n'a pas de véritable valeur pour l'auditoire car, la possibilité de la lui accorder lui est refusée par le principal énonciateur qui impose, plutôt qu'il n'échange avec son auditoire, son discours. Cette valeur sémantique est aussi valable pour le discours explicite, mais dans une moindre mesure allons-nous dire. Comme nous allons le voir dans le point qui va suivre et qui concerne le discours explicite du dictateur et de sa valeur, ce discours a une valeur de garantie. Il est le garant de la bonne foi du personnage-dictateur et de sa crédibilité.

II. Le discours explicite du dictateur

Ce qui doit être dit par le dictateur sans aucune tournure et sans emphase est pleinement assumé par celui-ci et fait donc partie de son discours explicite. Il s'agit, en général, des parties du discours où le personnage-dictateur ne se trouve pas engagé de sa personne et encore moins moralement. Son intégrité s'en trouve ainsi sauvée. Et dans ce cas, il dit les choses clairement telles qu'elles doivent être dites. Il s'agit, en général, des ordres, des injures, des blâmes, des critiques... Nous dirons donc que le discours explicite du dictateur est principalement un discours de blâme et de reproche. C'est une espèce de discours de dénonciation et d'engagement. Engagement qui dénonce ce qu'ont fait les autres et qui fustige la manière dont ses prédécesseurs ont conduit le pays à la ruine. Notre propos est illustré par les occurrences suivantes qui sont autant de blâmes, d'injures et de reproches à l'égard de ses prédécesseurs et de l'opposition :

Les politicards ont conduit le pays au bord de la ruine¹⁶³.

Finies les promesses non tenues ! La promesse est une dette !
Je ne suis pas un *blablateur*, moi. En vérité je vous le dis, vous
pourrez faire la comparaison entre Polépolé et moi et vous ne
regretterez rien. Mes ministres ne reviendront ici que pour
poser des premières pierres et moi pour des inaugurations¹⁶⁴.

Fils de putain, va. Essaie donc, maintenant, de le faire, ton
coup d'Etat. Qu'est ce que tu attends, hein ? Sacrédedieu !
Après tout ce que j'ai fait pour toi. T'oublie que c'est Tonton

¹⁶³ LOPES 2003: 40

¹⁶⁴ Idem: 250

Bwanakamabé qui t'a tiré du ngouf et fait de toi un ministre... T'oublies... sans moi, Polépolé t'aurait zigouillé¹⁶⁵.

Ces énoncés sont très explicites et ne nécessitent pas un grand travail d'interprétation de la part de l'auditoire. S'il y a un travail d'interprétation du discours explicite par l'auditoire, ce travail ne nécessite pas de réunir autant de compétences que pour le discours implicite. Nous retenons donc que pour les injures, les blâmes, les reproches et parfois les louanges, nos personnages-dictateurs utilisent un discours qu'ils rendent accessible à leur auditoire. Le fait d'utiliser le discours explicite pour faire un reproche ou adresser un blâme aide le personnage-dictateur à rendre son discours plus crédible et ainsi éviter à l'auditoire de se tromper sur la valeur du contenu de celui-ci. Prenons en compte ces autres exemples :

Tu eres demasiado tonto para volverte loco¹⁶⁶.

El idiota de Patiño acierta siempre las cosas por la mitad¹⁶⁷.

Te ordené investigar quién fue el cura que portando el viático me salió al paso la tarde del temporal en que caí del caballo¹⁶⁸.

Dans ces trois énoncés du discours du dictateur de ROA BASTOS, -nous l'avions déjà noté pour le discours du dictateur de LOPES ; le discours explicite n'est utilisé qu'à des occasions très particulières telles que l'ordre, le blâme, le reproche et l'injure. Tout ce qui est donc assumé fait partie du discours explicite du personnage-dictateur. Ce discours est clairement énoncé de telle sorte qu'il est compris par l'auditoire et pris tel qu'il doit l'être : comme des injures, des blâmes, les reproches...

Ce constat posé, intéressons-nous au but de cette manœuvre. Pourquoi le personnage-dictateur utilise-t-il le discours explicite dans un type d'énoncé alors que dans d'autres il rend implicite son discours ?

Nous avons précédemment montré que le discours implicite est un bouclier qui permet à nos Chefs d'Etat dictateurs de se protéger des différentes accusations qui peuvent leur être adressées suite à l'émission de leurs discours, arguant qu'ils n'ont pas voulu dire ce dont ils sont accusés, et remettre cette compréhension sur les compétences interprétatives de leur

¹⁶⁵ Ibidem:352

¹⁶⁶ ROA BASTOS 2005:98

¹⁶⁷ Idem: 144

¹⁶⁸ Ibidem: 168

auditoire. Mais qu'en est-il réellement des énoncés explicites ? Quel est leur véritable but dans le discours politique de nos personnages-dictateurs ? A quoi servent les énoncés explicites dans leur discours et en quoi ces énoncés peuvent-ils servir leur argumentation ?

II.A. Le but du discours explicite

Le discours explicite sert à valider le discours implicite qui se greffe sur celui-ci. Son but est de confirmer le contrat de sincérité entre le dictateur et son auditoire. Le discours explicite cache l'objet principal du discours du dictateur qui représente, en réalité, ce qui doit être dit par le dictateur. Ce qui est dit de façon explicite sert à valider ce qui ne l'est pas, ce que le dictateur ne veut pas assumer. En effet, pour faire passer son discours implicite et pour le faire interpréter comme il doit l'être selon lui, et bien qu'il s'en défende, le personnage-dictateur a besoin du discours explicite qui sonne parfois comme une menace : le cas des injures ou des blâmes. Le discours explicite vient enrichir la connaissance encyclopédique et la "complicité" qui en découle, ce qui permet à l'auditoire ensuite de faire une interprétation presque "parfaite" des propos de nos Chefs d'Etat dictateurs. Au cours de son énoncé, le personnage-dictateur consciemment ou malgré lui, apporte à son auditoire des éléments explicites qui favoriseront le décodage et l'interprétation de son discours implicite. KERBRAT-ORECCHIONI (1986) dit à ce sujet :

Lors des opérations de décodage, les compétences linguistique et encyclopédique se prêtent mutuellement leur concours, et un constant va-et-vient s'effectue entre les informations internes et externes (...) Le discours est une pratique qui exploite les savoirs préalables en même temps qu'elle en constitue sans cesse de nouveaux¹⁶⁹.

Nous voyons donc que le discours explicite de nos personnages-dictateurs a un double but : il sert les compétences discursives des Chefs d'Etat dictateurs en même temps qu'il crédite les connaissances encyclopédiques et culturelles de l'auditoire en augmentant ainsi la complicité entre eux. Nous avons déjà signalé plus haut que plus la connaissance encyclopédique et culturelle est grande, plus il y a de complicité entre l'orateur et son auditoire, ce qui rend plus facile le travail de décodage et d'interprétation du discours.

¹⁶⁹ KERBRAT-ORECCHIONI 1986: 165

II.B. La valeur du discours explicite

Le discours explicite, en plus d'avoir une véritable valeur discursive, a aussi une valeur contractuelle. En effet, il actualise le contrat tacite qui existe entre l'orateur et son auditoire : le contrat de crédibilité et de sincérité, ce qui fait que tout discours même implicite trouve sa crédibilité pour l'auditoire. Dans le cas par exemple d'une menace qui serait exprimée de façon très explicite ou encore d'une injure, l'auditoire qui partage le même espace culturel et linguistique que l'orateur l'interprétera plus facilement comme tel et tiendra compte du sérieux de la menace. Une partie de la crédibilité de nos personnages-dictateurs repose sur l'exactitude et l'accomplissement du discours explicite de ces derniers. Rappelons-le, nous avons dit que c'est une partie de l'énoncé qui est pleinement assumée par son émetteur et donc qui l'engage moralement, ce qui l'oblige ainsi à se comporter comme il l'a dit ou à accomplir ce qu'il a dit. Dans le cas de l'injure, il y met de la crédibilité, dans le cas de la menace, il l'exécute de telle sorte qu'elle cesse d'être une menace pour devenir un fait... Nos personnages-dictateurs n'énoncent de façon explicite que ce dont ils sont convaincus et ce qu'ils assument pleinement.

Qu'il s'agisse du discours explicite ou implicite, l'auditoire effectue un travail de décodage et d'interprétation qui exige, à des degrés différents, de faire appel à ses compétences linguistiques et encyclopédiques. C'est au cours de ce travail de décodage et d'interprétation que se construit le sens du discours de nos personnages-dictateurs. L'échange, qu'il soit très marqué ou peu, participe de la construction du sens du discours des Chefs d'Etat. Les discours explicite et implicite de nos chefs d'Etat se complètent pour aider l'orateur aussi bien que l'auditoire à se mouvoir dans l'espace énonciatif. Bien que chez l'auditoire cette mobilité actantielle soit rare et presque inexistante, lorsqu'elle intervient, elle participe au processus de décodage et d'interprétation du discours des personnages-dictateurs, contribuant ainsi à la construction du sens du discours du personnage-dictateur.

Pour que ce travail de décodage et d'interprétation donne lieu à une interprétation satisfaisante pour les différentes parties, il faut que les conditions nécessaires à celle-ci soient réunies et accessibles à toutes les parties soumises à ce processus de décodage et d'interprétation. Comme le dit KERBRAT-ORECCHIONI 1986 :

Interpréter un énoncé, c'est choisir dans le paradigme des significations qui sont susceptibles de venir l'investir celles qui apparaissent comme les meilleurs candidats possibles à la cohérence et à la pertinence- parfois même, en en "rajoutant" par rapport au projet d'encodage¹⁷⁰.

EZQUERO(2002) a exactement abondé dans le même sens lorsqu'elle a déclaré :

Pour décoder et interpréter le texte, le sujet Ω doit connaître les codes – linguistiques, culturels, rhétoriques, etc. – utilisés par le sujet A pour produire le texte. C'est-à-dire qu'il doit disposer d'un idiotope Ω qui ait des éléments en commun avec le sémiotope A. Plus ces éléments communs seront nombreux, plus l'opération de décodage et d'interprétation sera aisée¹⁷¹.

Pour décoder et interpréter, il faut donc travailler en tandem. Le sens ne peut donc naître que de la collaboration des différentes parties. Quelle est réellement la situation dans nos textes corpus ? Comment cette collaboration se manifeste-t-elle ?

Dans nos textes corpus, cette interprétation est amputée de certains éléments qui pourraient l'enrichir. Nous traiterons des conditions nécessaires à un bon décodage et une bonne interprétation, et donc à la production de sens dans la troisième partie qui y sera entièrement consacrée. Le discours explicite cache l'objet principal du discours du dictateur qui représente, en réalité, ce qui doit être dit par le dictateur. Il est là pour cacher l'objet même du discours de nos personnages-dictateurs.

Nos personnages-dictateurs ont donc un discours à double facette. Il y a un qui est assumé et qui s'articule autour de la politique gouvernementale de leurs prédécesseurs, fustigeant les méfaits qui ont été commis par ces mêmes prédécesseurs. Ce discours convient également lorsqu'il faut critiquer ses collaborateurs. Bien que l'usage des temps de la conjugaison soit spontané de la part de nos chefs d'Etat dictateurs, les temps du passés sont souvent les temps de la critique et du blâme, alors que le présent et le futur représentent les temps de l'actuel et de la continuité. Le discours assumé et qui est donc explicite convient aussi pour les ordres et les menaces. Il y a cependant un autre discours qui n'est pas assumé par le Président-dictateur, il s'agit d'un discours implicite dont le décodage et l'interprétation

¹⁷⁰ KERBRAT-ORECCHIONI 1986 : 29

¹⁷¹ EZQUERRO 2002 :17

n'engagent que son interlocuteur. Il utilise ce type de discours dans les actes de langage tels que la menace et l'ordre en les détournant de leur véritable valeur discursive. Nous avons aussi mis en évidence le rôle ambivalent de l'ordre et de certaines interrogations qui sont détournés et qui ne jouent pas le rôle dévolu à un ordre ou à une interrogation ; leur affectant, ainsi, une autre valeur illocutoire différente de celle qu'on en attend réellement.

Au terme de ce chapitre, nous pouvons déjà dire que le dictateur, par son attitude vis-à-vis de son propre discours, est un frein à la production du sens. En effet, son attitude au moment de l'énonciation ne facilite pas le travail d'interprétation et de production du sens. Cette production du sens est infirme d'une véritable complicité, naissant au cours même de l'échange. L'usage des actes de langage permet au dictateur de se définir et de s'inscrire en tant que personnage d'autorité. Mais cette inscription est ambiguë dans le sens où, le dictateur semble encore hésiter entre argumentation et tyrannie. Il veut gagner son auditoire par son argumentation, en même temps qu'il veut se présenter comme un personnage crédible et donner une autorité à son discours.

Ce chapitre que nous venons de traiter pose le problème de la qualité argumentative du discours du dictateur. Nous nous sommes posée la question de savoir si le discours du dictateur pouvait être considéré comme un discours argumentatif et dans le cas d'une réponse affirmative, il était question de relever les éléments qui nous permettent de le définir comme tel. Au regard des éléments que nous avons analysés dans ce chapitre, nous pouvons d'ores et déjà dire qu'il s'agit d'un discours argumentatif, même si c'est une argumentation qui souffre d'une certaine infirmité justement liée au fait que le personnage présidentiel n'assume pas toujours son discours. Nous avons d'ailleurs noté deux types de discours, un qui a une valeur stratégique et un autre qui a une valeur discursive mais aussi contractuelle. C'est ce dernier qui valide et actualise le contrat de confiance entre le Président-dictateur et son auditoire. Alors que le discours implicite -qui a une valeur stratégique- donne l'occasion au Chef de l'Etat de se dégager de toute "mésinterprétation" de son discours. L'auditoire est alors entièrement responsable de l'existence de ce discours car, issu de son interprétation. Le parcours interprétatif est limité et entravé par le dictateur qui produit un double discours, ce double discours ne permet pas à l'auditoire de se fixer sur une ligne de conduite interprétative. La connaissance encyclopédique et la complicité se trouvent réduites et construites sur la seule base du discours explicite, qui est, lui, un discours exclusivement autoritaire (menace, ordres et injonctions). Ce discours sert finalement la personnalité du dictateur qui voudrait

être considéré comme un personnage d'autorité, mais cette autorité dont il veut se vêtir fait finalement place à un autoritarisme. Finalement, l'hypothèse qui voudrait que le discours du dictateur le desserve, ne trouve pas sa confirmation, car si son but est de faire reconnaître son autoritarisme, il arrive très bien par le choix des verbes de commandement. Mais qu'en est-il de l'autorité de son discours ? Sommes-nous face à un discours d'autorité ou face à un discours empreint d'autoritarisme. Nous ne pouvons, au regard de ce qui a été dit dans ce chapitre, répondre à cette question qu'en disant que, plus qu'un discours d'autorité, il s'agit du discours de quelqu'un qui fait preuve d'autoritarisme, un autoritarisme qui conduit presque à la tyrannie. Les différentes tentatives de négociation par l'argumentation, ne viennent atténuer en rien cet autoritarisme.

Chapitre VII : Schéma et stratégie discursifs du dictateur

Les schémas et stratégie discursifs du dictateur se construisent en deux étapes. La première se construit avant le début de son énonciation. C'est celle que nous avons analysée dans la première partie de notre travail. Analyse au cours de laquelle nous avons fait connaissance avec les différents personnages-dictateurs de nos textes corpus et aussi avec ceux qui représentent l'auditoire. Nous avons alors mis en évidence leur personnalité, leur façon de gouverner à travers les relations qu'ils entretiennent avec leurs collaborateurs et proches, et nous avons soulevé la question d'un *ethos* extra-discursif construit autour de la peur. La deuxième étape se construit pendant même le moment de l'énoncé du discours, et c'est celle qui nous intéresse dans cette partie et plus particulièrement dans ce chapitre.

Mais avant, nous aimerions revenir sur le titre de ce chapitre : schéma et stratégie discursifs. Nous appelons stratégie discursive l'organisation et la construction d'un discours. C'est une sorte de plan d'action qui guide un énonciateur dans l'énonciation. On ne peut parler de stratégie sans faire référence à un plan d'action. La stratégie discursive est donc ce qui nous permet de coordonner et d'ordonner nos idées, dans le cas d'une énonciation, de classer nos arguments dans le but d'arriver à atteindre l'objectif que nous nous sommes fixée. Dans le cas de nos personnages-dictateurs, il s'agit d'arriver à persuader l'auditoire que leur discours est vrai, et surtout qu'il est crédible. Ils doivent pouvoir convaincre. Dans ce chapitre, nous verrons comment nos personnages-dictateurs construisent leur plan discursif.

La question soulevée dans ce chapitre est celle de l'efficacité de la stratégie discursive de nos personnages-dictateurs et donc de leur argumentation. Le plan d'énonciation du dictateur donne-t-il plus d'efficacité à son discours ? Qu'est ce qui fait, selon nos personnages-dictateurs, une argumentation efficace ? Comment cette argumentation est-elle construite ? Ce chapitre soulève aussi la question de l'utilité de l'argumentation du dictateur. En effet, si nous sommes dans un Etat dictatorial, une argumentation est-elle encore nécessaire ? Ne suffit-il pas à nos personnages-dictateurs d'imposer leurs points de vue et de faire accepter leur message d'emblée comme étant vérité universelle. Quelle est la réelle importance de l'argumentaire de nos personnages-dictateurs ?

Pour répondre à la question de l'efficacité du discours de nos personnages-dictateurs et de leur argumentation, nous allons le disséquer pour mettre en évidence les points forts et les failles de leurs procédés argumentatifs, dans la mesure où ils existent.

Il nous paraît important, avant de poursuivre notre analyse, de préciser que nous ne tenterons pas de démontrer la validité de l'argumentation des personnages-dictateurs, nous ne remettrons pas en cause la véracité ou non des points de leur argumentation, nous nous concentrerons plutôt sur le résultat de cette dernière, ce qui nous intéresse c'est de savoir si par son argumentation il arrive à convaincre son auditoire, et dans le cas contraire, pourquoi il n'arrive pas à obtenir les résultats voulus¹⁷². Notre analyse nous pousse à considérer l'argumentation du point de vue de J-B GRIZE qui l'a définie comme « l'ensemble des stratégies discursives d'un orateur A qui s'adresse à un orateur B en vue de modifier dans un sens donné, le jugement de B sur une situation S ». Si nous nous arrêtons à cette définition, nous dirons donc que l'argumentation des personnages est loin de faire abstraction de tout désir de manipulation. GRIZE affine plus loin sa définition en plaçant les deux interlocuteurs au même niveau et, dans ce cas, la manipulation n'est plus permise¹⁷³. Nous tiendrons compte de la manipulation qui est le nœud de l'argumentation de nos présidents-dictateurs. Au risque de nous contredire, nous dirons que nos personnages-dictateurs n'argumentent pas, ils manipulent. Car, leur argumentation fait partie de leur désir de manipuler. Leur procédé énonciatif est basé sur ce désir de manipulation.

Pour mieux aborder ce travail de dissection du discours du dictateur, nous voulons faire un bref détour historique et revenir sur les origines de l'argumentation depuis Aristote jusqu'à nos jours. Au cours de ce voyage historique nous essaierons de nous situer et de préciser le courant argumentatif vers lequel nous tendons en vue de déblayer, et ainsi de limiter notre champ d'action.

L'argumentation prend ses sources dans la rhétorique ancienne qui est un art oratoire ayant pour but d'influencer, de persuader et de convaincre. Le désir d'argumenter vient donc du désir de défendre une thèse. Le but premier de la parole est d'infléchir un ou plusieurs interlocuteurs à sa thèse. Cette démarche, selon la rhétorique aristotélicienne ne peut se faire

¹⁷² AMOSSY 2010 :20. Parlant de l'argumentation, Amossy fait une différence entre la validité et la logique dans la construction d'une argumentation et son efficacité. Une argumentation est efficace si elle atteint son but. Mais dans le cas où ce but ne serait pas atteint, le caractère logique de ladite argumentation, s'il existe demeure.

¹⁷³ GRIZE, in AMOSSY 2010: 33

que lors d'un énoncé en situation. Cette rhétorique considère, en effet, l'argumentation comme l'art de bien parler en organisant son discours et en fournissant des preuves logiques à ce qui est dit. L'ancienne rhétorique fait abstraction des sources écrites. Le discours différé n'est pas une argumentation car, l'art oratoire ne se manifeste que lors d'un énoncé en situation.

Plus tard, la philosophie du langage en est venue à considérer un énoncé différé comme un énoncé argumentatif. C'est cet aspect de la Rhétorique qui considère tout énoncé, même différé, comme argumentatif qui nous intéresse dans le cadre de notre travail.

Dans cette optique, il nous faut définir le concept d'argumentation tel que nous le concevons dans le cadre de notre analyse. Il faut préciser avant, que nous adoptons cette idée de la rhétorique moderne qui voudrait que l'on puisse parler d'argumentation même dans le cadre d'un discours écrit et donc différé, dans la mesure où ce texte contient des arguments présentés dans le but d'agir sur quelqu'un et de provoquer en lui un changement dans sa façon de penser ou d'agir. Nous disons que tout discours même écrit a forcément un caractère interactif. Le fait qu'il soit soumis à plusieurs lecteurs qui vont le lire et pourraient adopter leur point de vue suppose qu'il y a interaction entre l'auteur et ses différents lecteurs. Parlant de l'argumentation, AMOSSY dit qu'elle :

n'est pas un raisonnement déductif qui se déroule dans le champ du pur raisonnement logique, en dehors de toute interférence du sujet. Elle nécessite tout au contraire une interaction du locuteur et de l'allocataire¹⁷⁴.

C'est cette relation d'influence qui constitue le nœud sur lequel nous allons baser notre analyse pour ressortir le caractère argumentatif du discours du dictateur. La question qui se pose alors est celle de la manière dont se construit cette relation d'influence. Et d'ailleurs, cette relation existe-t-elle vraiment ?

¹⁷⁴ AMOSSY 2010 : 16

I. Stratégie et construction de l'argumentation du dictateur

Il s'agit de montrer déjà que nos personnages-dictateurs s'adonnent à un exercice d'argumentation et de mettre en évidence les différents moyens qu'ils utilisent pour arriver à cette fin. Nos personnages-dictateurs se servent de plusieurs méthodes pour construire leur processus d'argumentation et ainsi atteindre l'objectif échu à tout discours, celui de l'adhésion d'une majorité de l'auditoire à la thèse défendue. Avant de continuer avec cette partie, nous voulons rappeler la définition du concept d'argumenter. Pour cela, nous adoptons la définition de MOESHLER qui dit :

Argumenter ne revient pas à démontrer la vérité d'une assertion, ni à indiquer le caractère logiquement valide d'un raisonnement.[...] Argumenter revient donc à donner des raisons pour telle ou telle conclusion.[...] Une argumentation consiste donc en une relation entre un ou des arguments et une conclusion.¹⁷⁵

L'argumentation sert donc de point de justification de ce qui est avancé au cours de l'énonciation. Il ne s'agit plus juste d'avancer des éléments ou arguments, il faut aussi les expliquer, les justifier et montrer leur pertinence si possible en ayant recours à d'autres arguments qui viendront renforcer ceux déjà présentés. C'est une reconstruction permanente qui arrive à son terme lorsque l'énonciateur pense avoir atteint son objectif : faire adhérer à la thèse ainsi défendue.

I.A Les faits historiques au service de la persuasion

Nous pouvons définir l'argumentation du président-dictateur comme un vaste processus de manipulation visant à faire accepter sa façon de diriger la Nation. Nous disons manipulation car, une fois encore, nos présidents-dictateurs agissent pour une unique fin, faire croire à l'auditoire que les conclusions tirées de ce processus d'argumentation viennent de lui et ne sont pas une construction des orateurs principaux. Nous allons voir dans la suite de notre analyse quelle est pour les personnages-dictateurs l'utilité de procéder de la sorte.

¹⁷⁵ MOESCHLER 1985: 46

Pour arriver à cette fin, nos personnages-dictateurs utilisent deux types d'argumentations. Le premier est celui que nous appellerons l'argumentation par l'induction, qui a recours à l'utilisation des faits réels pour asseoir la crédibilité de ce qui est dit. L'orateur qui utilise cette méthode a bien conscience que si les faits présentés sont réels, son discours ne peut être contesté. Et le deuxième type est l'argumentation par réflexion déductive, qui n'est pas très loin du premier. Dans ce cas, le dictateur fait mine de faire réfléchir l'auditoire sur des faits quand, au final, les conclusions tirées sont encore une fois celles voulues par le Président dictateur lui-même.

I.A.1 L'argumentation par induction

C'est un processus de discours au cours duquel l'orateur principal énonce des faits ou des points de vue qui conduisent son auditoire progressivement à arriver à la même conclusion que lui. Le maître-mot de ce procédé est d'induire, de mener patiemment mais sûrement son argumentation en ayant l'air d'énoncer des faits, et de laisser à son auditoire le soin de tirer les conclusions qui s'imposent. En général, ces conclusions vont dans le même sens que celles auxquelles voudrait arriver l'orateur. C'est un travail subtil de suggestion. Cette façon de faire est perverse car, l'auditoire arrive peu à peu aux mêmes conclusions que l'orateur en pensant que c'est une réflexion élaborée par lui-même. Là encore, comme nous allons le démontrer, le personnage-dictateur, en faisant usage de ce procédé, peut sans risque de se voir accusé de mauvaise foi, nier et réfuter ce qu'il a laissé sous-entendre, arguant que ce n'est qu'une construction mentale de son auditoire.

Il y a plusieurs types d'argumentations inductives. Nous allons en étudier ici deux : l'exemple et le modèle. De tout temps, les hommes se sont servis d'exemples ou de modèles pour construire leur existence. On calque toujours sa façon d'agir sur un modèle qui peut être un membre important de notre famille : un père ou une mère, un homme politique ou une personnalité qui s'est illustrée par des grandes œuvres au cours de sa vie. Il peut aussi s'agir dans certains cas, d'une figure historique ou d'une idéologie philosophique dont on fait le leitmotiv de notre vie. Quelle différence faisons-nous entre exemple et modèle ?

Le dictionnaire *Le Petit Larousse Illustré* définit l'exemple comme « un fait, une personne ou une action digne d'être imitée ». Il peut dans certains cas servir d'avertissement

ou de leçon dans le but d'éviter de commettre les erreurs du passé. Le modèle, quant à lui, est défini par le même dictionnaire comme « ce qui est donné pour être suivi ou imité. » A la différence de l'exemple qui peut avoir une portée négative, le modèle, lui, est toujours positif, c'est un idéal à suivre. Dans notre travail, nous allons relever quelques exemples cités par nos personnages-dictateurs, exemples qu'ils jugent appropriés pour leur argumentation qui n'a qu'un but, rappelons-le : faire accepter son discours comme étant légitime et crédible.

I.A.1.a Les exemples

Nous avons noté deux catégories d'exemples chez nos personnages-dictateurs : la première est dirigée vers eux-mêmes et la deuxième est dirigée vers le peuple. ROBRIEUX (1993) dit de l'exemple qu' « il se présente comme un cas particulier et concret, soumis à l'auditoire en vue d'étayer une thèse, voire de contribuer à la fonder »¹⁷⁶. Le but de l'exemple dans l'argumentation de nos personnages-dictateurs est de conduire l'auditoire à passer du général au particulier. Il veut créer un désir d'assimilation et d'analogie chez ce dernier. Le président se sert très souvent de l'exemple dans son discours. Nous avons noté deux buts fondamentaux de l'utilisation de l'exemple : il s'en sert, premièrement, pour que ses interlocuteurs en tirent des leçons ; et dans un deuxième cas, pour justifier son discours et sa façon de gouverner. Dans un cas comme dans l'autre, l'utilisation de l'exemple sert à justifier la dictature et le discours qui en découle. Soit l'occurrence suivante énoncée par le dictateur de ROA BASTOS :

José Gervasio Artigas, que se hacía llamar protector de los pueblos libres, amenazaba todos los días con invadir el Paraguay. Arrasarlo a sangre y fuego. Llevarse mi cabeza en una pica. Cuando a su vez fue traicionado por su lugarteniente Ramírez que alzó con su tropa y su dinero, perdida hasta la ropa, Artigas vino a refugiarse en Paraguay. Mi alternativo extorsionador, mi jurado enemigo, el promotor de conjuras contra mi Gobierno, se avanzó a mendigarme asilo. Yo le concedí trato humanitario. En una situación como la mía, el más magnánimo de los gobernantes no habría hecho caso de ese bárbaro, que no era acreedor a la compasión sino al castigo. Yo le reventé de generosidad. No solamente lo admití a él y al resto de su gente. También gasté liberalmente centenares de pesos en socorrerlo, mantenerlo, vestirlo, pues llegó desnudo, sin más vestuario ni equipo que una chaqueta colorada y una alforja vacía (...) El traidor y alevoso lugarteniente de Artigas me pidió insistentemente su entrega para que respondiera en juicio

¹⁷⁶ ROBRIEUX 1993 :147

público a las provincias federadas sobre los cargos que justamente deben hacerle, me escribió el cínico bandolero, por suponersele a él la causa y origen de todos los males de América del sur. Como no contesté a ninguna de sus notas, me intimó la entrega de su ex jefe bajo la amenaza de invadir el Paraguay.(...)Hoy me jura gratitud y lealtad eternas. Me alaba como el más justo y bueno de los hombres¹⁷⁷.

Dans cet épisode, l'argumentation du personnage présidentiel porte sur sa générosité et sa compassion. A tous ceux qui l'accusent d'être un mauvais dirigeant, il prend cet exemple qui est la preuve manifeste de sa générosité. Rappelons les circonstances de ce pardon. José Gervasio Artigas est un traître qui vient demander asile auprès de la personne qu'il a trahie et dont il a menacé d'envahir le pays. La générosité de notre dictateur le pousse à protéger son ennemi d'une mort certaine. En mettant son interlocuteur face à cet acte de générosité, le dictateur l'incite ainsi à considérer ce fait qui pourrait le faire changer de point de vue sur la personne du président-dictateur. Bien que ce traître soit emprisonné, cette situation est bien meilleure à la mort qui l'attendait s'il avait accepté de le livrer à son ancien lieutenant. Face à un tel acte, l'auditoire ne peut plus mettre en doute, s'il en était question, la générosité du Président. Cette générosité lui est suggérée par l'exemple qui est sus-mentionné. Le dictateur ne dit pas sa générosité, il laisse le peuple déduire qu'il l'est. L'utilisation de cet exemple permet d'illustrer un fait que le président-dictateur voudrait faire connaître sans avoir l'air de le dire. En effet, il ne dit pas clairement sa générosité, il la suggère, il conduit l'auditoire à la voir, à la remarquer, il la lui rappelle à travers l'exemple.

Nous avons un autre épisode de l'utilisation de l'exemple comme mode d'argumentation par le personnage-président. Il s'agit de démontrer qu'il a été choisi par le peuple lui-même :

Las veces que abandoné a los fatuos de la junta, ellos mismos me rogaron que volviese. Mi primo, el Pompeyo-Fulgencio que fulgía como presidente, el vocal Cavallero-bayardo, el fariseo-escriba Fernando-en-Mora me escribieron¹⁷⁸.

Le Président, par cet exemple, veut montrer qu'il est nécessaire au peuple, que celui-ci a besoin de lui et ne peut pas faire autrement que de l'accepter. Ceux qui par le passé ont voulu se passer de lui ont été contraints de le rappeler. Selon le dictateur, et c'est ce qu'il

¹⁷⁷ ROA BASTOS :2005, 183, 184 & 185

¹⁷⁸ ROA BASTOS 2005 : 281

aimerait que le peuple pense, il est indispensable à la bonne marche du pays. L'exemple pour le dictateur de ROA BASTOS joue le rôle de témoin qui vient attester ce qui est dit par le président-dictateur. Son rôle est encore plus important dans la mesure où ce sont les exemples qui sont tirés des faits contemporains, des faits dont a été témoin l'auditoire même qui ne saurait, dans ce cas, les remettre en question.

Là encore, comme dans le premier exemple, ce que veut réellement dire le dictateur ne l'est pas de façon explicite, il fait encore une fois appel aux capacités d'interprétation et de décodage de son auditoire. Les faits sont présentés, il revient à l'auditoire d'en tirer des conclusions, ce qui lui permettra d'ailleurs de ne pas assumer pleinement ou pas du tout son discours.

Le fait que les exemples pris par le personnage-dictateur sont des exemples que connaît l'auditoire, le fait qu'il ne sorte pas de son imagination ou qu'ils ne relatent pas des faits historiques lointains prouvent que le président-dictateur maîtrise son propos, cela prouve qu'il en est convaincu et qu'il a juste besoin de convaincre son auditoire. Ce fait vient contredire notre hypothèse selon laquelle le dictateur veut se convaincre lui-même de son discours avant de convaincre son auditoire, car l'argumentation utilisée ici, montre qu'il sait de quoi il parle et qu'il en est même convaincu.

I.A.1.b L'utilisation du model pour convaincre

Nous avons dit précédemment que le modèle était une idée, une façon de faire ou un être sur lequel on voudrait calquer notre vie. Nos personnages-dictateurs ont tous un modèle qu'ils veulent imiter. C'est parfois un personnage historique qui a marqué l'humanité entière ou un contemporain. BWAKAMABE NA SAKADE a, lui, pour modèle Adolphe HITLER, acteur principal de la seconde guerre mondiale. Il voudrait calquer sa façon de diriger le pays sur le modèle hitlérien car, selon lui, une nation ne se dirige que d'une main de fer. On se souvient tous de la manière dont ce personnage politique a conduit le monde à une guerre sanglante tout en légitimant son discours et cette guerre par des arguments relatif à la supériorité de la race blanche. Cela a conduit à la déportation et à la gazéification des milliers de juifs dans des camps de concentration et à d'innombrables morts. Le fait de prendre pour modèle Hitler nous en dit long sur la personnalité du personnage-Président chez LOPES :

Mais Hitler...Hitler c'était la Grande Allemagne. Un homme qui avait travaillé pour son pays, oui. L'homme là ! (Il respire bruyamment). Depuis lors, regardez. Rien. Rien. Rien, rien. L'Allemagne n'a jamais réussi à atteindre les mêmes cimes...Ouais, économiquement peut être. Le règne des commerçants, des épiciers, des comptables...Soit. Mais politiquement, militairement, un nain, Un nain...En plus, avec les autres-là qui ont dégénéré dans le communisme... (grimace.) Hitler ? L'homme là avait travaillé pour son pays. Un géant (il prononçait giant). Les autostrades, c'était lui. Et quelle organisation ! Quelle discipline ! Le sens des parades. Pas d'égal depuis. Sauf peut-être chez Mao et Kim Il Sung. Et puis toutes ces batailles qu'il avait remportées. Pas rien. Sans Staline, Tonton était sûr qu'il aurait gagné. Ah Staline. Lui aussi c'était un as. Chapeau ! (Il levait le pouce.) Un chef, ce qu'on appelle un chef. Blaguait pas l'homme là. [...] Le Hitler-là, s'il avait gagné pour lui la guerre, il aurait apporté le bonheur. Il aurait fait franchir un pas supplémentaire à la civilisation européenne ¹⁷⁹.

En prenant ici l'exemple d'HITLER et de ce qu'il a fait pour son pays, le président invite son auditoire à observer les résultats obtenus en ayant recours à la dictature comme mode de gouvernement. Il justifie et crédibilise la dictature qui n'est pas présentée comme une plaie pour la Nation, mais plutôt comme un bienfait. Selon les propos du personnage-dictateur, la dictature serait bénéfique à la bonne marche du peuple. Si HITLER a pu réaliser de grandes choses en Allemagne, s'il a pu faire de l'Allemagne un Grand pays, c'est précisément grâce à une dictature bien établie. Cet exemple a pour unique but de convaincre l'auditoire du bien fondé d'un régime dictatorial. Pour prouver que la dictature est un mode de gouvernement efficace, le dictateur n'a pas pour seul modèle HITLER, il voudrait en fait être comparé à la plupart des grands dictateurs qu'a connue l'humanité. C'est ainsi qu'il va citer des noms comme STALINE, MAO TSE TOUNG, KIM IL SUNG... :

N'ayons pas peur des mots, il nous faut une dictature : une dictature dans le sens des intérêts du peuple." Et il cita, à titre d'exemple, pêle-mêle, Nasser, des pays asiatiques, Staline, Hitler et Mussolini¹⁸⁰.

Le dictateur de ROA BASTOS ne se sert pas d'un être humain comme idéal de gouvernement, il a pour modèle un fait historique : la Révolution Française de 1789. En effet, le pouvoir doit être aux mains du peuple pour être mieux réparti. C'est d'ailleurs pourquoi il a rendu leurs droits aux indiens et aux mulâtres qui étaient considérés comme des sous-hommes

¹⁷⁹ LOPES 2003 : 337

¹⁸⁰ Idem :115

avant qu'il n'installe la dictature perpétuelle ou *Dictadura Perpetua* comme il le dit lui-même. De la même manière, il a rendu tous les citoyens égaux devant la loi, qu'ils soient riches ou pauvres :

Redacté leyes para el pobre, para el rico. Las hice contemplar sin contemplaciones. Para establecer leyes justas suspendí leyes injustas. Para crear el Derecho suspendí los derechos que en tres siglos han funcionado invariablemente torcidos en estas colonias. Liquidé la impropiedad individual tornándola en propiedad colectiva, que es lo propio. Acabé con la injusta dominación y explotación de los criollos sobre los naturales, cosa la más natural del mundo puesto que ellos como tales tenían derecho de primo-genitura sobre los orgullosos y mezclatizos mancebos de la tierra. Celebré tratados con los pueblos indígenas. Les proveí de armas para que defendiera sus tierras contra las depredaciones de las tribus hostiles. Más también los contuve en sus límites naturales impidiéndoles cometer los excesos que los propios blancos les habían enseñado¹⁸¹.

Le but de la Révolution Française était de remettre le pouvoir aux mains du peuple que la monarchie laissait dans le dénuement total. A l'exemple des acteurs de la Révolution Française ou pour être plus précise, pour suivre le modèle révolutionnaire français, le Président-dictateur a rétabli la loi en la rendant identique pour tous. En utilisant le modèle de la Révolution, le Président-dictateur veut mettre l'auditoire, ici le peuple, en confiance. Cette manœuvre a pour but de faire passer son coup d'Etat, et tout ce qui a suivi, comme bénéfique pour le peuple. On prend le pouvoir des mains des colons qui n'ont fait que spolier le peuple et on le rend à ce dernier. Mais il faut un chef pour organiser et diriger ce processus, et lui, il est le garant de la bonne marche de cette transition, d'où la nécessité de la *Dictadura Perpetua*.

Par les modèles qu'ils se sont choisis et qui guident leur vie, nos personnages-dictateurs prouvent à l'auditoire qu'ils savent de quoi ils parlent. Cela prouve surtout qu'ils sont convaincus du caractère bénéfique d'une dictature pour la Nation. C'est l'une des rares fois, tout au long de nos œuvres corpus, où les personnages-dictateurs sont convaincus de ce qu'ils disent. Ils ont pour cela un immense éventail d'exemples qui aidera à faire accepter la thèse d'une dictature bénéfique pour la Nation. Cette conviction de la part de nos personnages, qui les aide dans leur travail de persuasion, vient contredire l'hypothèse qu'ils ne sont pas convaincus de la véracité de leur énoncé et ont besoin de se convaincre eux-

¹⁸¹ ROA BASTOS 2005 :135& 136

mêmes. Nous voyons au contraire que comme ils en sont eux mêmes convaincus, convaincre l'auditoire n'est pas un problème. Il leur suffit pour cela de prendre des exemples des personnages historiques qu'ils se sont choisis comme guides et modèles.

Les exemples et le modèle permettent à nos personnages-dictateurs de passer d'une situation générale à une situation particulière ici, la leur. Ce mode d'argumentation se caractérise par la subtilité avec laquelle les éléments agissent sur l'auditoire, c'est ce qui rend efficace l'argumentation de nos personnages-dictateurs. Le modèle, comme nous l'avons déjà souligné, a un double but : il agit sur son auditoire en le poussant à tirer des leçons de ce dernier, en même temps qu'il permet au Président-dictateur de justifier son discours.

Si les exemples et les modèles ne disent pas clairement les choses, ils permettent de suggérer sans que l'orateur encoure le risque d'être accusé d'avoir dit ce qu'il voudrait faire savoir. Il est encore fait appel aux compétences d'interprétation de l'auditoire qui doit arriver, avec l'aide de l'orateur, aux conclusions voulues et suggérées par le principal orateur.

I.B. Le rapprochement et l'opposition dans la construction de l'argumentation du personnage dictateur

Nos personnages-dictateurs, dans leur tentative d'argumentation, utilisent beaucoup la similarité ou l'opposition qui existent entre certains événements pour mettre en évidence des faits qu'ils acceptent ou au contraire, qu'ils contestent. Pour cela, ils se servent de plusieurs modes d'argumentation, parmi ces modes, nous avons noté la comparaison qui est le mode de rapprochement le plus utilisé par nos énonciateurs-dictateurs. Ils utilisent aussi la mise en évidence de certains faits, grâce à leurs causes et leurs conséquences, dans le but de démontrer le bien-fondé d'un acte ou d'un autre. Dans le cas de la cause et de la conséquence, il s'agit, même si ce n'est pas toujours le cas, d'un processus de distanciation entre les actes qui ont été posés et leurs différentes conséquences, ou des causes qui ont conduit à des conséquences plutôt fâcheuses. Quand nous disons distanciation, nous faisons allusion à la distance marquée entre les faits ou actes posés par les prédécesseurs et ceux posés par les présidents-dictateurs. Nous allons voir que l'argumentation des présidents-dictateurs de nos œuvres est totalement fondée ou presque, sur la façon dont les prédécesseurs ont dirigé le pays.

I.B.1 La comparaison

FONTANIER (1997) définit la comparaison comme le fait de « rapprocher un objet d'un autre objet étranger ou de lui-même ; pour en éclaircir ou en renforcer, ou en relever l'idée par les rapports de convenance ou de disconvenance ; ou si l'on veut de ressemblance ou de différence »¹⁸². SUHAMY, quant à lui, dit de la comparaison un peu pour rejoindre FONTANIER qu'« elles soulignent les similitudes entre les choses »¹⁸³. Et ROBRIEUX d'ajouter qu'« on appelle "comparaison" le rapprochement dans un énoncé des termes ou de notions au moyen de liens explicites »¹⁸⁴. Ce qu'il faut retenir de ces trois définitions apportées à la comparaison c'est qu'elle permet de rapprocher dans le but de mettre un objet face à un autre avec l'intention d'en relever les différences ou les similitudes. C'est ce que font nos présidents tout au long de leur énonciation en mettant en évidence deux périodes : une passée qui, aux yeux de nos présidents, est symbole d'échec et une autre actuelle qui est, elle, un gage de succès :

Cuando entré a ocupar esta casa al recibir la Dictadura Perpetua, la reformé, la completé, la limpié de alimañas. La reconstruí, la hermoseeé, la dignifiqué, como corresponde a la sede que debe apositar a un mandatario elegido por el pueblo de por vida¹⁸⁵.

Dans cette occurrence, le dictateur de RAO BASTOS justifie la dictature en mettant en évidence les différents changements qu'il a apportés à la Nation depuis qu'il est à sa tête. Le peuple qui écoute ce discours peut en conclure qu'avant la dictature, la Nation était dans le chaos total et que les réformes apportées par le personnage-dictateur sont nécessaires au bon fonctionnement du pays. La comparaison est faite de façon subtile, elle n'est pas réellement présentée comme telle. En énonçant ce fait, il incite l'auditoire à comparer, il ne demande pas de le faire, mais les choses sont présentées de telle sorte que l'auditoire ne peut s'en empêcher. L'exemple qui suit qui est énoncé par le dictateur de LOPES nous montre la manière dont le dictateur utilise la comparaison pour obliger l'auditoire à faire une comparaison entre lui et ses prédécesseurs:

¹⁸² FONTANIER 1997 : 377.

¹⁸³ SUHAMY 1981 :28

¹⁸⁴ ROBRIEUX 1998 :19

¹⁸⁵ ROA BASTOS 2005:190.

Avec moi sera pas comme avant. Avec moi, plus de blablabla. De l'action, de l'action et toujours de l'action. Tout le monde va marcher. An, di, an, di, an, di, an, di, an... C'est l'action qui comptera. C'est à ce que le peuple, et surtout l'Histoire, je crois moi au jugement de l'Histoire (il leva l'index), nous jugeront. Vec moi, pas de crainte. Y aura la stabilité politique. Plus d'opposition. Moi Bwakamabé Na Sakkadé, fils de Ngakoro, fils de Fouléma, fils de Kiréwa, serai jamais un ancien président, comme ce lâche de Polépolé¹⁸⁶.

Les personnages-dictateurs ne font pas que rapprocher deux périodes, ils font aussi un rapprochement entre eux et le peuple (l'auditoire). Et là, encore une fois, c'est dans le but de rendre crédible leurs discours et surtout, d'affirmer leur autorité.

Le projet argumentatif du personnage-dictateur exige de lui qu'il utilise la comparaison pour mieux asseoir son discours et surtout son autorité. L'installation de cette autorité du personnage président et la crédibilisation de son discours passent par le fait de décrédibiliser les actes posés par ses prédécesseurs. Il met en évidence les failles de ceux qui ont eu la charge du pays avant lui, afin de cacher ses propres failles de gestion. Il attire, ainsi, le regard sur les manquements des autres gouvernants qui l'ont précédé pour masquer ses manquements. Ce processus de camouflage traduit des faits et un discours non assumés et un manque de conviction. Ressortir les défauts de ses prédécesseurs l'aide à ne pas avoir à s'expliquer sur les siens, en même temps qu'il rend par là son discours crédible aux yeux de l'auditoire. Nous sommes face à un processus de manipulation de la part du personnage-dictateur qui vise à cacher le fait que son discours manque de crédibilité, non seulement pour l'auditoire qui l'écoute, mais aussi pour lui-même. Il ne s'agit pas de soutenir que les exemples n'apportent pas la crédibilité voulue à son discours, ce qui expliquerait la difficulté qu'il a à convaincre son auditoire et donc le recours au dénigrement des régimes antérieurs. Contrairement à ce que nous avons avancé, avec le cas du modèle et de l'exemple, le dictateur semble manquer de conviction et cache ses failles argumentatives en mettant en évidence les défauts de ses prédécesseurs.

I.B.2 La cause et la conséquence

L'utilisation des causes des actes posés et la mise en évidence de leurs conséquences est un autre moyen pour nos présidents-dictateurs d'argumenter. Ce mode argumentatif a pour

¹⁸⁶ LOPES 2003: 40.

particularité de pousser l'auditoire à tirer des leçons des faits présentés par les différents orateurs. Ce mode d'argumentation est logique et le personnage-dictateur, en en faisant usage, est sûr de parvenir à faire adhérer l'auditoire à sa thèse. Si comme pour l'exemple et la comparaison les faits ont réellement eu lieu, ici l'auditoire ne peut que constater la véracité des propos tenus par nos présidents-dictateurs. Il est bien obligé de considérer les causes et les conséquences ici présentées et d'en tirer les leçons qui s'imposent. Et c'est exactement ce qui est recherché par les personnages présidentiels qui font usage de ce mode argumentatif. Ils se servent, là encore, des manquements de ceux qui les ont précédés. Ils procèdent de façon méticuleuse et organisée. Ils commencent par présenter les causes et terminent par les conséquences qui en ont découlé. Le maître mot de nos personnages-dictateurs est rappelons-le, le changement, l'apparition d'une restructuration politique qui ne laisse pas de place à la négligence et qui verra la Nation prospérer. Ils prônent le renouveau politique et pour mieux faire comprendre et surtout faire accepter l'importance de ce renouveau politique, il faut ressortir les failles de ceux qui ont eu à gérer la Nation avant eux. Le discours politique des personnages-dictateurs s'articule autour d'un rapprochement entre ce qu'ils font ou se proposent de faire et ceux que leurs prédécesseurs ont fait. Ce rapprochement se fait non seulement par la comparaison, mais aussi par la dénonciation ou la mise en évidence des défauts de ses prédécesseurs. Soit l'occurrence suivante du dictateur de ROA BASTOS :

Aquí en el Paraguay, antes de la Dictadura Perpetua, estábamos llenos de escribientes, de doctores, de hombres cultos, no de cultivadores, agricultores, hombres trabajadores, como debiera ser y ahora lo es. Aquellos cultos idiotas querían fundar el areópago de las Letras, las Artes y las Ciencias. (...) ¿Qué pueden significar aquí sus hazañas intelectuales ? Aquí es más útil plantar mandioca o maíz, que entintar papeluchos sediciosos ; más oportuno desbichar animales atacados por la garrapata, que garrapatear panfletos contra el decoro de la Patria, la soberanía de la Republica, la dignidad del Gobierno. Cuanto mas cultos quieren ser, menos quieren ser paraguayos¹⁸⁷.

Dans cet extrait, les faits sont bien présentés : d'abord la cause, et ensuite la conséquence qui en découle. En d'autres termes, c'est parce que ses prédécesseurs ont toléré les intellectuels au détriment des travailleurs manuels, que le pays a subi ce retard dans son développement. C'est parce que les intellectuels ont été tolérés que le pays se vide de tous ses habitants. C'est l'instruction qui tue chez les paraguayens le sentiment d'appartenance au Paraguay.

¹⁸⁷ ROA BASTOS 2005:126 & 127.

Ce discours sert de justificatif, comme tout l'énoncé du dictateur d'ailleurs, à la mise en place de son système de gestion. Il veut d'une Nation d'hommes travailleurs et non une Nation d'hommes instruits. Cela se justifie tout au long de l'œuvre car il fait la chasse aux intellectuels. Dans cet énoncé qui suit, le dictateur met en parallèle deux périodes et invite son auditoire à comparer :

En vano intenté desde la Junta poner candado a estos desmanes. Dos veces me retiré de su seno desanimado de los esfuerzos inútiles que hacía por imponer a mis compañeros de Gobierno moderación en su comportamiento. Me mandé mudar vigilándolos a distancia. Los negocios del Estado quedaron enteramente paralizados. Los palafrenos se sentaban en las curules en ausencia de sus amos borrachos¹⁸⁸.
Me acantoné en mi observatorio de ybyray. Vi como los políticamente ineptos jefes de Takuary, apandillados ahora en la propia Casa de Gobierno de Asuncion por el porteno Somellera, estaban por completar la capitulación entregando todo el Paraguay atado de pies y manos a la Junta de Buenos Aires. Entonces decidí salirles al paso¹⁸⁹.

Dans ces deux extraits, il ne s'agit pas de comparer son mode de gestion à celui de ses prédécesseurs, il met plutôt en évidence ce qui peut se passer lorsque ses directives ne sont pas suivies. En mettant, ainsi, en évidence les conséquences qui peuvent se produire lorsque les choses ne sont pas faites à sa façon, le dictateur veut faire comprendre au peuple qu'il est meilleur dirigeant que ne l'ont été ses prédécesseurs. Il montre aussi par cet extrait qu'il est indispensable au peuple car, chaque fois que ce dernier a essayé d'entreprendre des actions sans lui, cela s'est soldé par un échec. C'est donc au peuple de tirer toutes les conséquences de cet acte et de voir s'il peut se passer ou non de la direction du dictateur.

Le fait de mettre en évidence les causes et leurs conséquences, permet au personnage du dictateur de donner de la crédibilité à son discours car, les faits ainsi exposés, ont bel et bien eu lieu. Ils ne sauraient souffrir d'une quelconque critique et ne peuvent faire l'objet d'aucun doute. Cela incite l'auditoire à considérer les propos du dictateur et à les accepter comme vrais, rendant crédible le reste de son discours. Cette façon d'argumenter donne de l'assurance au personnage-dictateur. Il ne fait preuve d'aucune manipulation, ce qui traduit, là encore, le fait qu'il est entièrement convaincu de la crédibilité de son discours et qu'il n'a pas besoin de passer par un processus de manipulation pour s'en convaincre car, il est, lui-même,

¹⁸⁸ Idem: 280

¹⁸⁹ ROA BASTOS 2005: 277

convaincu. Le travail qu'il lui reste à accomplir est celui de faire adhérer son auditoire à la thèse qu'il défend.

Nous disons de la stratégie discursive du personnage-dictateur qu'elle oscille entre manipulation et désir réel d'argumenter par la présentation des faits qui ont existé. Et jusqu'à une certaine mesure elle vise un peu à effrayer son auditoire. Quand le personnage-dictateur cite son modèle en matière de gestion du pays et quand on sait ce que ces personnes historiques ont représenté, l'auditoire qui l'écoute et qui connaît ces personnages, peu être effrayé à leur évocation.

Nous avons dit que la stratégie discursive du personnage-dictateur oscille entre manipulation et désir réel d'argumenter. La manipulation intervient quand le personnage-dictateur n'est pas convaincu ou n'est pas certain de la crédibilité de son discours et qu'il désire néanmoins convaincre son auditoire, tout en essayant de persuader ledit auditoire qu'il est convaincu de ce qu'il dit. Nous l'avons vu avec la comparaison qui est un véritable processus de dénigrement des régimes antérieurs. La comparaison, dans le processus d'argumentation du dictateur, a pour but de montrer la supériorité du personnage-dictateur par rapport à tous ses prédécesseurs qui, selon lui, n'ont pas su diriger le pays. Il y a un temps dans le discours du dictateur, au cours de son argumentation où il n'est plus question de manipuler, mais de faire constater des faits et de laisser l'auditoire tirer ses propres conclusions ; et là encore, en veillant à ce qu'elles correspondent à celles auxquelles il voudrait les conduire. C'est le cas avec les exemples, la présentation des causes et de leurs conséquences.

II. Entre manipulation et argumentation

Nos personnages-dictateurs veulent par tous les moyens persuader non pas du caractère véridique de leur discours mais plutôt de la crédibilité de ce dernier, et du droit qu'ils ont à le prononcer. Aussi se servent-ils, dans leur processus d'argumentation, de la flatterie, de l'éloge ou de la moquerie pour y parvenir.

Le dictionnaire *Le Petit Larousse illustré* définit la flatterie comme le fait de chercher à plaire à quelqu'un par des louanges fausses ou exagérées. En un mot, pour flatter quelqu'un il faut lui mentir. Ce mensonge peut provoquer chez notre interlocuteur un sentiment d'importance. La louange se définit, toujours selon le même dictionnaire comme des paroles qu'ont dit dans le but de faire un éloge à quelqu'un. La moquerie est, quant à elle, le fait de railler quelqu'un, elle se définit aussi comme le fait de mépriser quelqu'un, le prendre pour un imbécile ou un idiot.

II.A. la flatterie, l'éloge et/ ou la moquerie

II.A.1 La flatterie

Le dictateur de Henry LOPES utilise beaucoup la flatterie dans son discours, surtout lorsqu'il veut conduire quelqu'un à prendre une décision à son avantage. Soit l'occurrence suivante énoncée par BWAKAMABE NA SAKADE :

Eh, bien ! « maître d'hôtel »-là, c'est trop long à dire. Moi je t'appellerai « Maître ». D'ailleurs, Maître tout court ça fait mieux. [...] On m'a dit que tu étais le meilleur maître d'hôtel. [...] Si, si on me l'a dit, Même les oncles le reconnaissent. [...] Tu es aussi le premier et, pour le moment le seul compatriote aussi gradé dans ses fonctions. [...] Bon, allons au fait. T'ai fait venir, mon cher parent pour obtenir ta collaboration¹⁹⁰.

Le personnage-dictateur marque son désir de faire entrer le maître d'hôtel à son service en le flattant. La flatterie dans cette occurrence s'exprime par les mots ou expressions comme : "c'est trop long". Le fait même de raccourcir son titre de maître d'hôtel à maître tout court confère au discours du personnage-dictateur une solennité qui a pour but de titiller l'ego

¹⁹⁰ LOPES 2003:37, 38 & 39

du maître d'hôtel, le meilleur maître d'hôtel. Le fait de le présenter comme le meilleur a pour but de l'infléchir un peu plus de façon à ce qu'il accepte le poste sans réfléchir. Le dictateur joue aussi sur la réputation du maître d'hôtel pour le gagner à sa cause : "même les oncles le reconnaissent". Sa réputation a traversé les frontières du pays et il est un chef reconnu. Et pour terminer dans ce processus de flatterie, il fait ressortir son unicité en la matière. En présentant le maître d'hôtel comme le plus gradé dans ses fonctions, il lui fait comprendre clairement que personne ne pourrait exercer cette fonction mieux que lui. Son processus de flatterie se termine avec le fait qu'il a besoin de sa collaboration. Ici, le personnage-dictateur fait croire à son interlocuteur, en utilisant le terme collaboration, qu'il est important et qu'il lui ferait un honneur en acceptant de collaborer avec lui. Importance qui est, cependant, minimisée par le verbe obtenir qui, ici, implique l'utilisation de tous les moyens pour l'avoir. Cela anihile la volonté du maître d'hôtel et fait office d'obligation. Soit cette autre occurrence du dictateur chez ROA BASTOS dans laquelle le dictateur utilise la flatterie pour gagner son auditoire :

Entré a gobernar un país donde los infortunados no contaban para nada, donde los bribones lo eran todo. Cuando empuñé el Poder Supremo en 1814, a los que me aconsejaron con primeras o segundas intenciones que me apoyara en las clases altas, dije :Señores por ahora pocas gracias. En la situación en que se encuentra el país, en que me encuentro yo mismo, mi única nobleza es la chusma [...] Hoy por hoy los indios son los mejores servidores del Estado ; de entre ellos he cortado a los jueces más probos, a los funcionarios más capaces y leales, a mis soldados más valientes¹⁹¹.

Dans cet extrait, la flatterie du Président est beaucoup plus subtile. Il présente des faits qui paraissent réels et donc forcément l'auditoire se sent obligé d'analyser la situation et de tirer un constat. Il commence par présenter la situation globale avant son arrivée au pouvoir. Il dit ensuite ce qu'il a fait et termine son argumentation en montrant les bénéfices de sa façon d'agir. Son argumentation par la flatterie est, non seulement plus subtile, mais aussi plus élaboré, ce qui en fait peut-être même un argumentation perverse. En effet, si on regarde la situation, il demande aux indiens de se complaire dans leur rôle de serviteurs en leur faisant croire que cela contribue à la bonne marche du pays. Il veut s'entourer de la *chusma* et bien il les garde dans cet état de *chusma*. Le dictateur présente cet état comme une bonne chose, en faisant penser à ses interlocuteurs qu'ils doivent en être flattés.

¹⁹¹ ROA BASTOS 2005: 134 & 137

Par la flatterie, le président-dictateur fait croire à son auditoire que ce dernier a une importance alors qu'en réalité, il est loin de la lui accorder. Cela relève de la manipulation. Dans ce cas, la manipulation consiste à faire croire à l'auditoire qu'il a une importance qu'il n'a pas pour lui faire faire ou accepter des choses qu'en d'autres circonstances, il aurait eu du mal à accepter. C'est le cas du maître d'hôtel qui finit par accepter le poste que lui propose le Président de la République alors qu'au départ il y est réfractaire. Nous constatons que le dictateur de ROA BASTOS arrive au même résultat avec la condition des indiens qui en réalité n'a pas changé. Mais grâce à la manipulation et à la flatterie, il arrive à leur faire croire le contraire.

II.A.2 L'éloge et/ou la moquerie

Eloge ou moquerie ? Nos personnages-dictateurs semblent s'amuser aux dépens de l'auditoire en utilisant soit l'éloge soit la moquerie qui peuvent être deux faits trompeurs et qui, par leur ressemblance, peuvent se confondre et faire penser, toutes les deux, à des éloges. Le processus de manipulation s'en trouve décuplé car, dans ce cas, c'est l'interprétation qu'en fait l'auditoire qui est mise en cause. Cela permet, encore une fois, à nos personnages-dictateurs de décliner toute responsabilité face à une prétendue mauvaise interprétation de leur énoncé. Cependant, il y a des situations où nos personnages-dictateurs louent réellement les actes posés par leur auditoire. Soit l'occurrence suivante en réponse au maître d'hôtel qui hésite à accepter un poste politique disant qu'il n'était pas intéressé par celle-ci : « Ouais, ouais, ouais. Moi non plus je n'aime pas la politique-la¹⁹². »

On peut se poser la question de savoir si réellement le personnage-dictateur n'aime pas la politique ou c'est juste pour gagner son interlocuteur à sa cause. Dans le dernier cas, il se moque ouvertement de son interlocuteur à qui il dit ne pas aimer la politique. L'ironie du dictateur a une valeur argumentative car, elle ôte tous les doutes que peut avoir le maître d'hôtel par rapport à la politique, qu'on peut pratiquer sans l'aimer quand sa pratique sert le peuple. Ce fait est ensuite appuyé par la suite de l'énonciation du dictateur qui dit que les politicards ont conduit le pays à la ruine mais que son rôle à lui et à ceux qui l'accompagnent est justement de sortir le pays de cet état de ruine dans lequel l'ont laissé les prédécesseurs.

¹⁹² LOPES 2003: 40

C'est donc la suite de l'énoncé du dictateur qui donne à cette occurrence sa valeur argumentative. Elle n'aurait pas eu la même portée argumentative si notre dictateur s'était limité à dire qu'il n'aimait pas la politique. Le fait qu'il ajoute : « les politicards ont conduit le pays au bord de la ruine », vient apporter une explication au fait qu'il fasse de la politique sans y prendre plaisir. Le personnage-dictateur se sent obligé de soutenir son argument par un autre argument plus fort, sans quoi sa crédibilité serait remise en cause car, il n'y aurait pas de cohérence entre ce qu'il dit et ce qu'il fait. Il lui faut donc se justifier sur le fait qu'il pratique la politique alors qu'il ne l'aime pas. Face à cet autre argument, le maître d'hôtel n'a plus d'autre choix que de se plier à la proposition du Chef de l'Etat. L'autre argument vient soutenir le premier qui met notre maître d'hôtel dans une situation d'obligation. Il est obligé d'accepter la proposition qui lui est faite.

Nous avons une autre occurrence dans laquelle, il ne se livre à aucune manipulation et est réellement en train de louer les qualités morales de son interlocuteur. En l'occurrence, son réel dévouement et son amour pour le dictateur n'est pas teinté d'hypocrisie comme c'est le cas pour ses autres collaborateurs comme nous le remarquons dans l'occurrence suivante du dictateur de LOPES :

Voilà un bon citoyen. C'est ainsi que je veux que vous soyez tous. Au lieu de toujours dire (il se mit à imiter un marmot qui pleurnichait) : « Oui Tonton. Bravo Tonton. » Voilà au moins quelqu'un qui m'aime réellement¹⁹³.

Dans ce passage, le dictateur est vraiment content de l'attitude du maître d'hôtel qu'il loue. Il voudrait que ses collaborateurs fassent preuve de la même sincérité que le maître d'hôtel qui n'hésite pas à dire les choses comme il le pense même si pour cela, il doit s'attirer le courroux du Président de la République. Ce qui le différencie des autres qui le flattent en étant toujours d'accord avec lui : « Oui Tonton, Bravo Tonton » que ses collaborateurs sortent constamment.

Si parfois le personnage-dictateur de LOPES peut se servir de la manipulation en vue d'aider son argumentation, de manière générale, nous dirons que quand il adresse une

¹⁹³ LOPES 2003: 47

louange, c'est réellement une louange et il ne fait pas preuve de manipulation. Bien que dans certains cas la louange peut être une autre forme de manipulation.

La manière dont le dictateur de ROA BASTOS utilise l'ironie est vraiment particulière. Il associe dans sa moquerie des termes qui, au premier abord, n'ont rien à faire ensemble dans une même construction verbale. Nous avons l'occurrence suivante qui fait apparaître deux notions qui s'opposent : *locura* et *astuta* (folie et astucieux). Selon lui, dans la première partie de cette occurrence, grâce aux termes *tonto* et *loco*, pour être fou, il faut être intelligent. Le dictateur remet en cause, de façon très intelligente, veuillez excuser la redondance, l'intelligence de Patiño. Là encore, la suite de l'énoncé vient apporter un plus à la portée argumentative de la première phrase de cet énoncé. Elle vient expliquer et renforcer ce qui a été dit sur la bêtise de Patiño. Le secrétaire n'est pas assez intelligent pour être fou :

Tu eres demasiado tonto para volverte loco, secretario. La locura humana suele ser astuta. Camaleona del juicio. Cuando la crees curada, es porque está peor¹⁹⁴.

¡Bien dicho Patiño ! Te coronó rey de las inteligencias. Te legaré mi vaso de noche. Durante el día, ahora que nos ha atacado de nuevo la época miserable, lo pondrás sobre tu frente. Símbolo de tu poder. Durante la noche devolverás la corona de alabastro a su lugar ordinario, de modo que te sirva dos veces en usos distintos y distantes¹⁹⁵.

Dans cette occurrence, le personnage-dictateur est clairement ironique. Il se moque de son secrétaire. Il reconnaît que Patiño a raison, mais en récompense de son intelligence, il lui offre son vase de nuit. En d'autres termes, l'intelligence de *Patiño* ne vaut pas grand-chose.

II.B. L'habileté de l'argumentation du dictateur.

L'habileté de l'argumentation du dictateur réside aussi dans sa capacité à manier le jeu de questions-réponses entre lui et ses interlocuteurs, et aussi dans l'utilisation qu'il fait des connecteurs de phrases ou des marqueurs discursifs.

Nous avons vu dans cette même partie, au chapitre IV, dans la sous-partie réservée à l'usage de l'interrogation comment nos personnages-dictateurs attribuent une autre valeur

¹⁹⁴ ROA BASTOS 2005:98

¹⁹⁵ Idem: 108

illocutoire à la forme interrogative, valeur différente de celle qui lui est habituellement attribué. L'interrogation a un rôle polyvalent. La question qui est ici soulevée est celle de savoir comment cette polyvalence du rôle de l'interrogation sert l'argumentation du Chef de l'Etat au moment de son énonciation.

Dans ce sous-chapitre, se pose la question de la valeur argumentative de l'interrogation dans le discours du personnage-dictateur. Il s'agira pour nous de voir comment le Président se sert des interrogations pour construire et conduire son argumentation. Rappelons que le but premier d'une interrogation, comme nous l'avons déjà souligné plus haut, est la quête d'informations ou d'une certaine connaissance qui seraient détenues par notre interlocuteur.

Il a été noté, au cours de la lecture de notre corpus, deux types d'interrogations dans le discours des Présidents de la République. Le premier type d'interrogation est une interrogation réfléchie, car, l'orateur en donne lui-même la réponse tout de suite après avoir énoncé l'interrogation. En fait, c'est une question qui est tournée vers lui-même. En effet, même si ce type d'interrogation peut inciter l'auditoire à réfléchir, cette réflexion ne se fait que sur la base des éléments de réponse du personnage-dictateur. Le deuxième type d'interrogation que nous avons noté est une interrogation au cours de laquelle le personnage-dictateur pose une question, attend une réponse de son auditoire tout en le conduisant à donner exactement la réponse qu'attend le Chef de l'Etat, celle à laquelle il pense. Ce type d'interrogation est défini comme des "interrogations de manipulation". Nous tenons à préciser que nous ne nions pas le caractère manipulateur du premier type d'interrogation. Mais comme elle est plus marquée dans le deuxième type nous avons choisi de l'appeler ainsi et la première sera qualifiée d'interrogation de déduction, car elle aurait plutôt tendance à pousser à la déduction.

II.B.1 Les interrogations de manipulation

En fait d'interrogation, nous dirons plutôt, dans ce sous-chapitre, que le personnage émet une suite d'interrogations dans laquelle la première est une réponse à la suivante. Cela fait que l'interlocuteur trouve l'élément de réponse dans l'interrogation suivante. Le personnage-dictateur est ainsi certain que l'auditoire ne perdra pas le temps en réflexion et

surtout, qu'il n'ira pas chercher une réponse ailleurs que dans le discours. La suite d'interrogations suivantes illustre notre propos antérieur, car, l'interlocuteur à qui elle est adressée trouve la réponse à la question posée dans l'interrogation suivante :

¿De qué me acusan estos anónimos papelarios ? ¿De haber dado a este pueblo una Patria libre, independiente, soberana ? Lo que es más importante, ¿de haberle dado el sentimiento de patria ? ¿De haberla defendido desde su nacimiento contra los embates de sus enemigos de dentro y de fuera ? ¿De esto me acusan¹⁹⁶ .

Dans cette occurrence, la première question établit le fait qu'il est accusé, la deuxième nous donne l'objet de l'accusation : avoir donné une Patrie à ce peuple. La suivante nous dit que ce sentiment de Patrie est bien présent. Pour qu'une Nation existe, elle a besoin d'être indépendante. Il conclut en reposant la première question de cette suite. Du coup, le peuple ne peut qu'abonder dans ce sens car, en concluant par l'interrogation qui lui a justement permis d'ouvrir cette suite d'interrogation, il clôt ainsi la discussion et ne permet pas à l'auditoire de répondre, auditoire qui reste donc sur les propos du Président de la République car, ce dernier par cette conclusion, lui ôte la possibilité de donner une réponse à la suite d'interrogations qui vient de lui être adressée. Cette manœuvre a pour but de museler son interlocuteur grâce à un débit verbeux à la limite de l'agressivité. L'énoncé suivant joue exactement le même rôle que le précédent :

¿No les consta acaso que ha sido, por el contrario, la más completo bienestar y felicidad, la época del máximo esplendor disfrutada por el pueblo paraguayo en su conjunto y totalidad, a lo largo de su desdicha historia ? ¿No lo merecía por ventura después de tantos sufrimientos, padecimientos e infortunios ? ¿Estos es lo que entenebrece y entristece a mis antiguos enemigos y detractores ? ¿ Es esto lo que los colma de odio y de perfidia ? ¿De esto me acusan ? ¿ Esto es lo que no me perdonan ni me perdonaran nunca ?¹⁹⁷

Cette suite d'interrogations fonctionne exactement comme la suite que nous avons analysée précédemment : l'interrogation suivante est la réponse à la précédente et vient même l'expliquer. Ainsi le but de la seconde interrogation est de renforcer le contenu de la précédente.

¹⁹⁶ ROA BASTOS 2005: 126

¹⁹⁷ ROA BASTOS 2005:393

Dans les deux séries d'interrogations que nous venons de voir, le dictateur fait une suite d'interrogations à laquelle il n'attend en réalité aucune réponse. Elles ont pour but d'aider son auditoire à réfléchir sur ce qui est dit. Les questions dans le groupe qu'elles forment se complètent, les suivantes permettant d'accentuer la force argumentative des précédentes. La manipulation du personnage dictateur réside justement dans cette suite d'interrogations qui, au fond, n'a pour but que d'attirer l'attention de l'auditoire sur ce qui est déjà évident. Le dictateur de LOPES utilise exactement le même procédé dans cette suite d'interrogations sur des faits dont les réponses sont évidentes, ce qui ne nécessite aucune réponse de la part de ces derniers. Toute tentative de réponse serait inutile et quand bien même elle pourrait se faire, l'auditoire ne pourra répondre que par l'affirmative ou la négation. Nous sommes donc ici face à des questions fermées, et là encore, le dictateur prend le soin de procéder ainsi, privant son auditoire de toute possibilité de répondre autrement que comme il le souhaite :

Et alors ? Comme si vous n'aviez pas été en Chine avec moi. N'avez pas vu là-bas des monuments construits en six mois, non ? Et alors ? Pourquoi ne pas en faire autant ? Bande d'indigènes, bande d'enfoirés ? Qu'est ce que les chinois ont de plus que nous ? Sont pas des hommes comme nous ?¹⁹⁸
Qu'est ce que cette histoire nom de dieu ? Hein ?... Depuis quand les ministres passent avant le chef ?... Hein ?... zéro... Zéro... Con de votre maman ! Je dis con-de-votre-maman. Compris ?... Et la hiérarchie alors ?... Merde pour vos excuses¹⁹⁹.

L'objet même de l'interrogation est si évident que tenter de donner une réponse serait superflu de la part de l'auditoire, qui n'a pas d'autre choix que subir cette agression de la part du Président de la République. C'est justement dans cette privation de réponse pour l'auditoire de la part du dictateur que réside le caractère manipulateur de ce type d'interrogation. Le fait qu'elle soit fermée et qu'elle oblige l'auditoire à donner la réponse attendue par le Président-dictateur, place ce dernier dans une position de force. Dans ce type d'interrogation, l'auditoire est sans cesse mis au défi de dire le contraire et comme il ne le peut, le personnage-dictateur donne plus de force à son argumentaire. C'est justement parce que ces interrogations n'offrent pas d'alternative à l'auditoire, et qu'elles sont orientées vers une réponse bien précise qu'elles conduisent l'auditoire à déduire de ce qui a été dit par le

¹⁹⁸ LOPES 2003 :93

¹⁹⁹ Idem :111

Président, exactement ce qui doit être déduit. En fait, dans ce type d'interrogation, le but de celle-ci est de servir d'aide mémoire à l'objet de l'interrogation²⁰⁰.

Ce type d'interrogations se distingue par son caractère agressif. Au cours de celle-ci, le Président-dictateur empiète sur le terrain conversationnel de son interlocuteur, lui interdisant ainsi de prendre à son tour la parole. Nous aborderons plus en profondeur cet aspect dans la troisième partie qui est presque totalement consacrée à l'analyse conversationnelle. Là encore, au-delà du refus du tour de parole, nous dirons même qu'il s'agit ici du refus de toute tentative de réflexion, refus traduisant un manque d'assurance de la part du personnage-dictateur, manque d'assurance qui traduit, lui-même, la non maîtrise de son discours. En réalité, l'argumentation par l'utilisation de ce type d'interrogations à la suite les unes des autres n'a pas d'efficacité car l'orateur ôte à son auditoire toute possibilité d'apprécier l'argument et ainsi de voir s'il est crédible ou pas. En fait, les questions posées auraient une force argumentative plus grande si l'orateur laissait à son auditoire la possibilité de répondre aux différentes interrogations. L'enchaînement interrogatif, au lieu donc de renforcer la valeur argumentative de ces dernières, l'affaiblit. Le résultat qui découle de cette argumentation est une suite construite par le dictateur et non par l'auditoire qui devrait être le seul à apprécier les arguments soumis à son appréciation.

Cette suite d'interrogations, au cours de laquelle le destinataire n'a pas droit de réponse, durant laquelle l'orateur lui refuse ce droit, vient corroborer notre hypothèse de base : le dictateur prononce son discours pour lui-même. L'auditoire n'est là que pour lui servir de miroir. Il a besoin de l'auditoire comme spectateur et non comme un auditoire qui serait là pour tirer des informations de son discours. Il n'y a pas d'échange dans son discours, l'auditoire n'a pas la place due à un auditoire. Le personnage-dictateur, en agissant ainsi, refuse à son auditoire le droit d'exister comme tel. Ce fait soulève la question de la valeur de l'auditoire dans la construction énonciative, discursive et argumentative du Président-dictateur. Nous consacrerons la troisième partie de cette thèse à l'analyse de cet aspect.

²⁰⁰ ANSCOMBRE et DUCROT 1981 :14 & 15 : en ont parlé disant que dans ce type d'interrogation, la réponse va de soi pour le locuteur aussi bien que pour l'interlocuteur, et que ladite interrogation n'est là que pour rappeler cette réponse. Il s'agit de l'interrogation rhétorique. D'autres auteurs comme J.J.ROBRIEUX en ont aussi parlé comme d'une interrogation qui fonctionne comme une affirmation déguisée. Nous pouvons donc conclure à une interrogation qui normalement n'a pas lieu d'être puisque la réponse à celle-ci paraît évidente. Son but dans l'argumentaire du personnage dictateur est justement d'éviter toute réflexion qui pourrait remettre en cause le travail de manipulation et de persuasion entrepris depuis par le Président dictateur.

II.B.2 Les interrogations de déduction

Les questions de déduction sont des questions en général orientées. En réalité, le destinataire ne déduit pas vu que l'orateur, ici, lui souffle en quelque sorte la réponse qu'il attend. Ce type d'interrogation est tourné de telle sorte que le destinataire ne peut donner une autre réponse que celle qui est suggérée par le locuteur. Ce sont presque toujours des questions fermées auxquelles le destinataire ne peut répondre que par "oui" ou "non". Une fois de plus, la possibilité de réfléchir lui est refusée. Nos personnages-dictateurs se servent très souvent de ce type d'interrogation dans leurs parcours énonciatif et argumentatif. Le but de cette utilisation par nos personnages-dictateurs n'est pas réellement de construire une argumentation mais plutôt de faire accepter leurs propos de façon à ce que ces derniers ne soient pas contestés, ou de façon à obliger l'auditoire à ne pas oser toute tentative de contestation. L'exemple suivant est, de ce point de vue, révélateur :

¿No soy yo en en Paraguay el Supremo Pelicano? ²⁰¹

Une telle interrogation contraint l'interlocuteur à répondre soit positivement soit négativement. La tournure de son interrogation oriente déjà son interlocuteur à répondre par une affirmation, qui est la réponse qui est suggérée par la tournure même de l'interrogation. La tournure "*No soy yo*" implique qu'il y a un "*Pelicano*" au Paraguay, l'interrogation ne porte donc pas sur l'existence de un "*Pelicano*", mais sur la suprématie du personnage-dictateur comme "*Pelicano*". En posant cette interrogation, le locuteur met son destinataire au défi de nier sa suprématie en tant que "*Pelicano*". L'occurrence qui suit illustre encore mieux ce que nous venons d'analyser :

¿Qué han podido contra mi gota militar y mis almorranas civiles²⁰² ?

Là encore, nous sommes face à une interrogation qui oblige son destinataire à orienter sa réponse vers celle que suggère le personnage-dictateur. La formulation "*Qué han podido*", suggère que le destinataire devrait répondre exactement ce que souhaite le personnage dictateur. C'est ce que nous démontre l'exemple d'énoncé qui suit :

Depuis quand un Djatékoué possède la science du commandement²⁰³ ?

²⁰¹ ROA BASTOS 2005 :247.

²⁰² ROA BASTOS 2005: 225

Dans cette occurrence du dictateur chez LOPES, l'interrogation est elle aussi fermée. Elle ne laisse pas d'autres choix de réponse à son destinataire.

Dans cette sous-partie, les interrogations sont des interrogations de déduction dans la mesure où, l'auditoire est amené à tirer des conclusions des interrogations qui lui sont soumises par le personnage-dictateur. Mais là où il y a perversité, c'est dans le fait que, les conclusions tirées sont suggérées par le dictateur lui-même. Elles sont fournies dans les suites interrogatives.

II.C. Les connecteurs et marqueurs discursifs

Nous avons trouvé nécessaire de faire une analyse des connecteurs ou marqueurs discursifs pour mieux analyser l'argumentation du Président-dictateur. L'étude de la manière dont ces connecteurs et marqueurs discursifs sont agencés par le personnage-dictateur, et surtout l'utilisation qu'il en fait, nous permettra de comprendre comment l'orateur construit son argumentation, si argumentation il y a, et à travers celle-ci, de voir comment l'auditoire subit la manipulation de l'orateur.

Il nous paraît important, avant de continuer, de revenir sur la notion de connecteurs et d'en donner une définition tout en indiquant leur fonction dans le discours en général car, plus loin dans notre analyse, nous préciserons la fonction des marqueurs discursifs dans le discours de nos Chefs d'Etat dictateurs.

Les connecteurs ou marqueurs discursifs sont des mots ou groupes de mots qui sont invariables. Les marqueurs discursifs ne peuvent être définitivement catégorisés, car leur fonction même ne peut se construire qu'en contexte. Ainsi, un même marqueur ne fonctionnera pas de la même manière dans tous les énoncés, son fonctionnement sera déterminé par l'énoncé même, et en contexte. Il est donc impossible de classer les connecteurs ou marqueurs discursifs selon un type ou un genre de fonction, leur polyvalence fonctionnelle ne le permettrait pas. C'est exactement ce que disent ZORRAQUINO Et PORTOLES :

²⁰³ LOPES 2003: 352

Los marcadores del discurso son unidades lingüísticas invariables, no ejercen una función sintáctica en el marco de la predicación oracional-son, pues, elementos marginales- y poseen un cometido coincidente en el discurso : el de guiar, de acuerdo con sus distintas propiedades morfosintácticas, semánticas y pragmáticas, las inferencias que se realizan en la comunicación²⁰⁴.

Les auteurs qui ont travaillé sur les différentes fonctions des marqueurs discursifs, les ont divisés d'abord en fonction additive : qui marque une relation logique d'ajout entre deux idées ou arguments ; ensuite, une fonction d'opposition ou de contre argument : qui oppose un premier argument à un deuxième ; on trouve également une fonction de causalité, le premier argument est la cause de l'argument qui va suivre ; suivie d'une fonction d'organisateur de discours ou d'énumération ; de la fonction de reformulation, de la fonction emphatique... pour ne citer que celles-là. Nous tenons à rappeler que la liste est loin d'être exhaustive.

Dans notre analyse des marqueurs discursifs dans le discours de nos chefs d'Etat, nous allons nous concentrer sur quatre fonctions de ces marqueurs, fonction qui nous ont paru les plus récurrentes tout au long de la lecture de notre texte corpus. Il s'agit donc des fonctions introductive, comparative, d'opposition, et de la fonction de reformulation qui est, elle, divisée en plusieurs sous-fonctions.

Comme nous l'avons déjà signalé précédemment, ces fonctions ne sont pas figées et un même marqueur peut avoir une autre fonction dans un autre énoncé. Notre étude et nos conclusions seront donc variables et dépendront du fonctionnement de chaque marqueur discursif tel qu'il apparait dans l'énoncé. Dans cette analyse, nous montrerons la dimension de l'argumentation du dictateur. Il s'agira, comme nous l'avons fait pour les autres parties de ce chapitre, de montrer si nos Présidents-dictateurs arrivent à convaincre à l'aide de ce procédé argumentatif. Nous tirerons, par la suite, une conclusion à partir du résultat obtenu.

II.C.1 Les connecteurs d'introduction

Les connecteurs introductifs sont ceux qui introduisent une idée nouvelle n'ayant aucun rapport avec l'argument précédent. Ils peuvent se retrouver en début d'énonciation et dans ce cas, ils ouvrent la porte à l'argumentation. Ils peuvent aussi servir, dans une moindre

²⁰⁴ ZORROQUINS y PORTALÉS : Revue consulté sur internet.

mesure, à attirer l'attention de l'auditoire. Dans nos textes corpus, nous avons noté des mots et expressions tels que : "On m'a dit que", "d'ailleurs", "bon", "écoute", "alors", "eh bien", "allez", "hé bien", "rendez compte", "écoute bien", "comprenez", "*ah, vea*", "*por*", "*como*", "*es constante y bien notorio*", "*oiga*", "*escuche*", qui se fonctionnent comme marqueurs discursif d'introduction. Dans l'énoncé suivant, nous avons un exemple de marqueur discursif :

On m'a dit que tu étais le meilleur maître d'hôtel²⁰⁵.

L'expression "on m'a dit" sert non seulement à introduire l'idée que son interlocuteur est le meilleur dans son domaine mais aussi l'argumentation qui va suivre. En utilisant cette expression le Chef de l'Etat veut légitimer son argumentation. En effet, si tout le monde, entité représentée par le pronom impersonnel "on", dit qu'il est le meilleur, pourquoi dirait-il le contraire. Cet autre énoncé du dictateur de LOPES est un exemple de connecteur introductif:

Ecoute, Maître, faut comprendre qu'il s'agit d'un poste politique²⁰⁶.

"Ecoute" dans cet énoncé, sert d'introduction à une nouvelle idée qui est le caractère politique du poste. La fonction introductive de ce marqueur discursif est ambivalente ; il attire l'attention de l'interlocuteur en même temps qu'il introduit une idée dans le discours de l'orateur. Considérons ce dernier énoncé du dictateur de LOPES :

Et alors ? Comme si vous n'aviez pas été en chine avec moi. (...)
Et alors ? Pourquoi ne pas en faire autant?²⁰⁷

Nous avons ici deux fois l'utilisation de l'expression "Et alors". Dans les deux cas de figure, elle sert à attirer l'attention ; si dans le premier cas elle introduit une nouvelle idée, dans le deuxième, elle marque la continuité de l'idée précédemment mentionnée.

Ces trois exemples que nous avons choisis de considérer montrent que le dictateur de LOPES attire très souvent l'attention de son auditoire au cours de son énonciation. Nous avons noté environ seize occurrences de marqueurs discursifs introductifs sur environ

²⁰⁵ LOPES 2003: 37

²⁰⁶ Idem: 40

²⁰⁷ LOPES 2003:93

cinquante sept pages qui sont en réalité les pages de son discours, le reste étant couvert par la narration.

Qu'en est-il du dictateur de ROA BASTOS ? Nous avons remarqué très peu d'utilisation de marqueurs d'introduction. Le discours du *Supremo* est agressif, il n'attire que très rarement l'attention de son auditoire qui ne se compose régulièrement que d'une seule personne car, rappelons-le, le texte semble être une longue conversation entre *El Supremo* et son secrétaire Patiño. Sur la même portion de page et donc de discours, nous avons noté pour le dictateur de ROA BASTOS une occurrence de sept marqueurs discursifs d'introduction, soit moitié moins que pour le dictateur de LOPES. Considérons l'occurrence suivante :

Como en los Proverbios, la escoria uniformada continúa echando plata a la basura²⁰⁸.

Le dictateur introduit son énoncé en citant une référence morale, les Proverbes. Le fait de commencer son discours comme il le fait donne du crédit à ce dernier. Car, ce qui est énoncé par la sagesse populaire, en général, ne saurait être contesté. C'est comme s'il avait introduit son discours par une vérité dite générale. "Como en", en plus d'introduire l'argument qu'il précède, renforce sa valeur argumentative. Considérons cette occurrence du dictateur, toujours chez ROA BASTOS :

Oiga, escuche esta idea de Montesquieu sobre el concepto de una república federativa : Si se debiese dar un modelo de una bella república pondría el ejemplo de Ligia²⁰⁹.

Cette occurrence a la particularité de permettre l'utilisation de deux marqueurs discursifs différents qui jouent exactement le même rôle. Le second marqueur n'annule en rien la valeur du premier, au contraire il est là pour montrer l'importance de l'argument qui va suivre et qui mérite qu'on lui prête une attention toute particulière. Cet énoncé a un rapport évident avec l'argument qui précède et le marqueur discursif, dans ce cas, n'introduit pas une nouvelle idée et n'ouvre pas non plus une argumentation, mais ajoute un argument qui a plus de valeur que ce qui a été précédemment dit. La double utilisation de marqueurs différents, traduit l'importance que *El Supremo* accorde à ce qui suit qui n'est qu'une continuité de ce qui a été dit. Considérons cette autre occurrence :

²⁰⁸ ROA BASTOS 2005: 286.

²⁰⁹ ROA BASTOS 2005 286

Ah, Patiño, si tu memoria, ignorante de lo que no ha sucedido todavía, pudiera descubrir que los oídos funcionan como los ojos y los ojos como la lengua enviando a distancia las imágenes, los sonidos y los silencios oíbles, ninguna necesidad tendríamos de la lentitud del habla²¹⁰.

Le "Ah" mis au début de cet énoncé à la même valeur que tous les autres marqueurs discursifs que nous venons de signaler. Il sert d'introduction à l'énoncé qui suit et aux différents autres arguments qui vont être présentés, en même temps qu'il attire l'attention de l'interlocuteur sur l'énoncé et sur les arguments.

Nous avons noté une utilisation abondante des connecteurs et marqueurs discursif introductif pour le dictateur de LOPES et une utilisation modérée chez celui de ROA BASTOS. Cela traduit une argumentation un peu laborieuse pour le dictateur de LOPES qui a besoin sans cesse d'attirer l'attention de son auditoire. Le dictateur de RAO BASTOS, du fait d'avoir un seul interlocuteur, fait que celui-ci n'a pas besoin d'attirer son attention. Car, le fait qu'il soit seul, bien qu'il y ait quelques rares apparitions d'autres personnages, l'oblige à s'intéresser au discours du *Supremo*.

II.C.2 Les connecteurs comparatifs et les marqueurs d'opposition

Nous avons appelé connecteurs ou marqueurs discursifs comparatifs, ceux qui, dans l'argumentation de nos personnages-dictateurs, rapprochent plusieurs idées en les regroupant comme si elles faisaient partie d'une seule suite argumentative. Dans nos textes corpus, ils servent souvent de base à une comparaison entre deux personnes, deux faits ou deux périodes. Ce sont des expressions comme : "comme avant", "comme moi", "comme", "*más como*", "*más que tú*",...

Les connecteurs d'opposition, quant à eux, marquent une opposition entre deux idées qui se suivent. Nous allons commencer ce sous-chapitre par l'étude des marqueurs discursifs de comparaison. Dans la phrase qui suit, nous avons un connecteur qui marque à la fois la comparaison tout en soulignant l'opposition entre les deux éléments comparés :

Avec moi sera pas comme avant, avec moi plus de blablabla²¹¹.

²¹⁰ Idem: 159

²¹¹ LOPES 2003: 40

"Comme avant" traduit la comparaison qu'établit le dictateur entre le présent, moment où il est à la tête du pays, et le passé, moment de ses prédécesseurs. Le "comme avant" qui représente le passé invite l'auditoire à jeter un regard en arrière et à faire lui-même cette comparaison. Non seulement ce marqueur oppose deux moments historiques différents, l'un passé et l'autre présent, mais il invite aussi, en même temps, l'auditoire à noter les différences qu'il y a entre ces deux périodes. Soit :

Pas confiance à tous ses indigènes, moi. Savent pas se battre. Sont pas comme moi²¹².

Là encore, le personnage-dictateur fait une comparaison entre lui et les personnes dont il parle, comparaison qui a pour but de mettre en évidence leurs différences. Ils ne sont pas "comme moi" parce qu'ils ne savent pas se battre, Ce qui le différencie des autres, et c'est là où réside la comparaison, c'est le fait qu'il sache se battre contrairement aux indigènes. Nous avons dans l'énoncé qui suit un autre marqueur d'opposition qui appelle à la comparaison :

Aquí en el Paraguay, antes de la Dictadura Perpetua, estábamos llenos de escribientes, de doctores, de hombres cultos, no de cultivadores, agricultores, hombres trabajadores como debiera de ser y ahora lo es²¹³.

Le dictateur de ROA BASTOS, comme le fait celui de LOPES, met en parallèle deux périodes historiques : celle qui précède la Dictadura Perpetua et celle qui est contemporaine. Il attire le regard de son auditoire sur les faits et attend de lui qu'il tire les conclusions qui s'imposent. Le connecteur "*Aquí*", qui est un connecteur de localisation spatial vient accentuer l'effet que peut produire cette comparaison sur l'auditoire. Il vient ajouter à la valeur argumentative de "*antes*" qui est un connecteur de localisation temporel. Dans la présentation de ses arguments, le dictateur met en opposition deux périodes historiques, deux façons de gérer le pays différentes. Le connecteur "*Antes*" divise le temps en deux périodes distinctes, et l'auditoire doit faire une comparaison entre elles. L'énoncé qui suit marque l'opposition en éloignant les faits, ils sont présentés de telle sorte que l'interlocuteur les imagine dans un passé très lointain :

²¹² LOPES 2003: 134

²¹³ ROA BASTOS 2005: 126

Cuando nuestra Nación era aún parte de estas colonias o Reino de Indias como se llamaban antes, un funcionario de la corte con cargo de fiscal oidor en la Audiencia de Charcas, José de Antequera y Castro, vio al llegar a Asunción la piedra de la desgracia pesando sobre el Paraguay hacia más de dos siglos²¹⁴.

Le marqueur discursif "*cuando*" renvoie à un temps passé et "*aún*" vient renforcer cet état, cette situation passée. Les deux marqueurs ont la même valeur argumentative. Comme dans l'exemple précédent, "*cuando*" marque une division temporelle entre deux périodes, le temps des colonies et celui, plus actuel, des indépendances. Il s'agit, là encore, d'un appel à la comparaison.

Nous avons noté une utilisation abondante des connecteurs marqueurs d'opposition. Ce sont des marqueurs tels que : "si non", "mais", "au lieu", "à propos", "pourtant", "or que", "non", "quant à vous", "*tampoco*", "*aun*", "*por ahora*", "*cuando*", "*antes*", "*por el contrario*", "*sin embargo*", ... Ces connecteurs marquent une opposition entre deux idées. Soit :

Pas besoin de conseil, petit. Décide moi-même. (...) Sinon, plus la peine d'être chef²¹⁵.

Dans cette occurrence, l'opposition qui est ici manifestée par le fait d'avoir besoin de conseil qui s'oppose avec le fait d'être chef. Le besoin de conseil s'oppose aux responsabilités qui incombent à un chef. Le marqueur "Si non" annule le premier argument pour donner de la valeur au second. Prenons un deuxième exemple :

C'est ainsi que je veux que vous soyez tous. Au lieu de toujours dire : « oui Tonton. Bravo Tonton, bravo²¹⁶.

"Au lieu de" oppose la manière dont ses collaborateurs se comportent et ce qu'il aimerait voir dans les faits. Là encore, ce sont deux idées qui sont opposées, et le marqueur discursif "au lieu" vient souligner cette opposition. Considérons ce dernier exemple du dictateur de LOPES :

Zont voulu faire les choses à l'européenne ! *or qu'on* est en Afrique, avec ses mystères²¹⁷.

²¹⁴ Idem : 127

²¹⁵ LOPES 2003: 39

²¹⁶ Idem: 47

²¹⁷ Ibidem: 98

Dans cet énoncé, l'opposition se situe dans la manière dont se font les choses en Europe, qui est très différente de la manière dont elles se font en Afrique. "Or que" fait partie du langage argotique en Afrique. En effet, dans certains pays africains, des voyelles et parfois même des syllabes sont supprimées. Il y a ici deux arguments qui s'opposent. Considérons l'énoncé suivant du dictateur de ROA BASTOS :

No he de complicarme con estos señores que en tan poco aprecio tienen la causa de la Patria. He agotado los medios y mi paciencia, sin embargo, tratando de instruirlos y rescatar a los menos malos para el mejor servicio de nuestra causa²¹⁸.

Dans cette occurrence, deux arguments s'opposent : le premier argument s'oppose au deuxième qui vient diminuer la valeur argumentative du précédent sans pour autant l'annuler. "*Sin embargo*", apporte cette atténuation à la valeur argumentative de ce qui est dit dans la première partie de l'énoncé, donnant plus de valeur argumentative à la dernière et lui accordant une place prépondérante dans l'énoncé. L'auditoire pourrait ainsi penser que ce qui est mis en relief c'est l'instruction et le sauvetage. Soit cette autre occurrence, toujours, du dictateur de ROA BASTOS :

Por el contrario señores calbidantes, como ustedes mismos lo han proclamado, es constante y bien notorio que el peso del despacho únicamente lo han soportado mis hombros como vocal-decano y asesor-secretario, no solo desde la institución de la junta sino desde la misma revolución²¹⁹.

"*Por el contrario*" s'oppose ici à ce qui a été dit avant. Le dictateur est accusé de faire de l'abus de pouvoir. Dans son argumentation, il réfute cette accusation en donnant un argument contraire et en relatant les faits, pointant du doigt ce qu'il a fait et continue de faire pour la Patrie qui est en totale opposition avec ce qui lui est reproché.

Considérons ce dernier exemple du dictateur de ROA BASTOS :

¿Qué pueden significar aquí sus hazañas intelectuales ? Aquí es más útil plantar mandioca o maíz, que entintar papeluchos con sediciosos ; más oportuno desbichar animales atacados por la garrapata, que garrapatear panfletos contra el decoro de la patria, la soberanía de la República, la dignidad del gobierno²²⁰.

²¹⁸ ROA BASTOS 2005: 286

²¹⁹ Idem : 283

²²⁰ Ibidem : 127

Le marqueur discursif "*Que*" vient marquer l'opposition entre la première idée qui est celle de la culture des éléments de première nécessité, qui a plus d'importance que les prouesses intellectuelles et le fait de produire et de distribuer des tracts. "*Que*" marque la rupture entre les deux idées de l'énoncé.

II.C.3 Les différents connecteurs de reformulation

Les marqueurs de reformulation sont utilisés pour expliquer, rectifier et apporter une correction à un fait précédemment énoncé ou en guise de conclusion à ce qui a été dit précédemment dans un premier argument. Ils viennent, en général, clore une argumentation en reprenant d'autres arguments tout en les expliquant et en les explicitant. Ils viennent renforcer le premier argument sans pour autant lui ôter pas sa valeur argumentative. Comme leur nom l'indique ils reformulent le précédemment dit pour apporter une meilleure compréhension. Ils ont cette particularité que n'ont pas les autres groupes de marqueurs discursifs d'être divisés en plusieurs sous-groupes. Notre but dans ce sous-chapitre n'est pas de relever tous les types de marqueurs discursifs qui appartiennent au grand groupe des marqueurs de reformulation apparaissant dans nos textes corpus, nous allons plutôt en sélectionner quelques uns pour en dégager la particularité et l'incidence sur l'argumentation du Président. Nous allons étudier leur fonctionnement dans nos textes corpus.

Ainsi, dans le groupe des marqueurs de reformulation, nous notons des marqueurs explicatifs : ils ont pour but de présenter l'argument qui va suivre comme une explication ou qui vient éclairer ce qui a été dit auparavant. Nous avons des marqueurs de rectification, qui comme leur nom l'indique, apportent une rectification présentant l'argument antérieur comme incorrect. Dans cette perspective, ils annulent le premier argument en accordant plus de valeur argumentative à celui qui est introduit. Nous avons aussi les récapitulatifs ou les conclusifs, ces derniers présentent l'argument qui suit comme étant une conclusion d'un argument précédent.

Ainsi, nous nous joignons à ZORRAQUINO et PORTOLES pour dire que les marqueurs discursifs de reformulation « Presentan a un miembro del discurso como una expresión más adecuada de lo que se pretendió decir con un miembro precedente²²¹. »

²²¹ KOZA cf les ressources en ligne

Nous avons relevé quelques-uns dans nos textes corpus. Ce sont des expressions du genre : "mais", "enfin", "d'ailleurs", "parce que", "c'est ça...c'est ça", "et puis", "pour que", "après tout", "au moins", "maintenant", "de même", "*porque*", "*cuanto más*", "*como quien*", "*aún*", "*del mismo modo*," *pues*", "*si acaso*", "*puesto que*", "*bien les consta que*", "*no sólo...sino*"... Considérons l'occurrence suivante qui illustre la manière dont le dictateur de ROA BASTOS utilise les marqueurs discursifs de réformulation :

No puedo elegir un designatario, com usted dice. No me he elegido yo. Me ha elegido la mayoría de nuestros conciudadanos. Yo mismo no podría elegirme.¿ Podría alguien reemplazarme en la muerte? Del mismo modo nadie podría reemplazarme en vida²²².

"*Del mismo modo*" est un marqueur discursif de reformulation du type explicatif. En effet, il vient apporter un éclaircissement au fait que le personnage-dictateur ne peut se choisir un successeur, et pourquoi il se pense être irremplaçable. Le marqueur discursif de l'expression qui suit joue exactement le même rôle :

Toda verdadera Revolución crea su ejército, puesto que ella misma es el pueblo en armas²²³.

"*Puesto que*" fonctionne exactement comme "*Del mismo modo*" que nous avons vu dans l'occurrence précédente. Il a une valeur argumentative explicative. Il n'annule pas l'argument précédent, mais au contraire, l'enrichie par l'explication et l'éclaircissement qu'il en apporte. Considérons à présent cette occurrence :

Bien les consta que los otros miembros de la Junta no han cargado ni siquiera con el peso de una pluma²²⁴.

L'expression "*Bien les consta que*" joue le rôle de marqueurs discursif de conclusion. En effet, après avoir exprimé son regret d'être le seul à avoir supporté le poids que constitue le fait d'être à la tête de la *Junta*, il attire l'attention en concluant que les autres membres ne se sont pas encombrés de cette charge. "*Bien les consta que*" a un rôle ambivalent, il introduit un argument en attirant l'attention, mais cet argument fonctionne aussi comme une conclusion à tout ce qui a été dit. Nous pouvons aussi considérer cette occurrence :

²²² ROA BASTOS (2005: 238

²²³ Idem: 285

²²⁴ Ibidem: 283

Cualquier debilidad del Gobierno pone en peligro la Independencia de la Patria no bien cimentada aún²²⁵.

"*No bien...aún*" fonctionne comme marqueur discursif de reformulation explicatif, il vient enrichir en l'expliquant ce qui a été dit précédemment. Soit l'énoncé suivant qui nous présente un marqueur discursif explicatif :

D'ailleurs, ça ne m'étonne pas. Vous les Tsoukas, vous avez toujours méprisé les Djabotama²²⁶.

"D'ailleurs" est un marqueur discursif qui introduit une explication, l'argument qui suit d'ailleurs apporte un éclaircissement au premier argument qui avait déjà été exprimé.

Nous avons noté chez nos personnages-dictateurs une utilisation abondante des marqueurs discursifs de reformulation. Il y en a presque dans chaque phrase. Cette utilisation abondante des marqueurs discursifs peut traduire un réel besoin de se justifier, d'expliquer par d'autres arguments ce qui a été précédemment dit. Ils essaient d'enrichir leur argumentation en multipliant les explications, ce qui se traduit par une large utilisation des marqueurs de reformulation.

L'utilisation des marqueurs discursifs nous montrent qu'il y a bien argumentation de la part de nos Présidents-dictateurs, ce qui contredit une de nos hypothèses. Nous avons posé comme hypothèse que le dictateur discourt pour lui tout seul. Nous remarquons, cependant, à la lumière de ce que nous venons de dire, que son argumentation est dirigée vers un auditoire. En effet, s'il argumente son propos c'est qu'il tient compte de l'auditoire. L'auditoire ne sert pas simplement de miroir dans lequel nos personnages-dictateurs se contemplent dans le but de satisfaire leur égocentrisme, il tient une part importante dans la construction de son discours. Par la considération que nos personnages-dictateurs accordent à l'auditoire, il prouve que son discours à une visée argumentative et donc persuasive. L'auditoire aide le dictateur dans la construction du sens de son discours car, l'orateur est obligé de composer avec la présence de cet auditoire qu'il ne peut pas ne pas prendre en considération. Son argumentation est donc dirigée vers un seul but, convaincre l'auditoire que son discours, en plus d'être crédible, est sincère.

²²⁵ ROA BASTOS 2005: 285

²²⁶ LOPES 2003: 74

Au début de ce chapitre, les questions de l'existence d'un discours argumentatif de la part de nos présidents-dictateurs ont été soulevées. Il était aussi question de l'efficacité de ladite argumentation dans le cas où son existence serait avérée. Nous nous sommes alors posé la question de la construction de l'argumentation, de son importance et de son utilité. Toutes ces interrogations ont été formulées pour finalement donner une réponse au véritable problème qui se pose ici : c'est-à-dire celui de l'efficacité de l'argumentation dans le discours du dictateur. En effet, on pourrait penser que comme nous sommes dans un système totalitaire et dictatorial, une argumentation serait vaine et qu'il suffirait au personnage-dictateur d'imposer son point de vue.

Nous avons donc noté que le discours du personnage-dictateur est bien un discours argumentatif dans la mesure où il apporte des arguments en vue d'appuyer et de soutenir son énoncé. C'est aussi un discours qui suit une organisation élaborée dans le but de conduire peu à peu son auditoire à accepter la thèse défendue dans celui-ci. L'argumentation du personnage-dictateur est donc construite autour de tous les éléments qui font d'un discours, un discours argumentatif. C'est d'ailleurs cette argumentation qui constitue le nœud de la stratégie discursive du Président-dictateur. L'argumentation dans le discours du président-dictateur s'élabore d'abord autour de l'utilisation des faits historiques grâce à l'exemple et au modèle, qu'il soit humain ou qu'il s'agisse d'un fait historique. Cette construction de l'argumentation du dictateur se poursuit avec l'usage du rapprochement comparatif, en ressortant les causes et surtout les conséquences qu'ont engendrées certains actes posés par ses prédécesseurs et qui n'ont pas été bénéfiques pour le pays. Ensuite, le dictateur a eu à recourir à l'agressivité dans son argumentation en faisant usage de l'interrogation. Cet usage de l'interrogation ne correspond en rien à l'usage habituel reconnu à une interrogation. Dans le cas du discours de nos présidents-dictateurs, elle relève surtout de la manipulation. Et enfin, il a étayé son argumentation en utilisant les connecteurs logiques et les marqueurs discursifs qui lui ont permis d'apporter des arguments et des faits pour construire une argumentation solide.

Mais quel est le réel but de l'argumentaire du Président dictateur quand nous savons que nous sommes dans un système dictatorial ?

Ce désir d'argumenter traduit le paradoxe des chefs d'Etat dictateurs. En effet, ils n'agissent pas comme on l'attendrait. Car étant dans un Etat dictatorial, il pourrait se passer

de toute argumentation et imposer leur point de vue sans argumenter. S'il se livre à cette argumentation, c'est justement parce qu'ils oscillent entre autorité et autoritarisme. Ils n'ont finalement pas autant d'autorité qu'ils veulent bien le faire croire. Ils ont besoin de l'auditoire pour exister. Cette argumentation traduit également le désir du Président de paraître comme un dirigeant qui n'impose rien mais qui plutôt va chercher la compréhension de ses administrés à qui il explique les raisons des actes qu'il pose en sa qualité de Chef d'Etat. En fait, l'argumentation est ce qui traduit le mieux le caractère manipulateur du personnage-dictateur.

L'énoncé du dictateur a une valeur ou une portée ambiguë, dans laquelle lui-même semble se perdre. En effet, cet énoncé variant peut s'inscrire dans une visée persuasive et à d'autres moments, elle sert simplement de lieu de mise en scène. Dans leurs énoncés, les chefs d'Etat semblent argumenter et à d'autres ils semblent vouloir s'en passer. C'est justement dans cette ambiguïté de la portée de l'énoncé du discours du dictateur qu'il faut aller chercher la réponse à l'utilité de l'argumentation dans le discours du personnage-dictateur. En effet, cette ambiguïté dans laquelle semble se perdre le Président dictateur perd aussi l'auditoire qui ne peut se construire un réel raisonnement logique car le dictateur, encore une fois, ne lui en donne pas la possibilité. L'efficacité de l'argumentaire du dictateur réside dans le fait qu'elle lui permet de contrôler ce qui va être pensé par son auditoire. Il le conduit à penser, à tirer les conclusions auxquelles il veut aboutir. Et c'est aussi dans cette même direction qu'il faut chercher le but de l'argumentaire du discours du dictateur qui a pour but de montrer, au dictateur lui-même, ses compétences discursives et manipulateurs.

Dans cette partie, nous nous proposons d'étudier la construction et la mise en place du discours du dictateur en étudiant le cadre énonciatif. La principale interrogation qui guidait notre étude était celle de savoir si le discours du Président-dictateur pouvait être considéré comme un discours argumentatif. Il était question pour nous de voir comment il construit son argumentaire et comment l'auditoire réagit face à celui-ci. Cela nous aurait permis en définitive de dégager la réelle valeur du discours du dictateur pour lui comme pour son auditoire.

Pour construire et mettre en place son discours, le dictateur se sert d'éléments qui lui permettent d'être reconnu comme personnage d'autorité, et donc habilité à prononcer un discours d'autorité. Ce sont ces éléments discursifs qui lui permettent de mettre en place une argumentation à travers le déploiement de son discours et de son cadre énonciatif. Nous avons observé que le discours du dictateur se construit autour du choix de l'utilisation des formes grammaticales. Il s'agit d'une construction élaborée qui fait appel aux compétences langagières et discursives du président-dictateur. Elle tourne autour d'une manipulation qui implique un choix de formes langagières et verbales. Cette mise en place du cadre énonciatif commence par l'affirmation du Président-dictateur comme sujet de pouvoir. Cette affirmation se fait sous le mode de la contrainte. En effet, nous avons noté que l'auditoire n'adhère pas au discours du fait de la force du pouvoir discursif du personnage-dictateur, mais que ce dernier utilise des éléments non discursifs qui traduisent la violence avec laquelle il impose son discours. Nous avons abordé, dans la première partie, les moyens extra langagiers utilisés par le dictateur. C'est à partir de ce moment qu'a commencé le travail de construction et de mise en place du cadre énonciatif de son discours par le dictateur.

Dans cette deuxième partie, nous constatons que la tyrannie qui permet la mise en place du discours et la construction du cadre énonciatif n'est plus que physique mais qu'elle devient une tyrannie discursive faite pour asseoir l'autorité du personnage-dictateur. Cette tyrannie verbale s'illustre par l'utilisation des formes langagières qui traduisent l'agression : telles que l'ordre et l'interrogation, sans compter les usages langagiers performativement et illocutoirement marqués par ce désir de dominer son auditoire. C'est justement ce que traduit l'interrogation dans le caractère variable de sa force illocutoire et aussi du fait qu'elle soit utilisée de façon successive. L'interrogation, dans le discours du dictateur, a un pouvoir asphyxiant dans ce sens qu'il ne permet pas à l'interlocuteur en face d'apporter sa

contribution verbale. C'est cette variation dans la force illocutoire qui traduit ce désir d'imposer son point de vue par la force.

La mise en place du cadre énonciatif se fait aussi à travers une mise en opposition entre ce qui a été légué par les anciens dirigeants et ce que le personnage-dictateur se propose d'accomplir durant sa présence à la tête du pays. Cette opposition se manifeste par l'utilisation des temps de la conjugaison qui permet justement d'établir cette comparaison qui reste très subtile pour l'auditoire en face. Nous avons donc le présent de l'indicatif qui agit non seulement comme repère chronologique mais qui, dans le discours du dictateur, agit comme témoin et sert donc à corroborer les affirmations du Président-dictateur, toujours en rapport avec le passé ou avec l'avenir, qu'il promet d'ailleurs meilleur.

Cette mise en place du discours du dictateur se poursuit par un double discours. En effet, nous avons pu constater que le Président-dictateur avait deux discours qui se complètent pour donner corps et forme à son énoncé. Il y a un discours explicite qui a une valeur aussi bien discursive mais que contractuelle. Car, si dans tous les cas, il sert le dictateur dans sa construction en tant que personnage dominant, il sert aussi à valider ce qui sera dit de façon implicite. C'est dans ce sens que nous parlons de la valeur contractuelle du discours explicite du Président dictateur. Ce double discours, comme nous l'avons fait remarquer tout au long de cette deuxième partie, permet au dictateur de se décharger de toute interprétation qu'il jugera non conforme à ce qu'il voulait dire, ce qui finalement n'engagera que l'interprétant. C'est une manœuvre qui permet à nos personnages-dictateurs d'éloigner l'auditoire du contenu essentiel de leur discours pour ne s'intéresser qu'à la mise en scène élaborée par le dictateur dans le but de toujours s'assurer le rôle miroir de l'auditoire.

Pour terminer cette mise en place de son discours et la construction de son cadre énonciatif, le Président-dictateur passe d'un discours qui traduit la tyrannie à un discours à visée persuasive et donc argumentative. Dans cet aspect de la mise en place de son discours, le Président dictateur apporte des éléments qui vont œuvrer pour convaincre l'auditoire de la véracité de ce qui est énoncé et surtout de son importance en tant que dictateur. Dans son argumentaire, la méthode utilisée, en réalité, ne varie pas. Nous restons dans le dénigrement de ses prédécesseurs grâce à la comparaison. Seulement dans le cas présent, en plus de la comparaison, il va tenter d'apporter des éclaircissements et des explications à son discours avec l'utilisation des marqueurs discursifs et des connecteurs logiques.

En fait, la mise en place du discours du dictateur et la construction du cadre énonciatif suivent une stratégie discursive qui semble avoir été élaborée pour ne pas faciliter le travail de décodage et d'interprétation de l'auditoire. Ce fait complexifie de façon remarquable la construction du sens du discours du dictateur par l'auditoire. Nous allons en parler plus loin dans cette conclusion, mais d'abord, nous allons essayer de répondre aux questions que nous nous sommes posé durant la rédaction de cette partie et qui nous ont guidée.

Le but visé par le discours du dictateur n'est pas seulement de convaincre et d'agir sur son auditoire, mais ce discours a aussi pour vocation de montrer l'étendue des capacités de manipulation du Président-dictateur. Nous avons dit en introduisant cette partie que le cadre énonciatif est le lieu de la manifestation du pouvoir de manipulation du dictateur. Cette affirmation s'est vérifiée tout au long de la rédaction de cette partie. Car, nous avons pu nous rendre compte de cette manipulation à travers les différents usages des formes langagières, notamment par le détournement de la valeur illocutoire de certaines d'entre elles. Le double discours du dictateur est également une illustration parfaite de ce pouvoir de manipulation, dans la mesure où il permet au dictateur de se dédouaner de son énoncé en n'ayant pas l'air de le faire. Le discours, dans nos œuvres corpus, bien qu'ayant une visée persuasive, n'a pas pour vocation première de l'être. Son réel but est de permettre l'affirmation du personnage-dictateur comme seul sujet de pouvoir et de domination. Et c'est cette vocation première qui lui donne finalement cette visée persuasive. Le dictateur ne veut pas convaincre de la véracité de son contenu discursif, il veut convaincre de sa légitimité comme dictateur habilité à diriger le pays. Pour convaincre de cette légitimité, il doit convaincre par le contenu de son discours, d'où finalement le caractère argumentatif de celui-ci.

L'argumentation du dictateur sert finalement le but de convaincre de sa légitimité en tant que dictateur. L'argumentation se met donc au service de la persuasion, non pas seulement du contenu discursif, mais elle doit aussi persuader de la nécessité et de la légitimité du Président en tant que Président-dictateur. Le discours argumentatif du personnage-dictateur sert finalement sa stratégie de communication et de gouvernement. Cette argumentation vient consolider une stratégie de communication qui ne se limite pas seulement aux éléments langagiers. C'est la continuité de la stratégie que nous avons évoquée en première partie. On peut même affirmer que l'argumentation dans le discours du dictateur a pour but d'asseoir sa stratégie discursive et communicationnelle. Elle sert à attester de la

crédibilité du personnage-dictateur en tant que Président et unique guide de la Nation. Elle vient aussi valider tout son énoncé même quand celui-ci n'a pas de visée persuasive.

Considérant la valeur de l'argumentation dans le discours du dictateur, nous pouvons dire que l'énoncé du dictateur n'a pas la même valeur pour le dictateur comme pour l'auditoire. Si pour le dictateur cet énoncé a une triple valeur : une valeur discursive dans le sens où il sert sa stratégie discursive ; une valeur stratégique et communicationnelle, dans le sens où il sert à légitimer et rendre crédible la présence du dictateur comme tel. Et enfin, il a une valeur scénique, car il permet de solidifier la mise en scène construite et élaborée par le dictateur. Pour l'auditoire, ce discours a une valeur qu'il faut chercher dans le parcours interprétatif. En effet, ce discours tel qu'il est émis par le dictateur n'a pas pour but de faciliter le travail de décodage et d'interprétation de l'auditoire. Même dans les cas où le dictateur passe à un discours à visée persuasive, son argumentation laisse croire qu'il voudrait susciter la réflexion chez son auditoire, mais la réalité est que son but est de justement empêcher cette réflexion. Si nous prenons par exemple le cas des interrogations, qui, dans une argumentation, ont pour but de faire réfléchir les interlocuteurs vers qui elles sont dirigées, dans le discours de nos personnages-dictateurs, le flux et l'agression liée à ces interrogations empêchent justement cette réflexion. Le but réel de l'énoncé du dictateur est de lui permettre de se positionner comme chef et de montrer l'étendue de sa domination.

La construction du discours et la mise en place du cadre énonciatif a un impact important sur la production du sens. Nous avons déjà souligné à la fin de la première partie de cette thèse que le travail de décodage et d'interprétation était entravé par le climat social d'émission du discours. Nous avons alors établi que la tyrannie dans laquelle était énoncé le discours du dictateur ne permettait pas un réel renouvellement de la complicité encyclopédique essentielle à tout parcours interprétatif. Le parcours interprétatif alors entrepris était marqué par les entraves liées à ce manque de "liberté" des sujets interprétants. Nous avons alors conclu que le parcours interprétatif, au lieu d'être subjectivisé par les interprétants et l'idée qu'ils se font du sujet énonciateur, l'était par l'énonciateur qui, inconsciemment ou non, donnait une direction au parcours interprétatif. A la fin de cette deuxième partie de notre thèse, cette affirmation énoncée en première partie se confirme davantage. Car bien que le discours du dictateur s'entoure parfois des qualités d'un discours argumentatif, il ne laisse pas l'interprétant libre de se construire un parcours interprétatif exempt de la tyrannie et de la peur. Le caractère agressif de certains actes de langage est

justement une entrave et une contrainte qui empêchent l'interprétant de ne se concentrer que sur le discours et sur la complicité liée à la connaissance encyclopédique.

Nous constatons, encore une fois, que le sens du discours du dictateur se construit selon le dictateur. Ce sens manque de la collaboration de l'auditoire qui est conditionné par la mise en scène du dictateur. Nous ne disons pas que l'auditoire n'apporte pas sa part collaborative, mais cette part collaborative est infime par rapport à ce qu'elle aurait dû être si le discours était émis dans un contexte exempt de cette tyrannie et de cette mise en scène. Le fait que ce discours soit émis dans un Etat totalitaire et que certains éléments ne facilitent pas la collaboration de l'auditoire a un impact important sur la production du sens.

Il y a, cependant, d'autres éléments qui concourent au conditionnement de ce parcours interprétatif. C'est de ces éléments dont il sera question dans la partie qui suit et qui s'emploiera à montrer comment le discours du dictateur s'agence avec celui de l'auditoire pour aboutir à une construction de sens satisfaisante pour les deux parties.

Troisième Partie : Le discours en action dans les œuvres.

Converser implique de conjuguer avec un autre, tenir compte de sa position et de sa production discursive. Dans cette partie, il est question de l'appropriation de l'espace discursif par les différents actants. En effet, au cours des différents échanges conversationnels, les différents protagonistes à cet échange s'approprient l'espace discursif et conversationnel. C'est au cours de cette prise de possession de cet espace discursif et conversationnel que se construit et s'affirme le sens du discours. Nous verrons comment les personnages-dictateurs utilisent cet espace pour se construire une image qui va influencer ou non la perception de leur discours et son interprétation par l'auditoire. Il sera clairement mis en évidence le rôle et la place de chacun au cours de l'échange, si échange il y a. Le problème que soulève cette partie est celui de la mobilité du sens au cours de l'échange conversationnel. Pour tenter de donner une réponse à cette question, nous allons faire une étude de l'équilibre des productions langagières au cours du discours et de l'échange conversationnel. Cette étude nous conduira à analyser la manière dont se distribue la parole.

Nous allons nous concentrer sur les différents échanges qui constituent les échanges dialogaux entre les personnages-dictateurs et l'auditoire. Il n'est pas ici question d'étudier les unités minimales qui constituent un échange verbal et conversationnel, nous allons concentrer notre analyse sur les différents tours de parole au cours d'une conversation. Cette étude a pour but de voir comment se comportent les différents actants au cours de cet échange et de voir comment les différentes relations qui se tissent entre eux contribuent à la mobilité du dialogue et donc du sens de l'énoncé. Nous avons souligné dans la partie précédente que le sens se construisait autour de l'interprétation qui, elle fait appel à différentes compétences parmi lesquelles nous avons noté les discursives et les encyclopédiques. Nous avons aussi souligné que ces compétences -surtout les encyclopédiques- se renouvelaient au cours de l'échange et que ce renouvellement avait une part importante dans la construction de la complicité conversationnelle, ce qui facilitait le travail d'interprétation de l'auditoire. Nous verrons dans cette partie comment le renouvellement de la connaissance encyclopédique contribue à la construction du sens du discours. En un mot, nous verrons le rôle que joue la complicité conversationnelle dans la construction et l'acquisition du sens du discours du dictateur.

Nous allons donc étudier les interactions entre les personnages-dictateurs et l'auditoire. Cette étude se fera sous deux angles. Le premier est celui du discours du dictateur tel qu'il se positionne selon la situation sociale et le deuxième angle l'opposera à celui de son auditoire. Le dialogue est une production énonciative qui fait appel à deux ou trois personnes

ou groupe de personnes. Il est donc une production collaborative. Pour en faire une étude, il faut donc tenir compte de toutes les composantes et de tous les participants à sa construction. KERBRAT-ORECCHIONI (2005) dit du discours interactif qu'il a : « pour particularité d'être coproduit et de résulter d'un incessant "travail collaboratif"²²⁷. » Nous ne pouvons donc faire abstraction de l'auditoire car, qu'il soit unique ou multiple, il est important. Cela soulève cependant une question : comment opposer le discours du dictateur à celui de son auditoire quand lui-même fait abstraction de son auditoire ? Pour faire une analyse des différents échanges conversationnels de nos textes corpus, il nous paraît important d'abord de répondre à cette interrogation. En effet, de la réponse à cette question dépend la direction que nous donnerons à notre analyse. Nous posons comme hypothèse que le personnage-dictateur refuse toute évolution au sens de son discours que le sens du discours se construit autour du dictateur et par le dictateur. Pour répondre à la question que nous nous sommes posé, nous sommes obligée de faire une analyse de la contribution conversationnelle de l'auditoire et de mettre ainsi en évidence les différentes failles conversationnelles qui peuvent être attribuées soit au Président-dictateur, soit à son auditoire que ce dernier soit unique ou multiple.

Nous voulons préciser que nous traiterons les différents échanges entre les interlocuteurs comme s'il s'agissait d'interactions verbales en situation, bien que notre corpus soit un corpus écrit. Nous tiendrons compte du fait que :

Toute énonciation, même produite sans la présence d'un destinataire, est en fait prise dans une interactivité constitutive (...), elle est un échange, explicite ou implicite, avec d'autres énonciateurs, virtuels ou réels, elle suppose toujours la présence d'une autre instance d'énonciation à laquelle s'adresse l'énonciateur et par rapport à laquelle il construit son propre discours²²⁸.

Nous définirons aussi le rôle qui est attribué à l'auditoire et comment celui-ci lui est attribué, nous analyserons le comportement de l'auditoire face à ce rôle. Par cette analyse, nous allons mettre en évidence l'importance qu'accorde le Président dictateur à son auditoire, s'il sen sert ou pas dans la construction du sens de son discours. Cette analyse passera par la définition de l'identité modale des différents actants et par l'étude de l'implication de ces derniers dans leur discours. Nous allons aussi aborder la question de la hiérarchisation discursive après avoir abordé celle de la hiérarchisation sociale en première partie. Le but est

²²⁷ KERBRAT-ORECCHIONI, 2005: 94

²²⁸ Idem: 27

de voir comment les relations sociales et discursives entre le dictateur et son auditoire se complètent pour aboutir à un parcours interprétatif et à un sens qui iront en s'enrichissant au fur et à mesure de la progression dans nos textes corpus.

Nous allons commencer cette partie par une analyse du discours du dictateur, analyse qui nous permettra d'en ressortir les caractéristiques ; nous allons ensuite nous intéresser au discours de l'auditoire et enfin, dans un troisième chapitre, nous les opposerons pour voir comment ils se combinent et voir s'il y a collaboration discursive ou non. Cette progression nous permet de voir quelles sont les transgressions dialogales et conversationnelles des différents actants.

Chapitre VIII : Analyse et étude des dialogues.

Dans ce chapitre, il s'agira de mettre en évidence la manière dont nos personnages-dictateurs utilisent l'espace discursif pour s'imposer comme chef et imposer leurs discours. Il est là, encore une fois, question de la légitimité du discours du dictateur. Comment utilise-t-il l'espace discursif pour asseoir et s'assurer une autorité incontestable et rendre ainsi légitime son discours? Nous étudierons l'évolution et la construction de la relation entre les chefs d'Etat dictateurs et l'auditoire en décrivant la manière dont se construit cette relation au fur et à mesure que les différents interlocuteurs évoluent dans l'espace discursif et comment ces relations influent sur le discours du Président de la République et sur la perception que peut avoir l'auditoire de celui-ci. Nous appelons ici espace discursif pas uniquement le moment des échanges entre les différents actants, mais aussi toutes les données linguistiques et extralinguistiques qui gravitent autour de ces énoncés et qui participent de la construction du sens de ces derniers.

Dans la première partie du présent travail, nous avons déjà amorcé une analyse des données extralinguistiques en démontrant que le sens, la compétence et la stratégie discursive se construisaient également à l'aide des éléments extralinguistiques. Nous allons continuer dans cette dernière partie de notre travail l'étude de ces autres facteurs extralinguistiques qui contribuent à construire la personnalité du personnage-dictateur et à faire de lui un personnage d'autorité. Avant de continuer, il convient de préciser pourquoi nous n'avons pas terminé cette étude dans la première partie. Il nous a paru important, ou plutôt judicieux, d'inclure l'étude de ces aspects oratoires mais non langagiers dans cette partie, car il convient de les apposer aux discours ; alors que présentés dans la première partie, ils auraient pu paraître à nos lecteurs comme des éléments opposés aux discours. Ce que nous voulons et allons montrer dans notre analyse, c'est que ces éléments extralinguistiques font partie intégrante du discours et doivent être étudiés avec celui-ci. Bien qu'ils ne soient pas langagiers, ils font partie intégrante du discours et aident à le comprendre. Ils modèlent et dictent sa compréhension, en ayant un rôle important dans le travail d'interprétation auquel se livrent les différents co-énonciateurs. Ils se chevauchent et s'enchevêtrent avec des éléments langagiers si bien que nous ne pouvons pas en faire une étude dissociée. Leur incidence sera d'autant plus visible, si nous les apposons aux éléments langagiers que nous allons étudier dans cette partie. La question ici soulevée est celle de l'occupation de l'espace discursif par les différents

actants et de la participation de cet espace au décodage et à l'interprétation du discours. En d'autres termes, le sens se construit-il grâce à l'occupation de l'espace et dans le cas d'une réponse par l'affirmative, comment cette construction se fait-elle?

Ainsi donc, l'étude de la gestuelle et des termes d'adresse nous aidera à nous fixer sur le type de relation qui se tisse entre les différents actants. Cette étude nous donnera une idée de la manière dont sont hiérarchisés les échanges dialogaux. Nous allons aussi voir comment le choix des lieux d'émission de son discours confère une légitimité certaine à son énoncé, légitimité qui passe également par la pratique d'un certain rite traditionnel et par l'utilisation de l'imaginaire de l'auditoire. Nous continuerons notre analyse par le choix du registre de langue. Que traduit exactement le choix du registre de langue pour nos personnages-dictateurs ? Et nous allons clore ce chapitre par une analyse du tour de parole qui nous permettra ensuite d'étudier la prise de la parole, sa distribution et le temps de parole dans les échanges entre dictateurs, peuple et collaborateurs.

Il a été établi dans la deuxième partie de notre thèse, que contrairement à ce que nous aurions pu penser, nos personnages-dictateurs se livrent bien à un exercice d'argumentation, Ce qui est paradoxal à la manière dont ils conduisent leur énonciation. Et nous avons dégagé de ce fait qu'en opposition à ce que nous avons énoncé dans nos hypothèses, le dictateur est convaincu de la crédibilité de son discours et que cette conviction le pousse à argumenter dans le but de faire adhérer l'auditoire à sa cause. Dans ce chapitre, nous verrons comment à cette argumentation viennent s'ajouter des éléments langagiers et sociaux qui vont contribuer à apporter encore plus de poids et d'efficacité à l'argumentation de nos Chefs d'Etat dictateurs.

I. Les relations discursives et sociales entre interlocuteurs

Ces relations se construisent sur la base de plusieurs facteurs ou éléments qui déterminent le type de relations qui existent entre le Chef d'Etat et les autres actants. Elles sont en général définies par le dictateur lui-même car, c'est lui qui dicte de façon explicite ou implicite le type de relations qu'il voudrait avoir avec ses collaborateurs, le peuple ou même les membres de sa famille. Les facteurs ou éléments dont nous avons parlé hiérarchisent le discours en même temps qu'ils établissent une échelle sociale. Il s'agit des facteurs non discursifs mais qui participent pourtant d'une discursivité : les gestes, la cérémonie

d'investiture, l'arrivée dans la ville, le choix du lieu d'émission de l'énoncé... Et aussi des facteurs discursifs : les termes d'adresse et de désignation, le choix du registre de langue... etc. Enfin, il passe également par l'utilisation du mythe et de l'imaginaire religieux, qui dans le contexte culturel de nos textes corpus, a une importance non négligeable. Ces éléments participent à enrichir le caractère discursif du discours de nos Chefs d'Etat dictateurs, dans la mesure où ils donnent une indication à l'auditoire sur les désirs et les capacités du Président de la République.

I.A. Hiérarchisation du dialogue

L'étude de cette hiérarchisation sera basée sur les différentes relations qui s'établissent entre les différents actants au cours du processus de "co-énonciation". Cette hiérarchisation se construit au fur et à mesure pour apparaître à la fin comme allant de soi, comme nous l'avons démontré en première et deuxième parties, le personnage-dictateur s'applique, dès le début de son énonciation, à apparaître comme le personnage dominant plaçant de fait les autres "co-énonciateurs" dans une position de dominés. La hiérarchisation du dialogue se fait pour et par le Président-dictateur qui décide seul du type de relation qu'il entend avoir avec ses différents "co-énonciateurs". Pour parvenir à cette fin, il se construit une stratégie discursive autour d'une gestuelle qui est choisie par lui-même ou est imposée par les croyances et la culture. La notion de respect dans la culture africaine l'aide aussi à imposer cette hiérarchie.

Comment l'échange verbal est-il hiérarchisé ? Comment se fait cette hiérarchie ? Comment est-elle organisée ? En quoi celle-ci est-elle bénéfique ou non à l'argumentation et au discours du dictateur ? Dans quelle mesure cette hiérarchisation sert-elle le but que le dictateur s'est fixé ? Ce chapitre pose le problème de l'importance de la hiérarchisation des échanges verbaux dans la construction du sens et dans la perception du discours du dictateur. Comment cette hiérarchisation intervient-elle dans le processus de décodage et d'interprétation du discours du Chef de l'Etat ? En quoi aide-t-elle la construction de la crédibilité et la légitimité du Chef de l'Etat et donc de son discours ? Ce sont là quelques questions qui nous guideront au cours de l'analyse qui va suivre.

I.A.1 Les relations entre les différents actants

Il s'agit ici principalement des relations entre le Président-dictateur et les autres. Ces relations se déterminent grâce à la gestuelle et aux termes d'adresse. En effet, dans certaines cultures et notamment dans la culture africaine qui constitue un des champs littéraires de nos textes corpus, les gestes et les termes d'adresse peuvent traduire les sentiments ou le degré de relation et de complicité entre deux actants. Les mains, les regards, et toute une panoplie d'autres symboles gestuels contribuent à définir et à rendre compte des relations et des sentiments qui unissent deux personnes. Dans ce chapitre, il est question de mettre en évidence le type de relations sociales et discursives entre le personnage présidentiel et les autres qui forment son auditoire. Ces symboles et termes d'adresse nous aideront à dresser une hiérarchie à la fois discursive et sociale des échanges verbaux entre le dictateur et ses co-énonciateurs. La mise en évidence de ces relations aura pour but de montrer comment s'organise l'échange verbal entre les différents actants. Nous verrons aussi comment ces relations, au moyen de toute cette symbolique et bien d'autres éléments, servent nos personnages-dictateurs dans leurs processus d'énoncé et de persuasion, en mettant en lumière la manière dont, à travers eux, l'auditoire construit un sens à l'énoncé du personnage-dictateur.

I.A.1.a Une gestuelle de la domination

La gestuelle de la domination occupe une place très importante dans la stratégie de communication élaborée par le Chef de la République. Cette gestuelle de la domination est surtout présente dans la partie africaine de notre corpus, car elle fait souvent partie d'un rituel traditionnel qui a pour but de marquer l'autorité et la domination d'un homme ou groupe d'hommes sur un autre homme ou groupe d'hommes. Elle consiste souvent à humilier quelqu'un que l'on considère comme son inférieur socialement. L'épisode suivant tiré du *Pleurer rire* de LOPES montre bien comment fonctionne ce genre de rituel :

Au cours de ce ballet, un à un, les nobles aussi bien que les prêtres passaient sous le pied droit de Bwakamabé Na Sakkadé, chaque fois que celui-ci le soulevait²²⁹.

Le passage sous le pied droit est une manière pour le Chef de l'Etat de montrer qu'il est le chef et les autres assistants, en accomplissant cet acte, montrent qu'ils acceptent cette

²²⁹ LOPES 2003: 56

situation, et reconnaissent le Président-dictateur comme leur étant supérieur. Chez le dictateur de ROA BASTOS, cette domination qui passe par l'humiliation est surtout verbale et quelques fois beaucoup plus subtile et fait même parfois appel à l'ironie :

¡Bien dicho Patiño ! Te coronó rey de las inteligencias. Te legaré mi vaso de noche²³⁰.

Dans cet énoncé, le dictateur en plus d'humilier Patiño, fait preuve d'ironie. Le but de cette ironie est justement de mettre en évidence le fait relevé par cet énoncé : le manque d'intelligence de Patiño à qui on lègue un pot de nuit. L'humiliation est encore plus marquée dans l'énoncé qui suit:

Homenaje a tu supina ignorancia en beneficio del servicio. Desde más de veinte años eres el escribano mayor del Gobierno, el fiel de fechos, el supremo amanuense, y no conoces los secretos de tu oficio.(...) Tu estilo es además abominable. Laberíntico callejón empredado de aliteraciones, anagramas, idiotismos, barbarismo, paronomasias de la especie pároli/páruilis ; imbéciles anastrofes para deslumbrar a invertidos imbéciles...²³¹

Le fait d'humilier son interlocuteur est une façon pour le dictateur de se positionner dans le discours, au cours de l'échange ou de rappeler sa position si celle-ci était déjà établie. En rabaisant et en humiliant son interlocuteur, il lui montre qu'il occupe la plus haute position sur l'échelle dialogale et conversationnelle. Il se place ainsi ou s'inscrit sur l'échelle conversationnelle comme étant supérieur à son co-énonciateur.

Cette gestuelle de la domination n'a rien de discursif, pourtant elle aidera le Président-dictateur à établir son autorité. En effet, elle constitue un élément sur lequel se construira toute la stratégie discursive du dictateur. Elle fait normalement partie de ce que nous avons recensé en première partie comme "*l'ethos* de la domination" qui joue un rôle très important dans le processus d'encodage et de décodage du discours du dictateur par l'auditoire.

²³⁰ ROA BASTOS 2005:108

²³¹ Idem: 156 & 157

I.A.1.b Le dialogue hiérarchisé grâce aux termes d'adresse

Il n'est pas uniquement question d'étudier les termes d'adresse de l'auditoire à l'égard du dictateur, nous nous intéresserons aussi aux termes par lesquels le dictateur désigne ses collaborateurs et proches, et enfin, ceux que ces mêmes collaborateurs et proches utilisent pour se référer à eux mêmes quand ils sont face au Chef de l'Etat. Nous appelons termes d'adresse « l'ensemble des expressions dont dispose le locuteur pour désigner son (ou ses) allocutaires. »²³² Il nous paraît important de voir ce que traduisent réellement ces termes d'adresse et ce qu'ils apportent dans la hiérarchisation de l'échange et dans le discours même du dictateur. Il sera montré comment ils peuvent contribuer à la modulation du sens. Notre analyse commencera par les termes qu'utilisent les collaborateurs envers le personnage-dictateur et l'étude de leur incidence dans l'acceptation du discours. Ensuite, nous allons traiter des termes et des mots que le Chef de l'Etat utilise pour se référer à ses collaborateurs. Et enfin, nous clorons cette sous-partie par l'étude des termes que l'auditoire utilise pour se désigner lui même face au dictateur.

Les collaborateurs ou proches du dictateur ont recours à une variété de termes quand ils s'adressent à leur Chef. Nous avons ainsi noté des termes comme "Tonton", "Le Suprême", "*Señor Presidente*", "*El Señor Presidente*", "*El Presidente*", "*Su Excelencia*", "*Usía*", "*Señor*", "*Vuencencia*", "*Supremo Dictador*", "*Su Merced*", "*Excelentísimo Señor*", "*Karáí guasú*"... Il faut aussi ajouter à cette liste la pratique du tutoiement et du vouvoiement qui vient confirmer la relation existant entre les actants.

Ces termes d'adresse par lesquels les personnages qui composent l'auditoire et les collaborateurs désignent ou s'adressent au personnage-dictateur sont très souvent des termes honorifiques ou qui témoignent du respect. Ainsi, avons donc le "*Karáí Guasú*" par lequel est désigné le dictateur de ROA BASTOS. D'après l'index des mots guaranis à la fin de l'œuvre, "*Karáí*" veut dire "Seigneur" ou "Chef". En d'autres termes, le dictateur de ROA BASTOS est appelé par son principal interlocuteur sous le titre honorifique et révélateur de chef. A ce titre déjà lourd de sens, il ajoute le mot *Guasú* qui, selon le même index signifie "grand". Dans l'entendement de Patiño, des autres collaborateurs et même du personnage-dictateur lui-même, il n'est pas seulement Chef et Seigneur, il est Grand Chef et Grand

²³² KERBRAT-ORECCHIONI 1992: 15.

Seigneur. L'énoncé qui suit illustre parfaitement l'utilisation de ce terme d'adresse par Patiño :

Alrededor del fogarón que mi finado José Custodio encendió para quemar la sacrilegia figura de nuestro Supremo Karái Guasú²³³.

Dans cette occurrence, le terme d'adresse *Karái Guasú* est renforcé par le terme d'adresse qui le précède. En fait, le terme *Supremo* vient ajouter à la grandeur que confère déjà au dictateur l'expression *Karái Guasú*. Cette expression n'est pas seulement honorifique, précédée de *Supremo*, elle apporte une déification au personnage-dictateur qui n'est plus vu seulement comme le Grand Chef, mais aussi comme un personnage divin. Avec cette déification, Patiño fait comprendre au dictateur qu'il accepte cette élévation du dictateur qui rend manifeste son rabaissement en tant qu'être humain.

Une autre expression utilisée par l'auditoire pour désigner le dictateur de ROA BASTOS, est l'expression *Usía*. Selon le dictionnaire des américanimes, ce terme désigne une forme de tutoiement, donc de la deuxième personne aujourd'hui en désuétude qui pourtant traduit le respect et la courtoisie. Dans le temps, on l'utilisait pour les colonels des armées de terre et de l'air ou encore pour désigner les capitaines de bateaux de la marine²³⁴. Patiño utilise un autre terme qui traduit lui aussi la dévotion, plus qu'il ne traduit le respect, du même Patiño à l'égard du dictateur. Il s'agit de *Vuecencia*. Ce terme, lui aussi tombé en désuétude, est, selon le dictionnaire, un pronom personnel de la deuxième personne du singulier et marque le respect²³⁵. Nous remarquons que le secrétaire du *Supremo* l'utilise avec une abondance qui finit par agacer le dictateur lui-même. Les deux occurrences suivantes viennent souligner l'utilisation exagérée de ces deux termes d'adresse :

Después de la entrevista que Vuecencia le concedio, La Andaluza no ha hecho viajes²³⁶.
Cuando estamos trabajando, también te lo he ordenado infinidad de veces, no uses tanto Usía, Vuecencia, Vuesa Merced, Su excelencia, todas esas paparruchas que ya no estilan en un estado moderno²³⁷.

Ces expressions et termes d'adresse qui sont uniquement dirigés vers le personnage-dictateur, montrent que Patiño, et comme nous allons le voir pour les autres membres

²³³ ROA BASTOS 2005:299

²³⁴ Larousse, Diccionario de uso del español de América y España, 2002:1926

²³⁵ Larousse Idem:1980

²³⁶ ROA BASTOS 2005:142

²³⁷ Idem: 106

composant l'auditoire du Président de la République, établit une relation non seulement de courtoisie, mais aussi de distance entre le dictateur et lui.

Le dictateur de LOPES se fait appeler Tonton. Nous tenons à souligner que dans certaines cultures africaines à l'exemple de celle qui permet de mettre en contexte nos corpus africains, le terme d'adresse Tonton, en plus d'être dirigé vers un oncle membre de la famille, s'adresse aussi à toute personne qu'on estime plus âgé, ou ayant un rang social supérieur. A la différence du dictateur de ROA BASTOS que les proches et collaborateurs choisissent de nommer ainsi, celui de LOPES exige d'être appelé par ce terme. Il ne laisse aucun choix à ses interlocuteurs :

D'ailleurs, tu devrais m'appeler Tonton. C'est ça la politesse authentique des ancêtres²³⁸. Tonton, pas Excellence...²³⁹

Ces deux occurrences nous montrent que le Chef d'Etat choisit et impose à ces collaborateurs de l'appeler "Tonton". Et quand l'un d'eux veut passer outre cette recommandation, le Président-dictateur le reprend en faisant bien remarquer qu'il ne souhaite pas être appelé autrement. Malgré cette recommandation, le peuple octroie néanmoins d'autres termes d'adresse au Président tels que : "Excellence", "Monsieur le Président",... :

Mais si, mais si, monsieur le Président²⁴⁰. Evidemment, Excellence, vous aurez votre part²⁴¹.

Même si le dictateur de LOPES préfère se faire appeler "Tonton", nous voyons de la part de ses collaborateurs une préférence pour des titres comme "Monsieur le Président" ou "Excellence". Cette différence de choix est due à la différence de relation que veulent établir chacun des protagonistes. En effet, si le dictateur veut établir une relation de rapprochement en imposant l'utilisation du terme "Tonton", le peuple et les collaborateurs veulent maintenir une certaine distance. En Afrique, le terme "Tonton" est signe de respect mais pas de distanciation. Alors qu'avec les termes "Excellence" et "Monsieur le Président", on reste respectueux et distant. En plus de la proximité, il exige de ses collaborateurs du respect, mais ce respect est-il réellement acquis ou le peuple se sent-il obligé de manifester un respect qu'il est loin de ressentir? Nous voyons une hésitation de la part du peuple dans la manière dont il

²³⁸ LOPES 2003: 38.

²³⁹ Idem: 39

²⁴⁰ Ibidem: 46

²⁴¹ Ibidem: 45

doit s'adresser au Président. Nous constatons un fréquent retour aux termes comme "Monsieur le Président" ou "Excellence" au détriment du "Tonton" imposé par le dictateur. Nous pouvons déduire de ce fait que le peuple refuse sa collaboration au dictateur pour ce qui est de la hiérarchisation du dialogue. Même si la position sociale peut accorder certains privilèges au dictateur, le peuple n'est pas d'accord avec la manière dont le personnage-dictateur voudrait hiérarchiser les échanges verbaux. Le titre d'"Excellence" ou de "Monsieur le Président" est moins rabaissant que "Tonton" qui indique forcément que la personne vers qui il est dirigé a le droit d'aînesse et donc a plus d'expérience que nous. Le système hiérarchique que souhaite établir le dictateur est différent de celui souhaité par le peuple et les collaborateurs. Le peuple semble vouloir établir un autre type de hiérarchisation qui ne le mettrait peut-être pas au même niveau que le Président de la République, mais dans une position moins humiliante et surtout moins assujettissante que celle traduite par le "Tonton" du dictateur :

Si, votre Excellence... Tonton, pas
Excellence²⁴². Excellence Tonton²⁴³.

Les occurrences sus-citées nous montrent que le dictateur reprend ses collaborateurs qui insistent dans leur désir de marquer une relation de respect et non d'assujettissement, en continuant de l'appeler "Excellence" au lieu de "Tonton" comme le souhaite le dictateur.

Pour s'adresser au Président-dictateur d'ASTURIAS, l'auditoire utilisent les titres de *Señor Presidente*, *Excelencia*, *Excelentísimo Señor Presidente*. A la différence des autres dictateurs, le dictateur d'ASTURIAS ne demande pas d'autres titres que ceux dus à un Président de la République. Il n'a pas d'exigence particulière, c'est le peuple et les collaborateurs qui décident eux-mêmes de le désigner de telle ou telle autre manière. Comme les dictateurs de ROA BASTOS et de LABOU TANSI, il donne le choix à ses collaborateurs du terme qu'ils doivent utiliser pour s'adresser à lui.

Cette différence de point de vue de la hiérarchisation des échanges est marquée par l'utilisation du vouvoiement pour les uns et du tutoiement pour les autres. En effet, les dictateurs des quatre œuvres que nous avons choisies comme corpus ont tous en commun

²⁴² LOPES 2005: 39.

²⁴³ Idem: 81.

l'utilisation du tutoiement pour s'adresser à leurs collaborateurs alors que ces derniers utilisent le vouvoiement. Nos dictateurs sont en quête de plus de proximité bien que voulant imposer une différence hiérarchique aux différents échanges. Cela se traduit par une indécision de leur part quant à la direction qu'ils doivent donner à leur relation avec leur auditoire. La hiérarchisation dialogale devient, de ce point de vue, ambiguë. Le dictateur lui-même ne sait pas trop bien à quel niveau de l'échelle dialogale se positionner. Il voudrait avoir une place prépondérante ; ce qui du coup l'éloignerait de son auditoire, mais en se rapprochant de trop près, il s'expose au risque de perdre de son autorité et du même coup la crédibilité de son discours. Pour le personnage-dictateur, en effet, la crédibilité va de pair avec l'autorité ou devrions nous dire l'autoritarisme.

Dans le dialogue, le tutoiement est par excellence, le marqueur de proximité. On ne prend la liberté de tutoyer une personne que parce qu'on a confiance en cette personne et qu'on s'en sent proche. Partant de ce point de vue, nous dirons que le message transmis par le dictateur est différent de celui transmis par le peuple. Par le tutoiement, le dictateur essaie de faire passer un sentiment de confiance et de rassurer son auditoire, ce dernier, de son côté, montre par le vouvoiement qu'il ne se sent pas en confiance et qu'il ne désire pas entretenir une telle relation avec le dictateur. Une fois encore, l'auditoire refuse la collaboration proposée par le Chef de l'Etat. Considérons ces occurrences qui mettent en opposition vouvoiement chez les uns et tutoiement chez les autres :

Te prohíbo proposarte en sucios juegos de palabras. No trates de imitar las bufonadas letrinarias de esos culícidos. ¡Pido humildemente perdón a Su Merced por mi grosera aunque involuntaria irreverencia !²⁴⁴

-Bon, allons au fait. T'ai fait venir, mon cher parent pour obtenir ta collaboration (...) j'ai besoin d'un maître d'hôtel stylé en qui je puisse placer toute ma confiance.

-Vous voulez, Excellence, que je vous conseille un bon maître hôtel ?²⁴⁵

-Yo el primero, Señor Presidente, entre los muchos que profesamos la creencia de que un hombre como usted debería gobernar un pueblo como Francia, o la libre Suiza, o la industriosa Bélgica o la maravillosa Dinamarca...

-Te llamé, Miguel, para algo que me interesa que se arregle esta misma noche²⁴⁶.

²⁴⁴ ROA BASTOS 2005:107

²⁴⁵ LOPES 2003 : 39.

²⁴⁶ ASTURIAS 1997 : 146

-Ah d'accord. Tu as perdu la peau. Tu aurais pu savoir que le pouvoir blesse

-Monsieur le Président à vous de savoir qu'ici-bas tout finit par blesser²⁴⁷.

Dans toutes les occurrences ci-dessus, nous sommes en présence d'un dictateur qui essaie d'établir une relation de confiance entre l'auditoire et lui en utilisant le tutoiement, mais l'auditoire refuse de lui accorder cette collaboration revenant sans cesse au vouvoiement. Nous sommes face à une situation où les différents actants n'arrivent pas à se mettre d'accord sur le genre de relation à avoir, ce qui est vécu de part et d'autre comme une agression. En essayant, chacun, d'imposer le type de relation qu'il désirerait entretenir, il se met en situation d'agresseur. Nous avons un début d'affirmation de l'auditoire qui jusque-là semblait accepter ces agressions répétées de la part du Président. C'est un point que nous développerons dans le chapitre IX. L'auditoire tient à garder une relation de distance entre lui et le Chef de l'Etat, il marque ce désir d'éloignement en utilisant le vouvoiement et ce, malgré les incessants "rappels à l'ordre" du dictateur.

Nous avons cependant aussi des situations où le personnage-dictateur vouvoie son auditoire. Il s'agit en général des interlocuteurs qu'il ne considère pas très proches. Il essaie ainsi de maintenir cette distance en utilisant le vouvoiement. C'est d'ailleurs seulement en ces très rares occasions que le Chef de l'Etat utilise le vouvoiement. C'est le cas avec son médecin traitant, les représentants de l'ordre ou encore les invités d'autres Etats dans le cadre d'un entretien diplomatique. Le dictateur de LABOU TANSI par exemple ne tutoie que ceux qui sont membres de sa famille ou ceux qui sont très proches de lui. A la différence des autres chefs d'Etat, il a choisi le type de relation qu'il tient à avoir avec chacun des membres qui composent son auditoire et il s'y tient. Pour lui, il n'y a pas d'ambiguïté à ce niveau. La hiérarchisation dialogale semble bien établie.

Après avoir abordé la question des termes qu'utilisent le peuple et les collaborateurs pour s'adresser au personnage-dictateur, et celle du vouvoiement et du tutoiement, nous allons parler des termes que l'auditoire utilise pour se référer à lui-même face au dictateur. Nous allons voir que la plupart de ces termes sont choisis pour montrer l'assujettissement de l'auditoire par rapport au Chef de l'Etat. Nous étudierons aussi les expressions utilisées par le Chef de l'Etat pour désigner ses collaborateurs. En effet, pour voir quel est l'impact des

²⁴⁷ LABOU TANSI 1981 : 54

termes d'adresse dans l'élaboration de son discours et surtout dans l'influence de celui-ci, il est nécessaire d'analyser la manière dont le dictateur désigne son auditoire, qu'il soit unique ou multiple. Les termes d'adresse utilisés par le dictateur conditionnent très souvent la manière dont cet auditoire se situe ou se positionne par rapport au Chef de l'Etat.

Les termes d'adresse utilisés par le dictateur traduisent en général le rabaissement et l'asservissement subis par l'auditoire, qui se pose ici en victime consentante. En effet, le peuple ne fait rien ou n'agit que très peu pour se sortir de cette situation. Nous avons des termes qui traduisent l'injure, comme "*Ese animal*", "*El idiota*", "*el archidiota*", "*puta*", "*El muy tonto*", "fils de putain", "mon salaud", "chien", "macaque",... ou encore des termes qui traduisent le mépris tels que "*patán*", "*el traidor*", "*el negrito*", "*bestias iletrados*", "*judascariotes*", par exemple. Il arrive aussi au dictateur de désigner son interlocuteur en utilisant la fonction qu'il occupe, nous avons donc des désignations comme : "Maître", "général", "colonel", "monsieur le ministre",... il utilise aussi des diminutifs qui ont une portée négative : ce sont des expressions comme "mon petit", "Miguelito", "*doctorcito*",...

Les termes d'adresse utilisés par le dictateur pour s'adresser à ses interlocuteurs sont dégradants. Ils sont choisis pour rabaisser l'auditoire. Même si parfois ils donnent l'impression d'être affectueux comme c'est le cas du "Miguelito" du dictateur d'ASTURIAS, ou encore du "Mon petit" de celui de LOPES, ils n'ont pour seul but que de mettre en évidence la supériorité du Chef de l'Etat sur le reste du peuple. Lorsqu'ils n'ont pas l'apparence des termes affectueux, ils sont carrément rabaissants ou réducteurs. C'est précisément le cas du "*doctorcito*" qu'utilise le dictateur d'ASTURIAS pour s'adresser à son médecin. La suite d'occurrences suivantes témoigne de l'utilisation de ces termes d'adresse :

Ah ! Petit vois ça un peu ²⁴⁸ Alors, mon salaud !on veut jouer au plus malin ? ²⁴⁹ Adiós, doctorcito. De nada. Que le vaya bien. ²⁵⁰ «¡Retírese, salga, llame a ese animal! ²⁵¹

Il y a des situations au cours desquelles le Chef de l'Etat fait montre de respect envers son auditoire et respecte les règles de politesse qu'exige un échange conversationnel, il s'agit

²⁴⁸ LOPES 2003 : 252.

²⁴⁹ Idem : 351.

²⁵⁰ ASTURIAS 2003 : 139.

²⁵¹ Idem : 139.

du vouvoiement et de la civilité. Ainsi, il peut arriver qu'on rencontre un "Monsieur", "Señor" ou encore "Usted". Mais dans la plupart des cas, ils sont de nature dégradante.

Il en est de même pour les mots et expressions qu'utilisent les interlocuteurs pour se désigner eux-mêmes quand ils se retrouvent face au dictateur. En général, ce sont des mots qui marquent la servitude et l'assujettissement. Par ces termes, l'auditoire montre son dévouement vis-à-vis du dictateur. Nous avons ainsi tout au long de notre corpus les termes comme "*su servidor*",... Ces termes d'adresse ont une forte influence sur le comportement de l'auditoire vis-à-vis du dictateur et par ricochet, sur la perception qu'ils ont de son discours. En effet, l'auditoire entre d'emblée dans l'espace discursif en tant que dominé, et cette situation subie par l'auditoire augmente au fur et à mesure que le dictateur va s'installer dans l'espace discursif. Nous allons voir plus loin que le fait d'entrer dans l'espace discursif en se sachant déjà dominé, fait de l'auditoire un personnage passif. Il n'y a de sa part aucune tentative de progression dans l'espace discursif. Cette position de l'auditoire va contribuer à figer le sens ou du moins, à freiner sa mobilité.

Les termes d'adresse établissent une relation de distance ou de proximité entre le personnage présidentiel et son auditoire. Cette distance se construit de façon différente selon les différents actants. En effet, la vision de cette relation de distance ou de proximité n'est pas la même selon qu'on est dans la position du Chef de l'Etat ou qu'on se trouve dans celle d'un collaborateur ou d'un simple proche du Président-dictateur. Nous avons constaté au cours de la lecture de notre corpus que, si le personnage-dictateur cherche de temps en temps à établir une relation de proximité entre le peuple, ses collaborateurs et lui, ces derniers cherchent plutôt à marquer la distance. Nous disons donc que du dictateur vers le peuple et les collaborateurs il s'agit d'une relation de rapprochement alors que du point de vue du peuple, des collaborateurs vers le Président-dictateur, il s'agit d'une relation de distanciation. Mais à quoi est due cette différence de point de vue sur le rapport de la distance relationnelle, entre le personnage présidentiel et son auditoire ?

Ce rapport de distance entre les collaborateurs, le peuple et les Chefs d'Etat dictateurs est marqué, dans un premier temps, par les termes qu'utilisent les collaborateurs et le peuple pour s'adresser au Chef de l'Etat. Dans un second temps, cette distanciation est soulignée par l'utilisation du vouvoiement par les autres co-énonciateurs alors que le Chef de l'Etat tutoie toujours ses collaborateurs. Cette distinction du choix du pronom d'adresse montre un désir

de relation différente. En effet, si le Chef d'Etat veut établir une relation de rapprochement, le peuple et autres collaborateurs marquent une distance relationnelle entre eux et le personnage-dictateur.

La hiérarchisation du dialogue ne peut être dissociée de la hiérarchisation sociale. Nous allons même plus loin en disant que cette hiérarchisation dialogale vient renforcer la hiérarchisation sociale. Cela annule d'emblée toute tentative de surpassement dialogal de la part de l'auditoire. Le Président de la République assigne une place à son auditoire par rapport à son rang dans la société et ce dernier s'y tient. Il ne peut y avoir de glissement possible vers une élévation hiérarchique discursive ou dialogale. Toutes les conditions sont, dès le départ, réunies et agencées par le Président-dictateur pour que son co-énonciateur se tienne à cette place. En s'assurant une domination discursive en plus de la domination sociale, le Chef de l'Etat dictateur espère ainsi apporter une légitimité à son discours. Cette légitimité acquise au détriment de la mobilité du sens de son discours n'annule-t-elle pas la crédibilité de celui-ci ? Nous ne pouvons répondre à cette question que de façon affirmative, car la légitimité du Chef de l'Etat en tant qu'énonciateur découle d'une agression. En effet, nous avons vu que l'espace discursif de l'auditoire est sans cesse envahi par le Chef de l'Etat. Cela réduit considérablement le champ d'action des collaborateurs, en même temps que la circulation du sens est entravée. Dans ce cas, bien que légitime le discours du Chef de l'Etat dictateur cesse d'être crédible.

Le dictateur semble indécis par rapport à l'attitude qu'il doit adopter vis-à-vis de ses collaborateurs. A l'égard de ces derniers, il a d'un côté, une attitude qui traduit la proximité, voire l'amitié parfois. D'un autre côté, il marque la distance en soulignant la différence sociale qu'il y a entre eux. De fait, cette différence permet d'établir une hiérarchisation du dialogue. Le dictateur hésite entre rapprochement et distance. Cette hésitation traduit le manque d'assurance du personnage-dictateur. C'est un manque d'assurance dont nous avons déjà fait mention dans notre analyse. Le dictateur est un homme incertain qui a besoin de se rassurer, et c'est précisément ce rôle que joue l'auditoire. Le dictateur se sert de l'auditoire comme d'un faire-valoir. Le personnage-dictateur se comporte comme un acteur de théâtre qui serait en représentation et l'auditoire ne serait là qu'en qualité de spectateur. En fait, nos personnages-dictateurs accordent très peu d'importance à l'auditoire.

Mais comment ces termes d'adresse influent-ils sur le discours du personnage-dictateur et sur la construction de son sens ?

Les termes d'adresse, dans le discours du Chef de l'Etat, ont pour but de refléter l'image du Chef dominant au dictateur qui a besoin de se rassurer par rapport à ses capacités à gérer une Nation. L'utilisation des termes d'adresse, la manière dont le dictateur s'en sert hiérarchise non seulement l'échange verbal, en donnant au Président la première place sur l'échelle dialogale, mais en plus conforte sa position dans la société, accordant ainsi une légitimité à son discours. Elle illustre la mise en place d'un *ethos* discursif de la domination. Le Président peut de cette façon imposer son discours sans aucune crainte qu'il soit contesté, car il a toute légitimité pour le tenir. Elle a une influence majeure dans la construction du sens car, les termes d'adresse renseignent l'auditoire sur sa position et sur celle du Président dans la société. Le sens du discours prononcé par le dictateur se construira en fonction de la considération qu'aura l'auditoire pour le discours en question. Que cette considération parte d'une élaboration volontaire ou qu'elle soit le fruit d'une crainte de décevoir le Président de la République. En fait, dans ce cas précis, le sens que revêt le discours a peu d'importance. Car, le but principal du personnage-dictateur est de le faire accepter comme un discours d'autorité. Nous rejoignons en cela BOURDIEU, qui a écrit ce qui suit:

La spécificité du discours d'autorité [...] réside dans le fait qu'il ne suffit pas qu'il soit compris (il peut même dans certains cas ne pas l'être sans perdre son pouvoir), et qu'il n'exerce son effet propre qu'à condition d'être reconnu comme tel. Cette reconnaissance –accompagnée ou non de la compréhension- n'est accordée, sur le mode du cela va de soi, que sous certaines conditions, celles qui définissent l'usage légitime : il doit être prononcé par la personne légitimée à le prononcer²⁵².

Par l'utilisation des termes d'adresse et la gestuelle de la domination, le dictateur impose une hiérarchisation à l'échange conversationnel. Cette hiérarchisation se construit au détriment du sens du discours. En effet, en hiérarchisant ainsi l'échange, le dictateur octroie la légitimité à son discours, faisant de ce dernier un discours d'autorité, mais il a sacrifié pour cela la construction du sens. Le Président-dictateur n'accorde pas une réelle priorité au sens de son discours, il voudrait juste que celui-ci soit accepté. Nous voyons ici que le dictateur veut convaincre non pas de la véracité de son discours, mais de sa légitimité. Avant de convaincre, il a besoin de se convaincre que son discours est légitime. A cet effet, il veut

²⁵² BOURDIEU 1982 : 111.

s'assurer une légitimité auprès de son auditoire. Ce manque d'assurance se traduit par le besoin sans cesse présent d'occuper une place prépondérante sur l'échelle dialogale. C'est pourquoi il utilise des termes d'adresse qui ont pour unique but de mettre en évidence sa domination sur les autres. Cette légitimité est d'abord sociale, la cérémonie d'investiture ne laissant aucun doute à ce sujet, elle doit aussi être discursive.

L'analyse seule des termes d'adresse ne peut pas montrer leur incidence sur la production du sens. Pour s'en rendre compte, il faut voir comment ces termes d'adresse fonctionnent tout au long de l'échange. En effet, nous allons voir que combinée avec l'étude des tours de parole, le registre de langue et bien d'autres éléments du discours, l'utilisation de ces termes d'adresse a une grande influence sur la construction du sens de l'énoncé du Chef de l'Etat. Il nous semble que leur utilisation est ce qui confère même l'autorité au discours du Président de la République. En fait, le discours du Président est reconnu comme un discours d'autorité avant même qu'il ne soit prononcé et les termes et expressions d'adresse y contribuent largement. En effet, nous voyons que les termes d'adresse employés par les interlocuteurs pour désigner le dictateur sont ceux qui lui confèrent d'emblée une certaine autorité qui sera plus tard renforcée par le discours. Ils montrent que le dictateur est supérieur à ses autres concitoyens. Pour l'heure, nous allons aborder la question de l'importance du caractère solennel dans l'acquisition du sens du discours du dictateur. Il s'agit de montrer dans quelle mesure le choix et le lieu a une incidence sur le processus d'acquisition du sens. Nous allons aussi, dans cette partie, voir comment le religieux et le mythique contribuent à légitimer le discours du dictateur, faisant de celui-ci un discours d'autorité.

I.B. Solennité du discours du dictateur

Pour qu'un discours soit perçu comme important, son émetteur doit lui accorder une importance et pouvoir transmettre à son auditoire éventuel que celui-ci revêt de l'importance. Il doit donc le rendre solennel par le choix du lieu de son émission. En cela, nos personnages-dictateurs ne sont pas différents de tout orateur qui veut faire passer son discours comme étant un discours digne d'être écouté. A l'exception du dictateur de ROA BASTOS qui n'apporte pas de variation considérable aux lieux d'émission de son discours, les autres choisissent d'énoncer dans des endroits qui confèrent un caractère solennel à leur discours, selon l'importance du message qu'ils veulent faire passer ou selon qu'il s'agisse d'un auditoire

multiple ou unique. La solennité du discours de nos personnages-dictateurs, comme nous allons le voir, ne passe pas seulement par le choix du lieu d'émission, elle passe aussi par l'utilisation du caractère sacré de certains faits légendaires ou par l'utilisation de certains éléments traditionnels.

Nos personnages-dictateurs se servent beaucoup du culte traditionnel et de toute sa symbolique pour se faire accepter comme chefs suprêmes. Dans cette partie, nous allons voir l'importance qu'on accorde au sacré, surtout dans la culture africaine. Cette importance qui permettra aux Présidents-dictateurs d'asseoir leur autorité et de donner encore plus de crédibilité à leur discours. Le dictateur se joue de la tradition et de l'imaginaire pour se faire accepter comme Chef car, il s'agit d'occuper la première place sur l'échelle sociale et, par ricochet, la première place sur l'échelle conversationnelle.

I.B.1 L'importance des lieux dans la solennité du discours et dans la hiérarchisation des échanges

Une étude des interactions verbales doit tenir compte du contexte spatio-temporel des différents échanges. Le but du discours ne peut être dissocié de son lieu d'émission car, selon le lieu que nous choisissons, nous transmettons à notre auditoire des informations sur l'importance ou non de notre énoncé. Ce fait a encore plus d'importance dans le cas d'un discours politique comme c'est le cas dans nos textes corpus. Pour ce choix, il faut tenir alors compte des participants. Le lieu conférant une solennité ou non au discours, son choix dépend de la volonté seule de l'orateur.

Les lieux d'échange verbal sont multiples et choisis avec beaucoup de soin. Ce choix étant guidé par l'importance que le dictateur accorde à son discours. Il peut s'agir d'un lieu privé -quand c'est un discours destiné à une personne ou à un groupe restreint- ou d'un cadre assez grand et public, quand le dictateur doit s'adresser à une assemblée. Mais comment le choix du lieu d'émission du discours hiérarchise-t-il l'échange verbal et participe-t-il de la construction de la relation discursive entre le dictateur et son auditoire ?

Les lieux d'émission du discours sont multiples, nous n'allons donc pas tous les mentionner. Nous choisirons les plus marquants et les plus récurrents pour montrer la hiérarchisation du dialogue par le choix des lieux d'émission du discours. Nous allons partir des plus importants aux moins marquants. Cela nous permettra de mettre en lumière le comportement du Président-dictateur en tant qu'interlocuteur. Est-il le même selon l'importance de l'auditoire ou diffère-t-il selon l'importance quantitative de son auditoire ?

Il y a des lieux que nous avons qualifiés d'intimistes. En général, ce sont des cadres restreints qui ne peuvent contenir que très peu de personnes. Le dictateur choisit ces endroits en raison justement de leur caractère privé. Dans ce cas, il s'adresse à une personne ou à un groupe restreint d'individus. Il y a des lieux choisis en fonction de leur capacité à accueillir plusieurs personnes, notamment pour organiser de grands rassemblements, lorsque le Président souhaite s'adresser à un auditoire multiple. Nous allons commencer le recensement des lieux d'émission du dictateur en partant des plus grands au plus restreints et en soulignant, au passage, la manière dont ils influencent la hiérarchisation du dialogue.

Parmi les lieux les plus grands, on pourrait citer les stades de football, qui sont impressionnants non seulement par rapport à leur forme, mais aussi, comme nous l'avons dit précédemment, par leur capacité à accueillir une foule immense :

Après le discours il y a le match Juven National contre Anzox parce que sans cela les merdiens que vous êtes devenus ne viendraient pas au meeting. Vous aimez le sport et je vous prends par le sport²⁵³.

Le choix de cet endroit par le dictateur pour organiser un meeting est stratégique. En effet, en plus d'être grand, il est circulaire et tout le monde peut avoir les yeux fixés sur le Président pendant que celui-ci discourt. Il veut, par ce choix, imposer son discours à un auditoire qui serait peut-être désintéressé.

Un autre lieu d'énonciation choisi par le dictateur est la rue. ASTURIAS nous montre un dictateur qui fait un discours depuis son balcon alors que l'auditoire se trouve dans la rue. Il s'agit encore une fois d'un choix stratégique car, il permet au Président de la République de montrer sa domination sur son auditoire. En effet, le balcon offre au dictateur la possibilité

²⁵³ LABOU TANSI 1981 : 53

de se retrouver en position élevée par rapport à son auditoire qui lui est en bas et se trouve ainsi en situation d'infériorité. Le dictateur a une vue d'ensemble sur son auditoire et le domine ainsi. Cet épisode nous donne l'illustration d'un dictateur qui, encore une fois, hiérarchise l'échange en se mettant dans une position de supériorité et assignant à son auditoire une position inférieure :

De las calles ascendía con olor a tierra buena el regocijo del vecindario,[...] ¡El pueblo le reclama en el balcón, Señor Presidente !²⁵⁴

Nous avons donc un Président de la République qui décide de discourir dans des espaces publics, tels que les voies publiques, les stades de football qui sont des lieux de grande affluence.

En dehors de ces endroits à forte affluence, le Président tient aussi des discours privés, dans l'intimité de sa résidence. Ce sont des discours au cours desquels il traite des affaires de la République, ou réprimande un de ses collaborateurs. Le discours du dictateur de ROA BASTOS se tient presque en exclusivité dans ses bureaux dans sa résidence :

El subsecretario de la Guerra le esperaba en la puerta de su despacho y, sin anunciarlo, al tiempo de darle la mano y dejar en la orilla de un pilar el habano que fumaba, lo condujo a las habitaciones del Señor Presidente²⁵⁵.

I.B.2 La tradition et l'imaginaire religieux au service du dictateur

La tradition, le mystique et l'imaginaire religieux jouent un rôle très important dans les cultures qui constituent le champ littéraire de nos textes corpus. Dans les traditions africaines, aucune grande décision ne se prend sans référence préalable aux anciens et nécessairement aux ancêtres. On demande la permission aux ancêtres pour construire une maison, on les informe et demande leur permission pour épouser une femme, on a besoin de leur bénédiction pour accomplir tout acte important de la vie.

²⁵⁴ ASTURIAS 1997 :207

²⁵⁵ Idem : 335

L'importance de la tradition et de l'imaginaire se traduit sous plusieurs aspects. Mais l'aspect qui nous intéresse est celui de son importance sur l'échelle dialogale. Que représentent les symboles de la chefferie et comment contribuent-ils à hiérarchiser l'échange verbal ? Quelle est leur importance dans le discours du Chef de l'Etat ?

Chez LOPES, cette symbolique de la chefferie se manifeste beaucoup durant la cérémonie d'intronisation pendant laquelle est symboliquement remis au dictateur le pouvoir non seulement de gouverner, mais aussi de dominer les autres. Ce qui donne encore plus d'importance à cette cérémonie d'intronisation, c'est le choix du lieu où elle est effectuée : sur les marches du palais. Le dictateur apparaît nu, juste avec un pagne autour des reins et pieds nus²⁵⁶. Cette manière d'apparaître ainsi dépouillé de tout a une importance capitale. Le dictateur arrive sans rien, dépourvu d'un pouvoir qu'il reçoit à la suite d'une cérémonie au cours de laquelle tout lui est accordé : savoir, pouvoir et des sujets qui lui obéissent. Cette cérémonie, en plus de rendre solennelles les futures interventions publiques et privées du Chef de l'Etat, les légitime et leur accorde une crédibilité. Elle commence d'ailleurs par l'intervention du griot qui va dresser une sorte de "pédigrée" du personnage-dictateur qui est issu d'une longue lignée d'hommes extraordinaires :

Le griot d'une voix bateleur drogué et qui s'égosille, présenta le nouveau chef des Djabotamas. Il scanda les quinze générations de prédécesseurs. Il scanda leurs faits d'armes et leurs qualités morales²⁵⁷

Le Chef étant issu d'une longue lignée d'hommes aux capacités incontestables, il a lui-même forcément des qualités et des capacités incontestables. La péroraison du griot continue par la présentation de la situation actuelle du pays qui, selon lui, « s'étiole »²⁵⁸ parce qu'il n'y a personne sur le trône :

Le cortège s'immobilisa devant le trône. Le griot entonna le fameux *pouéna Kanda*, un air triste et lent qui dit que le pays des Djabotama s'étiole car le trône est vacant puisque l'ennemi a tué par trahison tous les hommes capables de le protéger comme un père son fils. C'est alors que sur un autre registre, la voix d'un prêtre traditionnel annonça qu'il fallait chasser toutes les inquiétudes des esprits ; que le pays était sauvé parce que le soleil des ombres, qui cette nuit-là diffusait sa pâle lumière blonde, nous avait transmis le message des ancêtres : ils

²⁵⁶ LOPES : 2003 : 53

²⁵⁷ Idem: 53

²⁵⁸ Ibidem: 53

avaient choisi Bwakamabé Na Sakkadé pour diriger tous les Djabotama et imposer la loi de ceux-ci sur toutes les tribus du nouveau pays, tel qu'assemblé par les Oncles²⁵⁹.

Le personnage est présenté par les autorités de la tradition africaine comme celui qui vient sauver le pays, ce choix ne saurait être contesté car il a été dicté par les ancêtres. Ce fait à lui seul donne une dimension spéciale au discours que va prononcer le dictateur. Il le place en hauteur par rapport aux autres discours car, si on prête attention au discours des autres, le sien fait loi, en ce sens qu'il est validé par les ancêtres et les autorités religieuses traditionnelles. La suite de la cérémonie nous montrera que le dictateur reçoit un pouvoir qui ne peut lui être contesté :

Tonton conduit par la main, fut placé devant un autel recouvert d'une peau de léopard, sur laquelle reposaient un tambour, une queue de lion, symboles de la force et de la toute puissance, ainsi qu'un collier qu'on dit formé de dents humaines. Ce sont là, apprend dès sa naissance chaque Djabotama, les dents de ceux qui moururent en guerre contre les chefs Précédents. Tonton s'agenouilla devant l'autel, entre deux haies de féticheurs, pour prêter le serment par lequel il s'engageait à garder bien fidèlement ce que doit un chef Djabotama. Lorsqu'il se releva, le plus vieux des prêtres le prit par les épaules, puis appuyant son front contre le sien, comme pour y transvaser le contenu de l'un dans l'autre, déclara :

-Boka Litassa doukounê

Ce qu'on peut traduire en français par : « Reçois le pouvoir des ancêtres. » (...) Tonton reçut le bonnet de raphia qu'il lui arriva de porter au cours de certaines cérémonies traditionnelles, mais qui demeurait en règle générale, dans un sanctuaire aménagé dans un coin de sa chambre. Les jeunes nobles déplièrent les voiles blancs et remirent les insignes royaux : la queue de lion (...), le *tounka*, une chaîne en or avec de nombreux pendentifs (...) On lui offrit un sac qui symbolise la capacité de prélever et de recevoir le tribut (...) A la remise enfin de l'arc royal et du carquois de flèches aux pointes en or, l'orchestre reprit la musique, tandis que les hommes poussaient des clameurs de joie et les femmes des youyous stridents²⁶⁰.

Durant la cérémonie d'investiture, le Chef de l'Etat reçoit tous les attributs et symboles du pouvoir et de la domination. Domination et pouvoir qui lui confèrent l'intelligence et la sagesse qui lui permettent de gouverner le pays. Intelligence et sagesse qui sont forcément supérieures à celles des autres car les siennes, ont été reçues des ancêtres et des autorités compétentes et assermentées par la tradition pour transmettre ce genre de pouvoir. Les objets symboliques reçus au cours de la cérémonie apportent une dimension particulière à la cérémonie et octroient *de facto* le rôle de chef, de père, de guide... au

²⁵⁹ LOPES : 2003:53

²⁶⁰ Idem: 54

dictateur. Ils lui donnent plein pouvoir sur la nation, lui concédant ainsi le droit de la gérer comme il le souhaite. Il y a, ici, une dimension mythique du Président de la République qui est vécu à la fois par le président lui-même et par le peuple qui prend une grande part à cette déification du personnage-dictateur.

Le discours du Président-dictateur est légitimé par la cérémonie d'investiture. Il le sacralise de sorte qu'il acquiert une place importante dans la société. Le fait que le Chef de l'Etat soit intronisé et mis sur le trône par les ancêtres et les anciens le place de suite en première place sur l'échelle conversationnelle. C'est justement en cela que le religieux et le sacré hiérarchisent l'échange car, il donne une importance et une légitimité qui ne peuvent être contestées au Président de la République. Le fait que le dictateur soit présenté et considéré comme un dieu, fait de son discours un discours suprême, avant même que ce dernier ne soit émis.

Chez ROA BASTOS et ASTURAIAS, le dictateur est comparé au Christ de la religion chrétienne. Les allusions au christianisme sont multiples. En commençant par la manière dont ils se font appeler : Le dictateur de ROA BASTOS se fait appeler *El Supremo Dictador*, *Supremo* en référence à la Suprématie universelle. Et au dictateur d'ASTURIAS on adresse des prières comme s'il s'agissait de Dieu :

¡Señor, Señor, llenos están los cielos y la tierra de vuestra gloria ! las señoras sentían el divino poder del Dios Amado. Sacerdotes de mucha envidia le incensaban. Los juristas en un torneo de Alfonso el Sabio. Los diplomáticos, excelencia de Tiflis, se daban grandes tonos consintiéndose en Versalles, en la corte del Rey Sol²⁶¹.

Il y a, dans cette prière qui nous rappelle le "Notre Père", une déification du personnage-dictateur à qui sont attribuées des caractéristiques et fonctions qui reviennent à une divinité. En effet selon les croyances chrétiennes, la fonction de recevoir des prières est réservée à Dieu seul.

²⁶¹ ASTURIAS 2000: 206

I.C. Le registre de langue comme facteur de hiérarchisation sociale et discursive ?

Quelle incidence peut avoir le registre de langue dans la hiérarchisation sociale et discursive ? Comment contribue-t-il ou non à l'occupation de l'espace discursif par les différents actants ? Et quel rôle joue-t-il dans la hiérarchisation de l'échange conversationnel ? Et surtout, comment participe-t-il ou non de la construction du sens ?

Le registre de langue est un indicateur très important du type de relation qui existe entre deux ou plusieurs individus. En effet, selon qu'il soit courant, familier ou soutenu, la relation n'est pas la même. Avec un ami très proche, on sera plus enclin à utiliser un registre de langue familier ; et, plus la relation exige de la distance, plus on se rapprochera du registre soutenu. En d'autres termes, « Selon la situation, son interlocuteur et le but de l'interaction verbale, il fait appel à tel ou tel registre d'après les règles que lui dicte sa compétence communicative. »²⁶² On peut définir le registre de langue comme les différentes variations qu'utilise un usager pour exprimer une idée ou une réalité. Le choix d'un registre de langue ou d'un autre dépend de plusieurs facteurs parmi lesquels nous pouvons citer : la relation sociale déjà établie ou qu'on souhaite établir, la relation hiérarchique existant entre les deux interlocuteurs... Dans tous les cas, lors d'un discours, nous devons adapter notre registre de langue à notre auditoire. La relation entre les différents actants exige une adaptation du registre de langue lors de l'échange verbal. L'orateur adapte donc son registre de langue au type de relation qu'il souhaite avoir avec son interlocuteur. Que cette relation existe déjà ou qu'elle soit en cours de construction, l'orateur adapte son registre de langue. En général, le choix de ce registre se fait de façon tacite entre les différents interactants.

Le registre de langue est en accord total avec les autres marqueurs relationnels. En effet, le fait que les présidents-dictateurs utilisent un niveau de langue courant, familier et parfois vulgaire (c'est le cas des dictateurs de LOPES et de LABOU TANSI), confirme ce besoin de rapprochement du personnage-dictateur. L'auditoire aussi reste dans cette même optique de distanciation en utilisant un registre courant presque soutenu. Le dictateur de ROA BASTOS nous laisse un peu perplexe quant à la relation qu'il entend entretenir avec son auditoire. En effet, si les formes d'adresse nous montrent un dictateur qui veut se rapprocher

²⁶² GERARD-NAEF 1987:19

de son auditoire, le choix du registre de langue, lui, nous laisse dubitative. Le choix du registre de langue est en totale contradiction avec la relation qu'il veut établir avec son secrétaire. Le dictateur choisit un registre courant et parfois soutenu, alors qu'il semble y avoir une relation de proximité et même d'intimité entre son principal interlocuteur et lui. Considérons l'occurrence suivante du Président dictateur de ROA BASTOS :

Tu estilo es además abominable. Laberíntico callejón emperado de aliteraciones, anagramas, idiotismos, barbarismos, paranomasias de la especie pároli/páruilis ; imbéciles anastrofes para deslumbrar a invertidos imbéciles que experimentan erecciones bajo el efecto de las violentas inversiones de la oración, por el estilo de : Al suelo del árbol cáigome ; o esta otra más violenta aún : Clavada la Revolución en mi cabeza la pica guñame su ojo cómplice desde la plaza²⁶³.

Dans ce bout d'énoncé, le dictateur tutoie son interlocuteur mais utilise un niveau de langue qui ne correspond pas à une situation de tutoiement. En effet, le tutoiement traduit une relation de complicité et même une certaine intimité. Ce fait traduit l'indécision du dictateur de ROA BASTOS qui ne s'est pas encore décidé sur le genre de relation qu'il veut établir avec son secrétaire.

Considérons cet autre exemple du dictateur de LOPES :

Les moyens ? C'est pas un problème. Quand on veut, on les trouve. C'est la volonté politique qui compte avant tout. Si personne ne vous donne l'argent, y a qu'à emprunter²⁶⁴.

Nous allons considérer cette autre occurrence toujours du dictateur chez LOPES et noter surtout la différence entre les deux niveaux de langue :

Alors, savez pas répondre ? Con de votre maman ! Vous a coupé la langue ? Pas encore. Mais bien envie de la faire, moi²⁶⁵.

Ces deux exemples sont la manifestation même de l'indécision du dictateur quant à la relation à établir entre lui et son auditoire. Il ne diffère pas en cela du dictateur de LABOU TANSI qui, bien que de façon parfois imagée, n'hésite pas à faire preuve de vulgarité avec son auditoire.

²⁶³ ROA BASTOS 2003:157.

²⁶⁴ LOPES 2003: 93

²⁶⁵ Idem : 75

Soit cet autre exemple:

Ferme ta gueule Campalousca : tu n'as pas de leçons à me donner. Et puis je ne t'ai pas demandé de forniquer avec les Amérindiens. Tu voulais mourir, eh bien tu vas mourir²⁶⁶.

Le registre de langue, pour nos personnages-dictateurs, n'est pas un marqueur hiérarchique. En effet, si nous nous fions juste au registre de langue, nous n'apprenons pas grand chose sur la hiérarchisation sociale et discursive. Les Présidents de la République eux-mêmes sont finalement indécis face à la direction qu'ils doivent donner aux relations discursives à établir avec leur auditoire. Si la hiérarchisation sociale est bien définie, la hiérarchisation discursive, elle, souffre d'un incessant va-et-vient entre proximité, voire familiarité et distanciation. Cette variation de direction relationnelle est le résultat du manque de confiance du dictateur par rapport à son discours. Il veut que son discours soit considéré comme un discours d'autorité, d'où le rapport de distance qu'il essaie d'établir par l'utilisation des termes d'adresse. Ils traduisent parfois de façon ambiguë familiarité et respect, et le rabaissement de son auditoire grâce à une gestuelle de la domination, le choix des lieux d'énonciation... D'un autre côté, il pense mieux faire adhérer le peuple à sa cause s'il a la confiance de ce dernier, ce qui se traduit par une recherche de proximité et de familiarité.

En somme, la hiérarchisation établie par l'utilisation des termes d'adresse, la gestuelle de la domination, le registre de langue et la solennité apportée par le choix des lieux d'émission du discours -corroborée par l'importance du religieux et du traditionnel- influence le sens du discours dans la mesure où elle contribue à le figer. Il y a une crainte installée par les éléments que nous venons de citer qui empêche toute progression et toute mobilité du sens. Le discours cesse d'être dynamique car, les différentes hésitations du Président-dictateur quant à la relation discursive mettent l'auditoire dans une situation d'incompréhension. C'est pourquoi nous avons fait le constat chez l'auditoire d'un désir constant de fixer un type de relation (la distance de préférence), et de s'y tenir. Ce point sera plus éclairé dans la sous-partie qui va suivre, car les éléments étudiés dans celle-ci et ceux qui seront étudiés dans la sous-partie suivante, mis ensemble, travaillent à la construction du sens. Dans le cas de nos corpus, il s'agira de voir si cette collaboration est un succès ou un échec.

²⁶⁶ LABOU TANSI 1981 :54

Contrairement à ce que nous avons pensé et dit antérieurement, la hiérarchisation discursive n'est pas quelque chose d'acquis, qui se calque sur la relation et la hiérarchisation sociales. Nous constatons que le personnage-dictateur éprouve quelques difficultés à construire la relation discursive car, lui-même ne sait pas quel type de relation entretenir avec son auditoire. Si on considère la situation sur le plan social, on constate que le Chef de l'Etat souhaite une hiérarchisation qui marque la distance entre lui et son auditoire, mais d'un point de vue discursif, il voudrait avoir des relations de proximité car, il pense ainsi gagner la confiance de son auditoire. Le dictateur se retrouve donc à faire un va et vient entre une relation de distance et une autre de proximité. Cette indécision rend complexe le travail d'interprétation de son discours car l'auditoire ne se retrouve pas, il est d'ailleurs le seul à garder une constance quant aux relations qui doivent exister entre le dictateur et lui. Nous avons le dictateur qui d'un côté veut donner de la légitimité à son discours en ayant des rapports de distance avec son auditoire, et de l'autre il pense gagner l'auditoire à sa cause en ayant des rapports de proximité.

II. Etude des tours de parole

Tout échange conversationnel est régi par des tours de paroles. Le tour de parole est l'essence même de cet échange. L'activité conversationnelle est une activité qui exige la collaboration de deux ou plusieurs personnes²⁶⁷. C'est donc un travail de collaboration et d'équipe, comme nous l'avons déjà souligné dans la première partie de ce chapitre. Dans cette partie, il est question de voir comment s'organise ce travail de collaboration inter-actantiel et son incidence sur la construction du sens. Il convient, ici, d'étudier la manière dont sont distribués les tours de parole ; cette étude nous permettra de voir comment se meut et se construit le sens tout au long de l'échange et de montrer quelle est, finalement, la contribution de chacun des différents acteurs de l'échange communicationnel dans ce processus de construction du sens. Nous allons dégager par l'étude du tour de parole la manière dont les différents actants investissent la scène discursive et s'affirment ainsi sur l'échelle dialogale. Car, il faut le préciser, il est encore une fois ici questions de la hiérarchisation du dialogue par l'occupation de l'espace discursif. Nous allons dégager l'espace qui est accordé à chacun des

²⁶⁷ Voir les travaux de KERBRAT-ORECHIONNI sur les interactions verbales publié en trois volumes et plus précisément son tome I publié en 1990.

actants, les modalités de la distribution de la parole et surtout l'actant qui accorde et concède la parole. Comment nos chefs d'Etat dictateurs se comportent-ils face à cette distribution ?

Nous commençons donc cette étude par la prise de parole et sa gestion au cours de l'échange. Ensuite, nous analyserons l'organisation de la distribution de la parole au cours de l'échange en mettant en évidence les différentes transgressions qui peuvent subvenir au cours de l'échange communicationnel. Et enfin, nous terminerons cette partie en faisant un bilan qui nous permettra de mettre en évidence tous les facteurs qui concourent à la circulation ou non du sens entre les différents co-énonciateurs.

II.A. La prise de parole hiérarchisée

Nous avons souligné un peu plus en aval l'importance de l'interlocuteur dans un échange dialogal. C'est donc un travail qui implique une coopération qui est en général, négociée de façon volontaire ou obligatoire. Il s'agit donc d'une activité que l'on ne peut mener seul, il faut pour cela la présence d'une ou plusieurs autres personnes. Dans ce cas, la distribution de parole exige une négociation qui, là aussi, peut être menée de façon consensuelle ou être imposée par l'un des acteurs. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir justement si cette distribution est volontaire ou imposée. Dans le cas où elle serait imposée, comment réagissent les autres acteurs de l'échange face à cette distribution de la parole ?

Cette sous-partie s'intitule comme telle parce que l'organisation des tours de parole lors des échanges entre le personnage-dictateur et ses interlocuteurs, qu'elle soit consensuelle ou imposée, est le résultat d'une hiérarchisation. Dans ce sous-chapitre, nous avons pour ambition de démontrer le processus de hiérarchisation à travers les tours de parole

II.A.1 La monopolisation de la parole dans les procédés discursifs des personnages

Le constat que nous avons fait est que la distribution de la parole n'est pas équilibrée. Les chefs d'Etat monopolisent pratiquement la parole et ce même face à un auditoire unique. Ils laissent rarement à leurs interlocuteurs la possibilité de prendre part à l'échange. L'échange se fait donc par le Président et pour le Président.

Même si la parole est souvent monopolisée, il y a des moments où l'échange du tour de parole se fait de façon équitable. Il est fréquent chez les dictateurs de BASTOS, de LABOU TANSI et d'ASTURIAS de rencontrer un réel échange discursif. On constate cette monopolisation de la parole surtout chez le dictateur de LOPES ; chez les autres elle n'est pas aussi flagrante. Nous dirons même que chez les dictateurs de ROA BASTOS et de LABOU TANSI, la parole est équitablement distribuée.

Nous allons considérer chez le dictateur de LOPES ces extraits où il discourt face à un auditoire unique : Nous vous prions de nous excuser pour la longueur de cette citation, mais pour mieux étayer notre propos et pour une meilleure démonstration, il nous était impossible de la réduire :

- ¡Mil excusas, señor Presidente ! (...) ¡Mil excusas, Señor Presidente, si vengo-ooo... pero tuve que ayudar a un leñatero con un herido que recogió de la basura y no me fue posible venir antes ! ¡Informo al Señor Presidente que no se trataba de persona conocida, sino de uno así como cualquiera !
-Y se lo llevó adonde corresponde ?...
-Señor...
-¡Qué cuento es ése ! Alguien que se precia de ser amigo del Presidente de la República no abandona en la calle a un infeliz herido víctima de oculta mano !

Sur ces mots entre un troisième personnage qui se joint à la conversation :

-Pase general...
-Con el permiso del Señor Presidente...
-Ya están listos, general?
-Sí, Señor Presidente...
-Vaya usted mismo, general ; presente a la viuda mis condolencias y hágale entrega de esos trescientos pesos que manda el Presidente de la República para que se ayude en los gastos del entierro.

Le troisième personnage s'en va et le Président reste seul avec Cara de Ángel :

-Pensé seguir con el herido hasta el hospital, pero luego me dije: «Con una orden del Señor Presidente lo atenderán mejor.» Y como venía para acá a su llamado y manifestarle una vez más que no me pasa la muerte que villanos dieron por la espalda a nuestro Parrales Sonriente...
-Ya daré la orden...
-No otra cosa podía esperar del que dicen que no debía gobernar este país...
-Quiénes ?
-¡Yo, el primero, Señor Presidente, entre los muchos que profesamos la creencia de que un hombre como usted debería

gouverner un pueblo como Francia, o la libre Suiza, o la industriosa Bélgica o la maravillosa Dinamarca !... Pero Francia..., Francia sobre todo...¡Usted sería el hombre ideal para guiar los destinos del gran pueblo de Gambetta y Víctor Hugo

-Te llamé, Miguel, para algo que me interesa que se arregle esta misma noche. Las autoridades competentes han ordenado la captura de ese pícaro de Eusebio Canales, el general que tu conoces, y lo prenderán en su casa mañana a primera hora. Por razones particulares, aunque es uno de los que asesinaron a Parrales Sonriente, no conviene al Gobierno que vaya a la cárcel y necesito su fuga inmediata. Corre a buscarlo, cuéntalo lo que sabes y aconséjale, como cosa tuya, que se escape esta misma noche. Puedes prestarle ayuda para que lo haga, pues, como todo militar de escuela, cree en el honor, se va a querer pasar de vivo y si lo agarran mañana le quito la cadeza. Ni él debe saber esta conversación ; solamente tu y yo. Y tu ten cuidado que la policía no se entere que andas por ahí ; mira como te las arreglas para no dar el cuerpo y que este pícaro se largue. Puedes retirarte²⁶⁸.

Nous constatons, dans cet extrait, une occupation égale de l'espace discursif. Il y a une réelle co-énonciation et c'est un travail de collaboration. Aucun des inter-actants n'envahit l'espace de son interlocuteur. En dehors du tutoiement, on pourrait même dire qu'ils sont au même niveau sur l'échelle dialogale. Aucun des deux ne monopolise la parole, le dictateur traitant son co-énonciateur comme étant son égal ; il établit ainsi une relation de proximité et accorde à son interlocuteur la même place que lui sur l'échelle dialogale. La hiérarchisation qui est faite par l'utilisation des termes d'adresse et le registre de langue est ici presque annulée.

Considérons cet autre exemple tiré du dictateur de LOPES :

-Alors, Monsieur ! C'est vous qui ne voulez pas que je voyage ?

-Monsieur le Président...

-D'ailleurs, ça ne m'étonne pas. Vous les Tsoukas, vous avez toujours méprisé les Djabotama. Croyez que ça va continuer comme ça ? Hein ? Zoubliez que maintenant, c'est un Djabotama qui commande.

-Voulez pas que je voie l'Empereur d'Ethiopie ?

-Alors savez pas répondre ? Con de votre maman ! Vous coupez la langue ? Pas encore. Mais bien envie de le faire, moi. Fort pour m'insulter derrière le dos, mais en face c'est le silence. Hypocrite, pédéraste ! Moi quand j'ai quelque chose à dire à quelqu'un, je lui crache en face, moi. Parce que je suis un homme, moi. Suis un pas un Tsouka. Parle maintenant si tu es un homme.

-Monsieur le Président...

²⁶⁸ ASTURIAS 2003:145-147

-N'y a pas de Monsieur le Président qui tienne. Zêtes un agent de polépolé. Connais tous votre complot. Ouais, si vous ne le savez pas, je sais moi. Ouais, pas la peine de faire votre petit malin-là, comme si vous étiez un innocent. Documents sont là. On vous vu, on vous a entendu. Sais que ce fantoche de Polépolé veut se rendre au sommet et me contester. Et vous, vous ne voulez pas que j'aïlle me battre à Addis-Abeba, moi. Con de ta mère, va. Jetez-moi ce bandit en prison et serrez-le moi un peu²⁶⁹.

Dans cet extrait, la parole est monopolisée par le Président-dictateur. Il met, par cette occupation de l'espace discursif, son interlocuteur en position d'infériorité sur l'échelle dialogale. Nous disons que le dictateur de LOPES reste sur sa position, il a assigné à ses interlocuteurs une place sur l'échelle dialogale qui ne peut être immuable. Contrairement au dictateur d'ASTURIAS qui fait des variations dans la hiérarchisation du dialogue, il reste sur les mêmes positions et n'accorde pas de variation. Il envahit l'espace discursif de ses interlocuteurs qui vivent cette invasion comme une agression.

La monopolisation de la parole empêche la circulation de celle-ci, ce qui a une incidence sur l'acquisition du sens. En effet, au cours d'un échange où il y a monopolisation de la parole par l'un des actants, il n'y a pas enrichissement de la connaissance encyclopédique, il n'y a pas non plus exercice des compétences communicationnelles de l'interlocuteur qui se trouve privé de parole, ce qui fait qu'il ne peut enrichir l'échange par son apport discursif et donc ne peut contribuer à l'élaboration du sens. Le sens ne s'élabore que par un seul actant : celui qui parle. Cette absence d'échange conversationnel appauvrit le sens qui, même si dans ce cas, ne reste pas figé, se retrouve avec une mobilité réduite. Nous constatons chez les dictateurs de BASTOS et d'ASTURIAS, qui laissent circuler la parole un sens plus riche et plus complet. Nous retenons donc que la monopolisation de la parole par l'un des actants est une entrave à la construction et à l'acquisition du sens par le discours. En un mot, le sens du discours du dictateur se construit par lui-même grâce à la circulation de la parole entre les différents co-énonciateurs. Et dans le cas de nos Présidents dictateurs, cette auto-construction du sens, est entravée par l'invasion de l'espace discursif par le dictateur lui-même.

²⁶⁹ LOPES 2003:74 & 75

II.A.2 Le temps de parole

Ayant pour corpus des œuvres de fiction, nous ne sommes pas en face d'un discours en temps réel qui nous permettrait de chronométrer le temps d'intervention de chaque personnage actant. Pour parler du temps de parole dans notre travail, nous nous appuyerons sur la longueur de chaque tour de parole en considérant la longueur de l'énoncé. Cela nous permettra d'établir qui a le plus de temps de parole. C'est aussi un point dont nous avons commencé l'analyse dans la partie précédente au chapitre VII, lorsque nous avons étudié la construction et la mise en place de la stratégie discursive et de l'argumentation de nos personnages Chefs d'Etat. Nous avons souligné que les interactions ou tours de parole étaient importants dans le processus d'interprétation du discours et que le fait qu'il y en ait très peu rendait complexe le travail d'interprétation de l'auditoire car, la compétence encyclopédique pouvait difficilement se renouveler dans ce cas. Le temps de parole participe aussi de l'élaboration de l'échelle dialogale qui est calquée sur l'échelle sociétale. En effet, comme nous allons le constater, le dictateur se sert de son rang, de sa position élevée dans la société pour imposer une échelle dialogale qui sert son objectif, celui de faire adhérer à sa cause tout le monde ou au moins une majorité.

Nous allons aborder dans ce sous-chapitre, l'étude de la distribution de parole, en tenant compte des éléments canoniques qui régissent une conversation. Il s'agit donc d'étudier l'alternance de tours de parole et de voir comment les inter-actants gèrent et se partagent les espaces dialogal et discursif. Lorsqu'une conversation est initiée, un contrat tacite s'établit entre les différents actants, contrat qui régit l'introduction de la conversation, la distribution de tours de parole, et la conclusion de l'échange²⁷⁰. Notre but est de voir dans quelle mesure ce contrat est accepté ou non par les différentes parties de l'échange et comment le comportement des inter-actants au cours de l'échange contribue à la construction du sens du discours du dictateur.

De façon générale, les Présidents-dictateurs ont plus de temps de parole que leurs interlocuteurs. En effet, même si parfois il y a un réel échange, en considérant la longueur des énoncés et plus particulièrement celle des tours de parole, le Président de la République est celui qui parle le plus longtemps et qui a de plus longs énoncés. Si nous considérons le cas du dictateur de ASTURIAS qui n'intervient que très peu (sur trois chapitres : les V, VI et

²⁷⁰ KERBRAT-ORECCHIONI 1990: 159

XXXVII) nous notons que la longueur des énoncés du Président-dictateur est pratiquement de deux tiers de celui de ses interlocuteurs. Il y a pourtant une alternance de tours de parole, malgré ce fait, le dictateur parle plus longtemps que ses interlocuteurs. Quand ses interlocuteurs ne font que des phrases dites simples (sujet verbe et complément), lui, construit des phrases complexes (une proposition principale et plusieurs propositions subordonnées).

Soit la conversation suivante entre le dictateur d'ASTURIAS, Cara de Ángel et un général :

-¿Qué tiempo hace, general ?

-Fresco, Señor Presidente...

-Y Miguel sin abrigo...

-Señor Presidente

-Nada, estás que tiembles y vas a decirme que no tienes frío. Eres muy desaconsejado. General mande a casa de Miguel a que le traigan el abrigo inmediatamente.(...)

-Aquí, Miguel donde yo tengo que hacerlo todo estar en todo, porque me ha tocado gobernar en un pueblo de gente de voy (...), debo echar mano de los amigos para aquellas cosas que no puedo hacer yo mismo. Esto de gente de voy(...), quiere decir gente que tiene la mejor intención del mundo para hacer y deshacer, pero por falta de voluntad no hace ni deshace nada, que ni huele ni hiede, como caca de loro. Y es así como entre nosotros el industrial se pasa la vida repite y repite : voy a introducir una fábrica, voy a montar una maquinaria nueva, voy a esto, voy a lo otro, a lo de más allá ; el señor agricultor, voy a implantar un cultivo, voy a exportar mis productos ; el literato, voy a componer un libro ; el profesor voy a fundar una escuela ; el comerciante, voy a intentar tal o cual negocio ; y los periodistas -¡esos cerdos que a la manteca llaman alma !- vamos a mejorar el país ; mas, como te decía al principio, nadie hace nada y, naturalmente, soy yo, es el Presidente el que lo tiene que hacer todo, aunque salga como el cohetero. Con decir que si no fuera por mi no existiría la fortuna, ya que hasta de diosa ciega tengo que hacer en la lotería...²⁷¹

Ce procédé est observé sur au moins une demi page avant que son co-énonciateur ne prenne la parole pour donner un inter change qui tient sur trois lignes de texte. Nous avons remarqué, au cours de cet épisode, que chacun des actants exactement le même nombre de tours de parole, quand bien même la longueur des énoncés et donc le temps de parole soit inégalement réparti. Nous notons exactement le même scénario pour le dictateur de ROA BASTOS qui échange réellement avec un équilibre de tours de parole, mais avec une différence sur la longueur des énoncés :

¿Has entendido lo que te mando hacer ? Si Excelencia : Debo buscar el molde de la letra del pasquín catedrático, buscar su

²⁷¹ ASTURIAS 1997: 372 & 373

pelo y marca en todos los documentos del archivo. Al fin vas aprendiendo la manera de hablar sin andar bajo muchas nubes. No se te olvide tampoco revisar proliosamente los nombres de los enemigos de la Patria, del Gobierno, fieles amigos de nuestros enemigos. Agarra al crapuloso intempestivo de los muchos aturdidos que zumban por las calles del Paraguay, segun clama en su Proclama mi patriotero tío el fraile Bel-Asco²⁷².

Un constat identique est fait ici : malgré une alternance de tours de parole, la longueur des énoncés reste inégalement répartie. Nous tenons à ouvrir une parenthèse pour dire, en accord avec la précision que nous avons apportée au début de cette thèse, que cette distribution est un choix de l'auteur qui guide notre regard à travers le narrateur.

Il importe maintenant de souligner l'incidence que peut avoir cette inégale répartition du temps de parole sur le sens. On en revient toujours à la question abordée antérieurement : le problème de la mobilité de la parole, et donc du sens lors de l'échange dialogal. Même s'il y a bel et bien échange, le temps de parole des interlocuteurs des Présidents n'est pas proportionnel aux énoncés de personnages dictateurs. Encore une fois, les échanges sont appauvris par cette inégale répartition du temps de parole. Le dictateur ne donne pas à son interlocuteur la possibilité d'enrichir la connaissance encyclopédique qui doit s'enrichir au cours de l'énonciation. Il reste sur les bases de ce qui est su et il n'y a aucune progression de cette connaissance. Il laisse son interlocuteur construire le sens sur des acquis qui ne sont ni renouvelés ni enrichis. En somme, la monopolisation de la parole et l'invasion de l'espace discursif de son interlocuteur ne sert pas l'énonciation du Président de la République, au contraire, ces monopolisations et invasions, appauvrissent la circulation du sens. Elles traduisent aussi le fait que le personnage-dictateur ne tient pas compte de son auditoire. En ne voulant pas le faire participer à l'échange, nos chefs d'Etat montrent que leur discours ne vise pas un auditoire.

L'énonciation du dictateur sert son ego. Il utilise tous les éléments de l'argumentation et de la persuasion, et pourtant il ne tient pas compte de l'auditoire vers qui son discours est censé diriger. La présence de l'auditoire a pour unique but de rappeler au dictateur sa position de personnage dominant. Ce fait confirme l'hypothèse selon laquelle le dictateur ne discourt que pour lui-même et que si son discours a du sens, ce sens se construit surtout par lui-même. Il se positionne en tant que locuteur-interlocuteur de son discours, refusant toute alternance de

²⁷² ROA BASTOS 2005: 177

rôle et occupant à lui seul tout l'espace discursif. Il s'agit d'une vaste mise en scène dont l'auditoire est le spectateur : on peut donc définir le rôle de l'auditoire comme un rôle de spectateur.

Le temps et la monopolisation de la parole participent tous deux de la hiérarchisation du dialogue. Une hiérarchisation qui peut nous paraître ambiguë par rapport à la hiérarchisation sociale. La manière dont l'espace discursif et le temps de parole sont répartis entre les inter-actants confirme la hiérarchisation sociale et discursive dont il était déjà question en première partie de ce chapitre. Au même titre que les termes d'adresse, la gestuelle de la domination et le choix des lieux d'émission du discours, ils jouent un rôle important dans le processus de compréhension et d'interprétation du discours du Chef d'Etat dictateur. En effet, ils guident, bien que cela ne soit pas évident, la manière dont l'auditoire interprète le discours du Chef de l'Etat. Et le fait que certaines prérogatives échues à l'auditoire lui soient refusées complexifie le travail d'interprétation et de construction du sens. En fait, c'est le dictateur lui-même qui refuse l'élaboration de ce travail parce qu'en réalité, l'objectif qu'il poursuit ne nécessite pas un tel travail d'interprétation.

II.B. Distribution des tours de parole

Au cours d'un échange, les tours de parole devraient être distribués de façon équitable. KERBRAT-ORECCHIONI (1990) dit de la conversation qu'« elle met en présence des participants qui ont également le statut de locuteurs et d'auditeurs potentiels, mais c'est l'un d'entre eux seulement qui va à un temps T occuper la position émettrice.²⁷³. » La prise de parole se fait donc à tour de rôle, étant le résultat d'une négociation. Ce qui nous intéresse ici, c'est d'étudier le fonctionnement de cette négociation et le résultat auquel elle aboutit. Les tours de parole sont-ils distribués de manière équitable et équilibrée entre nos différents co-énonciateurs ? Quel est l'impact de cette distribution de tours de parole sur le sens du discours du dictateur ? Telles sont les questions qui vont nous servir de base pour notre analyse.

Pour répondre à ces questions, nous allons tout d'abord nous intéresser à quelques éléments de l'échange qui vont ensuite nous aider à mieux comprendre le mécanisme de la

²⁷³ KERBRAT-ORECCHIONI 1990: 83

distribution de la parole. Il s'agit de l'ouverture et la conclusion de l'échange, de l'interruption du tour de parole de son interlocuteur et, en dernière analyse, de l'aspect du couple question vs réponse.

Il y a des moments dans l'échange conversationnel où nous constatons une distribution équitable des tours de parole. Il n'y a pas monopolisation de la parole. Le dictateur établit ainsi une relation discursive équilibrée entre son interlocuteur et lui. C'est d'ailleurs le seul moment où on assiste réellement à un travail de co-production et d'échange dialogal. C'est ce que nous observons chez ROA BASTOS, avec El Supremo et Patiño.

II.B.1 La prise de parole et la conclusion

C'est un droit que le président de la République ne laisse à personne. Introduire un échange et le conclure lui permet d'affirmer sa supériorité sur son interlocuteur. Si quelquefois il laisse à ses interlocuteurs la possibilité d'initier un échange dialogal, la conclusion lui revient toujours. Considérons les occurrences suivantes :

¿Donde encontraron eso ? Clavado en la puerta de la catedral
Excelencia²⁷⁴.

Dans cette occurrence, le Président de la République introduit la conversation en interrogeant son interlocuteur sur l'origine du pasquin. Il prend l'initiative de la conversation, ce qui lui permet de donner la direction qu'il veut à l'échange. De la même manière, il prend plus loin l'initiative de la conclusion. Considérons cette autre occurrence :

-Ah ! C'est vous, Maître. -Enfin,...²⁷⁵

Aquí, Miguel, donde yo tengo que hacerlo todo, estar en todo,
porque me ha tocado gobernar en un pueblo de gente de voy...²⁷⁶

Dans ces exemples, nous notons, comme dans le premier, que le personnage-dictateur initie lui aussi l'échange et le conclut de sorte qu'après lui son interlocuteur n'ait rien à

²⁷⁴ ROA BASTOS 2005: 93

²⁷⁵ LOPES 2003 : 37

²⁷⁶ ASTURIAS 1997 : 372

rajouter. Le personnage-dictateur ferme le débat de sorte que son interlocuteur ne puisse prendre l'initiative de l'ouvrir à nouveau :

Comprends, Maître, faut que je sois sûr de celui qui me sert à boire et à manger²⁷⁷.

Entonces, palabras aparte, todas esas reflexiones están de más ; los periódicos publicarán mañana la noticia de tu próxima partida y no es de dejarme colgado...²⁷⁸

Dans tous ces exemples que nous avons relevés dans notre corpus, le personnage-dictateur est celui qui commence et qui termine l'échange, ne donnant aucune possibilité à ses interlocuteurs de s'exprimer après lui.

Par cette manœuvre, le Président de la République maintient la hiérarchisation qui est établie depuis le début. Le fait d'initier et de terminer un échange verbal permet au chef de l'Etat d'asseoir sa domination et de mettre en évidence à la fois son ascendance sur son auditoire et la soumission consentie de ces derniers. Nous verrons postérieurement comment ce fait participe de la construction du sens de son discours et comment il influence le travail d'interprétation. Pour l'heure, nous allons aborder la question de l'interruption lors de l'échange conversationnel et comment celle-ci est vécu par les interlocuteurs.

II.B.2 L'interruption

L'interruption de tours de parole est une agression par laquelle le Président-dictateur reprend à son interlocuteur l'espace discursif qu'il lui avait accordé en lui cédant la parole. Par cette transgression de l'une des règles de l'échange verbal, le Président de la République montre qu'il n'a pas de respect pour son interlocuteur. Cette transgression est une invasion de l'espace discursif de son interlocuteur. Elle traduit la négation de l'autre, une négation de l'existence qui lui avait été préalablement reconnue. Soit l'échange suivant entre Cara de Ángel et El Señor Presidente :

-Señor Presidente...

-Nada, estás que tiembles y vas a decirme que no tienes frío. Eres muy desaconjado²⁷⁹.

²⁷⁷ LOPES 2003 :41

²⁷⁸ ASTURIAS 1997 : 375

²⁷⁹ ASTURIAS (1997 : 372

Cet exemple nous montre de quelle façon le président-dictateur s'approprie l'espace discursif, normalement dévolu à son interlocuteur, en l'interrompant au beau milieu de son énonciation. Cette interruption qui est en fait une agression est le résultat d'une négociation au cours de laquelle le personnage-dictateur montre clairement que, même si l'échange conversationnel nécessite une collaboration d'au moins deux parties, il peut se passer de son interlocuteur et qu'il peut à lui seul jouer le double rôle d'interlocuteur-locuteur. Ce fait est plus marquant dans le couple questions/réponses que nous avons prévu d'analyser dans le présent chapitre. Nous avons cet autre exemple qui nous montre comment le dictateur envahit l'espace discursif de son interlocuteur en l'interrompant.

-Monsieur le Président...
-N'y a pas de Monsieur le Président qui tienne. Zêtes un agent de Polépolé²⁸⁰.

Comme dans la première occurrence, nous sommes, là aussi, en présence d'un Chef d'Etat qui interrompt son interlocuteur avant la fin de son énonciation et qui envahit l'environnement discursif de ce dernier.

Nous avons noté que nos dictateurs n'ont pas le même comportement quant à l'occupation de l'espace discursif. En effet, si chez ASTURIAS et LOPES le dictateur ne respecte pas l'espace discursif de son interlocuteur, le constat est tout autre chez LABOU TANSI et ROA BASTOS. Chez eux, l'inégalité de l'occupation de l'espace discursif est moins flagrante. Même s'ils semblent occuper plus longuement l'espace discursif que leurs interlocuteurs par la longueur des énoncés, il y a une distribution équitable des tours de paroles et ils ne commettent aucune transgression en interrompant la dynamique de l'échange. Dès lors, et bien que ces dictateurs, au même titre que les deux autres, fassent de leur énonciation une mise en scène, ils n'envahissent pas l'espace discursif de leur auditoire qui a, dans ce cas, la possibilité de jouer le rôle de co-énonciateur. En réalité, l'espace est envahi mais de façon différente. Cette occupation se manifeste par la longueur des énoncés. Ils positionnent l'auditoire au même niveau qu'eux sur l'échelle dialogale. Tout en affirmant leur position sociale, d'où la longueur de leurs tours de parole.

²⁸⁰280 LOPES 2003 : 75

II.B.3 Le couple question/réponse dans le dialogue

Le fonctionnement de ce couple dans le dialogue nous permet de voir l'appropriation et l'invasion de l'espace discursif. En effet, nous remarquons que ce couple est quasi inexistant. La question qui se pose est celle de l'influence de l'existence ou non de ce couple sur la construction du sens du discours du personnage-dictateur. En d'autres termes, nous allons étudier le fonctionnement du couple question vs réponse et de ce fonctionnement, nous allons en déduire l'incidence sur la construction et l'acquisition du sens du discours du dictateur par l'auditoire et aussi par le dictateur lui-même.

Le couple question vs réponse requiert normalement la participation des deux acteurs d'un échange lorsque celui-ci se déroule entre deux personnes. C'est le seul moment de l'échange conversationnel où on ne peut faire abstraction de l'autre sans pour cela transgresser de manière ostentatoire les règles de l'échange conversationnel. Quand on interroge, on demande de façon tacite la collaboration de son interlocuteur sur le sujet dont on débat. Face au couple question vs réponse, nos personnages-dictateurs ont un comportement ambigu. En effet, s'ils semblent demander la collaboration de l'auditoire en posant une question, cette collaboration est tout de suite rejetée car, ils ne laissent pas à leur interlocuteur la possibilité de répondre. En général, ils enchaînent tout de suite sur une autre interrogation, mettant l'auditoire face à une suite d'interrogations. L'interrogation se transforme en une agression que l'interlocuteur doit subir en silence. Il voit ainsi son espace discursif envahi de telle sorte qu'il est obligé de céder. Lors de cette négociation, l'auditoire s'incline et cède un peu plus au dictateur l'espace discursif qui lui est normalement dévolu. Soit l'énoncé suivant :

- Alors, monsieur ! C'est vous qui ne voulez pas que je voyage ?
- Monsieur le Président...
- D'ailleurs, ça ne m'étonne pas. Vous les Tsokas, vous avez toujours méprisé les Djabotamas. Croyez que ça va continuer comme ça ? Hein ? (...)
- Voulez pas que je voie l'empereur d'Ethiopie ?
- Alors, savez pas répondre (...) Vous a coupé la langue ? ²⁸¹

Le chef de l'Etat soumet son interlocuteur à une série d'interrogations à laquelle il ne peut répondre parce qu'il ne le lui permet pas. Nous sommes mis face à l'ambiguïté et au paradoxe du personnage-dictateur qui demande une collaboration à son interlocuteur mais ne le laisse pas apporter sa part collaborative à l'échange en faisant une intrusion sur le territoire

²⁸¹ LOPES 2003 :74

discursif de son interlocuteur. Considérons cette autre occurrence du dictateur de ROA BASTOS :

¿De qué me acusan estos anónimos papelarios ? ¿De haber dado a este pueblo una Patria libre, independiente, soberana ? Lo que es más importante ¿de haberle dado el sentimiento de Patria ? ¿De haberla defendido desde su nacimiento contra los embates de sus enemigos de dentro y de fuera ? ¿De eso me acusan ?²⁸²

Les interrogations sont construites de façon que l'interlocuteur en face ne puisse pas se positionner sur l'échelle dialogale et prendre la place qui lui revient de droit au cours de l'échange et dans l'espace discursif. L'enchaînement des interrogations, au lieu d'être un échange conversationnel, est une agression qui empêche l'interlocuteur d'apporter sa collaboration à l'échange et donc au sens du discours.

Nous constatons que le couple questions versus réponses ne fonctionne pas de la même façon chez tous nos dictateurs. En effet, si chez les dictateurs d'ASTURIAS et de LOPES il est presque inexistant, chez LABOU TANSI et ROA BASTOS, il est présent dans la mesure où les dictateurs de LABOU TANSI et de ROA BASTOS privilégient l'échange et essaient de situer leurs interlocuteurs au même niveau qu'eux sur l'échelle dialogale. Le fait que ce couple ne fonctionne pas comme il le devrait - une question suivie d'une réponse- est une transgression des règles qui régissent tout échange verbal. En effet, c'est surtout dans le fonctionnement de ce couple que nous devrions noter un partage équitable des tours de parole et de l'espace discursif, parce que qui pose une question devrait attendre une réponse de la part de la personne vers qui est dirigée l'interrogation. Ce que nous observons, c'est plutôt l'ambiguïté du chef d'Etat dictateur qui demande la collaboration de son auditoire en l'interrogeant mais qui, tout de suite, rejette cette collaboration en ne permettant pas à son interlocuteur de donner une réponse à l'interrogation qui lui est adressée.

Cette ambiguïté autour du couple question/réponse traduit l'ambiguïté même du personnage dictateur et son indécision par rapport à la collaboration de l'auditoire. Ce fait nous apprend surtout que bien qu'il le voudrait, le personnage présidentiel ne peut se passer de l'auditoire et doit conjuguer avec la présence de celui-ci. C'est dans le fonctionnement de ce couple qu'on comprend l'importance et la place de l'interlocuteur dans un échange verbal.

²⁸² ROA BASTOS 2005 :126

Même si dans le cas de nos Présidents dictateurs, cette importance n'est réduite qu'à celle de spectateur et que sa réelle place de co-énonciateur ne lui est pas accordée.

II.C. Synthèse et bilan

Cette partie met en évidence l'importance accordée par le personnage-dictateur à son auditoire. Pour le dictateur, cette importance n'est pas discursive mais scénique. Il a besoin de l'auditoire pour sa mise en scène. Il n'a pas de participation dans la production. En effet, nous avons dit tout au long de ce qui a précédé que le sens était le fruit d'un va-et-vient incessant au cours d'un échange verbal. Nous constatons que dans la stratégie discursive des chefs d'Etat, il n'y a pas ce processus de va-et-vient qui favorise le renouvellement de la compétence encyclopédique permettant d'établir entre interlocuteurs cette complicité qui "décomplexifie" le travail de décodage et d'interprétation.

Nous avons remarqué une invasion de l'espace discursif des autres actants par le personnage-dictateur. Cette invasion se manifeste par la monopolisation de la parole par nos chefs d'Etat dictateurs et par le refus d'accorder à leurs interlocuteurs l'espace discursif qui leur échoit normalement. Ils jouent seuls le double rôle de locuteur-interlocuteur. Il n'y a presque pas de distribution de parole et ce fait est le résultat de la seule volonté du dictateur devant un auditoire qui reste passif face à ce manque de distribution de la parole. Toujours est-il que la distribution est hiérarchisée et cette hiérarchisation se fait d'abord grâce à la monopolisation de la parole et le refus de la céder aux co-énonciateurs. Ensuite, elle se poursuit grâce à l'initiative et à la conclusion de l'échange qui sont toujours le fruit de la seule volonté du Chef de l'Etat. Cette invasion de l'espace discursif de son interlocuteur est permanente, même dans les situations -comme c'est le cas du couple question/réponse- où il est normal d'assister à un véritable échange oratoire. On ne peut réellement parler d'une égale occupation de l'espace discursif.

Nous sommes donc face à un discours qui tourne autour du personnage du dictateur. Il y a une négation de l'autre comme nous l'avions déjà fait remarquer. Cette négation se traduit par la présentation de soi comme personnage prioritaire dans l'échange verbal. En effet, nos personnages-dictateurs s'imposent à leurs interlocuteurs, leur refusant la possibilité d'accepter ou de refuser cette intromission dans leur espace discursif. Il y a une négociation de l'espace

discursif et du droit à la parole mais le résultat est tel que, les tentatives de l'auditoire pour occuper l'espace discursif échouent car, dans cette négociation, le Président-dictateur ne veut pas céder ou accorder à son interlocuteur l'espace discursif qui lui permettra de s'affirmer en tant qu'énonciateur.

Nous notons un refus de la part du dictateur de partager l'espace discursif avec ses "co-énonciateurs". Il monopolise cet espace et ne le cède que très rarement. Ce refus de partager se traduit par la monopolisation de la parole. L'interlocuteur ne peut pas se positionner dans l'espace discursif, ce qui empêche toute mobilité du sens. Rappelons-le, pour qu'il y ait construction du sens, la parole a besoin de circuler. En refusant ainsi à ses interlocuteurs l'occupation de l'espace discursif, les personnages-dictateurs empêchent toute mobilité du sens et donc son évolution, ce qui donne un sens "figé". Le but des personnages-dictateurs étant d'établir une relation de domination, ils mettent tout en œuvre pour y arriver, enfreignant toutes les règles communicationnelles et conversationnelles. Le refus de partager l'espace discursif n'a pour réel but que d'interdire à son interlocuteur de prendre une place sur l'échelle dialogale. En fait, le Président-dictateur lui attribue *de facto* une place inférieure et met tout en œuvre pour qu'il n'y ait aucune progression de son interlocuteur. Le dictateur ne permet pas l'interchangeabilité continue et successive de place dans le dialogue. Le personnage-dictateur ne souhaite établir aucune relation d'égalité discursive entre son auditoire et lui, même dans les situations où cette égalité est exigée, par exemple dans le cas des interrogations. Dans le cas d'une interrogation, le personnage-dictateur pourrait céder un peu d'espace discursif à son interlocuteur, mais même en pareils circonstances, l'accès à l'espace discursif n'est que très rarement accordé à ce dernier.

En fait, les personnages-dictateurs assimilent la hiérarchisation sociale à la hiérarchisation discursive. Pour éviter toute confusion de la part de son auditoire, ils installent cette différence hiérarchique dès le début de l'échange conversationnel. La position du personnage-dictateur est ambiguë par rapport aux relations qu'il voudrait établir entre son auditoire et lui. En effet, à certains moments, il voudrait que cette relation soit de proximité. Pour cela, il utilise le tutoiement et un registre de langue familier, presque vulgaire et à d'autres moments, il établit une relation de distance en utilisant le vouvoiement et un registre de langue courant. Tout le paradoxe du personnage-dictateur réside justement dans cette ambiguïté qui complexifie la construction du sens de son discours par son auditoire.

La construction et l'acquisition du sens du discours du personnage dictateur se fait finalement par la seule contribution du personnage dictateur qui refuse le travail de collaboration qu'implique tout échange. Son refus de céder l'espace discursif empêche la mobilité du sens, figeant ainsi ce dernier. Le discours du dictateur est fait par lui et pour lui-même. Il participe tout seul de la construction de son sens et ce sens, du coup, n'est valable que pour lui. Nos hypothèses deux et trois sont confirmées par ce fait. L'hypothèse quatre se trouve aussi en partie confirmée. Car, même si l'auditoire ne parvient pas à se positionner dans l'espace discursif, le fait qu'il participe de la scène énonciative du personnage-dictateur et qu'il lui permette tout de même de faire étalage de son autorité lui confère une importance certaine dans la construction du personnage-dictateur et dans celle de sa mise en scène discursive. Le dictateur est le seul artisan du sens de son discours, il est à la fois interlocuteur et locuteur : il discourt pour lui-même. En d'autres termes, en refusant la collaboration de son auditoire, le dictateur montre ainsi qu'il n'en tient pas compte. Il discourt donc pour lui-même et l'auditoire est là pour servir sa mise en scène et son égocentrisme. Le dictateur ne requiert la présence de l'auditoire que pour pouvoir se refléter à travers ce dernier.

Le but visé par le discours du dictateur n'est pas de convaincre son auditoire et de remporter l'adhésion de ce dernier à son discours. Son but, en discourant, est de marquer sa supériorité et le marquage de cette supériorité passe par une négation de l'espace discursif à son co-énonciateur. En laissant son interlocuteur en permanence dans une position d'écoute, le dictateur lui fait savoir, implicitement qu'il est la seule autorité et que de fait, il lui est supérieur. KERBRAT-ORECCHIONI (1992) dit d'ailleurs à ce sujet : « Celui qui parle, durant le moment où il parle, se trouve de ce seul fait (...) en position haute par rapport à celui qui écoute²⁸³. » De fait, la stratégie du personnage-dictateur consiste à monopoliser la parole, occupant à lui seul l'espace discursif dans le but d'affirmer son autorité. Cette stratégie se fait au détriment de l'acquisition du sens. Finalement, la valeur du discours du dictateur n'est pas à chercher dans sa discursivité, puisque son auteur ne tient pas compte de son auditoire, ce qui ôte toute valeur discursive à son énonciation. Il faut lui chercher une valeur dans la mise en scène qui, de façon paradoxale, sert sa cause : celle de se faire accepter comme un personnage d'autorité.

²⁸³ KERBRAT-ORECCHIONI 1992 : 84

Le sens du discours du dictateur est figé et ne se construit que sur la base des connaissances encyclopédiques prédiscursives. Il n'y a pas un renouvellement de ces connaissances lors de l'échange. Ce renouvellement est empêché par le fait que nos chefs d'Etat monopolisent la parole occupant ainsi tous seuls l'espace discursif. Ils refusent par ce fait la collaboration de l'auditoire. L'échange dans ce cas, cesse d'être un travail de collaboration, pour n'être plus qu'un travail individuel. L'individualité de ce travail qui aurait dû être une collaboration donne un sens figé au discours du dictateur alors que tout discours doit avoir un sens mobile qui se construit et se reconstruit au cours d'incessant va-et-vient qu'il fait entre les différents interlocuteurs.

L'étude du fonctionnement des dialogues nous a conduit à étudier la hiérarchisation des échanges verbaux dans la construction discursive du personnage dictateur et de son auditoire. Cette hiérarchisation se construit d'abord à travers l'utilisation des termes d'adresse. Dans cette utilisation, nous avons constaté une collaboration du dictateur aussi bien que de son auditoire. En effet, les termes d'adresse utilisés par le dictateur définissent le type de relation sociale que souhaite le personnage dictateur. Des relations sociales sur lesquelles viendraient se greffer la relation discursive. Ensuite, la hiérarchisation se fait grâce à l'occupation de l'espace discursif qui est régie et gérée par le personnage-dictateur lui-même. Dans sa distribution de l'espace discursif, il y a une occupation et même une invasion de l'espace réservé à son interlocuteur, ce qui, de fait, freine la capacité de déploiement discursif de son interlocuteur. La hiérarchisation se construit enfin, à travers la gestion du tour de parole, de l'initiation de la conversation, de sa clôture et du choix que font les différents personnages de l'utilisation d'un registre de langue ou d'un autre. Le choix d'introduire et de conclure l'échange relève d'une distribution organisée par le chef d'Etat dictateur. Le but de cette occupation de l'espace discursif est d'asseoir une autorité qui a du mal à s'établir. Le choix du registre de langue par le personnage-dictateur vient davantage perturber un auditoire qui l'était déjà. Le dictateur se sert de la transgression des règles communicationnelles pour montrer à son auditoire qu'il est le seul chef. Il y a cependant des failles dans la stratégie du dictateur dans le sens où la relation sociale établie n'arrive pas à s'accorder avec la relation discursive.

Cette occupation de l'espace discursif ne sert pas le personnage dictateur dans son argumentation. Nous rappelons que le but du dictateur est de gagner la majorité de l'auditoire à sa cause. Nous pouvons dire de l'auditoire, de façon générale, qu'il reste distant tout au long de l'échange conversationnel. Cette distance est renforcée par l'incertitude du personnage-dictateur quant à la relation discursive qu'il souhaite construire avec son auditoire. Si dans la deuxième partie nous avons constaté un désir d'argumenter de la part du personnage-dictateur, dans cette troisième partie, et plus particulièrement à la fin de ce chapitre, le constat est différent. L'argumentation du chef d'Etat dictateur est annulée par la manière dont il organise l'occupation de l'espace discursif et par la distribution qu'il fait du tour de parole. La manière dont le dictateur occupe l'espace discursif ne sert finalement pas la stratégie discursive du dictateur, au contraire elle vient annuler le travail de persuasion effectué dans la partie argumentative de son discours. Se livrer à un travail d'argumentation, revient à négocier l'adhésion de son auditoire. Avec l'occupation de l'espace telle qu'elle est organisée

par le dictateur, nous passons de la négociation à l'imposition. Le personnage-dictateur impose sa vision du fonctionnement d'un échange dialogal à son auditoire qui, une fois encore, est obligé de subir cette agression. Cette façon de faire préfigure ce qui se passe dans son gouvernement qui est un gouvernement totalitaire. Comme il le fait pour les relations sociales et discursives, le dictateur dicte sa loi et sa façon de penser à son auditoire qui n'a plus qu'à se plier au désir de ce dictateur.

Quelle est, enfin de compte, la conséquence de cette distribution de l'espace dialogal sur le travail de décodage et d'interprétation du discours du dictateur par l'auditoire ? Comment cette occupation intervient-elle dans la production du sens ? Et en quoi aide-t-elle le personnage-dictateur dans l'acquisition de la crédibilité de son discours ?

Le travail de décodage et d'interprétation du discours du dictateur par l'auditoire pâtit de cette distribution de l'espace discursive. Rappelons que cette distribution de l'espace discursif place l'auditoire dans une position d'infériorité par rapport au dictateur. Comme c'était déjà le cas pour la hiérarchisation sociale, la hiérarchisation discursive et dialogale conditionne également le travail de décodage et d'interprétation en ce sens qu'il ne laisse pas l'interprétant libre à cause de toutes les entraves liées justement à cette hiérarchisation. La hiérarchisation discursive et dialogale subjectivise le travail d'interprétation et de décodage. Nous pensons que à position égale sur l'échelle dialogale et discursive, le travail d'interprétation ne serait subjectivisé que par les connaissances encyclopédiques qui, dans ce cas, se renouvelleraient au fur et à mesure de la progression de l'échange. Nous disons donc que cette distribution a une incidence majeure sur le travail d'interprétation et de décodage du discours du dictateur par l'auditoire. Elle le conditionne et l'oriente en lui donnant une direction qui est seulement celle voulue par le personnage-dictateur. Finalement, bien que cette occupation de l'espace annule la négociation par l'argumentation dont il était question en deuxième partie, elle sert néanmoins le but du dictateur qui est en fin de compte celui d'imposer son discours comme un discours d'autorité et de s'installer lui, sur l'échelle dialogale comme un personnage d'autorité.

Qu'en est-il alors de la crédibilité de son discours, si on considère ce qui vient d'être dit ?

En étudiant les termes d'adresse, nous nous sommes rendu compte que le personnage-dictateur n'arrivait pas à établir une relation de proximité et de confiance entre son auditoire et lui. Ce manque de confiance était dû au fait que le dictateur lui-même, était hésitant par

rapport à la définition de cette relation discursive. Le peuple ne fait pas confiance au dictateur qui d'un côté exige une relation sociale qui implique de maintenir une distance avec son auditoire, et de l'autre côté, sur le plan discursif les hésitations entre la proximité et la distance ne viennent pas favoriser cette proximité et donc la naissance de cette confiance. Cette situation influence grandement le processus d'acquisition de la crédibilité du discours du dictateur. En effet, pour être crédible, le personnage-dictateur a besoin de rassurer son auditoire et ces hésitations relationnelles ne contribuent pas à rassurer l'auditoire.

La hiérarchisation des dialogues, de façon générale, a une importance dans la construction du sens. Et plus particulièrement, la manière dont le personnage-dictateur l'organise joue un rôle très important dans ce processus de construction du sens. En effet, par sa façon d'organiser cette hiérarchisation, et par sa méthode, le personnage-dictateur impose à l'auditoire la direction à donner à son parcours interprétatif. Le travail de décodage et d'interprétation ne se fait plus seulement sur la base de la connaissance encyclopédique qui d'ailleurs, dans ce cas, souffre d'un manque de renouvellement constant, mais elle se fait aussi et surtout grâce à cette hiérarchisation dialogale et à la hiérarchisation sociale étudiée en première partie. Nous avons constaté, à certaines occasions, un manque de cohérence entre la hiérarchisation sociale et la hiérarchisation discursive. Ce manque de cohérence rend difficile un travail de construction du sens qui l'est déjà par les conditions sociales d'émission du discours du dictateur. Nous dirons donc que la hiérarchisation des échanges verbaux contribue à figer le sens et à le ralentir dans sa mobilité. Elle empêche sa circulation car, la parole est presque toujours monopolisée par le principal orateur qui, comme nous l'avons déjà souligné, ne laisse pas à son auditoire la possibilité de jouer son rôle de co-énonciateur. Cette négation de l'autre en tant que potentiel collaborateur au travail de production du sens fait du personnage-dictateur le principal artisan du sens de son discours. La part collaborative de l'auditoire lui étant refusée, ce dernier est, encore une fois, réduit au rôle de spectateur de la mise en scène du Président de la République. Cela traduit le paradoxe même de ce personnage-dictateur qui, bien qu'il le veuille, ne peut finalement pas se passer de son auditoire. Même si l'importance accordée par le dictateur à son auditoire n'est pas une importance discursive comme on pouvait s'y attendre. Le rôle de témoin scénique de l'auditoire aide le personnage dictateur à s'affirmer comme personnage d'autorité et vient annuler la négociation entreprise par le travail d'argumentation étudié en deuxième partie.

Chapitre IX : Le discours du dictateur

Avant d'aborder la question sur le discours du dictateur, nous allons tenter de définir son identité discursive. En effet, cette définition nous permettra ensuite, de mieux aborder ce chapitre ainsi que le suivant. Nous avons déjà traité de certains points qui nous permettent de définir l'identité discursive du Président-dictateur dans la deuxième partie, au chapitre VII et dans le précédent, au cours duquel nous avons montré comment était hiérarchisé l'échange entre le dictateur et son auditoire qui, rappelons le, est parfois multiple. Nous voulons avant de continuer, expliquer ce que nous entendons par identité discursive.

L'identité discursive est le comportement qu'adopte un personnage au cours de l'échange : est-il passif ou actif, est-il un sujet actant ou plutôt s'efface-t-il devant les autres personnages ? Le comportement ou l'attitude qu'adopte un personnage au cours d'un échange verbal est ce que nous appelons ici identité discursive. Elle nous renseigne sur la progression, dans notre cas, d'un personnage au cours d'un échange conversationnel ou durant l'émission d'un discours. Pour mettre en évidence l'identité discursive du personnage-dictateur, il nous faudra parler de son parcours discursif et de la construction de ce dernier²⁸⁴. Est-il élaboré ou plutôt succinct ? Est-il évolutif ou stagnant ? Quel objectif poursuit-il ? Le programme discursif du personnage-dictateur vise un but que nous avons défini et rappelé tout au long de notre analyse : l'adhésion d'une majorité à sa cause et l'acceptation de son discours comme étant un discours d'autorité. Il nous faut, pour arriver à établir le parcours discursif du personnage-dictateur, voir les différentes variations et fluctuations au cours de son discours.

Nous avons vu dans la deuxième partie que le personnage-dictateur utilise plusieurs formes argumentatives au cours de son discours. C'est donc un discours vivant et qui suit une ligne bien précise selon les objectifs qu'il s'est fixé d'atteindre à travers ce dernier. Nous avons noté dans les procédés argumentatifs du discours du Président-dictateur des éléments tels que la comparaison, l'exemple, les connecteurs... Dans le chapitre précédent, nous avons mis en évidence des éléments qui montrent qu'il y a une hiérarchisation discursive qui, parfois, est en accord avec la hiérarchisation sociale et qui d'autres fois s'en éloigne carrément. Nous en avons conclu que bien qu'hésitant, le personnage dictateur essaie

²⁸⁴ MENCE-CASTER 2008 : 24 se référant au programme discursif, dit qu'il s'agit des différentes variations ou changements qui interviennent au cours de l'énonciation. Il s'agit donc de la dynamique d'un discours.

d'établir, selon son interlocuteur, une relation plus ou moins éloignée. Pour mettre en évidence cette hiérarchisation sociale et discursive, nous avons dû étudier les termes d'adresse, le registre de langue. De la même manière, nous avons montré l'importance du mythe et de tout ce qui est ancestral dans ce processus de hiérarchisation. Ces premiers éléments dont nous avons déjà parlé nous permettent d'identifier le personnage-dictateur comme un sujet actant. Il ne subit pas l'échange, au contraire il se meut au cours de l'échange, en dynamisant sa prise de parole, et en apporte d'ailleurs essentiellement la couleur.

Pour continuer, ou pour mieux préciser l'identité discursive du Chef d'Etat dictateur, nous allons essayer de souligner quelques points de son programme discursif. L'utilisation des verbes "épistémisant" dont nous avons parlé en deuxième partie nous permet d'avancer que le Président de la République est un personnage qui se dit et se présente comme doté d'un savoir certain. Ce fait nous permet de conclure qu'il est un sujet épistémique. C'est un aspect que nous développerons plus en profondeur dans ce chapitre et dans celui qui suivra. Nous avons aussi précisé le but du Chef de l'Etat. Le discours du Président a une visée persuasive, il cherche par son discours à persuader la majorité et ce but poursuivi par le dictateur fait de lui un sujet de quête²⁸⁵. Sa quête fait de lui un sujet mouvant et son discours s'en ressent, il porte la couleur de cette quête qui se manifeste sous plusieurs aspects. Le premier étant le besoin d'argumenter que nous avons relevé au chapitre VII. Le deuxième aspect est ce désir bien qu'hésitant de marquer une hiérarchie au cours de l'échange. Nous avons aussi vu que le dictateur se présente comme un père et que pour lui, instruire le peuple et même en être le guide, est une obligation vue qu'il a été choisi par le peuple pour être dictateur²⁸⁶. Cela fait du dictateur un sujet déontique. Nous avons donc défini pour le personnage-dictateur une triple identité modale. Cette triple identité modale le pousse à œuvrer dans le but visé par les différentes modalités. Le programme discursif du Chef de l'Etat est donc fluctuant et s'adapte aux différents buts qu'il vise. Au cours de son discours, la construction du personnage-dictateur se fait en fonction de cette triple identité modale. A ces trois modalités se greffent d'autres qui renforcent les modalités épistémique, volitive et déontique, ce qui implique donc beaucoup de variations dans ses procédés discursifs. Nous avons d'ailleurs souligné ce fait au chapitre précédent quand nous avons conclu après notre analyse que le personnage-dictateur était indécis par rapport à la relation dialogale qu'il veut établir avec son auditoire. En effet, si

²⁸⁵ COQUET 1994 : 90 identifie le sujet de quête comme toujours étant un sujet de vouloir, de pouvoir et de savoir.

²⁸⁶ Cette idée est présente et ressort à plusieurs reprises dans l'œuvre de ROA BASTSOS, mais c'est aussi une idée que nous retrouvons dans nos autres textes corpus, bien qu'exprimée de façon différente.

certaines points montrent une distanciation dans ses rapports avec l'auditoire, d'autres au contraire marquent une proximité, voire même une familiarité.

La notion de modalité revêt des définitions différentes selon le domaine auquel nous appartenons. Pour le logicien, la notion de modalité renvoie à la vérité que véhicule un énoncé. Elle renvoie souvent à une idée de possibilité, d'impossibilité, de contingence et de nécessité. En sémiotique, il s'agit du degré de subjectivité d'un énonciateur par rapport à son énoncé. Parlant de la modalité, le *Diccionario de Lingüística Moderna* la définit comme suit : « se llama modalidad al contenido de la oración que se relaciona con la actitud del hablante o del sujeto de la proposición que enuncia »²⁸⁷. La modalité, en sémiotique, traduit donc la relation entre l'énonciateur et son énoncé. Elle nous renseigne sur le degré d'implication de l'énonciateur par rapport à son énoncé. En linguistique, la modalité nous renvoie à une surdétermination d'un énoncé par un autre, qui est dit modalisé par ce dernier²⁸⁸. En nous basant sur les différentes approches linguistique et sémiotique de la modalité, nous allons mettre en évidence la position de nos présidents-dictateurs non seulement par rapport à leur énoncé, mais aussi et surtout par rapport à l'auditoire. Nous avons déjà amorcé l'étude de ce deuxième point au chapitre précédent. Nous avons alors mis en évidence une hésitation de la part de nos personnages-dictateurs à établir une relation stable et définitive avec leur auditoire. Dans ce chapitre, nous essaierons de démontrer comment la personnalité du dictateur s'impose par rapport à celle de son auditoire. Il s'agira de voir, comment par son discours, le dictateur agit sur son auditoire.

Maintenant que nous avons défini l'identité discursive du Président, nous allons voir comment cette triple identité modale se manifeste dans nos textes corpus. Nous parlerons dans un premier temps du dictateur comme sujet de quête. Il sera question de mettre en lumière les caractéristiques du dictateur en tant que sujet de quête en définissant le but de cette quête et en étudiant la ou les méthodes qui lui permettent de la satisfaire. Nous parlerons ensuite du dictateur comme sujet épistémique en suivant exactement la même progression que pour le dictateur comme sujet volitif. Enfin, nous allons voir, dans notre corpus, comment le dictateur en tant que sujet déontique se construit et se meut. Nous verrons dans un bilan que nous allons dresser à la fin de ce chapitre comment toutes ces données concourent à la construction du sens de son discours. Le but de ce chapitre est de voir comment le personnage-dictateur se

²⁸⁷ Diccionario de Lingüística Moderna, P 416

²⁸⁸ GREIMAS et COURTES : Dictionnaire raisonné de Sémiotique, p 230.

sert de ses différentes identités modales pour imposer son discours et comment celles-ci participent de la perception du discours et de la construction du sens par l'auditoire et le dictateur lui-même.

I. Le dictateur comme sujet de quête

Le Président-dictateur se présente comme un sujet de quête. Tout le discours de ce dernier est alors régi par cette quête. Son discours est marqué par un *vouloir* autour duquel tourne également toute son action. Nous allons, dans cette partie, définir ce *vouloir* du personnage-dictateur, en montrer les manifestations et enfin, définir la méthode utilisée par le Président-dictateur pour satisfaire cette quête. Nous concentrerons notre étude sur le discours du dictateur non pas en tant que production langagière, mais en tant que moyen pour arriver à ses fins. En effet, le dictateur utilise le discours comme le moyen par lequel il peut aboutir à son vouloir, au but qu'il s'est fixé. En d'autres termes, le discours du Président-dictateur a une double vocation : son but avoué est de faire paraître le Président-dictateur sous un meilleur jour afin que son discours soit accepté et également, de s'imposer comme seule figure d'autorité. Nous allons donc jouer sur la duplicité du discours du dictateur. Dans un premier temps, nous identifierons ce but, l'objet de la quête. Ensuite, nous verrons comment cette quête se manifeste au travers de son discours. Et enfin, nous étudierons la méthode de quête.

Le Président-dictateur se présente lui-même comme un sujet de quête, il oriente toute son action en fonction de cette quête. Le sujet de quête est un sujet de volonté, et tout son discours et son action, dans nos textes corpus, tournent autour de cette volonté. Il se présente comme un sujet de *pouvoir*, et ce *pouvoir* s'exerce par rapport à quelqu'un. Ici, le face à face du pouvoir et donc de la volonté du Président-dictateur n'est autre que son auditoire qui, rappelons-le, est un auditoire multiple qui se compose de ses collaborateurs, du peuple et parfois des membres de sa famille. La quête du Président de la République est centrée sur la crédibilité de son discours et de son acceptation comme personnage d'autorité. Le fait de se présenter comme un sujet épistémique, comme nous allons le voir dans la suite de ce chapitre, l'aide justement à asseoir sa position de personnage d'autorité et donc crédible.

Nous pouvons affirmer que le Chef de l'Etat est bel et bien un sujet de quête et cette quête transparaît tout au long de nos textes corpus. Elle transparaît dans son discours et même

dans les moyens non langagiers qu'il utilise pour convaincre. La mise en évidence d'un procédé argumentatif que nous avons faite dans la deuxième partie est la preuve même que le dictateur est en quête d'une adhésion à sa cause, sinon de l'ensemble du peuple, du moins d'une grande majorité de celui-ci. Le discours du dictateur a une visée persuasive, ce qui fait donc de lui un sujet de quête, la persuasion fait partie de la quête de nos Chefs d'Etat dictateurs. Il n'y a pas dans notre corpus, du moins n'en avons-nous pas relevées, des occurrences qui témoignent de la quête du personnage dictateur. Cette quête se laisse entrevoir tout au long des textes. Soit l'énoncé qui suit et qui est une des manières dont transparaît cette quête tout au long de l'énoncé du dictateur :

Vi cómo los políticamente ineptos jefes de Takuary, apandillados ahora en la propia Casa de Gobierno de Asunción por el porteño Somellera, estaban por completar la capitulación entregando todo el paraguay atado de pies y manos a la Junta de Buanos Aires. Entonces decidí salirles al paso²⁸⁹.

Ce bout d'énoncé nous montre un Président en quête du bien-être de son pays, à qui il veut rendre sa dignité en évitant qu'il ne soit livré à ses ennemis. Le président-dictateur se présente comme celui qui vient empêcher le peuple de tomber dans les mains des mauvais dirigeants. Ne nous trompons pas, cette manœuvre qui consiste à rappeler les actes posés par le Président, ce qui l'a conduit à accepter ou, pour être plus précise, à s'approprier le pays et en faire une dictature, fait partie de la méthode qu'il s'est construite pour satisfaire sa quête :

Yo mismo me pondré al frente de las tropas y mandaré las operaciones de acuerdo con un plan que tengo trazado. Voy a controlar lo que hay y lo que se gasta ; y en cuanto a los equipos no voy a pagar a esos insaciables traficantes brasileros los exorbitantes precios que ustedes hacen figurar en las listas. Ni un gránulo de pólvora se va a pagar más de lo que vale²⁹⁰.

La quête du dictateur tourne autour de l'autorité et de la crédibilité. En effet, si le dictateur veut atteindre le but recherché par sa quête, il se doit d'être crédible et il doit faire en sorte que son discours soit reconnu comme émanant d'une personne d'autorité. Dans ce sous-chapitre, il s'agira de mettre en évidence les implications modales de la quête du dictateur. Ensuite, nous allons étudier les manifestations. Et enfin, déterminer les fins visées par la quête du personnage du dictateur.

²⁸⁹ ROA BASTOS 2005 : 277

²⁹⁰ Idem : 305

I.A. Les implications modales de cette quête

La quête du Président-dictateur a plusieurs objectifs qui conduisent tous à un seul but : l'affirmation de son autorité. Pour atteindre ce but, le dictateur utilise plusieurs ressources qui nécessitent qu'il revête d'autres identités discursives qui vont servir les principales identités que nous avons mentionnées en amont. Le discours volitif du dictateur se présente sous plusieurs aspects que nous allons tenter, dans un premier temps, de déterminer, avant de montrer leur incidence sur le type de relation existant entre les différents actants. Il n'est pas ici question de définir une typologie de discours volitif, le constat qui est fait n'est valable que pour ce travail et dans le contexte de nos textes corpus. En d'autres termes, c'est qu'une modalité n'est valable qu'en situation, c'est pourquoi nous rejoignons MENCE CASTER, en disant qu'il s'agit de mettre en évidence les modalités d'énoncé²⁹¹. Nous posons comme hypothèse que l'énoncé du personnage dictateur est tout entier guidé par un vouloir. Le but de cette partie est justement de relever les différentes manifestations de ce vouloir et de les étudier. Il s'agit donc de voir quelles sont les implications modales de ce vouloir.

I.A.1 Les modalités injonctive et interrogative dans la quête du dictateur

Le discours injonctif se présente sous plusieurs formes, il peut avoir la forme d'un ordre, d'une interdiction ou parfois, dans certains cas, d'une menace. C'est un discours qui porte avec lui une obligation et ce, malgré la manière dont celle-ci est exprimée. Il implique une contrainte de la part du destinataire et une manifestation de force de la part de l'énonciateur sur le destinataire.

No se te olvide tampoco revisar prolistamente los nombres de los enemigos de la Patria, del Gobierno, fieles amigos de nuestros enemigos. Agarra al crapuloso intempestivo de los muchos aturdidos que zumban por las calles del Paraguay, según clama en su Proclama mi patriotero tío el fraile Bel-Asco. Caza al culícido. Achichárralo en su vela definitiva. Entiérralo en su propia hez. Haz lo que te ordeno. ¿Me has entendido ? Pues mano a la obra. Bajate de la luna²⁹².

²⁹¹ MENCE CASTER 2008 :28. Elle établit une différence entre modalité d'énoncé, d'énonciation et la modalité logique. Si l'une nous renseigne sur les relations entre différents actants au cours d'un énoncé, et dans une certaine mesure sur l'attitude de l'énonciateur vis-à-vis de son énoncé, l'autre nous dit comment cet énoncé est perçu par l'énonciateur même.

²⁹² ROA BASTOS 2005 :117

Dans ce bout d'énoncé, nous sommes en présence de plusieurs genres d'énoncés injonctifs. Nous avons un conseil qui a valeur d'ordre : "*No se te olvide*". Ici, cet ordre est atténué et fait plutôt penser à un conseil, ce qui n'atténue en aucun cas son caractère obligatoire. Ici, notre interlocuteur est obligé d'en tenir compte quoi qu'il décide d'en faire. La suite de l'énoncé fonctionne comme un ordre : nous sommes, en effet, en face d'une suite d'ordres qui place notre interlocuteur dans une position de contrainte et d'obligation. A la fin de cette suite d'ordres, nous avons une question rhétorique : "*¿Me has entendido ?*" qui a un caractère injonctif. Le but de cette interrogation est d'attirer l'attention de son interlocuteur et de lui rappeler les obligations qui viennent de lui être exigées. L'interlocuteur à qui est adressée cette interrogation, dans le cadre de notre corpus, il s'agit de Patiño, celui-ci se retrouve face à deux choix qui sont tous deux obligatoires. Il peut ou non tenir compte de la menace contenue dans cette interrogation. Mais quel que soit son choix, le caractère obligatoire demeure. Les occurrences suivantes sont une illustration de l'utilisation de l'injonction par nos personnages dictateurs :

Allo, qu'on me fasse venir le chef de la sécurité
immédiatement²⁹³.
Qu'on y aille et qu'on me le ramène, mort ou vif²⁹⁴.

Nous sommes là, en face de deux ordres qui impliquent une obligation de la part de celui vers qui ils sont dirigés. L'ordre a ceci de particulier, c'est de mettre la personne qui le reçoit dans une position d'obligation et de contrainte tout en plaçant son énonciateur dans une position de supériorité et ce, malgré l'attitude qu'adopte celui qui le reçoit²⁹⁵. La modalité injonctive, ici traduite par l'ordre, installe ou contribue à renforcer les hiérarchies dialogale et sociale dont nous avons fait mention au chapitre précédent. Considérons une autre occurrence, cette fois ci, du dictateur de ASTURIAS :

¿Quiéres decir que no aceptas ?²⁹⁶

Cet énoncé, bien qu'il prenne la forme d'une interrogation, est en fait une menace qui a pour but d'obliger son destinataire à accomplir ce qui lui a été suggéré tout au long de l'échange. En utilisant cette démarche, le Président-dictateur veut faire comprendre à son

²⁹³ LOPES 2000 : 37

²⁹⁴ Idem :46

²⁹⁵ MAINGUENEAU 1987 : 19

²⁹⁶ ASTURIAS 1997 : 374

interlocuteur, ici, Cara de Ángel, qu'il ne tolérera aucun refus. Là encore, la question a une valeur strictement rhétorique car la réponse va de soi.

La modalité injonctive, qui se présente dans nos textes corpus sous plusieurs aspects, sert le discours volitif de nos Chefs d'Etat dictateurs dans ce sens qu'elle met son destinataire dans une position d'obligation. L'interlocuteur se trouve dans la contrainte d'adopter une attitude face à la demande du locuteur. En réalité, ce qui importe, dans ce cas, ce n'est pas tant l'attitude prise, mais plutôt le fait qu'il soit obligé de se décider pour une attitude ou pour une autre. C'est dans ce cas justement que le discours injonctif sert le discours volitif du Chef de l'Etat. En ce sens que, en général, l'auditoire choisit d'agir tel que le suggèrent les propos du Président. Nous rappelons que la quête du dictateur est l'adhésion de la majorité à sa cause et la reconnaissance de son discours comme étant un discours d'autorité. Le discours injonctif nous montre l'étendue de l'autorité du personnage-dictateur. En effet, si le personnage-dictateur fait usage de ce discours, c'est qu'il se définit comme un personnage d'autorité car seule une personne d'autorité peut faire usage de ce discours et placer ainsi son auditoire dans une position d'obligation.

Dans sa quête, le Président fait aussi usage de l'interrogation. De manière générale, l'interrogation traduit une recherche d'information. La recherche de l'information par l'interrogation permet au dictateur d'atteindre l'objectif qu'il s'est fixé et de satisfaire ainsi sa quête. Le personnage-dictateur utilise l'interrogation de plusieurs façons que nous allons répertorier au cours de cette analyse. La variation de l'utilisation de la forme interrogative ne change en rien le but poursuivi par cette dernière. En effet, nous allons le voir, qu'elle soit un désir d'informations, une agression, une question à caractère rhétorique,... l'interrogation se met au service de la quête du Chef de l'Etat et donc de son discours volitif.

L'utilisation de l'interrogation est un autre moyen dont se sert le dictateur pour satisfaire sa quête. Avant de poursuivre avec l'analyse de la modalité interrogative comme participant du discours volitif du dictateur, nous voulons préciser que le sujet de quête est un sujet d'affirmation. Sa quête consiste en effet à l'affirmation qu'il fait de lui-même devant un auditoire acquis ou non à son propos. Le nœud de la quête est justement de faire accepter son identité discursive qui est, ici, celle d'un sujet actant qui se définit sous une triple identité modale qui finalement participe de sa construction en tant que sujet mobile au discours progressif et qui s'adapte. La modalité interrogative joue un rôle important dans la quête du

dictateur. En effet, les énoncés interrogatifs aident le Président-dictateur à asseoir son autorité. L'interrogation n'est pas seulement une tournure discursive, elle est un moyen qui permet au Chef de l'Etat de s'affirmer comme personnage d'autorité. Dans la plupart des usages qu'il en fait, le personnage-dictateur l'utilise comme une menace qui invite son auditoire au défi de mettre en doute son propos tout en sachant que personne dans l'auditoire n'osera remettre en cause l'affirmation contenue dans la tournure interrogative. FONTANIER (1997) dit de l'interrogation qu'elle « consiste à prendre le tour interrogatif, non pas pour marquer un doute et provoquer une réponse, mais pour indiquer, au contraire, la plus grande persuasion, et défier ceux à qui l'on parle de pouvoir nier ou même de répondre »²⁹⁷. Pour le personnage-dictateur, la tournure interrogative est un moyen d'obliger l'auditoire non pas à accepter ce qui est dit, mais plutôt à n'apporter aucune contradiction à son énoncé. Les énoncés qui suivent illustrent cet état des faits :

¿Por qué se han de avanzar en llamar autor de divisiones, de novedades, al que propone que esa Junta provisoria e inservible sea reemplazada por un verdadero Gobierno surgido de un Congreso General en el que estén representados todos los ciudadanos ? ¿Por qué han de tachar de subvrsivo a quien propone que las autoridades sean elegidas por asambleas ampliamente populares²⁹⁸ ?

¿Por qué no ha de venir ? Quién eres tú para alterar mis hábitos²⁹⁹.
¿Pero quién está dando oídos a esas fantasías³⁰⁰ ?

N'avez pas vu là-bas des monuments construits en six mois, non ?
Et alors ? Pourquoi ne pas en faire autant ? (...) Qu'est ce que les chinois ont de plus que nous ? Sont pas des hommes comme nous, non³⁰¹ ?

Moi je suis Lopez, fils de Maman Nationale, cinq ans de pouvoir
et dites moi qui j'ai tué³⁰² ?

Dans les tournures interrogatives que nous venons de relever, le Président-dictateur n'attend pas une réponse de la part de son auditoire, il y a une invitation implicite, à contredire ce qui est dit. Le but du Président-dictateur, en faisant usage de l'interrogation, est

²⁹⁷ FONTANIER 1977 : 368

²⁹⁸ ROA BASTOS 2005 : 283

²⁹⁹ Idem : 142

³⁰⁰ ASTURIAS 1997 : 374

³⁰¹ LOPES 2003 : 93

³⁰² LABOU TANSI 1981 :18

de se positionner dans une optique de conditionnement. Il conditionne la réception de son discours et aussi son interprétation.

Les modalités injonctive et interrogative servent le discours volitif du Président de la République en ce sens qu'ils lui permettent d'influencer la réception de l'énoncé et son processus de décodage. En effet, si on se concentre sur la tournure interrogative qui est, dans le discours de nos personnages-dictateurs, purement rhétorique, on se rend compte qu'il permet au dictateur de confisquer la parole. Il y a influence de la part du dictateur, qui oblige l'auditoire à se taire et donc à n'être qu'un sujet immobile alors que le Président dictateur se dynamise et se meut dans l'espace discursif. Les modalités injonctive et interrogative ne sont pas utilisées dans ce cas pour convaincre, mais pour faire passer ce qui, selon le dictateur, va de soi. Ils contribuent à satisfaire sa quête ; bien que cela se fasse d'une façon peu orthodoxe.

I.A.2 Les modalités de jugement

Nous parlerons de modalités de jugement dans le cas d'une assertion au cours de laquelle le personnage-dictateur attire l'attention de son auditoire sur la manière dont ses prédécesseurs ont géré le pays, ou encore lorsqu'il n'est pas satisfait d'un de ses collaborateurs. Car, comme nous allons le remarquer, au cours de ces énoncés, le Chef de l'Etat affirme en émettant un jugement qu'il estime correct. Son but est alors de conduire son auditoire à penser comme lui, en adoptant le même jugement. Ce sont des énoncés de condamnations, soit de remise en question. Grâce aux énoncés dits de jugement, le personnage-dictateur fustige la mauvaise gestion du pays par ses prédécesseurs, mauvaise gestion qui a conduit le pays dans l'état dans lequel il se trouve. Parmi ceux que nous avons appelés "énoncés" de jugement nous pouvons citer la comparaison, certains exemples, à partir desquels l'auditoire est conduit à tirer des leçons ... Nous n'allons pas faire un développement exhaustif de ces éléments car nous en avons déjà fait un dans la partie précédente. Dans cette partie, nous avons clairement expliqué l'utilisation par nos Présidents-dictateurs de ces actes de langage. Nous avons noté que la comparaison, aussi bien que l'exemple, étaient utilisés dans le but de mettre en évidence les failles dans la gestion du pays par ses prédécesseurs et que de cette façon ils évitaient que l'attention de l'auditoire ne soit attirée par les leurs. Le but de toute cette manœuvre étant de persuader l'auditoire et de le faire adhérer à sa cause. Par l'utilisation des modalités de jugement, le Président va bien plus

loin qu'une simple confiscation de la parole comme c'est le cas dans le cadre de l'utilisation des modalités injonctives. Le dictateur, par l'utilisation des modalités de jugement conditionne le raisonnement et la réflexion de son auditoire qui est conduit progressivement à penser comme lui, et va jusqu'à émettre les mêmes jugements que lui. Patiño, le secrétaire du dictateur de BASTOS, est passé maître dans l'art de penser et de réfléchir comme son Président.

I.B. La méthode de la quête

Nous avons mis en évidence au chapitre VII, la première manifestation de la quête du dictateur quand nous avons parlé de son argumentation. Nous avons montré au cours de cette analyse, que même si on notait une certaine hésitation de la part de nos Chefs d'Etat dictateurs, leur discours était bien un discours argumentatif. Nous avons souligné l'utilisation de certains éléments qui nous prouvent que nous sommes bien face à un discours argumentatif. Il s'agissait des éléments tels que la comparaison, l'utilisation des exemples, un usage abondant des connecteurs... Le discours argumentatif du Président de la République est la première manifestation de son vouloir. Le discours argumentatif ne peut être qu'un discours de quête. Même si nous pouvons noter d'autres compétences modales qui s'y rattachent. Dans ce sous-chapitre, et d'ailleurs dans tout le chapitre, nous allons revenir sur ces éléments qui font du discours du dictateur un discours argumentatif afin de montrer comment ils s'inscrivent dans l'ordre de la modalisation et en font un discours de quête tout en construisant la méthode. La manifestation de cette quête se traduit aussi par un usage des éléments non langagiers qui participent aussi de cette quête. Nous n'allons pas faire une analyse de ces éléments dans ce chapitre, car la première partie de notre thèse est consacrée aux éléments extra-discursifs du discours du dictateur qui ont une influence considérable sur ce dernier. Ils en modèlent et conditionnent le travail de décodage et d'interprétation par l'auditoire.

Dans ce sous-chapitre, nous allons nous concentrer sur les énoncés du Président de la République qui participent à la quête du dictateur et qui font donc de son discours un discours volitif. Nous avons noté au cours de la lecture de notre corpus que la quête du dictateur se fait presque exclusivement dans la violence. Cette violence transparaît dans ce que nous avons appelé les énoncés volitifs du Président de la République. Parmi ces énoncés, nous avons

relevé l'injonction, l'intimation, la suite d'interrogation et la menace qu'elle soit explicite ou voilée.

I.B.1 L'agression (injonction, intimation et suite d'interrogations)

L'agression, dans le discours de nos Chefs d'Etat dictateurs se présente sous plusieurs formes. Elle peut ressembler à une injonction, à une intimation ou encore elle peut apparaître sous la forme d'un débit verbal très fluide, telle qu'une suite d'interrogations. Dans la première partie, dans laquelle nous avons parlé de l'ethos extra-discursif, nous avons soulevé quelques points de l'agression physique dont est victime l'auditoire. Dans cette partie, nous abordons la question de l'agression verbale. Car, dans bien des cas, le discours du Président-dictateur est vécu comme une agression par l'auditoire.

La notion d'injonction implique une obligation pour celui qui la reçoit en même temps qu'elle confère de l'autorité à celui qui l'adresse. C'est justement son caractère obligatoire qui motive son utilisation par le dictateur. En effet, ce dernier sait qu'il est parfois nécessaire, dans le cadre de son discours, et surtout en ayant le regard fixé sur son objectif, de recourir à ce genre de méthode. L'injonction tout comme l'intimation permet au Président-dictateur de rabaisser son auditoire et de mieux asseoir son autorité. Une fois positionné comme personnage d'autorité, son discours est plus facilement accepté. Considérons l'énoncé suivant :

Manda arrestarlo. Di al oficial de guardia que le dé un mes de calabozo a pan y agua.³⁰³

Dans cet énoncé, l'intention du Président est de ne pas donner une possibilité d'autre choix que celui qui est suggéré par l'ordre. Son interlocuteur doit obéir. Par l'injonction le personnage-dictateur montre bien qui est le chef et cette position ne peut souffrir d'aucune contestation. Soit cet autre énoncé :

Qu'on y aille et qu'on me le ramène, mort ou vif³⁰⁴.

Dans cet ordre renforcé par l'utilisation du subjonctif, qui traduit l'impérativité de sa demande, le dictateur marque l'urgence de sa demande par le "qu" mis en début d'énoncé. Nous avons noté deux valeurs de la tournure interrogative chez nos personnages-dictateurs :

³⁰³ ROA BASTOS 2005 : 196

³⁰⁴ LOPES 2003 : 46

une valeur argumentative et une autre qui est strictement rhétorique. C'est cette dernière qui nous intéresse dans ce sous chapitre, car c'est elle qui traduit le caractère agressif du discours du dictateur. Considérons cette suite interrogative :

¿De qué me acusan estos anónimos papelarios ? ¿De haber dado a este pueblo una Patria libre, independiente, soberana ? Lo que es mas imoportante, ¿de haberle dado el sentimiento de Patria ? ¿De haberla defendido desde su nacimiento contra los embates de sus enemigos de dentro y de fuera ? ¿De esto me acusan³⁰⁵ ?

Dans cette suite d'interrogations, le but du Chef de l'Etat est d'étouffer son interlocuteur avec un débit verbal fluide pour des interrogations dont les réponses vont de soi. La véritable valeur de ces interrogations est leur caractère agressif. Elles servent à influencer l'auditoire dans le seul but de le faire taire.

L'injonction et l'interrogation sont au service de la quête du Président de la République, car il s'en sert pour distiller la peur dans l'auditoire, ce qui le fait passer pour un personnage d'autorité. Mais elles ne sont pas les seules méthodes de quête de nos chefs d'Etat dictateurs, ils se servent parfois, et même très souvent, de la menace comme moyen pour atteindre le but visé par la quête.

I.B.2 La menace

La menace se définit comme un moyen utilisé pour faire pression sur une autre personne. Comme l'injonction, elle revêt un caractère obligatoire dans la mesure où la personne menacée se trouve dans l'obligation de tenir compte de la menace ou non. Nous constatons que nos chefs d'Etat utilisent la menace lorsqu'ils se sentent menacés ou se retrouvent mis, par l'auditoire, face à leurs contradictions discursives. Ils recourent dans ce cas à la menace pour intimider le peuple afin que ce dernier ferme les yeux sur la mauvaise foi du Président. La menace est donc un moyen de défense qui permet au dictateur de s'affirmer comme personnage d'autorité. Nous avons dans l'énoncé qui suit une menace qui tient lieu d'avertissement :

Yo le diré, don Luis, ¡y esso sí !que no estoy dispuesto a que por chismes de mediquetes se menoscabe el crédito de mi

³⁰⁵ ROA BASTOS 2005 : 126

gobierno en lo más mínimo. ¡Deberían saberlo mis enemigos para no descuidarse, porque a la primera, les boto la cabeza !
¡Retírese ! Salga !... ¡llame a ese animal !³⁰⁶

La menace à peine voilée, contenue dans cet énoncé s'adresse à ses ennemis, notamment à ceux qui s'opposent à la manière dont il dirige le pays. L'auditoire est obligé de tenir compte de cet avertissement qui promet des représailles à quiconque n'en tiendrait pas compte. Dans cet énoncé, le Président-dictateur appelle à se souvenir de sa réputation, car qui le connaît bien « *deberían de saberlo* ».

La menace sert au Président-dictateur à atteindre le but visé par sa quête dans la mesure où, par cette dernière, il sème la peur et c'est cette peur qui oblige l'auditoire à agir dans le sens souhaité par ce dernier. S'il ne peut obtenir l'adhésion volontaire de son auditoire, il l'obtient par la force. En effet, la menace tout comme certaines interrogations (rhétoriques) et le débit verbal (la monopolisation de la parole) peuvent être vus par l'auditoire comme une forme d'agression. La menace est une manière pour le Président-dictateur d'envahir l'espace discursif de son auditoire, elle est le dernier recours utilisé par le Président-dictateur pour satisfaire sa quête. Elle intervient au cours d'un échange durant lequel l'un des actants se trouve déjà rabaissé par la hiérarchisation sociale établie. Bien que le Président-dictateur essaie de nier la verticalité de la relation qui le lie à son auditoire, cette négation est démentie dans son discours, lorsque le Président-dictateur revêt son identité discursive injonctive. Cet usage qui se traduit par l'utilisation de l'injonction, de l'interrogation rhétorique qui est, en réalité, une mise au défi, et de la menace met l'auditoire dans une position discursive inférieure à celle du personnage-dictateur.

Le sens dans ce cas, est donc "préconstruit" grâce à la peur. L'usage des moyens de persuasion tels que la menace, qui sont, pourtant langagiers, empêche le travail de décodage du discours qui lui succède. L'usage injonctif du langage permet au dictateur d'atteindre et de satisfaire sa quête face à un auditoire qui ne peut se donner les moyens d'interprétation du discours de son interlocuteur. Car l'utilisation même de ces méthodes l'en empêche. Le discours du Président de la République a valeur de monologue. Le discours injonctif non seulement sème la peur, mais aussi gèle le processus d'interprétation du discours par l'auditoire qui le subit sans apporter sa couleur au travail de construction et de production du

³⁰⁶ ASTURIAS 1997 : 139

sens. On pourrait finalement se demander quel rôle tient réellement l'auditoire dans l'échange verbal entre le dictateur et lui?

Comme nous avons dit plus haut, l'auditoire se retrouve malgré lui témoin de la mise en scène discursive du Président de la République. Nous sommes face à un auditoire séquestré et qui n'a pas d'autre rôle valeur discursive que de mettre en valeur les capacités oratoires du Président de la République. C'est un point que nous développerons plus en profondeur au chapitre suivant. Il nous faut juste retenir pour l'instant que le Président-dictateur n'accorde à son auditoire qu'une valeur décorative ou scénique. Sa présence sert à donner au dictateur une assurance qu'il est loin de ressentir. Cela vérifie notre hypothèse selon laquelle le Président de la République manque de conviction et qu'il est la première personne à convaincre : d'où l'utilisation de la force (qu'elle soit verbale ou physique comme nous l'avons vu dans la première partie) pour convaincre.

II. Le dictateur comme sujet épistémique

Nous avons signalé dans l'introduction à ce chapitre, lorsque nous avons défini l'identité discursive du personnage-dictateur, que c'est un personnage ayant une triple identité modale qui adapte son discours selon qu'il se positionne comme sujet de quête, sujet épistémique ou sujet déontique. Nous allons voir dans cette partie comment le dictateur se construit comme sujet épistémique, tout en montrant, s'il y a lieu, la participation de l'auditoire dans cette construction en tant que sujet épistémique.

La modalité épistémique chez nos personnages-dictateurs se manifeste sous plusieurs aspects que nous essaierons d'analyser. Mais avant de continuer, nous voulons rappeler qu'un sujet épistémique s'inscrit dans l'ordre du savoir et de la certitude. Comme sujets épistémiques, nos dictateurs se présentent comme des personnages dotés de compétences cognitives et qui sont donc investis d'une mission. Nous développerons ce point dans la dernière partie de ce chapitre. Dans sa typologie des modalités, LE QUERLER parlant de la modalité épistémique dit :

Par la modalité épistémique, le locuteur exprime son degré de certitude sur ce qu'il affirme. Le degré de certitude du locuteur

peut aller de la certitude absolue à l'incertitude totale, en passant par tous les stades intermédiaires³⁰⁷.

Abondant dans le même sens, mais avec une légère nuance, MENCE CASTER dit de la modalité épistémique qu'elle implique le degré de connaissance du locuteur, mais que celle-ci dépend beaucoup de l'attitude de l'allocutaire. En somme, selon MENCE CASTER, l'identification d'un sujet modal dépend de la capacité de l'auditoire à apporter crédit à ce qui est asserté ou non :

La modalité pose le savoir du locuteur en termes de vrai et de faux (savoir/croire), relativement à son expérience personnelle. La certitude est la catégorie modale épistémique qui s'organise autour des axes certain/incertain ; probable/improbable. La modalité épistémique n'exclut pas la contradiction : elle ne dépend pas seulement des compétences interprétatives ou du savoir du locuteur, mais aussi, voire surtout du vouloir-croire et du pouvoir-croire de l'allocutaire. Au faire-croire du locuteur qui, est un faire persuasif, correspond ou répond le croire de l'allocutaire³⁰⁸.

Pour se construire comme sujet épistémique, le dictateur ne peut se défaire de son auditoire et ignorer son existence, il s'agit encore d'un travail de collaboration entre le Président-dictateur et son auditoire. Nous allons voir quelle est la réelle participation de l'auditoire dans ce travail de collaboration dans le dernier chapitre. Pour l'heure, nous allons montrer comment le personnage-dictateur se construit comme sujet épistémique et en quoi le fait de recourir à la modalité épistémique a un impact sur le travail d'interprétation par l'auditoire de son discours.

II.A. Les marqueurs épistémiques extra-langagiers

Les marqueurs épistémiques extra-langagiers ont été en grande partie abordés dans la première partie dans laquelle nous avons montré l'importance de l'ethos extra-discursif dans le processus d'encodage et de décodage du discours du dictateur. La cérémonie d'investiture du dictateur de LOPES confère à ce dernier de la sagesse, car il est reconnu devant tous comme étant celui qui a été choisi. Ensuite, lui sont remis par les notables tous les symboles du pouvoir, et enfin, tous les ministres et notables de la République lui font allégeance. A

³⁰⁷ LE QUERLER 1996 : 71

³⁰⁸ MENCE-CASTER 2008 : 59

partir de ce moment, commence à se construire l'identité épistémique du dictateur. C'est une construction identitaire qui n'est pas langagière, mais qui va lui servir dans sa construction en tant que sujet épistémique. Nous avons vu dans la première partie que nos dictateurs faisaient l'objet d'une déification de la part de l'auditoire, ce qui contribue grandement à donner à leur discours un caractère de vérité absolue. La place qu'occupent nos chefs d'Etat dictateurs dans la société confère à leur discours la place de vérité absolue car il est digne de confiance.

Ces aspects "épistémisants" extra-langagiers du discours du dictateur ayant été abordés dans la première partie, nous allons concentrer notre développement sur les aspects langagiers et discursifs du discours de nos Présidents-dictateurs. Ces éléments discursifs du discours du dictateur sont essentiellement d'ordre cognitif. Nous allons donc mettre en évidence les compétences cognitives du dictateur. Il s'agit des éléments qui lui permettent de se présenter devant son auditoire comme un sujet épistémique, ayant la certitude de ce qu'il énonce et qui désire le transmettre à son auditoire.

II.B. Les compétences cognitives du Président de la République

Le sujet épistémique, de façon générale, se définit par son savoir qui peut être dû à son expérience de la vie, à sa position sociale. Il se définit dans l'ordre du certain et de la croyance³⁰⁹. Nos chefs d'Etat inscrivent leur parcours épistémique dans l'ordre du certain. Le savoir n'est pas approximatif, il présente ce savoir comme étant une valeur sûre. Les compétences cognitives dues à sa position sociale, celle de son père lui servent pour atteindre l'objectif qu'il s'est fixé : faire valider son discours et se présenter comme la seule autorité. Une des raisons de cette identification du dictateur comme épistémique est due à son âge avancé :

Yo estoy más viejo que tú y seguiré batiendo el parche del
Gobierno, salga o no salga el son³¹⁰.

Dans cette occurrence, le Président-dictateur met en évidence le fait qu'il soit plus âgé que son interlocuteur, ce qui *de facto* lui confère plus de sagesse et d'expérience. Le fait de

³⁰⁹ Nous renvoyons aux analyses de COQUET(1997) et de MENCE-CASTER (2008). Dans lesquels ils identifient les parcours des différents sujets énonciateurs.

³¹⁰ ROA BASTOS 1983: 313

mettre en avant son expérience, grâce à sa vieillesse, met son interlocuteur dans une position réductrice. La position qu'occupe le personnage-dictateur en tant qu'aîné, est un frein pour son interlocuteur qui, tenant compte de ce fait, ne peut s'opposer à son aîné. Dans certaines cultures, et notamment en Afrique, c'est un fait qui a beaucoup d'influence dans les échanges communicationnels. Notre discours est fonction de la personne que nous avons en face de nous, qu'elle soit plus âgée ou moins âgée. Ce n'est pas de façon anodine que le dictateur de LOPES se fait appeler "Tonton" ; il sait pertinemment que ce titre lui apportera le respect recherché auprès de son auditoire : « D'ailleurs, tu devrais m'appeler Tonton. C'est ça la politesse authentique des ancêtres »³¹¹. C'est un devoir pour ses interlocuteurs de l'appeler TONTON, et c'est une grande marque de respect. A travers ce respect recherché, grâce à ce terme d'adresse, le Président de la République cherche à s'imposer comme personnage d'autorité qui est doté d'une expérience certaine, expérience qui confère crédibilité et autorité à son discours. Le dictateur de ROA BASTOS se présente, ou se donne une figure paternelle avec toutes les obligations que ce rôle implique :

Mas como Gobernante Supremo, también soy vuestro padre natural. Vuestro amigo. Vuestro compañero. Como quien sabe todo lo que se ha de saber y más, les iré instruyendo sobre lo que deben hacer para seguir adelante. Con órdenes sí, mas también con los conocimientos que les faltan sobre el origen, sobre el destino de nuestra Nación³¹².

Mais l'expérience acquise au cours de leur existence n'est pas le seul socle sur lequel repose le savoir de nos présidents dictateurs. Pour se construire comme sujet de savoir, ils mettent aussi en avant leur parcours social et leurs capacités intellectuelles. Le dictateur de LABOU TANSI se présente comme étant issu d'une longue lignée de chef. Il présente ici la chefferie comme étant génétiquement héréditaire³¹³.

Le Président-dictateur se présente comme un homme instruit. Il se dit même, dans certains cas, le seul à posséder l'instruction qu'il est d'ailleurs prêt à partager en instruisant les autres. Il s'attribue très souvent des rôles d'éducateurs, tel que celui du père qui a le devoir d'instruire et d'éduquer ses enfants : « Moi, je suis le papa. Vous, vous êtes mes enfants. Tous les citoyens sont mes enfants »³¹⁴. La relation père fils est une relation empreinte de respect, elle est verticale. Le fils a l'obligation morale de respecter son père, qui lui a une obligation

³¹¹ LOPES 2003: 38

³¹² ROA BASTOS 1983:127

³¹³ LABOU TANSI 1981 :15

³¹⁴ LOPES 2003 : 117

morale de l'éduquer, de veiller sur sa santé et son bien-être. C'est exactement ce rôle que s'octroie le dictateur quand il arrive au pouvoir. Son but est de guérir le pays qui courait à sa perte :

El mojón de la Dictadura perpetua libertó la tierra arrancándoles del alma los mojones de su inmemorial sumisión. Si continúa habiendo esclavos en la República ya no se sienten escalavos³¹⁵. [...] Entré a gobernar un país donde los infortunados no contaban para nada, donde los bribones lo eran todo. Cuando empuñé el Poder Supremo en 1814, a los que me aconsejaron con primeras o segundas intenciones que me apoyara en las clases altas, dije : Señores, por ahora pocas gracias³¹⁶. [...] Demarqué, desinfecté el país, mientras cortaba de un solo tajo las siete cabezas de los Lernos que aquí no pudieron rebrotar dobles³¹⁷.

Ce potentiel factuel, le Président de la République ne l'a pas acquis seulement grâce à son instruction qu'il présente comme remarquable, mais aussi grâce à l'expérience qu'il a acquise au cours de son existence. Le curriculum vitae du Président-dictateur est un véritable justificatif de sa présence à la tête du pays. Après avoir fait un parcours brillant et s'être construit tout seul, le Président-dictateur présente aussi de nombreux faits d'armes, qui viennent, au même titre que ses compétences intellectuelles, justifier son autorité et la consolider. C'est son savoir qui conditionne son pouvoir. Et son savoir est en grande partie acquis par son expérience. En tant que sujet épistémique, le Président de la République est le seul -c'est ainsi qu'il se présente- à remplir les conditions nécessaires pour rendre au pays la liberté dont il avait été privé par ses prédécesseurs.

Les compétences cognitives par lesquelles se définit le Président-dictateur comme sujet de savoir et de pouvoir, sont reconnues par ses pairs (lors de la cérémonie d'investiture par exemple), par le peuple qui le déifie, et même par certains de ses adversaires qui finissent par le reconnaître comme personnage d'autorité, après l'avoir combattu³¹⁸. Le fait que le Président se présente comme un éducateur lui donne un ascendant sur son auditoire. Les verbes tels que "éduquer", "instruire", "enseigner"... qui sont souvent utilisés par des personnes dotées d'une connaissance certaine et qui veulent la transmettre aux autres, montrent que le Président-dictateur n'attend pas que cette position de sujet épistémique soit reconnue par l'auditoire. Il l'impose en se positionnant comme tel : « J'éduque mon

³¹⁵ ROA BASTOS 1983 :137

³¹⁶ Idem : 134

³¹⁷ Ibidem :148

³¹⁸ ROA BASTOS 1983 :183. Nous faisons allusions ici au cas de José Gervasio Artigas qui, depuis sa prison a fini par reconnaître et accepter la souveraineté et l'autorité du Président de la République.

peuple »³¹⁹. Bien que ce rôle lui soit reconnu par les plus hautes instances de l'autorité, le personnage présidentiel a besoin de l'affirmer et de la confirmer.

La définition modale du dictateur comme sujet épistémique commence d'abord par lui-même. Il faut qu'il se reconnaisse comme tel pour que l'auditoire le reconnaisse comme sujet épistémique. Il se présente comme un homme de pouvoir avant que le peuple ne fasse de lui un homme de pouvoir. Et il modalise son propos de telle sorte que celui-ci porte ces marqueurs de pouvoir. Finalement, la construction du personnage-dictateur, bien qu'elle se fasse à travers le personnage du peuple, reste dépendante du dictateur lui-même. Le peuple sert juste à confirmer cette position. Notre hypothèse selon laquelle le personnage-dictateur se construit grâce au peuple se trouve ainsi contredite. Nos personnages-dictateurs se construisent par rapport au peuple et non grâce à lui. Cela confirme le caractère réflexif du peuple, caractère dont nous avons déjà parlé un peu plus en amont de notre analyse. Le peuple a un rôle réflexif qui renvoie au personnage-dictateur sa propre image. Ce rôle n'est toutefois pas à négliger, car, comme nous allons le voir, le Président-dictateur, bien que négligeant le rôle occupé par l'auditoire au cours de l'échange, ne peut se construire sans la présence de ce dernier. L'auditoire a un rôle passif ayant son importance. Le rôle de l'auditoire justifie le personnage-dictateur dans sa position de dictateur.

Le dictateur comme sujet épistémique se construit progressivement. Même si d'entrée de jeu il ne laisse aucun doute sur son identité de sujet épistémique, cette construction est progressive. En fait, de toutes les modalités, la modalité épistémique est celle qui permet au Président-dictateur de marquer son ascendance sur les autres. Elle est rectrice des autres modalités : le personnage-dictateur est un sujet de quête et un sujet déontique parce qu'il est un sujet épistémique. Il a une triple identité modale parmi lesquelles l'une domine les deux autres. Cette ascendance sur son auditoire au même titre que l'identité modale se fait de façon progressive. Dans le corpus africain par exemple, au début, le personnage-dictateur se présente plus comme sujet déontique et de quête. C'est en progressant dans l'espace discursif qu'il prend de l'ascendance sur son auditoire et qu'il se présente comme sujet épistémique. Cette prise d'autorité n'est pas immédiate, mais elle n'est pas non plus tardive. C'est pourquoi nous avons dit que le dictateur se présentait dès le début comme sujet épistémique. Même si c'est le discours volitif qui prévaut au début, nous avons déjà des marqueurs "épistémisant" dans son discours.

³¹⁹ LABOU TANSI 1981 :17

III. Le dictateur comme personnage déontique

Nos présidents-dictateurs se définissent également sous la modalité déontique. En effet, ils voient la dictature comme un devoir et une obligation envers la Nation. Nous appellerons donc "discours déontique" tout énoncé au cours duquel nos présidents-dictateurs tenterons de justifier leur façon de gouverner en la présentant comme un devoir et une obligation envers le peuple. Selon le dictateur, sa présence est nécessaire au peuple qui a besoin d'être guéri de la mauvaise gestion que lui ont infligée ses prédécesseurs. Nous tenons à préciser que tous nos Présidents-dictateurs ne s'inscrivent pas sous la modalité déontique. En effet, tous ne considèrent pas comme un devoir le fait d'être à la tête du pays, pour certains, c'est plutôt un droit. Il s'agit des dictateurs de LOPES et ASTURIAS. Quoique dans ces deux cas, nous tenions à nuancer et préciser notre propos. La position du dictateur par rapport à ses devoirs envers le peuple reste ambiguë chez les dictateurs de LOPES et ASTURIAS. De fait, ils prennent leur présence comme un droit et pourtant ils se comparent à la figure paternelle qui a des obligations envers ses enfants.

La modalité déontique se caractérise par son caractère obligatoire. Elle engage moralement la personne qui s'en investit vis-à-vis de son interlocuteur. MENCE-CASTER en dit justement :

La modalité déontique porte sur la valeur de vérité de l'énoncé en termes d'obligation morale. Elle exprime l'ordre du devoir, en termes de prescription, de facultativité, d'interdiction, de permissibilité. La prescription est le devoir-faire³²⁰.

COURTES et GREIMAS la définissent comme étant le primat du devoir sur le faire : « Du point de vue sémiotique, la structure modale déontique apparaît lorsque l'énoncé modal, ayant pour prédicat le devoir surdétermine et régit l'énoncé de faire »³²¹. Le caractère d'obligation qui apparaît dans l'énoncé modal est le vecteur même de cet énoncé ; il n'est pas simplement question de faire, mais plutôt d'une obligation de faire. La modalité déontique définit ce qui est autorisé ou non par la société ou la morale³²². C'est donc ainsi que nos Présidents-dictateurs se présentent devant l'auditoire et qu'ils légitiment leur présence comme dictateur : comme une obligation, et même bien plus, un devoir. Il sera question de relever les

³²⁰ MENCE-CASTER 2008 : 50

³²¹ COURTES et GREIMAS 1993 :90

³²² LE QUERLER 1996 :41

obligations qui échoient au dictateur. Nous allons aussi mettre en évidence les manifestations pratiques de son discours déontique et enfin nous allons essayer de définir son but en tant que personnage déontique.

III.A. Les obligations du Président de la République

Le discours déontique du Président de la République est pluri-obligatoire. Les obligations définies par le dictateur sont de plusieurs types : nous avons des obligations de libération, d'assainissement et de guérison. Toutes ces obligations, cependant, peuvent se résumer en une seule : celle de prendre soin de son peuple. En effet, le Président de la République se trouve dans l'obligation de soigner son pays qu'il trouve dans un état de santé politique déplorable. Il veut rétablir les privilèges dont la Nation a été privée par les puissances coloniales, qui ont foulé au pied les droits du peuple. Nous comprenons donc que la première obligation du dictateur en tant que sujet déontique est de rendre la liberté à son peuple ou du moins, c'est ce qu'il voudrait faire comprendre au peuple. Mais, le rétablissement de ces privilèges passe par une prise de conscience de sa condition par le peuple. C'est pourquoi le Président de la République commence par instruire son peuple ; c'est sa première obligation. Puis, il présente la dictature comme étant bénéfique pour le peuple car, selon lui, elle sert les intérêts du peuple.

Il y a aussi d'un autre côté le besoin de reconnaissance par les autres nations qui furent les colonisateurs. L'obligation du Président-dictateur est d'affranchir son pays du joug du colon qui, malgré l'indépendance, continue de peser sur le pays.

Pour traduire toutes ces obligations, le dictateur se sert des modalités qui manifestent ou qui expriment ces obligations. Ainsi, nous verrons donc que le discours déontique du dictateur se définit sous plusieurs aspects modaux mais qui vont tous rendre compte des obligations du Président de la République en tant que sujet déontique.

Considérons les occurrences suivantes :

Moi, je suis le papa. Vous, vous êtes mes enfants³²³.

N'ayons pas peur des mots, il nous faut une dictature : une dictature dans le sens des intérêts du peuple³²⁴.

³²³ LOPES 1982 : 117

³²⁴ Idem : 115

Le Président-dictateur présente donc la dictature qu'il a instaurée comme bénéfique pour le peuple. Pour lui, elle est un devoir. C'est grâce à la dictature que le Président compte libérer le peuple de la domination coloniale. L'utilisation de l'obligation impersonnelle implique la nécessité de la dictature pour tout le monde.

Soit les énoncés suivants :

Hasta que recibí el Geobierno, el don dividía aquí a la gente en don-amo/siervo-sin-don. Gente-persona/gente-muchedumbre. De un lado la holganza califaria del mayorazgo godo-criollo. Del otro, el esclavo colgado del clavo. El muerto-ser-continuamente-vivo³²⁵.

Aquí Miguel donde yo tengo que hacerlo todo, estar en todo, porque me ha tocado gobernar en un pueblo de gente de voy (...), debo echar mano de los amigos para aquellas cosas que no puedo hacer yo mismo³²⁶.

Nous avons dans cette occurrence, comme dans la première, la présence de la formule *tener que* qui traduit l'engagement et le devoir du dictateur face au peuple. D'ailleurs le Président lui-même se présente comme esclave de son peuple, qu'il sert avec dévotion :

Aquí el único esclavo sigue siendo el Supremo Dictador puesto al servicio de lo que domina³²⁷.

Cette occurrence a une double valeur et ces deux valeurs se contredisent, il est au service, esclave d'un peuple, qui est paradoxalement dominé. Cela traduit bien la capacité de manipulation du Président de la République qui met dans une seule phrase de son discours deux notions totalement antagonistes : la servitude et la domination. Qui est asservi ne peut prétendre dominer. Cela traduit aussi l'ambiguïté voulue par le dictateur. Cette ambiguïté a pour but justement de dérouter l'auditoire.

Les obligations du Président en tant que dictateur se définissent sous la forme d'une modalité assertive qui traduit une conviction de la part de ce dernier. Il est convaincu des obligations qui lui incombent en tant que père de la Nation qui doit éduquer ses enfants. L'assertion du dictateur peut ne pas être vraie, il peut ne pas en tenir compte plus tard mais, sur le moment, elle traduit néanmoins son point de vue et sa position par rapport à son auditoire. L'utilisation d'une phrase assertive par le Président-dictateur pour rendre compte de

³²⁵ ROA BASTOS 1983 :133

³²⁶ ASTURIAS 1997: 372

³²⁷ ROA BASTOS 1983: 137

ses obligations envers son auditoire, en plus de traduire la prise de responsabilité du dictateur face à ses propos, témoignent aussi de l'expérience qu'a acquise le Chef de l'Etat au cours de sa vie. En effet, parlant de l'assertion, MENCE-CASTER (2008), nous dit qu'elle « témoigne de la prise en charge par un sujet des propos qu'il tient et donc, de l'affirmation d'une certaine connaissance du monde qui peut se faire sur les modes du certain du probable, du possible »³²⁸. L'expression de ses obligations sous le mode de l'assertion est un moyen pour le dictateur de montrer qu'il s'engage réellement à tenir ses obligations envers l'auditoire. Et pour rendre plus concrètes ces dernières, pour témoigner de sa crédibilité, le Chef de l'Etat a besoin de rendre manifeste ses obligations par des actes, qui très souvent, sont mis en opposition avec ceux de ses prédécesseurs

III.B. Les manifestations du discours déontique du dictateur

Le caractère déontique se manifeste dans le discours du dictateur par un énoncé des changements qu'il a apportés à la Nation depuis sa prise de pouvoir. Elle se manifeste aussi par un appel, par le dictateur, à jeter un regard sur le passé et de faire une comparaison entre ce qui a été fait par les autres et ce qu'il apporte comme innovation dans la façon de gérer le pays. Le discours du Président de la République est comparatif. Le dictateur utilise donc la comparaison pour rendre manifeste l'accomplissement des obligations qu'il dit avoir envers le peuple. En fait de manifestations, il s'agit plutôt de rappels. Des rappels qui vont conduire à une prise de conscience chez l'auditoire. Bien que la dictature qu'il impose à son peuple soit vécue, de son point de vue comme un devoir, les manifestations de ce devoir sont rares et presque inexistantes. Ces manifestations n'existent que dans le passé, ce qui fait que pour s'en rendre compte, le peuple est obligé de faire un effort de mémoire qui, encore une fois, l'éloigne de l'essentiel du discours, et de l'actualité.

Considérons les occurrences suivantes :

Entré a gobernar un país donde los infortunados no contaban para nada, donde los bribones lo eran todo. Cuando empuñé el Poder Supremo en 1814, a los que me aconsejaron con primeras o segundas intenciones que me apoyara en las clases altas, dije : Señores, por ahora pocas gracias. En la situación en que se encuentra el país, en que me encuentro yo mismo, mi

³²⁸ MENCE-CASTER 2008: 29

única nobleza es la chusma³²⁹. (...) Redacté leyes iguales para el pobre, para el rico. Las hice contemplar sin contemplaciones. Para establecer leyes justas, suspendí leyes injustas. Para crear el Derecho, suspendí los derechos que en tres siglos han funcionado invariablemente torcidos en estas colonias. Liquidé la impropiedad individual tornándola en propiedad colectiva, que es lo propio³³⁰.

Le discours déontique du Président de la République est un discours du passé qui a pour seule visée de détourner l'attention de son auditoire sur ce qui est réellement essentiel. La présentation du personnage-dictateur comme sujet déontique, là encore, n'a de valeur que pour lui-même ; et même encore, cette valeur n'est que discursive car, dans les faits il n'en est pas ainsi. Cette présentation de lui-même comme personnage déontique ayant des obligations envers le peuple participe de la manipulation établie par le dictateur.

Le discours implicite du dictateur à l'égard de lui-même est axé sur le caractère épistémique de sa position en tant que dictateur. Mais en même temps qu'il se présente comme sujet épistémique, c'est-à-dire sujet de pouvoir et de savoir, il se présente aussi comme sujet déontique, de devoir et d'obligation envers le peuple (comparaison à un père qui a le devoir et l'obligation d'instruire ses enfants). On ne peut dissocier la modalité épistémique de la modalité volitive dans le discours du dictateur. Il veut parce qu'il peut. Ces modalités s'actualisent, premièrement, par le savoir que présente le personnage-dictateur au tout début de son parcours discursif ; et ensuite, par son argumentation (dont nous avons parlé en deuxième partie). Ce parcours discursif se rapporte à sa quête, mais les autres (modalités épistémique et déontique) y trouvent aussi leur actualisation.

Revenant à l'utilisation des modalités injonctive et interrogative, nous dirons que si la tournure injonctive nécessite une réaction de l'auditoire, qu'elle aille ou non dans le sens souhaité par le Président-dictateur. La tournure interrogative, quant à elle est un refus de cette collaboration qui échoit normalement à tout co-énonciateur. Le personnage-dictateur sclérose le sens et l'appauvrit. Le conditionnement de l'auditoire par l'usage des modalités de jugement conditionne aussi la perception du discours et la construction du sens. Le sens n'est pas subjectif aux pré-requis de la connaissance encyclopédique et donc de l'interprétant, il est subjectif au personnage-dictateur lui-même.

³²⁹ ROA BASTSOS 1983: 134

³³⁰ ROA BASTSOS 1983: 135

En définitif, le dictateur est un personnage au discours variant. Il progresse dans l'espace discursif et adapte son discours en fonction du but et des objectifs à atteindre. Son discours ne suit pas une progression fixe. Le président-dictateur passe d'une modalité à l'autre quand il constate que l'auditoire ne le suit pas. En réalité, les différents discours du dictateur correspondent tous à une méthode de manipulation bien précise : Le discours épistémique est utilisé quand il veut montrer son ascendance sur son auditoire, le discours épistémique est donc celui de la domination. Quand il se retrouve dans une position de conquête, lorsqu'il veut obtenir toute l'attention de son auditoire, il se sert d'un discours de quête, le discours volitif est donc celui de la conquête de l'auditoire. Et enfin, le discours déontique est celui de la flatterie : le dictateur se présente comme étant au service du peuple et ayant une obligation morale à son égard. Lors de ce discours, il est à la fois esclave et père, ce qui implique qu'il ait des devoirs et des obligations envers son auditoire, c'est-à-dire le peuple.

La triple identité modale du Président de la République, au lieu d'aider l'auditoire dans son travail de décodage et d'interprétation du discours, le complexifie, ce qui pose un véritable problème à la construction du sens qui se fait encore une fois seulement du point de vue du Président de la République. En effet, la triple identité modale du dictateur l'aide dans son processus de manipulation. Il se définit comme sujet épistémique, doté d'un savoir qui lui permet de se positionner comme supérieur et donc ayant de l'ascendant sur son auditoire qu'il domine tout au long de l'œuvre. L'identité volitive qui nous montre un désir de changer les choses et de faire mieux que les autres, cache en réalité sa véritable quête, celle de faire accepter, et ce par n'importe quel moyen, son statut de chef et surtout son discours. Ces trois modalités, bien qu'elles complexifient le travail de décodage du discours et son interprétation, sont complémentaires du point de vue du dictateur. Elles forment une structure qui participe de la manipulation discursive du Président-dictateur. Même si les moyens utilisés (la modalité injonctive avec la menace et l'ordre) traduisent une faiblesse de nos personnages-dictateurs, ce qu'ils ne peuvent obtenir par la négociation (une tentative d'argumentation), ils l'obtiennent par la force et l'agression. Les différentes identités discursives sont au service les unes des autres.

Chapitre X : Le discours du dictateur face à celui de son auditoire.

KERBRAT-ORECCHIONI (2005) définit le discours en interaction comme ayant « pour particularité d'être co-produit et de résulter d'un incessant "travail collaboratif".³³¹ C'est donc un travail qui nécessite une coopération de part et d'autre. Partant de ce fait, nous sommes bien obligée à un moment donné de tenir compte de l'autre co-producteur. Nous ne pouvons donc faire abstraction de l'auditoire -qu'il soit unique ou multiple- car, il est important. Mais comment opposer le discours du dictateur à celui de son auditoire quand ce même dictateur fait abstraction de cet auditoire ?

La présence de l'auditoire oblige le dictateur à en tenir compte. Même s'il veut ignorer cette présence, il doit en tenir compte. Le Président tient compte de l'auditoire même s'il ne lui assigne qu'un rôle de spectateur et de témoin de sa mise en scène. Dans ce chapitre, nous allons étudier le rôle qui est attribué par le Chef de l'Etat à l'auditoire et comment ce dernier se comporte face à cette distribution. Car, comme le dit COQUET (1997), en tant qu'énonciateur, le dictateur est obligé de prendre en considération l'auditoire et ce peu importe la contribution de celui-ci en tant que co-énonciateur. Nous avons souligné plus haut l'importance de l'alternance des tours de parole, en précisant qu'un échange verbal qui serait privé de ces alternances de tours de parole ou qui manquerait de dynamisme interactionnel verrait son sens appauvri car, les différentes compétences encyclopédiques ne se renouvelleraient pas. Nous allons voir, dans ce chapitre, la place qui est accordée à l'auditoire en tant qu'énonciateur et comment cette position contribue à la production du sens du discours de nos Présidents-dictateurs.

Il s'agit de montrer à quel point le Président-dictateur dépend réellement de son auditoire et dans quelle mesure cette dépendance aide la production du sens de son discours. Y'a-t-il réellement une relation d'interdépendance entre le dictateur et le peuple ? Quel est l'apport discursif de l'auditoire dans cet échange si nous tenons compte du fait que « l'actant personnel a son champ d'autonomie, mais il dépend, en dernière instance, d'un destinataire collectif qui contrôle et cautionne son activité »³³². Comment l'attitude de l'auditoire aide-t-

³³¹ KERBRAT-ORECCHIONI 2005: 94

³³² COQUET 1997:120

elle le Président dictateur dans sa prise d'autorité et comment participe-t-elle de la construction de son discours ?

Dans ce chapitre, nous allons essayer d'opposer le discours du dictateur à celui de son auditoire. Nous allons définir les buts et objectifs de chacun des actants et voir comment ils adaptent leur discours à l'objectif qu'ils se sont fixé. Les questions qui guideront notre analyse sont les suivantes : quelle est la place de l'auditoire en tant que co-énonciateur ? Le Président-dictateur peut-il réellement se passer de l'auditoire et faire abstraction de sa participation discursive ?

Pour répondre à ses questions, nous allons étudier le "discours" de l'auditoire en définissant son identité modale. Ensuite, nous allons faire un rappel des caractéristiques du discours du personnage-dictateur que nous avons relevées au chapitre précédent. Puis, nous opposerons au discours du dictateur celui de l'auditoire et nous ferons une étude de la rupture avec les personnages qui vont donner une autre direction à leur discours. Enfin, nous étudierons les nouvelles dispositions prises par nos Présidents-dictateurs pour réparer cette rupture qui ne sera pas que discursive.

I.L'auditoire : un "personnage" déontique

L'auditoire est inscrit comme sujet déontique d'abord par le Président ; ensuite, par lui-même qui finit par accepter cette position de sujet déontique. En effet, les obligations de l'auditoire en tant que sujet déontique sont définies par le président-dictateur. Cette inscription déontique de l'auditoire par le dictateur se manifeste de deux principales manières. Il y en a évidemment bien d'autres, mais nous soulignerons les plus récurrentes. Comme manifestation de l'inscription déontique, nous allons nous intéresser aux injonctions, aux intimations et aux interrogations. Nous disons que ce sont des manifestations de l'inscription déontique de l'auditoire par le dictateur, parce qu'en en faisant usage, le Chef de l'Etat met ses interlocuteurs dans une position d'obligation. Peu importe la réaction qui en découle, l'auditoire se trouve dans une situation de choix et donc d'obligation. En linguistique, l'interrogation et l'injonction rendent compte des modalités interrogative et injonctive. Mais dans la mesure où elles mettent celui à qui elles sont destinées dans une position d'obligation et que le destinataire doit faire un choix, nous disons qu'elles inscrivent leur destinataire dans

un mode déontique. Nous insistons sur la notion d'obligation de choix, car le choix qui sera fait par le destinataire n'annule en rien le caractère d'obligation de ces actes de langages qui sont la manifestation de l'inscription de l'auditoire en tant que sujet déontique. Le Président dictateur dicte, donc, inscrit et décide du devoir faire de l'auditoire, ce n'est que progressivement et par habitude et surtout par peur que l'auditoire s'inscrira dans un devoir qui va régir le faire et l'être. Considérons l'énoncé suivant :

D'ailleurs tu devrais m'appeler Tonton³³³.

Dans cette occurrence, le dictateur semble faire une suggestion, mais cette suggestion est démentie par l'utilisation du verbe devoir, qui traduit en réalité le caractère obligatoire de cette suggestion. Soit cette autre occurrence :

Tout le monde doit donc être dans la salle pour mon arrivée et se lever dès que le chef du protocole dira mon nom et chacun de mes titres³³⁴.

Dans cette occurrence, il ne s'agit plus d'une suggestion mais, d'une obligation. Le verbe dans ce bout d'énoncé, à la différence du premier, est au présent ; ce qui renforce le caractère obligatoire de l'injonction. Si dans le premier énoncé, il semble suggérer, dans celui-ci il ordonne et cet ordre est d'ailleurs suivi d'une menace. L'énoncé qui suit illustre encore mieux la manière dont le dictateur inscrit son auditoire sous la modalité déontique :

¡General, que le den doscientos palos a éste, ya ya !³³⁵

Cet ordre met son récepteur dans une position, qu'il fasse le choix d'obéir ou pas, le caractère obligatoire demeure. Dans cet ordre, le caractère déontique est d'abord conduit par l'usage de la forme impérative, et ensuite renforcé par la présence de l'adverbe "ya" qui implique l'accomplissement immédiat de l'ordre qui a été formulé. Considérons cette autre occurrence :

No te he pedido que me vengas a recitar los millares de expedientes, autos, providencias del archivo. Te he ordenado simplemente que me traigas el legajo de Mariano Antonio

³³³ LOPES 1982: 38

³³⁴ Idem : 100

³³⁵ ASTURIAS 1997 : 143

Molas. Tráeme también los panfletos de Manuel Pedro de Peña³³⁶.

Dans cette suite d'ordres, le ton impératif ne laisse pas de doute quant à l'attitude que le dictateur voudrait que son interlocuteur adopte. La suite d'ordres donne à cet énoncé un caractère agressif qui ne laisse pas à son interlocuteur la possibilité de se dérober. Ce caractère agressif est renforcé par l'utilisation des verbes *pedir* et *ordenar* qui renseignent l'interlocuteur, s'il pouvait encore en douter, sur la nature de ses obligations.

Les exemples que nous venons de citer illustrent la manière dont le dictateur inscrit son auditoire en tant que personnage déontique qui a des obligations, parmi lesquelles celle d'obéir à la volonté du dictateur. Cette inscription de l'auditoire, en tant que personnage déontique par le dictateur, empêche l'auditoire en tant qu'interlocuteur et personnage de s'affirmer et de prendre part au travail de coproduction de l'énoncé et donc du sens. Sa participation est ainsi restreinte à ce que veut bien lui accorder le Président-dictateur. L'auditoire, en tant que personnage, a du mal à s'affranchir du joug que lui impose le Président-dictateur.

Nous voyons que le dictateur n'accorde pas un large espace discursif à son auditoire. Nous avons déjà fait allusion à cette réduction de l'espace discursif de l'auditoire par le dictateur au chapitre VIII, quand nous avons étudié les relations discursives entre le Président-dictateur et le peuple. Une partie de la stratégie du Président-dictateur, pour s'imposer et imposer son discours, consiste à monopoliser la parole en envahissant l'espace discursif de son interlocuteur. Il assigne une position à son auditoire, et l'inscrit dans une identité discursive régit par le *devoir*. L'auditoire en tant que personnage est un personnage d'obligation. Du moins, c'est le rôle qui lui est assigné par le Président de la République. L'abondance d'ordres et des intimations dans le discours du dictateur, quand celui-ci est dirigé vers l'auditoire, est l'illustration même de cette position de personnage déontique à laquelle l'auditoire est contraint par le Président-dictateur. Le texte de RAO BASTOS en est saturé. Et c'est ce ton impératif que nous retrouvons tout au long du discours de nos chefs d'Etat dictateurs :

Tráeme también los panfletos de Manuel Pedro de Peña.³³⁷

Escribe despacio. No te apures.³³⁸

³³⁶ ASTURIAS 1997 : 94

³³⁷ ROA BASTOS 1983 : 94

¡Retírese, salga, llame a ese animal !³³⁹

¡General, que le den doscientos palos a éste, ya ya !³⁴⁰

Ferme ta gueule Campalousca : tu n'as pas de leçon à me donner³⁴¹

Faites-le entrer. Mais je veux le recevoir devant le ministre de l'Avenir et le ministre de la Pornographie. Avertissez aussi le ministre des Tirailleurs.³⁴²

Hé bien, faut lui demander de rentrer immédiatement. Doit venir avec nous à Addis.³⁴³

Allez, vous-là. Ouvrez-moi sa gueule. (...) Allez, ouvrez-moi ça.³⁴⁴

L'ordre est, par excellence, l'acte de parole par lequel le dictateur se positionne en tant que sujet de pouvoir, mais aussi celui par lequel il positionne son interlocuteur en tant que sujet déontique, c'est-à-dire d'obligation et de devoir envers lui. L'ordre est, du point de vue du dictateur, un acte de force et de pouvoir qui l'élève pendant qu'il rabaisse son interlocuteur, le maintenant dans la position de subordonné. En effet, nous allons le voir, toute la vie du personnage qu'est l'auditeur, tout son discours se trouve subordonné à celui du dictateur. Parlant des actes illocutionnaires en général et de l'ordre en particulier, RECANATI (1981) les définit comme un partage des rôles de la part de celui qui parle, c'est un processus au cours duquel :

Le locuteur s'assigne un certain rôle et assigne à l'auditeur un rôle complémentaire : en donnant un ordre, le locuteur exprime sa volonté que l'auditeur soit obligé de suivre la conduite donnée, et se pose comme ayant l'autorité qu'il faut pour que l'auditeur soit obligé de suivre la conduite en question simplement parce que c'est la volonté du locuteur³⁴⁵.

Le Président de la République, en première instance, décide du *devoir faire* de son interlocuteur. Cela met celui-ci de facto en position d'infériorité donnant à ce *devoir faire*, régi par le personnage du dictateur, une valeur hautement hiérarchisante.

³³⁸ Idem : 130

³³⁹ ASTURIAS 1997 :138

³⁴⁰ Idem : 143

³⁴¹ LABOU TANSI 1981 : 54

³⁴² Idem : 112

³⁴³ LOPES 1982 : 80

³⁴⁴ Idem : 353

³⁴⁵ RECANATI 1981 :19

L'utilisation de l'ordre dans le discours du dictateur n'est donc pas une utilisation fortuite. Cette utilisation suit une stratégie discursive élaborée par le Président-dictateur pour asseoir son autorité. Le contexte d'utilisation de ces ordres, dans un Etat dictatorial, positionne celui qui en fait usage dans une position de chef incontesté. Il est donc normal que l'inscription de l'auditoire, en tant que personnage déontique par le dictateur, passe par un usage abondant de l'ordre.

Mais comment se comporte l'auditoire en tant que personnage face à ce rôle discursif que lui impose le dictateur ?

L'auditoire est doublement inscrit en tant que personnage déontique. La première inscription est faite par le dictateur et la seconde, celle que nous allons analyser maintenant, est faite par l'auditoire lui-même. Cette deuxième inscription semble être, une conséquence de la première inscription, car elle découle d'un désir de l'auditoire de se conformer à ce que souhaite et désire le Président de la République. Nous allons voir comment cette inscription se construit tout au long de l'échange.

L'auditoire en tant que personnage, semble accepter cette identité discursive construite sous la modalité déontique que lui assigne le dictateur. Dans la deuxième partie, nous allons voir que sa définition en tant que sujet de quête tourne autour de sa définition modale en tant que sujet déontique. Sa définition en tant que sujet déontique ne relève pas du seul fait du dictateur car, l'auditoire participe lui-même de sa construction en tant que sujet déontique. Cette construction commence par l'acceptation de la position discursive que lui assigne le Président dictateur et se termine par l'appropriation par lui-même de cette identité modale. Le premier devoir de l'auditoire en tant que sujet déontique est celui de soumission et d'obéissance à l'égard du Président de la République.

Cette construction en tant que sujet déontique est donc, comme nous l'avons dit plus haut, progressive. En effet, l'auditoire après s'être entendu répété ses obligations par le Président-dictateur finit par adopter un discours qui a pour but la satisfaction, par la flatterie, du président de la République. C'est donc l'étude du discours de l'auditoire qui va nous permettre de voir l'inscription sous la modalité déontique de l'auditoire en tant que personnage. En inscrivant son auditoire sous l'identité modale du *devoir faire*, le dictateur prend seul les rennes de la conversation qu'il mène à sa guise. En procédant ainsi, le dictateur

se donne la possibilité et même le privilège d'imprimer à lui seul une direction à l'échange dialogal. Cela, par ailleurs, lui donne toute la latitude souhaitée pour diriger le travail d'interprétation de l'auditoire qui ne peut de telle sorte, enrichir la compétence encyclopédique. Le travail de production du discours n'est que, très rarement, un travail de collaboration, ce qui influence la production du sens. Ce sens ne se construit, donc, que du seul point de vue du Président de la République, qui enferme son auditoire dans une connaissance encyclopédique pauvre, le sens en est ainsi appauvri.

Par ailleurs, en inscrivant l'auditoire sous l'identité modale du *devoir faire*, le Président dictateur influence le discours de ce dernier. Il devient donc un discours préconstruit dans ce sens qu'il est modelé par le dictateur bien qu'il soit prononcé par son interlocuteur. C'est un discours qui traduit ce que le Président voudrait entendre. Il n'y a, cela dit en exagérant, aucune construction mentale et élaborée du discours de l'auditoire, car il est formaté et conditionné pour répondre au discours du personnage-dictateur et ainsi abonder, toujours, dans le même sens que lui. Nous allons voir comment se présente ce discours formaté et comment le dictateur lui-même répond à ce discours ? En d'autres termes, quelle est l'importance accordée par le dictateur au discours de son auditoire ?

I.A. Le discours déontique des collaborateurs et leurs obligations

Nous faisons la distinction entre les collaborateurs et le reste de l'auditoire, car le discours qui est émis dans un cadre restreint est différent de celui qui est émis face à un auditoire plus grand. Le discours déontique de l'auditoire en plus d'être un discours d'obligation, est aussi un discours de résignation. Nous disons résignation car, l'auditoire accepte cette situation et ne s'autorise aucune tentative d'occupation de l'espace discursif, se contentant du rôle qui lui est assigné par le Président-dictateur.

Comme nous allons le voir pour tout l'auditoire, la première obligation des collaborateurs est une obligation de soumission, qui va, en fait, au-delà d'une simple obligation, se transformant en devoir. Ce devoir lui est suggéré par l'attitude du Président de la République. En effet, tout le discours du dictateur est imprégné de ce caractère qui oblige son auditoire à se soumettre. Tout comme le discours du dictateur est marqué par son

ascendance sur son auditoire, celui de l'auditoire est lui marqué de la soumission envers le Président de la République et de ce désir de satisfaire le Chef.

C'est donc un discours de louange et de flatterie car le but du discours de l'auditoire est de rentrer dans les bonnes grâces du Président dictateur. Soit :

Nous avons le Président que nous méritons³⁴⁶.

¡Yo, el primero, Señor Presidente, entre los muchos que profesamos la creencia de que un hombre como usted debería gobernar un pueblo como Francia, o la libre Suiza, o la industriosa Bélgica o la maravillosa Dinamarca !...Pero Francia..., Francia sobre todo...¡Usted sería el hombre ideal para guiar los destinos del gran pueblo de Gambeta y Victor Hugo !³⁴⁷

Nous le voulons. Nous le voulons. Nous le voulons³⁴⁸.

Vive Tonton Hannibal-Ideloy Bwakamabé Na Sakkadé, vive la République, vive notre peuple³⁴⁹.

¡Pido humildemente perdón a su Merced por mi grosera aunque involuntaria irreverencia ! Nunca me he permitido ni me permitiré faltar en los más mínimo al respeto debido a nuestro Supremo Señor³⁵⁰.

Le but principal du discours de l'auditoire, bien que les interventions soient rares, est de flatter l'*ego* du Président de la République. Il est formaté par la tyrannie de l'orateur dont nous avons parlé en première partie. Les collaborateurs, par leur discours, apportent leur participation dans leur inscription en tant que sujets déontiques. Cette participation des collaborateurs à cette inscription est marquée par des termes qui traduisent le rabaissement et l'humilité. Il est indispensable de souligner que la notion d'humilité n'est pas à prendre ici au sens noble du terme, qui se rapporte, dans ce cas à une qualité. Les collaborateurs ont fini par intégrer qu'ils sont socialement inférieurs au Président de la République et cette position s'est peu à peu imprimée à leurs discours. Ils se considèrent discursivement inférieurs au Chef de l'Etat.

³⁴⁶ LABOU TANSI 1981 :130

³⁴⁷ ASTURIAS 1997: 146

³⁴⁸ LOPES 1982:54

³⁴⁹ Idem: 186

³⁵⁰ ROA BASTSOS 1983: 106

I.B. Obligations et devoirs du peuple

Les obligations et les devoirs du peuple, en tant que sujet déontique, sont dictés par le discours épistémique et volitif du Chef de l'Etat. En fait, c'est dans les obligations de l'auditoire que le personnage-dictateur démontre réellement et affirme sa position de Chef Tout-Puissant.

Inscrire l'auditoire sous la modalité déontique requiert de lui exiger, lui permettre et de lui autoriser un certain type de comportement qui fait qu'il se retrouve sans liberté d'action. Le discours épistémique du dictateur, étant un discours prononcé dans un Etat totalitaire, est donc un discours d'autorité. Par autorité, il ne faut pas entendre autorité gagnée par sa position dans un système démocratique : il faut voir cette autorité obtenue par la force comme cela peut arriver dans un système de gouvernement totalitaire, il s'agit donc ici d'autoritarisme. Les discours épistémique et déontique prononcés dans ces conditions, déterminent dans le cadre de nos textes corpus, le comportement à tenir face au personnage-dictateur. Nous sommes face à un discours d'obligation et de contrainte, car il est prononcé sous certaines contraintes établies par des actes langagiers et non langagiers. Le discours du dictateur détermine donc celui de l'auditoire en même temps qu'il définit les devoirs et les obligations de ce dernier. Il lui dicte sa conduite en définissant les obligations et les devoirs de son auditoire.

Ces devoirs ne sont pas exprimés clairement, ils le sont de façon presque toujours implicite. Par exemple, les représailles encourues par un compatriote qui se serait montré déloyal au personnage-dictateur, les avantages liés au fait d'être un proche du Président de la République sont autant de messages transmis implicitement pour montrer à l'auditoire quels sont ses obligations et ses devoirs en tant qu'auditoire. Il peut aussi arriver que le dictateur se serve des exemples pour dire au peuple ce qu'il attend de lui. Nous avons dans nos textes corpus plusieurs de ces exemples qui montrent comment le personnage-dictateur fait passer le message sur les obligations et les devoirs du peuple en tant que sujet déontique. Dans ASTURIAS, nous avons la torture et la mort de *ese animal* devant sa famille, nous avons assisté à la mort politique du général Canales, à l'exil et à l'emprisonnement de Cara de Ángel... Dans ROA BASTOS, il s'agit de l'emprisonnement du traître José Artigas Gervasio, à l'emprisonnement et à la torture d'un prêtre et enfin aux incessantes humiliations de Patiño. Nos Président-dictateurs, du champ littéraire africain, ne sont pas en reste, eux non plus, pour

ce qui est de la pratique de la torture, de l'humiliation et de la mort pour faire passer le message sur ce qui est attendu comme comportement de la part de l'auditoire. Dans LOPES, nous avons encore en mémoire ces épisodes où, pour le punir de n'avoir pas fait débroussailler le terrain, le Président demande qu'on fasse manger toute l'herbe au sous-préfet, en guise de représailles. Nous gardons aussi en mémoire l'épisode où, pour humilier son adversaire politique, le dictateur décide ni plus ni moins que d'uriner dans la bouche de ce dernier... Ce genre de fait est courant dans nos textes corpus.

Ce que nous retenons des obligations de l'auditoire, c'est qu'il a obligation de soumission et d'obéissance totale, il a l'obligation et le devoir de déifier le dictateur, il doit lui être loyal et fidèle et ne jamais le contrarier. Voici résumé en quelques lignes les obligations et devoirs de l'auditoire en tant que sujet déontique. Le *devoir faire* de l'auditoire, est un *devoir faire* régi par le dictateur pour le dictateur lui-même.

Dans cet aspect du discours de l'auditoire, le personnage-dictateur, encore une fois, se sert de lui pour s'affirmer et confirmer son statut de chef. La position de sujet déontique de l'auditoire est donc relative et dépend du dictateur. Cette position subjectivise le discours de l'auditoire qui reste marqué de l'empreinte du Président de la République.

L'inscription de l'auditoire en tant que personnage déontique par le dictateur n'est pas progressive, elle est presque brutale. Cette inscription se note dès le début de nos textes corpus et va crescendo au fur et à mesure que nous avançons dans la progression de la trame. L'auditoire se retrouve face à un discours prononcé presque toujours sur un ton agressif. Cette agression le contraint à se plier aux exigences de son interlocuteur qui n'hésite pas, pour cela, à utiliser des moyens non discursifs pour le contraindre et l'inscrire encore plus sous cette identité modale de laquelle il ne se défera pas pendant tous les échanges discursifs, qu'ils soient publics ou privés.

II. Le discours volitif de l'auditoire

Il n'est pas très différent du discours déontique car, les deux poursuivent le même but. La quête de l'auditoire ne peut être dissociée de son *devoir*. Son discours est alors régi par un *devoir faire* qui surdétermine un *vouloir faire*. L'auditoire inscrit sous l'identité modale du *devoir faire* est régi par l'obligation, la permission et l'interdiction, qu'utilise le dictateur pour asseoir son autorité et pour éviter la contestation de la légitimité de son discours. Il montre par cette inscription qu'il dispose de son auditoire et ne lui accorde qu'une importance relative. En effet, le Président-dictateur se rappelle à son auditoire quand il veut s'en servir comme miroir qui lui renvoie sa propre image, celle de chef tout-puissant. Le discours de l'auditoire est donc un discours de quête, une quête différente de celle du Président-dictateur, car elle ne fait pas de lui un personnage de pouvoir³⁵¹. Au contraire du personnage présidentiel, la quête de l'auditoire vise à l'*assujettir* davantage. Le discours de l'auditoire du Président est donc un discours de *vouloir* en plus d'être un discours de *devoir*. Il nous faut donc déterminer ce *vouloir* et voir quelle est la contribution de l'auditoire en tant que sujet de quête au travail collaboratif de production du sens et d'interprétation. Bien que l'auditoire s'inscrive sous l'identité modale du *vouloir*, ce *vouloir* est déterminé par le Président-dictateur. Il conditionne, par son discours et par sa quête, celle de l'auditoire. Il nous faut donc analyser le comportement discursif de l'auditoire, analyse que nous ne pouvons faire qu'en l'opposant au discours du personnage Présidentiel. C'est ce dont il sera question dans le troisième point de ce chapitre. Pour l'heure, nous allons nous intéresser à la quête de l'auditoire et aux moyens qu'il se donne pour satisfaire cette quête.

II.A. La quête de l'auditoire

La quête de l'auditoire est une quête d'obligation. En effet, comme nous l'avons déjà signalé plus haut cette quête est guidée par la triple identité modale du personnage présidentiel. Elle a un but qui est soumis à la volonté et le désir du Président de la République de se démarquer comme sujet épistémique. C'est une quête valorisante pour le Président de la République, elle en est même l'objectif et le but. Cette quête est tournée vers celle du Président de la République. Elle la complète dans la mesure où elle est le but, la finalité de la quête du Président-dictateur. Cependant, si elle est valorisante pour le Chef de l'Etat, elle ne

³⁵¹ COQUET 1984 : 87-90 dit que le sujet de quête est toujours un sujet de vouloir, de pouvoir et de savoir. Et qu'une fois la quête accompli le sujet de quête devient un sujet de droit. La thèse de COQUET n'est pas valable dans le cas de notre corpus et de notre analyse, car cette fin dépend beaucoup du type de quête et si cette quête est volontaire ou obligatoire comme c'est le cas de la quête de l'auditoire dans nos textes corpus. La quête de l'auditoire dans notre cas contribue à accentuer le caractère déontique du sujet qu'est l'auditoire.

l'est pas pour l'auditoire qui, par cette quête, rehausse le statut de Chef Suprême dont se vêt le Président de la République. En effet, la quête de l'auditoire consiste à rentrer dans les bonnes grâces du Président de la République. Pour cela, il faut adapter le discours à ce désir, ou s'effacer totalement -un effacement discursif-, et céder son espace discursif au Chef de l'Etat. Ce point a été abordé dans les précédents chapitres.

Pour atteindre le but de sa quête, l'auditoire devrait pouvoir adapter un discours quasi inexistant à celle-ci. Comment procède alors l'auditoire pour rendre son discours compatible à sa quête ?

Pour qu'il y ait compatibilité entre le discours de l'auditoire et sa quête, l'auditoire doit produire un discours qui, là encore, est formaté par plusieurs facteurs dont nous avons parlés tout au long de notre travail. Il s'agit de ceux abordés durant l'analyse de l'*ethos* préalable, que nous pouvons ici résumer à la réputation du Chef de l'Etat et qui conditionne l'état mental et psychologique de réception du discours, de la hiérarchisation sociale et discursive... mais aussi des facteurs langagiers comme le respect des tours de paroles qui établit une hiérarchisation discursive venant compléter la hiérarchisation sociale. Tous ces facteurs contribuent à formater le discours de l'auditoire qui se prive ainsi de toute capacité de construction mentale, puisqu'il faut satisfaire le Président-dictateur. C'est donc un discours de flatterie, de louange et de déification. Cette flatterie est présente dans tout le discours de l'auditoire et les énoncés qui suivent en sont l'illustration :

Mais respecté président, créateur de la nation, nous ne disposons plus que de neuf mois et...³⁵²

-Sans compter qu'à chaque fois, je risque ma vie.
-Votre précieuse vie³⁵³.

-¡Viva el Señor Presidente !
-¡Viva el Señor Presidente de la República !
-¡Viva el Señor Presidente Constitucional de la República !
-¡Con un viva que resuene por todo los ámbitos del mundo y no cabe nunca, viva el Señor Presidente Constitucional de la República, Benemérito de la Patria, Jefe del Gran Partido Liberal, de Corazón y Protector de la Juventud Estudiosa !...³⁵⁴

³⁵² LOPES 2003 : 93

³⁵³ Idem : 231

³⁵⁴ ASTURIAS 2011 :207

-¡Yo, el primero, Señor Presidente, entre los muchos que profesamos la creencia de que un hombre como usted debería gobernar un pueblo como Francia, o la libre Suiza, o la industriosa Bélgica o la maravillosa Dinamarca !...Pero Francia..., Francia sobretodo... ¡Usted sería el hombre ideal para guiar los destinos del gran pueblo de Gambetta y de Víctor Hugo !³⁵⁵

Nous avons le Président que nous méritons³⁵⁶.

Sólo que esto no sucederá mientras dure la Dictadura Perpetua. Si es Perpetua, Señor, la Dictadura durará eternamente y por toda la eternidad³⁵⁷.

Señor, estoy disfrutando de oírlo contar esa divertida historia de la calavera habladora³⁵⁸.

Dans tous ces exemples que nous avons relevés, l'auditoire adresse des louanges et des flatteries au personnage présidentiel dans le but de satisfaire sa *quête personnelle* en contribuant involontairement ou non à la satisfaction de celle du Président-dictateur. Dans sa contribution discursive, l'auditoire continue de jouer en connaissance de cause ou malgré lui le rôle de miroir que lui a assigné le Président-dictateur. Ce formatage discursif produit exactement l'effet souhaité par le président-dictateur. Ainsi, l'auditoire qu'il soit multiple ou unique, produit exactement le même discours de flatterie, de louange et de déification. Ce fait a pour conséquence de fermer la progression et la mobilité du sens qui se retrouve, encore une fois, appauvri car, le discours du Président de la République n'a pas vocation à permettre cette mobilité du sens. Pour le personnage-dictateur, permettre la progression discursive et rendre le sens mobile équivaldrait à donner un plus grand espace discursif à son interlocuteur, ce qui réduirait le sien. L'occupation de l'espace discursif fait partie de la stratégie de domination du Président-dictateur. Permettre une occupation *équitable* de cet espace reviendrait à diminuer son champ d'activité et réduire ainsi sa capacité à s'imposer comme chef. Cela favoriserait, par ailleurs, l'affirmation discursive de son auditoire.

II.B. Méthode de quête et ses manifestations

L'auditoire est à la fois un personnage déontique et volitif. Il se présente comme sujet déontique qui a des obligations envers son interlocuteur et qui en même temps a une quête qui

³⁵⁵ Idem : 146

³⁵⁶ LABOU TANSI 1982 :131

³⁵⁷ ROA BASTOS 2005 : 140

³⁵⁸ Idem : 189

est complémentaire à son discours déontique. En fait, sa compétence modale en tant que sujet déontique dépend de sa compétence modale en tant que sujet de quête. Sa quête est liée à son obligation qui en est le but. Mais ce but n'est presque jamais atteint. En d'autres termes, l'auditoire est un éternel sujet de quête.

La principale méthode de quête de l'auditoire est dictée par le Président-dictateur qui formate et conditionne son discours. La quête de l'auditoire (unique ou multiple) réside dans la satisfaction du Président par la flatterie, la louange et la déification. L'un des moyens est de toujours orienter son discours dans la même direction que celui du Président de la République. Soit l'occurrence :

-Si el Señor Presidente me lo permitieran, prefería quedar a su lado
y defenderlo con mi propia sangre.
-¿Quieres decir que no aceptas ?
-De ninguna manera, Señor Presidente
-Entonces, palabras aparte, todas esas reflexiones están de más...³⁵⁹

Dans cet extrait, la tentative de contradiction de Cara de Ángel est tout de suite rejetée par le Président, et l'intéressé n'a plus qu'à se soumettre à la volonté du Chef de l'Etat. Pour poursuivre dans sa quête, Cara de Angel est contraint d'ajuster son discours à celui du Président de la République.

Considérons cet autre extrait :

-¿No soy Yo en el Paraguay el Supremo Pelicano? (...)
-Vucencia ama tanto a sus hijos como la pelicano-madre ; los
acaricia con tanto fervor que los mata³⁶⁰.

Dans cette occurrence, il n'y a aucune tentative de contradiction de la part de Patiño, qui comprend qu'elle serait vaine. Il oriente donc son discours dans la direction voulue par le Président dictateur.

Nous constatons que le discours de l'auditoire manque d'empreinte personnelle, il est construit sur la base de ce que souhaite le dictateur et de ce qu'il attend de son auditoire. C'est un discours qui a pour but la satisfaction du dictateur en tant que sujet épistémique et sujet de quête. Le discours de l'auditoire, bien qu'il soit un discours déontique, dans le sens

³⁵⁹ ASTURIAS 2011 : 374

³⁶⁰ ROA BASTOS 2005 :247

où il est soumis aux exigences sociales et discursives du Président-dictateur, fait exister le personnage-dictateur en tant que dictateur. Le dictateur construit sa personne en tant que dictateur sur la base de l'identité modale de sujet déontique de l'auditoire. C'est par l'auditoire en tant que sujet déontique soumis aux exigences du personnage-dictateur que ce dernier prend conscience de lui-même. La prise de conscience du personnage-dictateur en tant que tel passe par l'acceptation de l'auditoire. L'auditoire aide donc le dictateur dans sa prise de position à la fois sociale et discursive. Ce fait vient, encore une fois, confirmer l'hypothèse selon laquelle il y aurait un état de dépendance entre le personnage-dictateur et l'auditoire. Bien que la place accordée à l'auditoire par le dictateur soit réduite à celle de simple spectateur qui l'aide dans la mise en scène de sa stratégie discursive, cette place, dans la mesure où elle permet au dictateur de se construire en tant que sujet épistémique et sujet de quête qui aspire à un *vouloir*, un *savoir* et un *pouvoir*, prend une autre importance et confère un rôle beaucoup plus important à l'auditoire en tant que personnage qui, bien que se situant à une moindre échelle, prend part à la construction du dictateur et donc au travail collaboratif de production du sens.

Nous tenons à préciser que le dictateur en tant que sujet de quête est différent de l'auditoire en tant que sujet de quête. En effet, si une fois le but de sa quête atteint, le personnage dictateur devient un sujet de droit, le sort est tout autre pour l'auditoire, car sa quête n'est presque jamais terminée. Il doit la poursuivre continuellement, car le dictateur en tant que sujet épistémique a toujours besoin de voir sa position affirmée. La quête de l'auditoire est justement liée à celle du dictateur, comme nous l'avons souligné plus en amont de notre travail. C'est cette quête de l'auditoire qui permet l'affirmation en tant que sujet épistémique du personnage-dictateur.

III. Dictateur vs auditoire

Nous avons souligné au chapitre VIII que l'échange verbal entre le dictateur et son auditoire était quasi inexistant. Il n'y a pas d'affrontement verbal entre le dictateur et son auditoire. Comment peut-on alors, dans ce cas, opposer les deux discours s'il n'y a aucune joute verbale ? Convient-il dans ce cas de parler d'opposition ? Nous allons ici opposer le discours du dictateur à celui de l'auditoire. Cette opposition nous permettra de mettre en

évidence deux éléments : le premier, est le comportement du Chef de l'Etat face au discours de son auditoire ; et le deuxième, est la progression des deux discours en en déterminant les variations discursives. Le but est de ressortir l'impact réciproque de chaque discours sur chacun des actants. En d'autres termes, il s'agit de voir comment le discours du dictateur agit sur l'auditoire et vice versa. Nous allons aussi définir, nous l'avons déjà amorcé, l'apport discursif de chacun et voir finalement comment cet apport contribue à l'élaboration et à la production du sens.

Nous appelons "variations discursives" les différents changements qui peuvent survenir dans la progression discursive lors d'un échange entre deux ou plusieurs interlocuteurs. Ces variations donnent une autre direction au développement discursif en lui imprimant une autre couleur, un autre rythme, en d'autres termes, en lui apportant une nouvelle dynamique discursive différente de celle qui avait lieu avant la variation. Ainsi, dans la troisième sous-partie, quand nous aborderons la question de la rupture discursive avec les différentes rébellions, il s'agira de l'étude de l'une des rares variations discursives qui a lieu dans la construction discursive de nos différents actants.

III.A Le discours du dictateur

Nous avons vu au chapitre précédent que le Président de la République se définit sous une triple identité modale. Ces identités modales régissent son discours et le surdéterminent. Le discours du dictateur est donc à la fois épistémique, s'inscrivant dans l'ordre du *savoir*, du *vouloir* et du *pouvoir*³⁶¹. Il se présente aussi comme un sujet déontique, sujet de devoir et d'obligation, devoir et obligation de soigner une Nation politiquement malade. Et enfin, comme un sujet de quête, une quête qui a pour but de gagner une majorité à sa cause. Bien qu'il se définisse comme un sujet déontique, les aspects discursifs les plus récurrents sont ceux du discours épistémique et du discours volitif. En effet, c'est lorsque nos personnages présidentiels s'inscrivent sous les identités modales du pouvoir, du savoir et du vouloir que les manifestations en sont évidentes.

³⁶¹COQUET(1984) et LE QUERLER (1996) Dans une typologie sur les modalités, LE QUERLER définit et donne les différentes caractéristiques liées à chaque type de modalité. Alors que COQUET dans son tome I du *discours et son sujet* définit les caractéristiques affectées à chaque sujet modal en établissant une classification entre sujet de vouloir, pouvoir et savoir. Pour enfin arrivé au sujet de quête.

Que dire donc de l'impact du discours du dictateur sur son auditoire ? Comment se présente t-il ? Comment ce discours agit-il sur son auditoire ? Et quelles en sont les conséquences ?

Le discours du dictateur sur son auditoire est très réducteur, il n'est pas dirigé vers l'auditoire, il est dirigé vers le dictateur lui-même. C'est un discours de rabaissement et très dévalorisant. Il est injurieux, à la limite de la deshumanisation. Il se manifeste par ses nombreuses injonctions et injures. C'est un discours doté d'un fort caractère impératif qui dicte et modèle la conduite de l'auditoire. Il conditionne le discours de l'auditoire en ce sens qu'implicitement ou explicitement, la conduite de l'auditoire est subordonnée au discours du dictateur. C'est par son discours que le personnage Présidentiel prend ses marques en tant que Chef de l'Etat et Père de la Nation. L'effet de ce discours sur l'auditoire est négatif du point de vue d'un regard extérieur, car il est rabaisant et humiliant. C'est un discours qui est construit sur la négation de son interlocuteur par la manière dont il l'élabore. Tout au long du discours du dictateur, l'auditoire est sans cesse agressé dans tous les sens du terme : agression verbale, discursive et même très souvent physique. Ce discours a un impact négatif sur le plan discursif chez l'auditoire de nos présidents-dictateurs. En effet, il a pour visée d'empêcher la progression et le déploiement discursif de l'auditoire. Cette agression, comme nous le verrons plus tard et comme nous l'avons déjà signalé, conditionne grandement le travail de décodage et d'interprétation, et par ricochet, elle conditionne la production et la construction du sens par l'auditoire.

Le discours du dictateur est verbalement agressif par son caractère verbeux et prolixe. C'est une longue diatribe adressée à son auditoire en une pluie de mots face à laquelle ce dernier, soit par incapacité ou par le caractère futile d'une quelconque réponse de sa part, préfère dans bien des situations garder le silence. Ce discours est donc agressif dans le sens où il ne permet quasiment pas à l'autre de parler et de prendre part à l'échange verbal. Il est agressif au sens où il ne permet pas à son interlocuteur d'exister discursivement. En effet, par son discours, le personnage-dictateur envahit l'espace discursif de l'auditoire, le privant ainsi de la possibilité de collaborer, de se joindre au travail de construction du sens.

Enfin, ce discours est agressif car il est dévalorisant. Il positionne sans cesse son interlocuteur dans un rôle d'infériorité. Nous avons parlé des ordres, des intimations qui confèrent au personnage-dictateur le rôle de chef et confinent l'auditoire dans la position

d'inférieur, à qui on peut ordonner et commander³⁶². Par son discours, le dictateur contraint son interlocuteur à se sentir inférieur, et il y arrive au regard de la réaction globale de l'auditoire face aux différentes agressions verbales et discursives du Chef de l'Etat.

Nous sommes donc face à un auditoire dont le discours et les actes sont conditionnés par un Chef d'Etat tyrannique qui a progressivement installé le pays dans un Etat totalitaire et qui n'hésite pas à recourir à la violence sous toutes ses formes pour gagner l'adhésion du peuple à sa cause. Il nous faut retenir du discours du dictateur que c'est un discours de rabaissement et de négation discursive de son interlocuteur. Il ne l'empêche pas d'exister seulement socialement, mais aussi discursivement. Nous verrons plus loin quel est l'impact de cette négation de l'autre sur la production et la construction du sens.

Mais face à un tel discours, quel peut être le discours de l'auditoire et quel peut en être l'impact sur le personnage présidentiel ?

III.B. Le discours de l'auditoire.

Sur le dictateur, le discours de l'auditoire a un effet contraire que celui du dictateur sur l'auditoire. Si le discours du dictateur est rabaisant, réducteur et dévalorisant, celui de l'auditoire est élevé, il met le personnage-dictateur sur un piédestal. Au contraire du discours du dictateur qui est injurieux, celui de l'auditoire est élogieux, laudatif et défiant. Il y a, par ce discours, une mise en évidence de la supériorité du dictateur sur l'auditoire. Pour valoriser le dictateur, l'auditoire utilise des termes qui visent à le rabaisser lui. Il utilise aussi pour cela des termes dont nous avons déjà fait mention dans le chapitre concernant la hiérarchisation discursive. Il s'agit des termes d'adresse tels que *Amo*, *Vuecencia*, *Usia*, *Karai Guasu*, Excellence, Tonton... Tous ces termes établissent une relation verticale entre le dictateur et l'auditoire. Ils montrent clairement la supériorité et l'importance qui est accordé au dictateur par son auditoire, et du coup, mettent celui qui les emploie dans une position inférieure par rapport à celui vers qui ils sont dirigés. Cette élévation du dictateur par l'auditoire est notable dans tout le discours de ce dernier.

³⁶² MAINGUENEAU 1987 : 19

Mais comment évoluent ces deux discours mis côte à côte tout au long de nos textes corpus ? Comment contribuent-ils ensemble à générer le sens de l'échange verbal et discursif et surtout à donner sens au discours du dictateur ?

III.C. La progression des deux discours et l'évolution dialogale tout au long de l'échange.

Pour parler de cette progression, si progression il y a, nous devons revenir un peu en arrière et rappeler comment l'occupation de l'espace discursif se fait et comment et par qui elle est organisée. Quand nous parlons de progression, nous entendons par là, non seulement la progression discursive, mais aussi la progression dialogale. Par "progression discursive" nous entendons par là les différents changements dans le but poursuivi par nos différents actants et par "progression dialogale", nous faisons référence à l'évolution de la situation dialogale tout au long de nos textes corpus. Cela revient à parler de l'évolution des échanges verbaux entre le personnage-dictateur et son auditoire.

Cette précision étant apportée, que dire de la progression dialogale et discursive tout au long des énoncés de nos actants, orateurs et interlocuteurs ? Pour aborder cette partie il convient donc, de faire un bref rappel de ce qui a été dit au chapitre VIII.

Nous avons dit au chapitre VIII que la parole était monopolisée et que sa distribution était le seul fait du dictateur qui ne voulait pas la céder, envahissant par la même occasion l'espace discursif de son interlocuteur. Cette monopolisation de la parole avait pour but de mettre en permanence son interlocuteur dans une position d'infériorité. Dire qu'il y a monopolisation de la parole revient à dire que les tours de parole sont inégalement repartis. On note parfois quelques timides variations sur le plan de la distribution de la parole. Cette situation correspond en général au désir du dictateur d'établir une relation horizontale avec son interlocuteur. En fait, cet état de chose traduit la forte capacité de manipulation dont fait preuve le personnage-dictateur. En effet, nous avons noté que le personnage-dictateur agit en égal avec son auditoire pour mieux le manipuler. Nous avons un épisode qui illustre cette manière d'agir du personnage-dictateur, c'est lorsque *El Señor Presidente* manipule Cara de Ángel pour qu'il aide le Général Canales à s'enfuir, en lui faisant croire qu'ils sont les seuls à être au courant du projet. Il fait croire à Cara de Ángel qu'il est aussi important que lui. Dans

cet extrait, les tours de parole sont équitablement distribués, et on note même une plus grande occupation de l'espace discursif par Cara de Ángel³⁶³. Mais très souvent, la parole ne circule pas et reste d'un seul côté de l'espace discursif, celui du Président, et dans ce cas, il n'y a aucune variation de l'espace discursif. C'est cette situation qui prévaut tout au long de nos textes corpus, sans aucune réelle variation.

Nous parlons aussi de progression au cas où interviendrait lors de l'échange dialogal un changement dans l'inscription modale. Lorsque par exemple, nos différents actants se revêtent d'une autre identité modale que celle à laquelle ils ont opté au début. Il y a évidemment progression, mais au regard de l'importance de l'espace discursif et de l'évolution dialogale, c'est une progression qui n'est pas notable. En effet, elle n'intervient même pas sur la moitié de l'espace discursif ou des tours de paroles. Les deux discours ne prennent pratiquement pas d'autres tournures que celle imposée par le Président de la République.

Le constat est le même en ce qui concerne l'occupation de l'espace discursif. Nous avons d'un côté le personnage-dictateur qui envahit et s'approprie l'espace discursif, faisant très souvent une intromission dans l'espace discursif de son interlocuteur. La situation dialogale et discursive reste la même.

Nous avons noté cependant quelques tentatives de renversement de la situation. C'est ce que nous avons appelé rupture. Il s'agit d'une rupture discursive qui a pour origine une rupture sociale, idéologique, culturelle et même politique. Nous allons voir dans la sous-partie qui va suivre comment se manifeste cette rupture discursive et quelles en sont les conséquences et les mesures prises par le Président dictateur pour "rééquilibrer" la situation.

III.D Etude de la rupture

Nous appelons rupture le changement de direction discursive qui s'opère lors de l'échange verbal. Nous constatons, bien que nous ayons parlé d'un programme discursif stagnant de la part de l'auditoire, une certaine progression qui implique donc le changement.

³⁶³ ASTURIAS 2011 : 145-147

Cette rupture se traduit par une sorte de rébellion de la part de l'auditoire, ou d'une partie de l'auditoire. Nous allons traiter cette rupture dans nos textes corpus en commençant par la rupture chez ROA BASTOS, car elle n'est pas l'œuvre d'une seule personne, mais plutôt d'un groupe de personnes. La découverte de cette rupture est une prise de conscience de la part de nos dictateurs qui réalisent que leur objectif n'est pas atteint.

Nous parlons de rupture à partir du moment où les différents contrats tacites entre le dictateur et son auditoire sont rompus. Il s'agit du contrat de confiance conversationnel, trahison, tromperie ; du contrat social, lors par exemple de la liaison du maître d'hôtel avec la femme de Bwakamabe Na Sakkadé. La rupture du contrat idéologique et politique, apparition de l'opposition. Toutes ces ruptures de contrat entraînent un changement de la dynamique conversationnelle. La conversation ou l'échange qui jusqu'à présent suivait un cours bien précis, géré par le personnage présidentiel se voit prendre une autre tournure. Face à cette rupture contractuelle, le dictateur en quelque sorte acculé se voit obligé de prendre d'autres mesures pour reconstruire une nouvelle dynamique conversationnelle. Nous allons parler des moyens discursifs et non discursifs mis en œuvre par le personnage-dictateur pour reconstruire une nouvelle dynamique discursive et conversationnelle plus loin au cours de ce sous-chapitre. Pour l'heure, voyons comment se manifeste cette rupture dans nos textes corpus et quelles en sont les conséquences pour le dictateur aussi bien que pour son auditoire.

Cette rupture revêt plusieurs facettes dans nos textes corpus. Elle peut être sociale, comme c'est le cas dans LOPES ; politique, sociale et idéologique, comme dans ASTURIAS ; ou seulement politique comme dans LABOU TANSI et ROA BASTOS. Nous constatons que peu importe le type de rupture, elle a une conséquence sur la dynamique conversationnelle.

Pour aborder l'étude de la rupture, nous allons parler de la rupture sociale avec le maître d'hôtel dans LOPES. Nous disons rupture sociale car, il y a dans l'attitude du maître d'hôtel une sorte de défi. Il brave l'interdit en ayant une relation extra-conjugale avec l'épouse du Président de la République, ce qui est, de la part du maître d'hôtel, une sorte de rébellion. Cette liaison n'a pas de réelle incidence dans la dynamique conversationnelle ou dans la dynamique discursive du Président de la République puisque ce dernier ne s'en rend jamais compte. Mais nous l'avons considérée comme rupture car, il y a tout de même trahison. C'est un fait que nous voulions souligner.

Revenons aux ruptures qui vont entraîner une rupture dans la dynamique discursive en évoquant celle collective du Gouvernement dans LABOU TANSI, celle de Vauban le chef de sécurité, celle de Campalousca et enfin, celle de Esperancio. Dans ASTURIAS nous parlerons de celle -moins concrète- de l'étudiant et du prêtre et de celle de Cara de Ángel. Dans LOPES nous parlerons de celle du capitaine Yabaka. Nous n'avons cependant pas noté de réelle rupture dans ROA BASTOS. La seule notée est celle de sa sœur qui a pour lui haine et mépris, mais cette dernière n'a pas d'incidence dans la dynamique conversationnelle, aussi n'avons-nous pas jugé pertinent de l'inclure dans les autres ruptures.

La rupture marque une prise de conscience de la part de l'auditoire, une prise de conscience de la situation politique et un désir de changer la situation. Elle peut aussi être le résultat de certains éléments extra-politiques qui vont obliger les différents actants à prendre des distances avec le pouvoir.

Revenons à la rupture dans LABOU TANSI avec cette démission collective de tout le gouvernement qui estime que le pays est mal dirigé et qui voudrait laisser un meilleur héritage à sa descendance :

- Monsieur le Président voici ma démission.
- Mais quelle démission ? Vous avez ma confiance, vous avez mon estime et vous pouvez disposer de tout ici : argent, voitures, villas.
- Mais pas question Monsieur le Président, je vous apporte ma démission parce que ce pays, un jour, nous devons le laisser aux enfants des enfants de nos enfants.
- D'accord, j'en trouverai bien un qui voudra...
- Et Monsieur le Président voici la démission collective des gardes qui ont décidé de laisser le pays aux enfants de leurs enfants.
- Monsieur le Président voici notre démission.
Et comme cela, toute la journée il reçoit les démissions (...)
- Mais je me vengerai : vous avez beau faire je suis en position de force. S'il faut faire fusiller quinze mille mecs pour que quinze millions vivent je le ferai³⁶⁴.

Dans cet énoncé, les ministres, et pratiquement tout l'appareil gouvernemental, prennent conscience de la situation politique du pays et décident de ne pas se rendre complices de ce meurtre politique en décidant de démissionner du gouvernement. Les situations sociale, politique et discursive qui suivaient, jusque là, un cours bien précis dicté par le Président de la République, prennent une autre tournure, celle de rébellion et de la prise

³⁶⁴ LABOU TANSI 1981 : 66-68

de conscience. Ce fait crée une rupture dans le cours discursif et met à mal la position du Président-dictateur qui voit sa légitimité et son autorité écorchées. Les ministres ici semblent se libérer de la léthargie mentale dont ils ont fait montre jusqu'à présent et produisent enfin un discours exempt de tout formatage du Chef. La rupture ainsi produite, donne lieu à une nouvelle dynamique conversationnelle et discursive. Pour une fois, le Président n'est pas celui qui a le monopole de la parole. Son espace discursif est envahi et il subit lui-même l'agression qui a été subie par l'auditoire tout au long des textes corpus. Considérons cet autre cas toujours dans LABOU TANSI :

-Ah d'accord ! Et comment vas-tu Campalousca ?

-Monsieur le Président je me porte bien.

Ah d'accord. Tu as perdu la peau. Tu aurais pu savoir que le pouvoir blesse.

-Monsieur le Président à vous de savoir qu'ici-bas tout finit par blesser.

-Ferme ta gueule Campalousca : tu n'as pas de leçons à me donner. Et puis je ne t'ai pas demandé de forniquer avec les Amérindiens. Tu voulais mourir, eh bien tu vas mourir³⁶⁵.

Dans cet extrait, nous constatons qu'à chaque fois que le personnage-dictateur essaie de construire une nouvelle suite discursive, elle est immédiatement mise en échec par son interlocuteur. Le président, devant cette succession d'échec discursif, recourt à la menace qui, comme nous allons le voir plus loin, est un des moyens qu'il va utiliser pour réhabiliter sa légitimité et son autorité.

Dans ASTURIAS, la rupture commence lorsque Cara de Ángel épouse la fille du Général Canales. En effet, dans le complot pour organiser la mort politique et la fuite du Général, Cara de Ángel n'avait pas prévu les sentiments qui vont naître pour la fille de ce dernier. En décidant de l'épouser et de la sauver du Président de la République, il s'est opposé à lui publiquement. Mais ce mariage a un effet bénéfique sur Cara de Ángel, car il commence à prendre conscience de sa situation et à faire le constat selon lequel, il n'est rien d'autre que le larbin du Président de la République. L'exemple suivant, qui est une réflexion de Cara de Ángel sur sa position par rapport au Président nous montre comment évolue la rupture de Cara de Ángel qui a commencé par son mariage avec Camila Canales:

Cara de Ángel se puso el vaso como freno para no gritar y beberse el «whisky»; acababa de ver rojo,acababa de estar a punto de lanzarse sobre el amo y apagarle en la boca la

³⁶⁵ Idem : 54

carcajada miserable, fuego de sangre aguardentosa. Un ferrocarril que le hubiera pasado encima le habría hecho menos daño. Se tuvo asco. Seguía siendo el perro educado, intelectual, contento de su ración de mugre, del instinto que le conservaba la vida. Sonrió para disimular su encono ; con la muerte en los ojos de torciepelo, como el envenenado al que le va creciendo la cara³⁶⁶.

La rupture chez ASTURIAS n'est pas aussi évidente que chez LABOU TANSI, mais le fait que Cara de Ángel prenne conscience de sa situation face au Président dictateur est déjà une sorte de rupture et c'est cette prise de conscience qui va lui faire accepter la proposition du Chef de l'Etat de partir en dehors du pays. Nous constatons que toute rupture conversationnelle commence soit par une rupture sociale, soit par une rupture idéologique ou soit par une rupture politique. C'est pourquoi nous avons associé à cette étude de la rupture les cas de Cara de Ángel et du maître d'hôtel.

Pour continuer à voir comment se produisent ces ruptures conversationnelles, nous allons nous intéresser à la rupture chez LOPES qui réunit à lui tout seul toutes les dimensions ou toutes les différentes facettes de la rupture, la sociale, l'idéologique et la politique. Cette rupture a lieu avec son capitaine et homme de confiance, Yabaka. Yabaka est dans LOPES ce qu'est Cara de Ángel dans ASTURIAS. Avec Yabaka, la rupture commence justement avec la prise de conscience d'une situation sociale, économique et politique devenue de moins en moins supportable. Le pays tout entier nage dans un océan de corruption tel qu'il n'est plus possible pour Yabaka de laisser la situation se poursuivre. Il organise alors un coup d'Etat qui sera découvert avant qu'il n'ait eu le temps de mettre son plan à exécution. La rupture est tridimensionnelle car, le Président se sent trahi par quelqu'un en qui il avait confiance et surtout par une personne qu'il a hissée au sommet de la société³⁶⁷.

Comment réagit le Président-dictateur face à cette rupture qui change de façon perceptible la dynamique conversationnelle et dialogale. Quelles sont les mesures prises par le Président devant cette mise à nu de sa faiblesse en tant que Président et de la mise en cause de sa légitimité et de son autorité ?

Nous avons déjà dit que la rupture change la dynamique dialogale et conversationnelle. Avec la rupture se rééquilibre l'occupation de l'espace discursif et le

³⁶⁶ ASTURIAS 2011 : 336.

³⁶⁷ LOPES 2003 :209

Président dictateur n'est plus seul à décider de la tournure conversationnelle et discursive. La rupture met les différents actants sur la même échelle discursive bien que la hiérarchisation sociale, elle, reste inchangée. Cette rupture a pour conséquence de changer les bases sur lesquelles se construisent le travail de décodage et d'interprétation, et donc de construction du sens. En effet, la connaissance encyclopédique, qui, jusqu'à présent n'était basée que sur la réputation préconstruite de l'orateur principal se voit enrichie par d'autres données inhérentes au moment discursif. La parole qui n'était restée que d'un seul côté de l'espace discursif commence à circuler dans l'espace conversationnelle. Ce nouvel état de chose contribue à enrichir la connaissance encyclopédique. Au cours de cette rupture, l'auditoire, ici unique revêt une autre identité modale qu'on ne lui connaissait pas jusqu'à présent. Il devient un sujet épistémique régi par un *vouloir faire* et un *pouvoir faire*, et laisse son identité de sujet de quête régit sous la modalité du *devoir faire*. Après cette quête, si elle est atteinte, il deviendra alors un sujet de droit³⁶⁸.

Pour réhabiliter sa légitimité et son autorité, pour continuer d'être crédible, le personnage-dictateur se construit une nouvelle dynamique discursive semblable à la précédente. Il se construit une nouvelle dynamique conversationnelle en rapport avec le nouveau contrat idéologique qui tend à faire respecter le premier. On ne s'oppose pas sans conséquence au Chef de l'Etat. Il faut sanctionner le traître et l'opposant pour reconstruire une légitimité politique et discursive. Dans ce cas la sanction peut être une auto sanction : la fuite (le maître d'hôtel choisit la fuite plutôt que la prison)³⁶⁹. Cette sanction peut aussi être de la prison ou un exil forcée³⁷⁰. Elle peut aussi être une mise à mort : l'exécution d'Espérancio et de Campalousca³⁷¹.

L'autorité bafouée, remise en cause doit être réhabilitée et cette réhabilitation commence par la sanction physique et se poursuit avec une nouvelle appropriation de l'espace discursif. Pour le Président dictateur, il s'agit de reconstruire la hiérarchisation

³⁶⁸ COQUET (1984), nous en avons déjà fait mention plus haut dans notre travail et nous avons souligné que tout sujet de quête à la fin de celle-ci ne devenait pas forcément un sujet de droit. Dans le cas de la rupture et d'une nouvelle quête, si la quête est un succès, le sujet de quête deviendra un sujet de droit. La position de sujet de droit après une quête dépend de la réussite ou non de cette quête. Dans le cas d'un échec de la quête le sujet conserve son ancienne identité modale. C'est presque le cas avec tous nos personnages actants à l'origine des différentes ruptures constatées.

³⁶⁹ LOPES 2003 : 347

³⁷⁰ ASTURIAS 2011 : 384 : Tout le chapitre *El puerto* nous raconte la capture de Cara de Ángel et la torture qu'il a subit

³⁷¹ LOPES 2003 : 54 & 62

discursive qui a été changée par la rupture. Les moyens utilisés ne sont pas différents de ceux utilisés pendant toute la première période discursive. Il utilise les moyens qui lui ont préalablement permis de construire sa légitimité et son autorité discursifs. Ces moyens, rappelons-le, sont à la fois langagiers et non langagiers. Il s'agit de la torture physique, de l'humiliation, des ordres et intimations... comme le montre l'énoncé qui suit :

-¿Pero quién está dando oídos a esas fantasías ?
-El Señor Presidente no puede dudar de mi incondicional adhesión a su persona y a su gobierno ; pero no quiero que me otorgue su confianza sin controlar antes si son o no ciertos los dichos del auditor.
-¡No te estoy preguntando, Miguel, qué es lo que debo hacer !
¡Acabáramos ! Todo lo sé y voy a decirte más : en este escritorio tengo el proceso que la Auditoría de Guerra inció contra ti cuando la fuga de Canales, Y más todavía : puedo afirmarte que el odio del Auditor de Guerra se lo debes a una circunstancia que tú tal vez ignoras : el Auditor de Guerra, de acuerdo con la policía, pensaba raptar a la que ahora es tu mujer y venderla a la dueña de un prostíbulo, de quien, tu lo sabes, tenía diez mil pesos recibidos a cuenta ; la que pagó el pato fue una pobre mujer que ahí anda medio loca.
-Si el Señor Presidente me lo permitiera, prefería quedarme a su lado y defenderlo con mi propia sangre.
-¿Quieres decir que no aceptas ?
-De ninguna manera, Señor Presidente...
-Entonces, palabras aparte, todas esas reflexiones están de más ; los periódicos publicarán mañana la noticia de tu próxima partida y no es cosa de dejarme colgado ; el Ministro de la Guerra tiene orden de entregarte hoy mismo el dinero necesario para los preparativos del viaje ; a la estación te mandaré los gastos y las instrucciones³⁷².

Dans cet extrait, le Président dictateur s'approprie à nouveau l'espace discursif, envahissant celui de son interlocuteur. La méthode est la même.

Voyons cet autre extrait qui est un énoncé du dictateur de LOPES :

-Alors, mon salaud ! On veut jouer au plus malin ?
Mais le capitaine avait décidé de se taire
-On ne répond pas ? N'a rien dire ? (Il lui frappa le visage de sa queue de lion). Allez, lis nous un peu la déclaration que tu voulais faire au peuple-là. Lis-la nous, bon Dieu (il le frappa encore). Macaque ! Espèce de chien, va. Ouais, chien ! C'est bien ça. Quand on fout la gueule du chien dans son caca, ne peut plus nier. (Coup de queue de lion à la tête). Vas avouer, Sacrédedieu ?
Le capitaine soutenait le regard de Tonton³⁷³.

³⁷² ASTURIAS 2011 : 375

³⁷³ LOPES 2003 : 351

Nous voyons que pour réhabiliter sa légitimité et son autorité, le Président de la République utilise les mêmes moyens dont il s'était déjà servi pour se reconstruire une légitimité et ainsi revenir à l'ancienne dynamique discursive.

Ce fait traduit de la part du dictateur un désir de soumettre et de montrer qu'il est toujours le chef. Les tentatives de l'auditoire pour une occupation équitable de l'espace discursif sont vaines.

Avec la rupture du contrat social, idéologique, conversationnel et politique, c'est tout l'appareil discursif construit par le chef d'Etat qui est remis en cause et ébranlé. Il faut réaffirmer l'autorité, si possible avec les mêmes outils. C'est paradoxalement au moment de la rupture que nous assistons à une véritable mobilité du sens. Les différents interlocuteurs tombent le voile et laissent enfin s'exprimer leurs réels sentiments les uns pour les autres. C'est à ce moment que la connaissance encyclopédique se renouvelle. La « complicité » est reconstruite sur des nouvelles bases. Les "traîtres" agissent et pensent sans contraintes ni entraves liées à la pression psychologique due à la réputation du personnage-dictateur. Il n'est plus question de mise en scène, on se donne la possibilité de revêtir une honnêteté sociale et discursive. Le sens circule réellement, ce qui donne lieu à un réel travail de production du sens. La collaboration qui avait été jusque là refusé à son interlocuteur en tant que co-énonciateur lui est désormais donnée, même si ce fait n'est pas volontaire, il contribue néanmoins à une nouvelle construction du sens produit d'un travail collaboratif.

Le personnage du dictateur se définit seul comme sujet épistémique. En refusant à son co-énonciateur toute compétence cognitive, il lui refuse le droit et même la possibilité d'évoluer dans l'échange comme un sujet épistémique, le laissant s'identifier comme sujet déontique. L'auditoire devient alors un non sujet. Le discours du dictateur, tout comme celui de son auditoire n'est pas évolutif. Cependant, s'il n'est pas évolutif, il est tout de même variant. Il s'investit d'une triple identité modale, à laquelle il adapte son discours, mais nous ne constatons aucun ou presque pas d'effort d'évolution chez nos différents actants. Le champ actantiel des différents actants se trouve appauvri par la position sociale de l'un et de l'autre. En effet, comme il n'y a pas de variation dans la quête de nos personnages, le discours semble stagner et ne pas trouver d'ouverture. Les seules ruptures d'avec la trame que l'on constate sont celles de Cara de Ángel, Campalouca, Esperancio et Yabaka respectivement dans ASTURIAS, LABOU TANSI et LOPES. Cette rupture intervient avec le changement de

l'objet de la quête. Ce changement implique une autre méthode qui vise à reconstruire l'autorité qui a été remise en cause. Nous constatons que c'est au moment où se produit cette rupture qu'il y a une réelle mobilité et une circulation du sens due au fait que la parole circule d'un interlocuteur à l'autre.

Le personnage-dictateur est finalement, inconsciemment ou non lié à son auditoire, il ne peut exister que parce que l'auditoire est présent et qu'il lui en donne la possibilité. « Tout acte de langage émane d'un sujet qui ne peut se définir que dans sa relation à d'autres, selon *un principe d'altérité* (sans l'existence de l'autre point de conscience de soi) ; dans cette relation à l'autre, il n'a de cesse de ramener cet autre à lui, selon un *principe d'influence*, pour que cet autre pense, dise ou fasse selon son intention ; cependant, cet autre pouvant avoir son propre projet d'influence, les deux sont amenés à gérer leur relation, selon *un principe de régulation* »³⁷⁴. Cette déclaration de CHARAUDEAU résume à elle seule la situation discursive de nos personnages dictateurs qui ne sauraient exister sans la présence de l'auditoire même si cette existence se résume à un simple rôle de témoin d'une mise en scène. Cette place de témoin et de sujet déontique qui est dévolue à l'auditoire par le personnage présidentiel lui refuse le rôle de co-énonciateur tout au long de nos textes corpus. Cependant, le président-dictateur ne pourrait se passer de cet auditoire dont le rôle est pourtant réduit à celui de témoin et non pas à celui d'un acteur actif qui participe à part égale à l'énonciation et donc à la production et à la construction du sens. Cette attitude passive de l'auditoire aide le Président-dictateur dans sa prise d'autorité et dans la légitimation de sa position en tant que dictateur et lui confère en même temps la légitimité discursive en ce sens que l'auditoire laisse le dictateur seul investir l'espace discursif. Cela a pour effet d'entraver la circulation de la parole et donc la mobilité du sens. L'attitude de l'auditoire est une aide essentielle pour le dictateur, nous constatons au moment de la rupture que le dictateur se trouve discursivement affaibli, car cette rupture est une imprévue dans l'espace discursif qu'il avait su s'approprier et qu'il s'était construit. Cette rupture intervient comme un grain de sable qui vient enrayer une mécanique bien huilée et qui fonctionnait parfaitement.

³⁷⁴ CHARAUDEAU 2005 :12

Le dictateur, dans sa construction en tant que sujet épistémique, en tant que sujet de pouvoir et même en tant que personnage d'autorité, dépend en grande partie de l'auditoire. C'est cet auditoire qui, par sa résignation au rôle qui lui est attribué par le dictateur donne vie au personnage-dictateur en tant que dictateur. Il a besoin de l'auditoire pour mettre en place sa mise en scène et s'inscrire dans l'espace social et discursif comme personnage d'autorité, car sans l'auditoire, point d'exercice de cette autorité. Le rôle de témoin de la mise en scène assigné par l'auditoire est important dans la mesure où c'est justement ce rôle qui met en évidence, qui donne corps au rôle joué par le dictateur dans l'espace social et même discursif. Sans l'auditoire sur qui manifester cette autorité, elle perd toute sa valeur et le personnage du dictateur n'a pas lieu d'être. Nous voyons donc que pour sa construction sociale et discursive, le dictateur nécessite la présence de l'auditoire. Cependant, le rôle de l'auditoire ne se limite pas à cette collaboration dans la prise de position sociale et discursive du dictateur. Il faut aller chercher plus loin et, pour cela, il est nécessaire de savoir comment l'auditoire participe au travail de construction du sens en montrant son apport discursif. Pour cela, il nous faut voir dans quelle mesure la dépendance du dictateur à l'égard de son auditoire aide à la construction du sens du discours du dictateur.

Paradoxalement, bien que le dictateur, dans sa construction sociale et discursive, dépende en grande partie de l'auditoire, la collaboration de ce dernier dans le travail de construction du sens est négligeable dans la mesure où c'est un sujet soumis au discours formaté par le personnage-dictateur même. Ce formatage limite sa production langagière au seul souhait et désir du personnage-dictateur. C'est pourquoi nous avons dit plus haut qu'il s'agissait d'un discours de flatterie et de louange qui a pour objectif de rentrer dans les bonnes grâces du président-dictateur. Ce formatage discursif limite le discours de l'auditoire et par voie de conséquence, son apport discursif dans l'échange ; et ensuite, dans le travail "collaboratif" de production du sens. Nous pouvons donc conclure, grâce à ce que nous venons de dire, que l'auditoire en tant qu'énonciateur participant à l'échange n'a presque pas d'existence. En comparaison avec les productions langagières du dictateur, celles de l'auditoire, qui est pourtant un auditoire multiple, sont nulles, si ce n'est inexistantes.

Le personnage-dictateur ne peut, cependant pas, se passer de la participation discursive de l'auditoire même si celle-ci se limite à la production d'un discours qui subit le conditionnement et le formatage du dictateur même. Sa participation est importante, elle aide

le personnage-dictateur dans la construction de sa personnalité et de son autorité. En somme, la présence de l'auditoire a une importance scénique, elle valide et donne son importance à la mise en scène du dictateur, l'aide dans l'élaboration de sa stratégie discursive. Son importance se limite à ce niveau. Pour ce qui est de son apport dans la construction du sens, le rôle de l'auditoire, aussi bien que sa participation, n'ont pas d'importance majeure. Le dictateur accorde une place sociale à son auditoire, une place inférieure bien sûr, mais lui refuse le travail collaboratif de production du sens. De fait, il est le seul artisan du sens de son discours. Le sens est donc moins mobile et manque de cette couleur apportée par un auditoire qui participerait à l'échange dialogal et discursif. Le sens du discours du dictateur ne porte que l'empreinte du dictateur lui-même. Ce fait est tout de même changeant lorsqu'intervient la rupture. Nous n'avons donc constaté aucune variation dans les deux discours. La progression discursive est la même et ne connaît pas de changement ; pour le dictateur, il s'agit toujours d'une quête de pouvoir et pour l'auditoire c'est la quête de la satisfaction du personnage-dictateur.

La variation dans la construction du sens apparaît au moment de la rupture, lorsqu'il y a réellement échange entre le personnage-dictateur et ses différents interlocuteurs. Nous assistons à une mobilité du sens, éphémère mais qui apporte tout de même un changement qui incite le personnage-dictateur à apporter un changement dans la construction de sa stratégie discursive et communicationnelle. Ce changement signifie une réadaptation de son discours et de sa méthode de persuasion. C'est aussi au moment de la rupture que le personnage-dictateur semble prendre conscience de l'existence discursive de son auditoire. Il n'est plus seulement le témoin de la mise en scène du dictateur, il n'est plus seulement celui qui apporte de la valeur à cette mise en scène, il devient un sujet discursif auquel il faudra tenir compte dans sa progression et pour la réhabilitation de l'autorité qui a été mise à mal par ladite rupture. Nous assistons à une mobilité du sens qui a pour conséquence le changement dans la hiérarchisation discursive. L'espace discursif semble être reparti de façon équitable, donnant à chaque actant une même importance sur l'échelle dialogale, perturbant ainsi la hiérarchisation discursive imposée par le dictateur.

Nous constatons, après analyse, que la hiérarchisation discursive n'est pas acquise de fait et peut se construire indépendamment de la hiérarchisation sociale, même si cette dernière contribue grandement à asseoir la hiérarchisation discursive au sujet de laquelle nous avons d'ailleurs noté une ambiguïté. Elle n'est pas clairement définie au contraire de la sociale qui ne laisse aucun doute. En effet, si on ne s'arrête que sur le registre de langue, on dira que le Président-dictateur veut établir une relation discursive de proximité alors que les termes d'adresse et l'occupation de l'espace discursif nous mettent face à une relation discursive de distance et de domination. Le personnage dictateur est hésitant sur le type de relation discursive qu'il doit entretenir avec son auditoire, le doute n'est, cependant, pas permis pour la relation sociale. En définitive, nous dirons que pour la hiérarchisation sociale, il est souhaité une relation de distance ; et pour la hiérarchisation discursive, il faut de la proximité. Nous sommes là, face à une manœuvre du dictateur pour gagner l'adhésion de son auditoire, se mettre à leur niveau. Il y a de la part du dictateur un désir d'adapter son discours, pour gagner la confiance de l'auditoire.

Nous avons aussi noté une inégale répartition de l'espace discursif. Cette répartition est faite par le personnage-dictateur qui se meut tout seul sur l'espace discursif. Elle se traduit par une monopolisation de la parole et un refus de la distribution de la parole par l'alternance des tours de parole. Cette monopolisation est encore plus flagrante dans le fonctionnement du couple question/réponse qui est quasi inexistant. Ce fait a pour effet d'empêcher la circulation du sens. Le dictateur est presque à lui seul artisan du sens de son discours. Il n'y a presque pas exercice des compétences discursives et communicationnelles de la part de l'auditoire, ce qui donne un sens moins mobil.

Il y a dans la démarche discursive du personnage-dictateur une négation de l'autre en tant qu'interlocuteur co-énonciateur. Le personnage-dictateur ne tient pas compte du "tu" co-énonciateur dans la construction de son discours, il s'affirme en tant que "je" énonciateur, refusant toute existence à son co-énonciateur. Cette négation de l'autre se transcrit dans la perception du sens de son discours qui reste figé et n'évolue pas. Le sens n'est pas mobile et donc il se construit difficilement. Nous l'avons dit précédemment, le sens, pour se construire, a besoin de la collaboration des différents actants. Le rôle de locuteur-interlocuteur est ici refusé à l'autre partie. Ce travail de construction du sens cesse d'être un travail de collaboration et devient un travail individuel, empêchant ainsi la circulation du sens. Il

participe tout seul à la construction et à l'élaboration du sens de son discours. Il n'y a presque pas ou très peu de renouvellement de la connaissance encyclopédique, ce qui réduit considérablement la complicité entre inter-actant. Ce manque de renouvellement de la complicité qui devrait se faire grâce à la connaissance encyclopédique, qui à son tour se renouvelle grâce à la distribution de tours de parole handicap grandement la construction du sens. A ces faits, il faut ajouter le manque d'exercice des compétences conversationnelles et linguistiques qui sont aussi imputables au manque de circulation de la parole.

En ce qui concerne le rôle et l'importance accordés à l'auditoire, nous dirons que c'est un rôle de miroir qui renvoie au dictateur une image de chef tout puissant. Son importance n'est pas à chercher dans une discursivité presque inexistante, mais dans la mise en place d'une scénographie qui sert le personnage-dictateur non pas en tant que sujet discursif, mais plus tôt en tant que sujet qui veut se construire une importance, une légitimité, une autorité et une crédibilité morales qui vont dans une plus large échelle servir lors de la mise en exercice de ses compétences discursives.

Nous avons établi que le dictateur était inscrit sous une triple identité modale qui fait appel à d'autres modalités que nous appellerons modalités secondaires et qui aident le dictateur dans sa construction en tant Président-dictateur. Cette triple identité modale n'aide pas l'auditoire dans son travail de décodage et d'interprétation du discours du dictateur. Elle renforce, au contraire, l'ambiguïté déjà apportée par l'hésitation quant au choix du type de relation entre le dictateur et son auditoire. Elle est encore plus marquée lorsque ce dernier s'inscrit sous l'identité modale de sujet déontique investi de devoirs et d'obligations pour la Nation.

L'hypothèse selon laquelle le dictateur et l'auditoire sont interdépendant se vérifie à moitié car, s'il y a dépendance, c'est de la part du personnage-dictateur, dépendance qu'il essaie d'ailleurs de cacher. L'auditoire n'arrive pas à s'assurer une place discursive, et le dictateur ne le laisse pas prendre cette place discursive limitant ainsi son rôle à celui de témoin. L'auditoire a une valeur scénique et n'est paradoxalement que sujet déontique régi par un *devoir faire* qui est dicté par le Président de la République qui lui dicte sa conduite. Le fait que sa conduite soit dictée par le dictateur renforce la valeur scénique de ce dernier et confirme la situation de dépendance du dictateur envers l'auditoire. Le dictateur a besoin de l'auditoire pour exister.

L'auditoire n'a pas un véritable rôle discursif. Il a un rôle important dans la stratégie discursive du Président-dictateur, mais pas celui auquel on pourrait penser. Le refus d'un rôle discursif à l'auditoire par le dictateur, fait partie de la stratégie du personnage-dictateur pour asseoir son autorité. En monopolisant la parole, le dictateur montre qu'il est le seul maître et qu'il donne la parole quand il l'estime nécessaire ; et surtout, quand le fait de l'accorder l'aide dans sa stratégie pour acquérir de l'autorité et surtout de la crédibilité. Pour se faire, le dictateur envahit l'espace discursif de son auditoire. Ce refus de la distribution de la parole est un frein à la mobilité du sens qui circule alors difficilement et ne se construit donc qu'autour du dictateur et par le dictateur. Cela tendrait à confirmer l'hypothèse selon laquelle le sens ne se construit que par le dictateur. Le fait de refuser la collaboration discursive de son auditoire fait du dictateur le principal artisan du sens, sinon le seul.

Si nos personnages dictateurs ne conçoivent pas une égalité sociale, l'égalité discursive n'est pas non plus permise. La hiérarchisation sociale, qui met le dictateur tout en haut de l'échelle, doit être similaire à la hiérarchisation discursive. Cependant, le dictateur a lui-même quelques difficultés à établir cette hiérarchisation pour qu'elles soient identiques et qu'elles se complètent. En Effet, nous avons une hésitation liée à l'utilisation des différents éléments qui l'établissent, notamment avec l'utilisation des termes d'adresse et du registre de langue, Ce qui perturbe quelque peu l'auditoire et rend complexe le parcours interprétatif.

Le dictateur se définit sous une triple identité modale, sous les modalités épistémique, déontique et volitive. Il résulte de cette triple identité modale un discours variant, mais qui, paradoxalement, ne concourt pas à la mobilité du sens, ce qui s'explique par le manque d'implication discursive de l'auditoire dans les échanges verbaux. Ce manque d'implication est une volonté du Président-dictateur qui, en inscrivant son auditoire sous une identité modale déontique, régit *son devoir faire* et même son *pouvoir faire*. Plus tard, grâce surtout à la progression discursive du dictateur, l'auditoire s'inscrit lui-même sous cette modalité déontique et fait correspondre ses obligations aux souhaits du personnage-dictateur. Les obligations de l'auditoire, de ce fait, sont tournées vers le dictateur. Le peuple est ensuite inscrit sous la modalité volitive, et là encore, c'est une inscription faite par le dictateur et qui tourne autour du dictateur. La quête de l'auditoire est donc dictée par le dictateur lui-même, ce qui fait de cette quête une quête qui le rabaisse et l'assujettit davantage.

Les différentes productions discursives sont donc toutes marquées par les différentes modalités sous lesquelles s'inscrivent les différents actants, Ce qui produit un sens qu'on pourrait qualifier de préconstruit, vu que les modalités sous lesquelles s'inscrit le personnage-dictateur régissent finalement l'inscription modale des autres sujets actants et définissent ainsi leurs identités discursives.

Conclusion

Notre travail de recherche avait pour but principal l'étude de la construction du sens de son discours par son orateur et de la perception de ce discours par l'auditoire. Le choix du discours du personnage-dictateur dans les littératures africaine francophone et hispano-américaine nous est suggéré par notre propre histoire, par ce qui se passe dans plusieurs pays africains, qui encore à notre époque se trouvent à des années lumière du concept de démocratie. Certains pourraient penser que notre souhait est de nous livrer à une dénonciation et ainsi pointer du doigt certains dictateurs africains, ce que n'ont pas hésité, d'ailleurs, à nous reprocher certains amis qui ont bien voulu nous servir de lecteurs et correcteurs. Mais il n'est pas ici question d'une dénonciation ou d'une prise de position politique. Ce qui se passe en Afrique et en Amérique hispanique, relève de la société, et peut donc servir de base pour une étude ; et c'est justement dans cette perspective que notre choix s'est porté sur la situation politique et littéraire de ces deux continents.

Notre choix du discours politique pour rendre compte des mécanismes de construction du sens et d'appropriation et d'interprétation du discours par l'auditoire, a été également guidé par la richesse linguistique présente dans ce genre. En effet, le discours politique prononcé dans un système totalitaire est la manifestation même de la manipulation de l'auditoire par des moyens discursifs et non discursifs. Le champ politique offre un vaste terrain pour rendre compte du pouvoir de l'action par le langage. CHARAUDEAU (2005) dit justement à ce propos :

La politique relève de l'action, et le langage est ce qui motive l'action, l'oriente et lui donne du sens. La politique s'inscrit constitutivement dans des rapports d'influence sociale, et le langage, par le phénomène de circulation des discours, est ce qui permet que se constituent des espaces de discussion, de persuasion et de séduction dans lesquelles s'élaborent la pensée et l'action politiques. L'action politique et le discours politique sont indissociablement liés³⁷⁵.

Le but de cette thèse était donc de décrire les procédés linguistiques par lesquels le dictateur implante son discours, la manière dont il s'approprie l'appareil linguistique pour élaborer, construire, et essayer de persuader son auditoire de la validité de la thèse qu'il défend. Nous avons voulu, par là, étudier les transgressions discursives de nos présidents-

³⁷⁵ CHARAUDEAU 2005 : 29

dictateurs de fiction, dans un premier temps, et dans un second temps, voir comment l'auditoire réagit à ces transgressions. En d'autres termes, il était question de montrer comment l'espace discursif est distribué et quelle est la part de collaboration de chacun pour s'attribuer cet espace discursif.

La construction du sens du discours du Président-dictateur se fait en deux étapes, une première non discursive, qui se construit autour de la réputation du dictateur, de ses relations avec ses proches et aussi de son parcours existentiel. Nous avons mis en lumière les conditions sociales et psychologiques d'émission du discours. Cela nous a permis de mettre en évidence la manière dont nos personnages-dictateurs construisent et élaborent leur *ethos* extra discursif. Il s'agit d'un *ethos* de la peur, qui conditionne la réception du discours prononcé par le dictateur. Nous avons alors soulevé la question de la réelle adhésion de l'auditoire au discours du Président de la République. Comment réagit cet auditoire face à un discours prononcé dans un Etat totalitaire ? Quelle est la valeur du discours d'autorité dans un tel Etat ? Pour répondre à ces questions, nous nous sommes intéressée aux relations sociales entre le Président de la République et son auditoire et nous sommes arrivée à la conclusion que la hiérarchisation sociale joue un rôle important dans la réception du discours et dans son acceptation, mais que l'adhésion n'était pas forcément acquise. Bien que l'*ethos* extra-discursif soit une des bases sur lesquelles se construit le sens du discours du dictateur (il contribue au renouvellement de la connaissance encyclopédique), il ne garantissait pas forcément un décodage et une interprétation exempts de subjectivité. La réputation avec d'autres facteurs dont nous avons parlés et qui seront rappelés dans cette conclusion conditionnent le travail de décodage et d'interprétation de l'auditoire.

La deuxième étape de la construction du sens du dictateur se fait pendant même que le discours est émis. Cette deuxième étape fait appel aux éléments langagiers. Parmi ces éléments, nous pouvons parler de l'argumentation du Président. Le dictateur utilise un discours argumentatif et nous avons mentionné le fait que ce discours argumentatif avait pour but d'adoucir la dureté de son *ethos* extra-discursif. Cette argumentation se construit autour des procédés canoniques de l'argumentation : la comparaison, l'utilisation des connecteurs, les interrogations pour faire réfléchir son auditoire et l'amener ainsi à tirer lui-même des conclusions des faits présentés. L'argumentaire du Chef de l'Etat joue, cependant un rôle ambivalent. Cette ambivalence qui se traduit par un discours explicite qui a une valeur contractuelle, et un autre implicite qui lui sert de bouclier, permet au personnage-dictateur de

se dédouaner face à une accusation. Le constat avait été fait, dès cet instant, de la difficulté que pouvait avoir l'auditoire à se construire un parcours interprétatif. En effet, les hésitations du dictateur par rapport à l'orientation à donner à son discours venaient complexifier davantage un travail de décodage et d'interprétation qui l'était déjà à cause des conditions sociales et psychologiques de réception du discours. Pour continuer dans cette optique et rendre compte du sens du discours politique du dictateur, il nous a paru important d'analyser ses implications modales durant son énoncé. Cette analyse s'est faite grâce à l'étude de la distribution de la parole et de l'occupation de l'espace discursif. Et nous avons pu nous rendre compte que la triple identité modale du dictateur était variée et savait s'adapter aux objectifs poursuivis par son discours. En d'autres termes, il y a d'autres modalités qui viennent se greffer aux trois modalités sous lesquelles le personnage-dictateur s'inscrit, venant renforcer l'une ou l'autre des identités modales déjà reconnues du personnage-dictateur pour en augmenter le but. Par exemple sous l'inscription modale du pouvoir, se greffe la modalité injonctive, alors que quand il poursuit un objectif de persuasion, en général, à la modalité épistémique se greffe la modalité assertive. Après avoir défini l'identité modale du dictateur qui est triple, nous avons dégagé celle de l'auditoire qui est double et dont l'inscription se fait d'abord par le chef de l'Etat, avant que l'auditoire lui-même ne s'inscrive sous cette double identité modale.

Le Président-dictateur se présente sous une triple identité modale du pouvoir, du savoir et du devoir. Il a été mis en évidence d'autres modalités qui gravitent autour de ces trois modalités et qui participent de la définition du personnage-dictateur comme sujet épistémique, sujet volitif et sujet déontique. Pour revenir à l'inscription de l'auditoire en tant que sujet déontique et même en tant que sujet de quête, il convient de préciser que cette inscription par le dictateur sert sa réalisation en tant que sujet de quête et de pouvoir.

Après avoir mis en relief la hiérarchisation discursive qui avait du mal à s'élaborer, nous avons fait une étude de tours de parole et de l'occupation de l'espace discursif. Le Président, en qualité de dictateur, monopolise la parole et, de fait, nie l'existence discursive de son interlocuteur. Il s'établit alors comme interlocuteur-locuteur de son discours. Ce fait a pour conséquence de freiner la mobilité du sens qui ne se construit plus que sur la base d'un discours unilatéral.

Nous nous étions également posé la question de la dépendance de la crédibilité du discours du Président au caractère d'autorité de celui-ci. A la lumière des analyses qui ont été faites, nous sommes arrivés à la conclusion que le caractère d'autorité d'un discours ne dépend pas toujours de sa crédibilité. Nous savons que, bien souvent, le discours manque de crédibilité, mais ce manque ne lui ôte pas son autorité, puisqu'il reste en dépit de ce manque, un discours d'autorité. Dans un système totalitaire, la crédibilité d'un discours ne va pas toujours de pair avec son autorité.

Le sens du discours du dictateur, comme celui de tout discours, se construit au fur et à mesure que celui-ci est émis. Il n'est pas figé et se construit autour des transgressions de toute règle de communication. Cette construction de sens est variable. Nous avons vu que les qualités d'interprétation de l'auditoire lui sont presque toujours refusées, ce qui le rend passif. Très souvent, son rôle de co-énonciateur lui est refusé. En réalité, l'auditoire n'a pas de véritable rôle, il ne peut jouer que très rarement celui d'un co-énonciateur car, pour cela il faut qu'on lui laisse toutes les qualités dévolues à un co-énonciateur lors d'un énoncé. Il n'y a que très rarement échange conversationnel.

Le sens se construit autour d'un processus de va-et-vient qui s'opère pendant l'émission du discours. Nous avons remarqué que nos personnages-dictateurs refusent d'établir parfois ce processus d'aller et retour à leur énoncé refusant ainsi tout renouvellement des compétences encyclopédiques. Le dictateur est un personnage paradoxal quant au sens qu'il voudrait transmettre à son énoncé. En effet, si parfois il refuse à ses co-énonciateurs la possibilité d'échanger en monopolisant seul le droit aux tours de parole, ce qui annule d'ailleurs tout tour de parole, il y a d'autres moments où il concède très volontiers ce tour de parole, rendant ainsi fluide le processus d'interprétation de son énoncé par l'auditoire. Cette ambiguïté est à mettre au compte du manque de confiance du dictateur par rapport à son discours qui à certains égards manque de conviction. Cela renforce le rôle de miroir que joue l'auditoire qui a pour principal but de renvoyer le Chef d'Etat dictateur face à lui-même. La vie du dictateur n'est qu'une vaste représentation et une mise en scène. Il construit son énonciation autour de cette mise en scène qui passe avant le sens et au détriment de celui-ci. Nous sommes face à un dictateur qui à certains moments veut s'affranchir de la dépendance qui le lie à son auditoire, mais il est très vite rattrapé par celle-ci car, il se rend compte que s'il peut à certains égards faire croire qu'il se passe de son auditoire, ce dernier lui est néanmoins nécessaire pour se construire comme dictateur. Le sens du discours du dictateur est variant et

les procédés de sa construction le sont aussi. EZQUERO (2002) a précisément dit au sujet du sens : « Il me paraît fondamental d'insister sur le fait que la signification d'un texte ne saurait être considérée comme une donnée solide, statique et immuable dans le temps et dans l'espace. Il convient au contraire de la représenter comme un fluide dynamique et mouvant, en constant procès d'évolution et de mutation»³⁷⁶. Ce dynamisme manque au discours du dictateur, et il fait tout pour que son discours ne soit pas mobil. Bien que le dictateur dépende entièrement de l'auditoire pour se construire en tant que dictateur, il manipule la langue et se sert de celle-ci comme une arme pour asseoir son autorité. Il choisit la direction qu'il veut donner à son discours sans tenir compte de l'auditoir.

Le discours du personnage-dictateur se construit en deux temps, un métadiscours qui est composé de tous les éléments non langagiers et qui contribuent tout de même à la construction de son sens et le discours lui-même. Nous dirons donc aussi que le sens du discours du dictateur se construit lui aussi en deux étapes. Nous avons une partie qui est immuable et qui est construite préalablement au discours, et qui conditionne la subjectivité de l'auditoire et donc son interprétation du discours, et nous avons une deuxième phase qui, elle est pratiquement figée par la première phase. Car, le métadiscours du Président dictateur est un frein à la mobilité du sens du discours au moment où celui-ci est énoncé.

Nous avons soulevé au cours de la problématisation de ce travail plusieurs hypothèses, parmi lesquelles certaines se sont vérifiées et d'autres non.

Nous avons posé comme hypothèse de base que le dictateur ne discourait que pour lui-même et qu'il était l'interlocuteur-locuteur de son discours. Cette hypothèse a été confirmée à moitié. Le dictateur choisit de faire participer son auditoire à son discours quand cette participation sert ses besoins scéniques. De façon générale, il se passe de cette participation investissant à lui tout seul, les espaces discursif et conversationnel. Ce constat se fait surtout lors de l'analyse du couple questions/réponses au cours duquel, nous avons les interrogations du dictateur, mais pas toujours les réponses de ses interlocuteurs. Il est le seul artisan du sens de son discours, car le fait de refuser toute présence discursive à son auditoire, lui dénie sa collaboration au travail de production du sens.

³⁷⁶ EZQUERRO 2002 : 21

Nous avons posé comme deuxième hypothèse que c'est le peuple qui fait le Président-dictateur. Cette hypothèse, comme la précédente, a trouvé confirmation. En effet, sans la présence du peuple, point d'existence du dictateur. Le rôle de miroir qui lui est assigné par le dictateur n'a pas une grande importance discursive, il faut chercher l'importance de l'auditoire dans la construction de la mise en scène du dictateur. Et cette importance prend encore plus de valeur quand le personnage-dictateur doit s'affirmer comme sujet autoritaire. Le peuple lui sert à réfléchir cette autorité.

Notre troisième hypothèse disait que le dictateur n'était pas convaincu par son discours et qu'il était la première personne à convaincre. Cette hypothèse s'est vue infirmer par le programme argumentatif du discours du dictateur. En effet, si le dictateur argumente, c'est dans le but de convaincre et de persuader son auditoire. Il se sert pour cela des faits, des exemples, des connecteurs et marqueurs discursifs pour rendre cohérente son argumentation. Cette argumentation démontre qu'il sait de quoi il parle et surtout qu'il en est convaincu.

Les hypothèses selon lesquelles la construction du dictateur en tant que tel ne peut se faire sans l'auditoire, et que la crédibilité de son discours est indépendante de son autorité sont également confirmées par la manière dont le dictateur se sert de l'auditoire pour asséoir une autorité qui est, en réalité, loin d'être visible et aussi par le fait de la tyrannie qui entoure le moment où son discours est émis.

Au terme de ce travail, nous disons que le sens se construit grâce à plusieurs facteurs qui vont constituer deux discours. Un discours non langagier et un autre qui a recours aux compétences discursives et linguistiques des différents acteurs de la communication. Le sens d'un discours n'est jamais définitif, sa construction se poursuit et est presque toujours subjective. Il peut se figer un moment, mais il reprend toujours son parcours de construction au fur et à mesure qu'il rencontre d'autres compétences qui vont l'enrichir ou au contraire l'appauvrir. Ce constat se fait aussi pour le discours du dictateur bien que ce même dictateur semble parfois refuser toute mobilité à son discours. La participation de l'auditoire dans le travail de construction du sens est moindre mais non négligeable. Car, c'est parce que le discours du Président-dictateur rencontre le discours "inexistant" de l'auditoire qu'il se construit un sens. Il prend sens, non seulement, pour le dictateur lui-même, mais aussi pour son auditoire qui se construit, en dépit des difficultés engendrées par le personnage-dictateur,

un parcours interprétatif et arrive finalement à trouver un sens à ce discours bien que celui-ci soit subjectivisé par l'énonciateur et non par l'interprétant.

Bibliographie

œuvres d'étude

- ASTURIAS, M.A, *El Señor Presidente*, Madrid, Catedra, 1997, 428 Pages
LOPES, H. : *Le pleurer-rire*, Paris, Présence africaine, 2003, 371 pages
ROA BASTOS, A *Yo El Supremo*, Madrid, Catedra, 1983, 612 pages
LABOU TANSI, S: *L'Etat honteux*,

Corpus complémentaire

- ACHEBE, C. : *Le monde s'effondre*, traduit de l'anglais par Michel Cigny, Paris, Présence africaine, 1990, 243 pages
ADIAFI, J-M.: *La carte d'identité*, Paris, Hattier, 1980, 159 pages
CARPENTIER, A. : *El Recurso Del metodo*, México, Siglo veintiuno, 1974, 343 pages
GARCIA MARQUEZ, G, *El otoño del patriarca*, Espagne, Biblioteca Garcia Marquez, 2004, 298 pages
FANTOURE, A. : *Le cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine, 1972, 252 pages
LABOU TANSI, S. : *La vie et demie*, Paris, Seuil, 1979, 151 pages

Lecture complémentaire

- AMOSSY, R. : *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*. Paris, Nathan, 2000, 246 pages
AMOSSY, R et MAINGUENEAU, D. : *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, 341 pages
AMOSSY, R. : *L'argumentation dans le discours*, Paris, Colin, 2005, 271 pages
ARENDDT, H. : *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, 320 pages
ARISTOTE : *Rhétorique*, Paris, Le livre de poche, collection Les classiques de la philosophie, 1991, 407 pages
ARON, R. : *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965, 370 pages

- AUGIER, N., BEAL, C., et DEMOUGIN, F. : (eds) *Interactions et interculturalité : Variétés des corpus et des approches*, Berne, Peter Lang, 2012, 398 pages.
- AUSTIN, JL. : *Quand dire c'est faire*, Paris, seuil, 1970, 202 Pages
- BANGES, P. : *Analyse conversationnelle et théorie de l'action*, Paris, Didier, 1992, 223 pages
- BARTHES, R. : *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966, 78 pages.
- BECHADE, H. : *Grammaire française*, Paris, puf 1994, 314 pages
- BELLINI, G. : *Miguel Ángel Asturias*, Madrid, Sintesis, 2006, 206 pages
- BENVENISTE, E. : *Problème de linguistique générale I*, Paris Gallimard, 1966, 358 pages
- BENVENISTE, E. : *Problème de linguistique générale II*, Paris, Gallimard, 1974, 286 pages
- BOBES NAVES, M del C. : *El diálogo : estudio pragmático, lingüístico y literario*, Madrid, Gredos, 1992, 354 pages
- BOIX, C ; (dir), *Argumentation, manipulation et persuasion*, Paris, Harmattan, 2007, 452 pages
- BOSQUE, I. et DEMONTE, V. (dir) : *Gramática descriptiva de la lengua española tomo II*, Real Academia española, espasa, 1999
- BOURDIEU, P. : *Ce que parler veut dire : l'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 244 pages
- BRACOPS, M. : *Introduction à la pragmatique. Les théories fondatrices : actes de langage, pragmatique cognitive, pragmatique intégrée*, Bruxelles, Do Boeck, 2006, 223 pages
- BORQUE, I., DEMONTE, V. : *Gramática descriptiva de la lengua española II*, Madrid, Real academia española (espasa), 1999
- BUFFON, B. : *La parole persuasive*, Paris Puf, 2002, 474 pages
- BUTLER, J. : *Le pouvoir des mots, Politique du performatif*, Paris, Amsterdam, 2004, 287 pages
- CERVONI, J. : *L'énonciation*, Paris, Puf, 1987, 127 pages
- CHARAUDEAU, P. : *Langage et discours : éléments de sémiolinguistique (théorie pratique)*, Paris, Hachette Universitaire, 1983, 175 pages
- CHARAUDEAU, P. : *Le discours politique : les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert, 2005, 319 pages
- CHARAUDEAU, P. (dir) : *Identités sociales et identités discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2009, 231 pages
- CHARAUDEAU, P. : « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière. » in *Identités sociales et identités discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan, 2009, 231 pages
- CHOMSKY, N. : *Réflexions sur le langage*, Paris, François Maspero, 1977, 283 pages

- COQUET, J-C. : *Sémiotique littéraire : contribution à l'analyse sémantique du discours*, Paris, Mame, 1973, 268 pages
- COQUET, J-C. : *Le discours et son sujet Tome 1. Essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1984.
- COQUET, J-C. : *Le discours et son sujet Tome 2, Pratique de la grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1985, 236 pages
- COQUET, J-C. : *La quête du sens, la langue en question*, Paris, Puf, 1997, 262 pages
- COSNIERS, J. et KERBRAT-ORECCHIONI, C (dir) : *Décrire la conversation*, Lyon, Pul, 1987, 390 pages
- COSNIER, J., GELAS, N., KERBRAT-ORECCHIONI, C. (dir): *Echange sur la conversation*, Paris, Edition du CNRS, 1988, 392 pages
- COURTES, J. : *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991, 302 pages
- COURTES, J. : *La sémiotique du langage*, Paris, Armand Colin, 2007, 127 pages
- CULIOLI, A. : *Pour une linguistique de l'énonciation Tome 1, Opérations et représentations*, Paris, Ophrys, 1999, 225 pages
- CULIOLI, A. : *Pour une linguistique de l'énonciation Tome 2, Formalisation et opérations de repérage*, Paris, Ophrys, 1999, 180 pages
- DABLON, E. : *La fonction persuasive ; anthropologie du discours rhétorique : origines et actualités*, Paris, Armand Colin, 2005, 217 pages
- DARBORD, B. et POTTIER, B. : *La langue espagnole : grammaire historique*, Paris, Nathan, 1994, 253 pages
- DENIS-FARCY, G. : *Lexique de la critique*, Paris, PUF, 1991, 110N pages
- DESCLES, J-P. : « Représentation cognitives, schèmes prédicatif et schèmes énonciatifs », in *Parcours énonciatif et parcours interprétatifs : Théorie et application*, Paris, Ophrys, 2003, 301 pages
- DEVELOTTE, C., KERN, R. et LAMY, M-N. : *Décrire la conversation en ligne*, Lyon, ENS Editions, 2011, 213 pages
- DUCROT, O. : *Dire et ne pas dire : Principes de sémantique linguistique*, Paris, Heramann, 1972, 283 pages
- DUCROT, O. : *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984, 237 pages
- DUCROT, O. : *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980, 241 pages
- DUCROT, O. : *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit, 1987, 96 pages

Editions scientifiques Européennes : *Les opérations de réformulation. Analyse du processus et des marques dans une perspective contrastive français-italien*, Bern, Berlin, 1997, 220 pages

ECO, H. : *Lector in fibula*, Paris, Bernard Gasset, 1985, 315 pages

EZQUERO, M. : *Fragments sur le texte*, Paris, L'Harmattan, 2002, 101 pages

FAYE, J P. : *Théorie du récit. Introduction aux « langages totalitaires »*, Paris, Hermann, 1972a, 139 pages

FAYE, JP. : *Langages totalitaires. Critiques de la raison/ l'économie narrative*, Paris, Hermann, 1972b, 771 pages

FONTANILLE, J. : *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1998, 291 pages

FONTANIER, P. : *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, 505 pages

FORTIN, N. : *La rhétorique mode d'emploi : Procédés et effet de sens*, Québec, L'instant même, 2007, 152 pages

GEORGIN, R. : *Les secrets du style, un inventaire précis des moyens d'expressions*, Paris, aux éditions sociales françaises, 1987, 246 pages

GERARD-NAEF, J. : *Savoir parler savoir dire savoir communiquer*, Paris, Neuchâtel, 1987, 175 pages

GERARD, J. : « La conversation et les tours de paroles. » in *Savoir dire savoir parler savoir communiquer*, Paris, Neuchâtel, 1987, 175 pages

GERBE, R-M. : *le présent de l'indicatif et la non-actualisation des procès : Etude formelle et pragmatique*, Paris, Honoré Champion, 2010, 492 pages pour l'analyse littéraire, Paris, Armand Colin, 1998, 188 pages

GOUVARD, J-M. : *Pragmatique, Outils pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin, 1998, 188 pages

GREIMAS, A.J. : *Du sens II, Essais de sémiotiques*, Paris, Seuil, 1983

GREIMAS, A.J. : *Sémantique structurale*, Paris, Puf, 1986, 262 pages

GROUPE μ : *Rhétorique Générale*, Paris, Seuil, Collection Points, 1982, 254 pages

HANCIL, S. (dir) : *Marqueurs discursifs et subjectivité*, Mont-Saint-Aignan, PU RH, 2011, 290 pages

HENault, A. : *Les enjeux de la sémiotique : introduction à la sémiotique générale*, Paris, Puf, 1983, 224 pages

HENault, A. : *Histoire de la Sémiotique*, Paris, Puf, 1992, 127 pages

HUPET, M. : *Tendances actuelles en Linguistique Générale*, Paris, Delacheux et Nietlé, 1993, 204 pages

JACQUES, F. : « Trois stratégies interactionnelles conversation, négociation, dialogue. » in *Echange sur la conversation*, COSNIER, J., GELAS, N., et KERBRAT-ORECCHIONI, C., Paris, Editions du CNRS, 1988, 392 pages

JAKOBSON, R. : *Essais de Linguistiques Générale, Les fondations du langage*, Paris, Minuit, 1963, 264 pages

KERBRAT-ORECHIONNI, C., *L'implicite*, Paris, Armand Colin, 1986, 404 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : « La notion de place interactionnelle ou les taxèmes qu'est ce que c'est que ça ? », in *Echanges sur la conversation*, COSNIER, J., GELAS, N., et KRBRAT-ORECCHIONI, C., Paris, Editions du CNRS, 1988, 392 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : *Les interactions verbales I, Approche interactionnelle et structure des conversations*, Paris, Armand Colin, 1990, 315 pages

KERBRAT-ORECHIONNI, C.(dir), *La question*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1991, 377 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : *Les interactions verbales II*, Paris, Armand Colin, 1992, 366 pages

KERBRAT-ORECHIONNI, C. : *La conversation*, Paris, Seuil, 1996, 92 pages

KERBRAT-ORECHIONNI, C. : *Les interactions verbales Tome I*, Paris, Armand Colin, 3^{ème} édition), 1998, 318 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan/Vuef, 2001, 200 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 2002, 263 pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : *Le discours en interaction*, Paris, Armand Colin, 2005, 365 p pages

KERBRAT-ORECCHIONI, C. : L'approche comparative interculturelle en analyse des interactions : l'exemple des formes nominales d'adresse, in AUGER, N., BEAL, C., DEMOUGIN, F. (eds) : *Interaction et interculturelité : variété des corpus et des approches*, Berne, Peter Lang, 2012, 398 pages

KOVAČ, N. : *Le roman politique Fiction du totalitarisme*, Paris, Michalon, 2002, 230 pages

LEMOGODEUC, J.M., en collaboration avec BAREIRO SAGUIER, R., DELPRAT, F., FRANCO, J. et PONCE, N. : *L'Amérique hispanique au XXème siècle : Identités, cultures et sociétés*, Paris, Puf, 1997, 449.

LE QUERLER, N. : *Typologie des modalités*, Caen, Presses universitaire de Caen, 1996, 153 pages

- LE QUERLER, N. : « Etudess de corpus, interprétations », in *parcours énonciatifs et parcours interprétatifs : Théorie et application*, Paris, Ophrys, 2003, 301 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Initiation aux méthodes de l'analyse de discours*, Paris, Hachette, 1976, 191 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Nouvelles tendances en analyse discours*, Paris, Hachette, 1987, 143 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Eléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod, 1993, 203 pages
- MAINGUENEAU, D. et AMOSSY, R. : *L'analyse du discours*, Paris, Hachette, 1991, 190 pages
- MAINGUENEAU, D. : *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette, 1994, 155 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Les termes clés de l'analyse du discours*, Paris, Seuil, 1996, 94 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, 261 pages
- MAINGUENEAU, D. : *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Armand Colin, 2005, 187 pages
- MARTIN, R. : *Pour une logique du sens*, Paris, Puf, 1983, 319 pages
- MARTINET, A. : *Eléments de linguistique*, Paris, Armand Colin, 1970, 224 pages
- MENCE-CASTER, C. : *La celestina de Rojas : Langage et représentation du monde*, Nantes, Temps, 2008, 158 pages
- MEYER, M. : *La rhétorique : que sais-je ?*, Paris, Puf, 2004, 126 pages
- MEYER, M. : *Qu'est ce que l'argumentation*, Paris, Collection les chemins philosophiques, 2005, 112 pages
- MILNER, J-C. : *Intrroduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1989, 313 pages
- MOESCHLER, J. : *Argumentation et conversation. Eléments pour une analyse pragmatique du discours*, Paris, Hatier, 1985, 203 pages
- MOESCHLER, J. : *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Paris, Armand Colin, 1996, 354 pages
- PERELMAN, C. et OLBRECHTS-TYTECA, *Le traité de l'argumentation : La nouvelle rhétorique*, Paris, Puf, 1970
- PERELMAN, C. : *Le renouveau de la Rhétorique*, Paris, Puf, 2004, 137 pages
- POTTIER, B. : *Sémantique générale*, Paris, Puf, 1992, 237 pages
- POTTIER, B. : *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette, 1992, 240 pages

- POTTIER, B., DARBORD, B., CHARAUDEAU, P. : *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan, 2000, 3^{ème} édition, 318 pages
- RASTIER, F. : *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 286 pages
- REBOUL, O. : *Introduction à la rhétorique : Théorie et pratique*, Paris, Puf, 1991, 238 pages
- RECANATI, F. : *Les énoncés performatifs : contribution à la pragmatique*, Paris, Minuit, 1981, 287 pages
- RICŒUR, P. : *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 424 pages
- ROBRIEUX, J-J. : *Les figures de styles et de rhétorique*, Paris, Dunod, 1998, 128 pages
- ROBRIEUX, J-J. : *Rhétorique et argumentation*, Paris, Armand Colin, 2010, 267 pages
- ROSSARI, C. et al. : *Autour des connecteurs. Reflexion sur l'énonciation et la portée*, Berne, Editions scientifiques européennes, 2004, 255 pages
- SANDOVAL, A. *Los dictadores y la dictadura en la novela hispanoamericana : 1851-1978*, México, Univesidad Autónoma de México, 1989, 298 pages
- SEARLE, J R. : *Les actes de langage : essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann, 1972, 261 pages
- SUHAMY, H. : *Les figures de style : Que sais-je ?* Paris, Puf, 1981, 126 pages
- TABET, E. : *Convaincre, persuader, délibérer*, Paris, Puf, 2003, 162 pages
- VALENCY, G. : *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Armand Colin, 1996, 192 pages
- VALERY, P. : *Regrds sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard, 1945, 305 pages
- VEKHAGEN, P. : *Introduction à la sémiologie*, Louvin la Neuve, Bruy Lant, Academia SA, 1993, 173 pages
- VUILLEMIN, A. : *Le dictateur ou le Dieu truqué dans les romans français et anglais (1918-1984)*, Paris, Méridiens Kincksiek, 1989,

Reuves et articles

- ALEXANDRESCU, S. : « Les modalités croire et savoir », in *Langage* N° 43, Paris, Larousse, Septembre 1976, pages 19-27
- ALVAREZ CASTRO, C. et DONAIRE, M L. : « Deux marqueurs en cause : puisque et puesto que. » in *Langage* N° 184, Paris, Larousse, Décembre 2011, page 35-49
- ANSCOMBRE, J C. : « L'introduction du pronom neutre dans les marqueurs médiatifs à verbe de dire de type comme le dit le proverbe/ como dice el refrán : étude sémantique

contrastive d'une contrainte polyphonique.» in Langage N° 184, Paris, Larousse, Décembre 20011, Pages 13-34

ANSCOMBRE, J-C., DUCROT, O. : « Interrogation et argumentation.» in Langue française N° 52, Paris, Larousse, Décembre 1981, pages 5-22

BEECHING, K. : « La co-variation des marqueurs discursifs bon, c'est-à-dire, enfin, hein, quand même, quoi et si vous voulez : une question d'identité. » in Langue française N° 154, Paris, Larousse, Juin 2007, pages 78-93

BOISSEL, P., DARBORD, B., DEVARIEUX, J., FUCHS, C., GARNIER, G., GUIMIER, C. : « Paramètres énonciatifs et interprétatifs de pouvoir », in Langue française N° 84, Paris, Larousse, Décembre 1989, pages 24-69

BOREL, M J. : « L'explication dans l'argumentation : approche sémiologique », In Langue française Numéro 50, Paris, Larousse, 1981, 20-38

EBEL, M. : « La situation d'énonciation dans les pratiques argumentatives », In Langue française Numéro 50, Paris, Larousse 1981 pages 53-73

CHARIEGRAS, S. : « Le dit et le non-dit dans l'usage de la parole » in Archives des lettres modernes N° 286, Caen, édition lettres modernes minaud, 2000, 97 pages

COQUET, J-C. : « Sémiotique », in Langage N°31, Paris, Larousse, 1973, pages 3-12

COQUET, J-C. : « Les réalités sémantiques sujet-objet », in Langage N°31, Paris, Larousse, 1973, pages 80-89

COQUET, J-C. : « Les modalités du discours », in Langage N° 43, Paris, Larousse, 1976, pages 64-70

DUCROT, O. : « Les lois du discours », in Langue française N° 42, Paris, Larousse, 1979, pages 21-33

FAUCAUNIER, G. : « Questions et actes indirects. » in Langue française, N° 52, Paris, Larousse, 1981, pages 44-55

FILMORE, C. : « Verbes de jugement, essai de description Sémantique. » in Langage, Paris, Larousse, Mars 1977, pages 56-72

GEERTS, W., MELIS, L. : « Remarques sur le traitement des modalités en linguistique », in Langage N°43, Paris, Larousse, Septembre 1976, pages 108-115

GREIMAS, A. J. : « Pour une théorie des modalités », in Langage N°43, Paris Larousse, Septembre 1976, pages 90-107

GUIMIER, C. : « Construction syntaxique et interprétation de pouvoir », in Langue française N° 84, Paris, Larousse, Décembre 1989, pages 9-23

- KALINOWSKI, G. : « Un aperçu élémentaire des modalités déontiques », in Langage N° 43, Paris, Larousse, Septembre 1976, pages 10-18
- LANDOWSKI, E. : « La mise en scène des sujets de pouvoir », in Langage N° 43, Paris, Larousse, Septembre 1976, pages 78-89
- MAINGUENEU, D. : « Les analyses du discours en France », in Langage Numéro 117, Paris, Larousse, Mars 1995, pages 5-11
- MEUNIER, A. : « Modalités et communication », in Langue française, N°21, Paris, Larousse, 1974, pages 8-25
- MOESCHLER, J. : « Pragmatique conversationnelle : Aspects théoriques, discursifs et didactiques », in Etudes de linguistiques appliquées N° 63, Paris, Didier érudition, 1986, pages 40-49
- PARRET, H. : « Ce qu'il faut croire et désirer pour poser une question » in Langue française Numéro 42, Paris, Larousse, 1979, pages 85-93
- PERRET, D. : « Les verbes "pouvoir" et "vouloir" dans les énoncés de proposition », in Langue française N°21, Paris, Larousse, 1974, pages 106-121
- POTTIER, B. : « Sur la formulation des modalités en linguistique », in Langage N° 43, Paris, Larousse, Septembre 1976, pages 39-46
- RODRIGUEZ SOMELINOS, A. : « Les marqueurs du discours -approche contrastive », in Langage Numéro 184, Paris, Larousse, Décembre 2011, pages 3-13
- VIGNAUX, G. : « Enoncer, argumenter : opérations du discours, logiques du discours », in Langue Française N° 50, Paris, Larousse, 1981, pages 91-116
- ZUBER, R. : « Quelques problèmes de logique et langage », in Langage N° 30, Paris, Larousse, 1973, pages 125-131

Ressources en ligne

- BEAL, C. : L'évolution des termes d'adresse en français contemporain : un essai de modélisation. Université de Montpellier III, Praxiling CNRS-UMR 5267
 Asl.univ.montp.3.fr.IL308-09/MCC5/E53SCMC1/cours/termes-adresse-beal-in_peeters.pdf.
 Consulté le 18/04/2013 à 00h57
- CARILLO GUERRERO, L.: Actualización retórica de la lengua : el registro, Universidad de Granada, in Revista electrónica de estudios de Filológicos Numero IX, Junio 2005,
www.um.es/tomosdigitales/znum9/estudios/actualizacionretorica.htm.

CASADO VELARDE, M.: Los operadores discursivos Es decir, Esto es, O sea y A saber en español actual : valores de lengua y funciones textuales, dspace.univ.es/dspace/bitstream/100171/16983/1/casado%2019910001.pdf. Consulté le 06 Mars 2013 à 21h00

CASTELLANOS, J. et MARTINEZ, M.A. : El dictador hispanoamericano como personaje literario, Latin American Studies Association, Latin American Research Review. Vol 16 N° 2, 1981,

www.jstor.org/discover/10.2307/2503126?uid=37380168&uid=4&uid=21103403222903.

Consulté le 25 Mai 2007 à 11h58

CHARAUDEAU, P. : « Sémantique de la langue, Sémantique du discours. » Actes du colloque en hommage à Bernard POTTIER, 2005. Consulté en ligne le 19 Février 2013 à 10h28 sur le site de Patrick CHARAUDEAU

URL :<http://www.patrick-charaudeau.comseman-tique-de-la-langue-semantique.html>

FARENKIA, B M. : Formes d'adresse et argumentation : analyse d'un corpus camerounais. Cape Breton University (Canada)

www.unice.fr/ILF-CNRS/ofca/26Farenkia.pdf consulté le 18/04/2013 à 01h32

FAUCAUNIER, G. : Questions et actes indirects, Université de Paris VIII, http://www.persee.fr/web/revues/prescrip/article//FR_0023-8368_1981-num-52-1-5105. Mis en ligne le 02 Juillet 2011 ; Consulté le 25 Août 2013 à 11h 22

FERRER PLAZA, C. : Miguel ÁNGEL Asturias y Alejo Carpentier : La evolución literaria del dictador hispanoamericano, in Gláuks Vol 7 N° 2 (2007) p 110-136. Biblio3.utl.edu.gt/Libros/ev_dic.pdf. Consulté le 09 Août 2009 à 09h50

FICKELSCHERER DE MATTOS, C. : Proyecciones históricas en la literatura hispanoamericana : el casos de algunas narrativas biográficas de la segunda mitad del siglo XX, Congresos brasileiro de hispanistas, Octobre 2002, www.proceeding.scielo.br/scielo.php?pid=MSC0000000012002000300014&script=sci_arttext. Consulté le 24 Mai 2007 à 10h43.

FIGUERAS, C. : Diferencias en el comportamiento discursivo de los marcadores reformuladores explicativos en español, Universidad de Barcelona, cvc.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/asele/pdf/10/10_0255pdf. Consulté le 09 Mars 2013 à 21h 11

FRANDESCATO, M.P. : La novela de la dictadura : nuevas estructuras narrativas, www.reneavilesfabila.com.mx/obra/novelas/comentarios02_6html. Consulté le 05 Novembre 2013 à 23h02

GARCÍA, J C. : El dictador en la novela hispano americana, Thèse de doctorat, mise en ligne par la Bibliothèque Nationale du Canada www.collectionscanada.gc.ca/obj/su/fr/dsk1/tapeg/PQDD_0017/NQ45793pdf. Consulté le 12/09/2013 à 01h33

GRANDE ALIJA, F J. : La cortesía verbal como reguladora de las interacciones verbales. Cvc.es/ensenanza/biblioteca_ele/pdf/16:16_0330.pdf. Consulté le 30 Avril 2013 à 03h35

KOZA, W. : Marcadores discursivos del español. Descripción y propuesta de detección automática, Revista de epistemología y ciencias humanas, www.revistaepistemologia.com.ar/biblioteca/11KOZA pdf. Consulté le 14 Mars 2013 à 10h00

LANDA BUIL, M. et SANCHEZ GALVIS, J. : Estrategias extraverbales en la interacción comunicativa en el aula. Universidad Estatal de Zanzibar. c.v.c.cervantes.es/ensenanza/biblioteca_ele/ Consulté le 22/03/2013 à 06h28

LAURANDEAU, P. : « Modalité, opération de modalisation et mode médiatif », in les médiations langagières Volume 1, Des faits de langue aux discours, sous la direction de LEGRAND, R. Dyalang, CNRS. Publication de l'Université de Rouen pp.83-95. Paullaurandeaulinguiste.wordpress.com/laurandea-2004. Consulté en ligne le 13/03/2013 à 01h25.

LEHMAN, S. : L'évolution des termes d'adresse à contenu social ancien et moyen français, publié en ligne le 11 Novembre 2010. Corela.univ-poitiers.fr/iddex.php?id=1610. Consulté le 18/04/2013 à 02h

MEDINA, R.D et VALLES CALATRAVA J.R. : La palabra del poder y el poder de la palabra : Aproximación a las relaciones entre el discurso político y el narrativo. Book.google.fr/books?id=CQ2zoov6WeEC&pg=PA213&lpg=PA213&dq=el+discurso+literario+narrativo. Consulté le 12 Octobre 2012 à 19h 33

MUNYANGEO NOTTIGHAM, T. : La politique de musellement dans la littérature africaine francophone, de 1990 à 1998, mlpa.nottigham.ac.uk/archive/00000056/01/TeC_munyangeo.pdf. Consulté le 30/08/2013 à 23h03

NOGUERAL JIMÉNEZ, F. : El dictador latinoamericano (aproximación a un arquetipo narrativo), institucional.us.es/revistas/philologia/7/art_8.pdf., Consulté le 12 Août 2012 à 12h03

STARIM PAZ, S., MUÑOZ, D.: Bases teóricas para el estudios de la interacción verbal, Universidad de Chile, [www.boletin filologia.uchile.cl/index.php/BDFI](http://www.boletin_filologia.uchile.cl/index.php/BDFI). Consulté le 23/03/2013 à 05h14

WANI, M. : De la production de FTA dans le français parlé du Cameroun : Etude des termes d'adresse. Signes, discours et sociétés. La force des mots : les mécanismes sémantiques de production et l'interpellation des actes de paroles "menaçant". Mis en ligne le 30 juillet 2012. <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2841>.ISSN.1308-83178. Consulté le 18/04/2013 à 03h42

ZURDO, T. : El componente no verbal en la interacción comunicativa, UCM, www.sel.edu.es/pdf/ful-dic-94/24-2-zurdo. Consulter le 22/03/2013 à 05h22

Les dictionnaires

ALCARAZ VARÓ, E. y MARTÍNEZ LINARES, A. : Diccionario de lingüística moderna, Barcelona, Ariel Lingüística, 2004, 752 pages

DUBOIS, J., GIACOMO, M. et al : Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse, 1994, 514 pages

DUCROT, O., SCHAEFFER, J-M, Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, 817 pages

DUVIOLS, J. : Dictionnaire culturel. Amérique Latine. Pays de la langue espagnole, Paris, Ellipses, 2000, 384 pages

GREIMAS, A.J et COURTES, J. : Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette Supérieur, 1993, 454 pages

MAINGUENEAU, D. et CHARAUDEAU, P. (dir), Dictionnaire d'analyse du discours, Paris Seuil, 2002, 661 pages

Table des matières

Résumés.....	2
Dédicaces.....	4
Remerciements.....	5
0. Introduction.....	6
0.1 Le dictateur comme personnage littéraire.....	7
0.2 La satire et le grotesque dans ce genre romanesque.....	9
0.3. Définition, délimitation du sujet, problématique et hypothèses de recherche.....	10
0.4 Présentation du corpus.....	16
0.5. Etat de la question.....	19
Première partie.....	27
La personnalité au service de la persuasion : présentation du personnage du dictateur et analyse des relations avec ses proches.....	27
Chapitre I: Présentation et analyse du personnage dictateur.....	33
I. Le dictateur dans <i>Yo El Supremo</i> et <i>El Señor Presidente</i>	35
I.A. Comment se construit-il ?.....	35
I.A.1 Son parcours existentiel.....	36
I.B. Les caractéristiques morales.....	38
II. Le dictateur dans <i>Le Pleurer-Rire</i> et <i>L'Etat honteux</i>	41
II.A. Comment se construisent-ils ?.....	41
II.B. Les caractéristiques morales du dictateur.....	45
Chapitre II. Etude des relations entre le dictateur et son entourage.....	50
I. Le dictateur et son personnel administratif.....	51
I.A Ses proches collaborateurs.....	51
I.B. L'importance du religieux et de tout ce qui est ancestral.....	54
I.B.2 La place du mystique et de l'ancestral.....	55
II. Les rapports entre le dictateur et les membres de sa famille.....	57
II.A. La famille proche.....	58
II.B. Les intimes.....	60
III. Le dictateur et le peuple.....	63
Chapitre III : Construction d'un ethos extra discursif, l'autre discours ou les moyens de persuasion non langagiers.....	67
I Les moyens de persuasion autres que linguistiques du dictateur.....	69
I.A. Le parcours du dictateur.....	69
I.B. Sa position par rapport au divin.....	71
II. La politique du dictateur.....	71
II.A La menace et la corruption.....	72

II.B La torture, l'emprisonnement et la mort	74
Deuxième partie : Construction et mise en place du discours du dictateur : étude du cadre énonciatif et de l'énoncé	85
Chapitre IV : Choix et utilisation des formes langagières par le dictateur	89
I. Le choix des verbes.....	90
I.A. Affirmation du personnage dictateur par le choix des verbes.....	91
I.B Les verbes d'appréciation.....	100
II. Le choix du temps de la conjugaison.....	103
II.A. Les temps de l'indicatif	104
II.A.1 Les temps du passé	105
II.A.3 Le futur	108
II.B. Les différents usages de l'impératif.....	109
Chapitre V : Les actes de langage et leurs valeurs dans le discours du dictateur	113
I. Les énoncés performatifs directs	116
I.A. L'interrogation et l'ordre : caractère variable de leur force illocutoire dans le discours du dictateur.....	116
I.A.1.b L'ordre	122
I.B. Valeurs discursive des énoncés performatifs	126
I.B.1 La valeur des ordres et des interrogations	126
I.B.2 La valeur des souhaits et des promesses	127
II. Les actes performatifs indirects	128
II.A. Des interrogations détournées.....	129
II.B. Les non promesses du dictateur.	133
II.C. Le statut particulier des ordres	135
Chapitre VI : L'implicite et l'explicite dans le discours du dictateur	140
I. Le discours implicite du personnage dictateur.....	141
I.A. Son but dans le discours du dictateur.....	145
I.B. Son interprétation	146
I.C. Valeur du discours implicite du dictateur.	147
II. Le discours explicite du dictateur.....	149
II.A. Le but du discours explicite.....	151
II.B. La valeur du discours explicite	152
Chapitre VII : Schéma et stratégie discursifs du dictateur	156
I. Stratégie et construction de l'argumentation du dictateur	159
I.A Les faits historiques au service de la persuasion.....	159
I.A.1 L'argumentation par induction.....	160
I.A.1.a Les exemples	161

I.B. Le rapprochement et l'opposition dans la construction de l'argumentation du personnage dictateur.....	166
I.B.1 La comparaison	167
I.B.2 La cause et la conséquence.....	168
II. Entre manipulation et argumentation	172
II.A. la flatterie, l'éloge et/ ou la moquerie	172
II.A.1 La flatterie.....	172
II.A.2 L'éloge et/ou la moquerie	174
II.B. L'habileté de l'argumentation du dictateur.....	176
II.B.1 Les interrogations de manipulation.....	177
II.B.2 Les interrogations de déduction	181
II.C. Les connecteurs et marqueurs discursifs.....	182
II.C.2 Les connecteurs comparatifs et les marqueurs d'opposition	186
II.C.3 Les différents connecteurs de reformulation.....	190
Troisième Partie : Le discours en action dans les œuvres.....	200
Chapitre VIII : Analyse et étude des dialogues.....	204
I. Les relations discursives et sociales entre interlocuteurs.....	205
I.A. Hiérarchisation du dialogue	206
I.A.1 Les relations entre les différents actants	207
I.A.1.a Une gestuelle de la domination	207
I.A.1.b Le dialogue hiérarchisé grâce aux termes d'adresse	209
I.B. Solennité du discours du dictateur	219
I.B.1 L'importance des lieux dans la solennité du discours et dans la hiérarchisation des échanges	220
I.C. Le registre de langue comme facteur de hiérarchisation sociale et discursive ?.....	226
II. Etude des tours de parole.....	229
II.A. La prise de parole hiérarchisée	230
II.A.1 La monopolisation de la parole dans les procédés discursifs des personnages	230
II.A.2 Le temps de parole.....	234
II.B. Distribution des tours de parole	237
II.B.1 La prise de parole et la conclusion.....	238
II.B.2 L'interruption.....	239
II.B.3 Le couple question/réponse dans le dialogue.....	241
II.C. Synthèse et bilan	243
Chapitre IX : Le discours du dictateur	250
I.Le dictateur comme sujet de quête.....	253
I.A. Les implications modales de cette quête.....	255
I.A.1 Les modalités injonctive et interrogative dans la quête du dictateur	255

I.B. La méthode de la quête.....	260
I.B.2 La menace	262
II. Le dictateur comme sujet épistémique	264
II.A. Les marqueurs épistémiques extra-langagiers	265
II.B. Les compétences cognitives du Président de la République.....	266
III. Le dictateur comme personnage déontique.....	270
III.A. Les obligations du Président de la République	271
III.B. Les manifestations du discours déontique du dictateur	273
Chapitre X : Le discours du dictateur face à celui de son auditoire.....	276
I.L'auditoire : un "personnage" déontique	277
I.A. Le discours déontique des collaborateurs et leurs obligations.....	282
I.B. Obligations et devoirs du peuple	284
II. Le discours volitif de l'auditoire	285
II.A. La quête de l'auditoire	286
II.B. Méthode de quête et ses manifestations	288
III. Dictateur vs auditoire	290
III.A Le discours du dictateur	291
III.B. Le discours de l'auditoire.	293
III.C. La progression des deux discours et l'évolution dialogale tout au long de l'échange.	294
III.D Etude de la rupture	295
Conclusion.....	310
Bibliographie.....	317